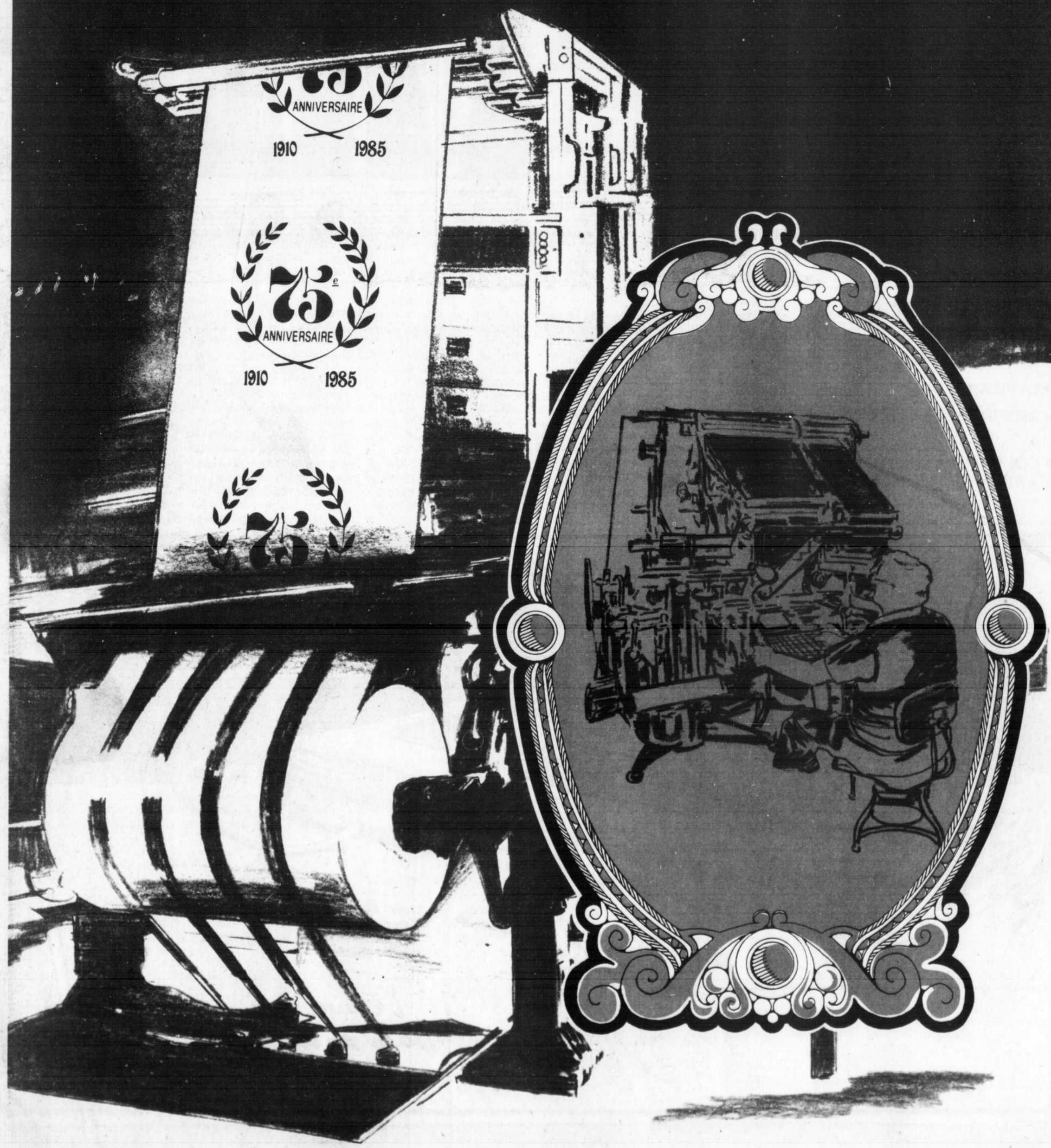
la tribune

Cahier souvenir 75e anniversaire

depuis 1910

Toute une Équipe au service des Cantons de l'Est!



L'ÉQUIPE DU JOURNAL LA TRIBUNE

Un journal illustre parfaitement le principe de la chaîne dont chaque maillon est important. Du président au camelot, en passant par les journalistes, les publicistes, le personnel clérical, les typographes, les pressiers, les expéditeurs, les camionneurs, chaque employé remplit un rôle essentiel. Pour coordonner une telle équipe de près de deux cents personnes à temps plein et de centaines d'employés à temps partiel, il faut des dirigeants que nous vous présentons.

Entré à La Tribune le 22 octobre 1956 comme chef des correspondants, le président, M. Yvon Dubé, devint rapidement chef des nouvelles, directeur de la rédaction puis, en 1966, directeur général, président, et en 1972, éditeur. Chargé comme directeur général de coordonner toutes les phases de la production et de la vente du journal, M. Dubé a en tant qu'éditeur l'entière responsabilité de tout ce qui est publié: annonces, nouvelles, commentaires. Administrateur de premier plan, chef d'une des entreprises majeures de la région, M. Dubé est demeuré un passionné de l'information et un régionaliste convaincu qui a fortement marqué son équipe.



M. Jean-Guy Farah, c.a.



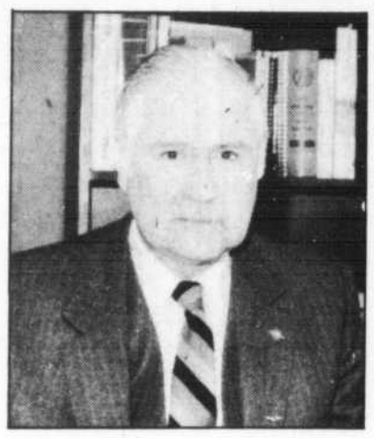
M. Lionel Dalpé



M. Yvon Dubé

Le secrétaire-trésorier, M. Jean-Guy Farah, est à La Tribune depuis le 12 février 1967. Responsable des budgets et chef du personnel, M. Farah est le bras droit du président. Tous les chefs de service réfèrent à lui pour l'administration de leurs budgets respectifs. De même les relations avec les employés dans tous les départements, relèvent de son autorité. Le département de comptabilité et la gestion des équipements sont également de son ressort. M. Farah est assisté de façon plus immédiate par MM. André Corriveau et Mme Julienne Loignon à la comptabilité et M. André Jacques à l'entretien.

M. Lionel Dalpé, éditeur adjoint, oeuvre à La Tribune depuis le 21 octobre 1969. On lui doit particulièrement d'avoir mis le cap sur les changements technologiques et d'avoir amené les propriétaires à doter La Tribune des installations les plus modernes qui soient. M. Dalpé dirige le département de production, qui comprend l'atelier de montage et de photocomposition, de même que les presses et l'expédition. C'est également lui qui oriente et supervise la présentation graphique du journal. MM. Jacques Delorme, André Bélanger et Michel Doyon font partie du personnel-cadre qui relève de l'autorité de M. Dalpé.



M. François Vaillancourt



M. Gaston Gagné



M. Jean Vigneault

Trois directeurs de service, sous l'autorité de M. Dubé, assument la tâche de coordonner les activités quotidiennes de trois départements,

Le service de la publicité est dirigé par M. François Vaillancourt, un des pionniers du journal qui y est entré le 21 octobre 1946. La vente des annonces nationales et locales comme des petites annonces, de même que la production des maquettes publicitaires et la réservation des espaces dans les pages relèvent du service de la publicité. MM. Dawson Beaulieu et Paul Allard assistent M. Vaillancourt dans ses tâches.

Responsable du département du tirage ou de la circulation, M. Gaston Gagné est à La Tribune depuis le 9 mai 1967. L'acheminement du journal en temps et beau temps mauvais temps, vers tous les points de distribution de la région, est le défi que M. Gagné doit relever à chaque jour tout en tentant d'accroître le nombre des abonnés. Le directeur du tirage est assisté dans ses fonctions par M. Alain Tétreault et par 11 gérants de district soit, Mmes Michèle Fournier et Julie Lachance, et MM. Conrad Bergeron, François Dubé, Michel Lavoie, Guy Manseau, Serge Nadeau, Jean-Marc Pépin, Gaston Pinard, Jean-Luc Pineault et Jean-Charles Poulin.

Entré à La Tribune le 3 janvier 1972, le rédacteur en chef Jean Vigneault, est responsable de la rédaction. La responsabilité de la page éditoriale, la coordination des nouvelles et photos des journalistes, des correspondants, des photographes et de l'agence de presse sont de son ressort. Pour accomplir cette tâche, il est assisté à la salle de nouvelles de MM. Jean Roy et Pierre-Yvon Bégin et à l'éditorial, par M. Roch Bilodeau.

MERCI À NOS COLLABORATEURS

Dans leur quête d'informations, de textes et de photos, les journalistes qui ont collaboré à la production de ce cahier anniversaire ont rencontré partout des personnes et des organismes qui ont collaboré avec empressement. Soit en fournissant des photos, soit en déballant des souvenirs, soit en orientant les recherches.

De façon spéciale, je veux saluer la contribution indispensable de la Société d'Histoire des Cantons de l'Est et en particulier de Mme Danièle Potvin. Dans quelques semaines, nous publierons des textes complets sur ce qu'est et ce qu'accomplit cette société. Les Archives nationales et M. Gilles Durand ont aussi été d'un précieux secours. Ont aussi collaboré les Archives du Séminaire de Sherbrooke, M. Lionel Racine, MM. Antoine Sirois et Joseph Bonenfant, M. Richard Milot, M. Pierre Lapointe, Mme Chantal Desloges, dans le secteur des Arts et spectacles.

Dans le domaine de la santé et des affaire sociales, la Société d'histoire, les Archives du Séminaire, M. Albert Painchaud, M. Bruno Dandenault et M. Desève Cormier ont apporté une aide appréciée.

Les textes d'histoire générale ont été étoffés grâce à la Société d'Histoire, aux bibliothèques du Séminaire et de l'Université, aux archives du Sherbrooke Record, à M. Jean-Pierre Kesteman, M. Peter Southam, M. Louis-Philippe Demers, M. Bernard Epps, M. Jules Perron, Mme Sydney Sayer, M. J.J. Roland Garand, Mme Denise Rioux, M. Jules Verlaeckt, M. Carrier Fortin, Mgr Georges Cloutier, M. René Tardif.

Pour information et prêts de documents au chapitre de l'histoire scolaire et de l'histoire religieuse, nous disons merci à la CSRE, au Séminaire de Sherbrooke, au Collège de Sherbrooke, au Département d'histoire de l'université de Sherbrooke, à la Maison des Frères du Sacré-Coeur de Bromptonville, à l'école Larocque, aux Archives nationales et à la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, à Mme Andrée Désilets, à MM. Gérard Tousignant, Norman Colgan, Daniel Fréchette, Yvon Bibeau, René Aubry, Gaétan Mageau, Fernand Barabé, Michel Houde, Gilles Légaré et à sr Marie Granger, de même qu'au Easter Township Research Center et à Mme André Chartrand-Turgeon.

Dans le secteur des sports, la contribution des personnes suivantes fut majeure: Henry Crochetière, Gerry Mathieu, Jean-Paul Thibault, Yvon Ellyson, Rolland Duford, Antonio Pinard, Lawrence Ball, Claude Métras et Pat Henri.

A toutes ces personnes, à celles que j'aurais pu oublier involontairement, un merci sincère. A nos lecteurs, bon voyage dans la petite histoire de la région.

Le rédacteur en chef

DANS CE CAHIER-SOUVENIR

- **LA TRIBUNE SE RACONTE** *PAGES 2 À 8*
- **SHERBROOKE ET LES CANTONS DE L'EST** *PAGES 9 À 15*
- **L'ÉDUCATION** *PAGES 17 À 21*
- **LES AFFAIRES SOCIALES** *PAGES 22 À 27*
- **LA VIE RELIGIEUSE** *PAGES 28 À 31*
- **LA VIE CULTURELLE** *PAGES 33 À 44*
- **LA VIE MILITAIRE** *PAGES 46 À 47*
- **REGARDS SUR LA VIE SPORTIVE** *PAGES 49 À 57*
- **COUP D'OEIL SUR LES BOIS-FRANCS, L'AMIANTE, LE COEUR DU QUÉBEC** *PAGES 58 À 63*



MEMBRES DU PERSONNEL AU 25 MAI 1985

ADMINISTRATION-COMPTABILITE

Larochelle Margo; Roy Diane; Beaudoin Jocelyne; Blanchet Micheline; Corriveau André; Dolbec Denise; Breton Francine; Garon Pierrette; Gaudet Yvette; Giguère Michel; Guillette Lise; Houle Violette; Lajoie Janine; Poulin Loignon Julienne; Roberge Marie-Paule; Veilleux Carole; Lamoureux Sylvain, Jacques André.

ATELIER

Delorme J. Jacques; Bélanger André; Breton Roger; Charron Charles-Emile; Côté Benoît; Duperron Georges; Gagnon Serge; Jetté Jacques; Lafond André; Larochelle Roland; Lebel Mario; Levasseur Gaétan; Pryce Roger; Pouliot Renald; Bergeron Roger; Breton Gustave; Landry Luc; Rodrigue Claude; Roy Clément; Biron Jean; Bissonnette Jocelyne; Canuel Jean-Yves; Clément Cécile; Cloutier Roger; Couture Madeleine; Desharnais J. Bertrand; Demers Johanne; Devault Jean; Devost Clermont; Dutil Gérard; Forgues Marc; Fortier Maurice; Fortier Patricia; Fortin Roméo; Grenier Gaston; Lachapelle Gaston; Larocque Pierre; Prémont L. Louisette; Leduc Raymond; Martel Yvette; Nolet André; Pelletier Claude; Pépin Gérard; Picard Lise; Picard Maurice; Poirier Martin; Provençal Constant; Rancourt Gilles; Rancourt Marcel; Rousseau Jean-Jacques; Roy Claude; Viens Frédéric; Brodeur René; Aubin Bernard; Babinaud Renaud; Brodeur Wilfrid; Grondin Léo; Fournier Jean; Morel Alain.

EXPÉDITION

Boisvert Serge; Bolduc Gilles; Charland Alain; Couture René; Dessaint Gérard; Doyon Michel; Genesse Gaston; Scott Richard; Bérubé Noëlline; Gilbert Brigitte; Drouin Marie-Josée; Benoît Nathalie; Bouthillier France; Côté Rita; Girardin Denise; Houde Brigitte; Hamel Linda; Roy Morin Line; Henri Johanne; Beaudoin Raymonde; Carrier Claudette; Aubert Huguette; Aubert Daniel; Hamel Lison; Maurice Sylvie; Thibault Lisette; Lemieux Jacinthe; Létourneau Colette; Couture Lise.

PUBLICITÉ

Allard Paul; Proulx Céline; Vaillancourt François; Beaulieu Dawson; Cabana Serge; Chiasson Roland; Couture Félix; Dion Serge; Laurendeau Gérard; Lecours Réjean; Léger Claude; Perreault Renald; Ruel Gilles; Tremblay Jacques; Blais Gilles; Boucher Gaétane; Bouchard Gilles; Duval Lise; Métivier Alain; Bouffard Sylvie; Boisvert Lyne; Pomerleau Guylaine; Paquette Elaine; Hamel Suzanne; Inkel Brigitte; Lapalme Lise; Lavallière Louisette; Lefebvre Sonia; Léveillée Lucie; Pomerleau Pierrette; Sirois Sandra; Trudeau Micheline; Turgeon Lucille; Douillard Jean-Marc; Dufour Paul; Coulombe Elaine; Durocher Réal; Lupien Aimé; Roberge André; Robert Nicole; Chamberland Daniel; Deslandes Lise; Baudiffier Roy Francine; Filion Anne.

RÉDACTION

Blais Jean; Bégin Pierre-Yvon; Bernier Jeannot, Bilodeau Roch; Ferland Marie-Claude; Hébert Denis; Laliberté Lorraine; Roy Jean; Vigneault Jean; Beaupré Jean-Pascal; Custeau Bernard; Dallaire Gilles; Dion Léon; Dufresne Denis; Fisette Gilles; Forgues Daniel; Gougeon François; Goupil Mario; Lainet Pierre; Lavallée Stéphane; Lemoine Jacques; Morin Michel; Messier Denis; Ouellette Lise; Ricard Jean-Paul; Rondeau Michel; Rousseau Yvon; Roy Pierrette; Saint-Jacques Pierre; Turgeon Pierre; Lafrance Roger; Prince Gérald; Jean Richard; Cloutier Maurice; Sévigny Pierre.

TIRAGE

Gagné Gaston; Tétreault Alain; Bergeron Conrad; Fournier Michèle; Lachance Julie; Nadeau Serge; Pépin Jean-Marc; Auger Martine; Brousseau Denise; Fauteux G. Michèle; Orichefsky Denise; Perreault Normand; Gaudreau Lise; Vanasse Rita; Dubé François; Manseau Guy; Lavoie Michel; Pinard Gaston; Pineault Jean-Luc; Poulin Jean-Charles.

75 ANS DE FIDÉLITÉ À LA RÉGION

Pressés par les impératifs de temps, stimulés par les événements à relater, à décrire, à commenter, constamment préoccupés par l'édition du lendemain à produire, nous ne nous arrêtons guère dans un journal pour nous regarder, pour mesurer la distance parcourue, pour saluer ceux qui ont porté le flambeau depuis le début. En nous arrêtant, le temps de préparer cette trop brève et incomplète rétrospective des dernières 75 années d'histoire régionale, nous n'avons pas la prétention de remplacer les historiens et nous ne cherchons pas à nous glorifier. Nous voudrions tout simplement rappeler le souvenir de gens d'ici qui ont fait l'histoire au jour le jour dans des secteurs variés d'activités, de gens dont le labeur, le bénévolat, les passions, ont été rapportés fidèlement dans les pages passées de La Tribune. Et ceux qui ont contribué à cette édition spéciale ont vite constaté que La Tribune au cours de son existence a largement été fidèle à sa mission, celle d'informer les lecteurs des Cantons de l'Est, des faits et gestes des hommes et des femmes de nos régions.

●

Le nez collé sur les événements quotidiens, il est difficile, même de l'intérieur, d'évaluer la somme colossale des informations publiées et colligées sur l'activité culturelle, économique, sociale, politique, sportive et religieuse des Cantons de l'Est. C'est au moment de trier et de résumer certains événements que nous réalisons que La Tribune a toujours été au coeur de la vie des Cantons de l'Est.

●

La mission première d'un journal, sa seule raison d'exister, c'est l'information. L'information qui est le lien entre les administrations et les citoyens, l'information qui permet les regroupements et les associations, qui épaule les mouvements sociaux et les individus qui ont besoin du support de leurs concitoyens, l'information qui est recherche de la vérité, l'information qui rend libre. Mais attention. L'information ne rend pas automatiquement libre. On n'est pas libre parce qu'on est informé, mais parce qu'on est bien informé et parce qu'on s'informe tout le temps. Cela suppose une double démarche d'honnêteté et de persévérance. Celle du journal et de ses artisans qui portent la lourde responsabilité de recueillir toute l'information et de la transmettre pour le plus grand bien de la collectivité, celle des lecteurs qui poursuivent leur marche vers la liberté pas seulement en absorbant l'information mais en la digérant, en y réfléchissant, en s'impliquant.

●

Comme l'information ne provient pas des machines, comme elle n'est heureusement pas aseptisée, comme elle n'est pas impersonnelle, elle a ses limites, ses imperfections, ses faiblesses. La formation académique, l'éducation familiale, le contexte socio-culturel marquent les journalistes qui ne peuvent se départir de ces acquis au moment de recueillir l'information et de la transmettre. Cela n'empêche pas l'honnêteté, cela ne fait pas que la vérité change selon les perceptions que l'on a des faits. Mais cela colore nécessairement la vision des événements et des personnes qui exercent cette profession fascinante. C'est un peu le principe du verre à moitié plein ou à moitié vide, et c'est très bien reflété par deux analyses de journalistes qui regarderaient une partie de hockey Nordiques-Canadiens avec chacun un petit penchant pour une équipe ou l'autre. Comme le même jeu peut être analysé de deux angles différents, la même déclaration peut être analysée honnêtement à partir de points de repère diamétralement opposés.

●

Si je tenais la main des journalistes qui depuis 75 ans ont rapporté des faits dans ce journal, je suis sûr que le vocabulaire ne changerait pas et qu'une même passion les animerait tous au moment de parler de leur profession. Ce métier est emballant, il est exaltant, il est réconfortant. Car c'est un honneur que de rapporter, même dans l'ombre, les faits et gestes des gens d'ici, d'être témoins du courage de ces bâtisseurs dont plusieurs sont cités dans cette édition spéciale. Bien sûr il y a des moments moins roses où les nouvelles rapportées n'ont rien de glorieux, où elles sont carrément tristes. Mais ces nouvelles aussi, à leur façon rendent libre. Parce qu'elles sont parties de nos vies, parce qu'elles sont reflet de la vie.

●

La Tribune n'est ni le Times, ni le Monde et n'a pas la prétention de l'être. Elle est le journal des gens d'ici. Nos lecteurs et lectrices sont mineurs, infirmières, papetiers, secrétaires, tisserands, enseignantes, menuisiers, ménagères, citoyens de villes, villages et campagnes, jeunes et moins jeunes. Rarement des événements survenus à Sherbrooke, Asbestos ou Magog seront relatés dans la presse nationale. Ils l'ont été et le seront dans La Tribune parce que nos lecteurs veulent savoir ce qui se passe d'abord autour d'eux. Ce numéro spécial en témoigne modestement: nous avons parlé des artistes de chez nous, des hommes d'affaires de chez nous, des religieux de chez nous, des politiciens de chez nous, des bénévoles de chez nous. Si nous sommes honorés quand des grands de ce monde nous visitent, nous sommes comblés quand les gens des Cantons de l'Est continuent de nous faire confiance et de nous inviter à parler d'eux.

●

Quand pour ne citer que deux exemples récents nous avons consacré beaucoup d'énergies au sommet socio-économique et à la lutte de Windsor pour la survie de Domtar, nous n'avons pas éprouvé seulement l'impression, nous avons eu la certitude d'avoir rempli notre rôle mieux que jamais. Pourquoi? Parce que nous avions la conviction intime et une sorte de certitude physique d'être intensément présents aux gens d'ici. Cette présence à ces deux moments privilégiés de l'année 1985 a été publiquement appréciée, mais les mots ne suffisent pas à décrire la satisfaction de ceux qui vivaient l'action au moment où elle se passait.

●

Conçue et fabriquée par toute une équipe ainsi que le slogan des fêtes du 75ème le proclame depuis janvier dernier, La Tribune n'est pas redevable qu'à ses artisans, de son existence. Les annonceurs en particulier qui font confiance à ce moyen pour rejoindre leurs clients, permettent eux aussi la circulation de l'information. Il est évident que l'information libre résulte de l'apport des annonceurs, gros ou petits. Et à moins de souhaiter une presse contrôlée et financée par l'état, donc par une seule source de financement, il faudra que l'apport financier d'une multitude d'annonceurs continue d'être le gage d'une information libre.

●

Les lecteurs qui depuis 75 ans posent le geste quotidien de se procurer le journal, soutiennent eux aussi La Tribune. Par leur abonnement, de toute évidence, mais aussi par leurs critiques, leurs remarques. Leur attachement au journal est facilement et précisément quantifiable et qualifiable: leur nombre n'est pas calculé à partir d'extrapolations ou de moyennes approximatives, il est vérifiable à chaque jour par le nombre de copies vendues. Si ce nombre se maintient ou augmente, nous osons croire que c'est en raison de la satisfaction éprouvée devant le genre d'informations que nous véhiculons.

●

Il fallait une grande confiance dans l'avenir de la région en 1910 pour que M. Jacob Nicol et ses associés fondent un journal quotidien à Sherbrooke. La détermination de M. Paul Desruisseaux à faire de La Tribune un quotidien de plus en plus voué aux intérêts régionaux fut une autre étape essentielle de l'histoire du journal. L'acquisition de La Tribune par le groupe de MM. Paul Desmarais et Jacques Francoeur fut l'occasion de moderniser nos installations dans le but de rendre le journal plus apte à remplir sa mission. La Tribune a une fois de plus profité de ce virage technologique pour accentuer sa présence en région, pour intensifier sa vocation de quotidien régional, pour devenir un outil et un soutien de la concertation. Ces propriétaires, MM. Nicol, Desruisseaux et Desmarais, ont constamment mis l'accent sur la présence de La Tribune au coeur des Cantons de l'Est.

●

Et nos demeurerons fidèles à cette vocation régionale que nous reconnaissent propriétaires, annonceurs et lecteurs. Au jour le jour, en sachant qu'un journal est un perpétuel recommencement, un défi constant, un témoin de l'histoire et de la vie. Notre prochain rendez-vous historique sera certainement celui du centenaire en 2010. En attendant, nous tâcherons d'être là chaque matin, attentifs à l'histoire qui ne se tisse jamais autrement qu'au jour le jour.

Jean Vigneault

la tribune *Toute une Equipe!* 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

CE CAHIER SOUVENIR DU 75e ANNIVERSAIRE EST UNE PUBLICATION DE LA TRIBUNE (1982) INC.

Imprimé sur les presses de La Tribune (1982) Inc. au 1950, rue Roy, Sherbrooke, J1K 2X8, Tél: 569-9201

ÉDITEUR: **YVON DUBÉ**
ÉDITEUR ADJOINT: **LIONEL DALPÉ**
RÉDACTEUR EN CHEF: **JEAN VIGNEAULT**
DIRECTEUR DU SERVICE DE LA PUBLICITÉ: **FRANCOIS VAILLANCOURT**
DIRECTEUR DU SERVICE DU TIRAGE: **GASTON GAGNÉ**

ILS SONT 38 QUI ONT 25 ANS ET PLUS DE SERVICE

1265 ANS DE TRAVAIL À LA TRIBUNE

Le 21 février, jour anniversaire de La Tribune, nous avons publié les photos des 38 personnes actuellement à l'emploi du journal et qui ont ou auront accumulé au cours de 1985, 25 années et plus de service. En hommage à chacune et chacun de ces collaborateurs fidèles, nous reproduisons à nouveau ces photos.



Gérard Pépin
Années de Service: 42



Charles-Emile Charron
Années de Service: 40



Roland Larochelle
Années de Service: 40



Gilles Bouchard
Années de Service: 40



J. Jacques Delorme
Années de Service: 39



Marie-Paule Roberge
Années de Service: 39



Maurice Fortier
Années de Service: 39



François Vaillancourt
Années de Service: 39



Janine Lajoie
Années de Service: 38



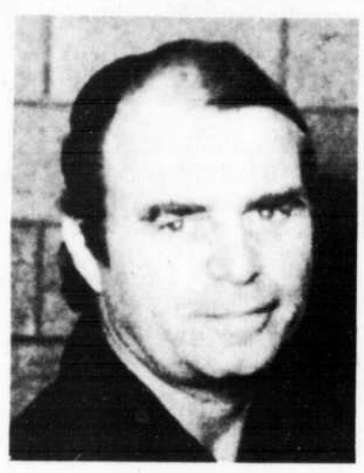
Dawson Beaulieu
Années de Service: 37



André Lafond
Années de Service: 37



Constant Provençal
Années de Service: 37



Roger Breton
Années de Service: 36



Martin Poirier
Années de Service: 35



Clermont Devost
Années de Service: 35



Jean Devault
Années de Service: 34



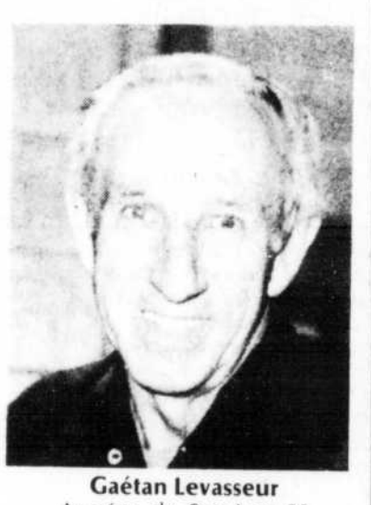
Roméo Fortin
Années de Service: 34



Claude Rodrigue
Années de Service: 34



Yvette Gaudet
Années de Service: 33



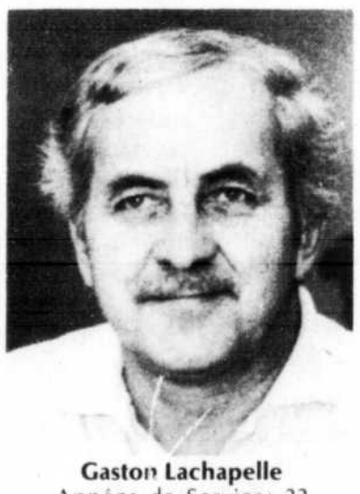
Gaétan Levasseur
Années de Service: 33



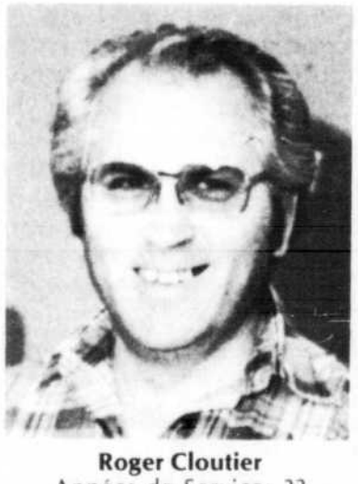
Frédéric Viens
Années de Service: 33



Gérard Dutil
Années de Service: 33



Gaston Lachapelle
Années de Service: 33



Roger Cloutier
Années de Service: 33



Jean-Yves Canuel
Années de Service: 32



Raymond Leduc
Années de Service: 32



René Couture
Années de Service: 29



Yvon Dubé
Années de Service: 29



Pierrette Garon
Années de Service: 29



Gaston Grenier
Années de Service: 29



Jean Biron
Années de Service: 29



Marcel Rancourt
Années de Service: 28



Louisette Lavallière
Années de Service: 28



Denise Dolbec
Années de Service: 26



Clément Roy
Années de Service: 26



Yvon Rousseau
Années de Service: 25



Paul Allard
Années de Service: 25



André Jacques
Années de Service: 25

LE CONTEXTE DANS LEQUEL LA TRIBUNE A VU LE JOUR

Ce texte est une contribution du professeur Guy Laperrière du département d'histoire de l'Université de Sherbrooke.

Les années qui précèdent le début de la 1ère guerre mondiale (1914) voient apparaître au Québec au certain nombre de quotidiens, dont plusieurs bien connus: **Le Devoir, L'Action catholique, La Tribune, Le Droit, Le Bien Public** etc. Il y a là plusieurs types différents de journaux, et en faisant le tour des différents courants de l'époque, nous pourrons voir que **La Tribune** a puisé quelque chose à chacun d'eux. Nous verrons aussi que, dès le début, le journal possédait quelques-uns des traits qui le caractérisent encore aujourd'hui.

1 - Le courant libéral

On associe spontanément **La Tribune** à la presse libérale à cause de son fondateur, Jacob Nicol. Effectivement, cet avocat est un des piliers du parti libéral à Sherbrooke: il deviendra trésorier provincial en 1921, conseiller législatif en 1928 et sénateur en 1944. En 1910, c'est un jeune avocat de 33 ans qui vient d'épouser Emilie Couture et qui dirige le bureau d'avocats Nicol, Lazure & Couture, qui deviendra le plus important de Sherbrooke. On dit que c'est Nicol qui rassembla les fonds nécessaires pour le lancement de **La Tribune** auprès des députés libéraux de la région, Sydney Fisher (Brome) et Edmund W. Tobin (Richmond). Par ailleurs, il avait déjà fait sa cléricature, en 1903, auprès de H.T. Duffy, trésorier provincial dans le cabinet libéral de Parent.

La politique de 1910 est complètement dominée au Québec par la figure de Laurier. Celui-ci est au pouvoir à Ottawa depuis 1896, etil contrôle la plupart des grands quotidiens francophones: **Le Soleil,** à Québec, et à Montréal, **Le Canada, La Patrie** et surtout **La Presse,** où Trefflé Berthiaume a dû racheter son journal en 1906 en remettant à Laurier le contrôle politique du journal. Les grands journaux conservateurs ont disparu au tournant du 20e siècle: **La Minerve, Le Monde, le Courrier du Canada, The Quebec Mercury**. Les seuls quotidiens conservateurs qui demeurent sont **L'Evenement**, à Québec, et les deux grands quotidiens anglophones de Montréal, **The Gazette** et **The Montreal Star**. du très impérialiste Hugh Graham.

D'autres journaux clairement identifiés au parti libéral apparaissent en province à la même époque: **Le Clairon** (1912), journal de T.-D. Bouchard à Saint-Hyacinthe, **Le Présent** (1912-1914), à Drummondville, qui permet au libéral Napoléon Garceau de poursuivre la lutte contre son curé Frédéric Tétreau, **L'Action populaire** (1913) de Louis-Charles Farley à Joliette. Mais en 1910, le courant libéral n'est plus seul au Québec: le courant nationaliste est aussi très fort.

2- Le courant nationaliste

Depuis la guerre des Boers en 1899, le nationalisme s'est rapidement développé autour de quelques figures de proue: Henri Bourassa, Olivar Asselin, Armand La Vergne, Jules Fournier. Or ces hommes de combat ont quelque chose en commun: ils adorent soulever les foules par l'art oratoire et confondre leurs adversaires par la plume. Dès 1904, ils fondent un hebdomadaire, **Le Nationaliste**. Mais le plus connu de leurs journaux avec **La Tribune**. Un an plus tard, Jules Fournier créait **L'Action**, un hebdomadaire de Montréal, feuille de combat qui allait connaître une carrière étincelante mais courte (1911-1916).

Enfin, dans la foulée des luttes scolaires en Ontario, les Canadiens français d'Ottawa fondent le quotidien **Le Droit** en 1913, dont le titre résume bien le programme. L'alliance des conservateurs et des nationalistes allait entraîner en 1911 la chute du gouvernement Laurier et la prise du pouvoir par Robert Borden: les nationalistes auraient l'occasion de le regretter amèrement.

Ce nationalisme a aussi son rôle dans la fondation de **La Tribune**. En 1910, Sherbrooke compte 15 000 habitants dont les deux tiers sont Canadiens français. Les anglophones ont un quotidien depuis 1897: il s'agit du **Sherbrooke Daily Record**, publié par L.S. Channel. Les francophones n'ont qu'un hebdomadaire, **Le Progrès de l'Est** (1883-1924), propriété de L-.A-. Bélanger. **La Tribune** ne sera pas nationaliste. Le programme publié le 21 février 1910 proclame qu'elle "ne veut pas faire de capital avec les préjugés de race". Mais elle défendra les Canadiens français: "Dans la mesure de ses forces, elle sera le miroir de l'opinion canadienne-française dont elle veut refléter l'idéal le plus pur".

3- Le courant catholique

Tous les Canadiens français ou presque sont catholiques au Québec, mais ce ne sont pas tous les catholiques qui veulent que l'Eglise se mêle de politique ou d'affaires publiques. Par ailleurs, depuis 1900, l'Eglise catholique se préoccupe de mettre sur pied de grandes institutions catholiques, dans la ligne de la pensée sociale du pape Léon XIII. Les deux principales sont le syndicalisme catholique et le journalisme catholique. L'Eglise s'est aperçue de l'influence énorme de la presse. A Montréal, Mgr Bruchési est aux prises avec une presse libérale radicale ou anticléricale qui s'en prend régulièrement et vigoureusement aux privilèges de l'Eglise et du clergé. Il en interdit la lecture, mais n'en vient jamais à bout. Sa principale bête noire est le journaliste Godfroy Langlois, qui a été identifié par les "ultramontains" comme étant le chef de la loge maçonnique "L'Emancipation". Il était rédacteur du **Canada** depuis 1904. En 1910, Mgr Bruchési réussit à le faire limoger. Peine perdue: le 15 janvier 1910, il fonde l'hebdomadaire **Le Pays**, au titre évocateur, puisque c'était le nom de journal rouge qui avait soutenu les luttes de l'Institut Canadien contre Mgr Bourget. Mais Mgr Bruchési, qui a ses entrées auprès des premeirs ministres Laurier et Gouin, n'a pas dit son dernier mot. Il interdit le journal en 1913 et réussit même à faire nommer Langlois comme agent de la province à Bruxelles! **Le Pays** n'en survivra pas moins jusqu'en 1921.

Mgr Bruchési tonnait aussi contre la publicité et le sensationnalisme de la presse à grand tirage, et particulièrement contre le journal **La Presse**. Il surveillait notamment les mauvaises pièces de théâtre, avec une morlaité puritaine assez peu à la mode dans ce Montréal du début du siècle.

Il ne suffit pas d'interdire, il faut aussi promouvoir. A Montréal et à Ottawa, **Le Devoir** et **Le Droit** agiront comme journaux catholiques. Mais c'est Québec qui avait donné le ton, avec la fondation en 1907 de **L'Action Sociale Catholique**, qui deviendra en 1915 **L'Action Catholique.** Ce journal peut être considéré carrément comme l'organe du clergé. A ses débuts surtout, c'est un journal progressiste qui met de l'avant les oeuvres sociales catholiques, et en particulier le syndicalisme catholique. Il est également proche des nationalistes et tire à boulets rouges sur les libéraux. Dans la même veine, Joseph Barnard fonde en 1909 **Le Bien Public**, qui devient l'organe officieux de l'évêché de Trois-Rivières.

Le lien n'est pas aussi étroit avec **La Tribune** de Sherbrooke. Bien entendu, le premier point du programme du 21 février 1910 est clair: "la Tribune" est avant tout un journal catholique. Il fermera la porte aux "idées subversives" et à toute "littéraire douteuse quant à sa moralité"; il se soumettra au Pape et à l'évêque de Sherbrooke "dans les questions politico religieuses comme il en surgit souvent ici, sur le terrain éducationnel surtout". Il semble que le procureur du Séminaire, Mgr E.-C. Tanguay, ait joué un rôle important dans la fondation du journal. Quand il fut connu que le premier rédacteur en chef, Omer Chaput, figurait sur les listes de la loge l'Emancipation, il fut prestement limogé (juillet 1910). Mais **La Tribune** était-elle trop libérale ou trop peu catholique? Quoi qu'il en soit, en 1917 était lancé **Le Messager de Saint-Michel**, qui allait être l'organe hebdomadaire de l'évêché jusqu'à sa disparition en 1969. Cette séparation est peut-être due aussi au fait que Jacob Nicol était un protestant francophone, natif de Roxton Pond et qui avait fait ses études à l'institut Feller de Grande-Ligne (près de Saint-Jean), puis à Toronto...

4- La presse populaire

Si **La Tribune** est catholique et sert les intérêts des Canadiens français, elle est aussi marquée par le grand courant qui a transformé la presse depuis la fin du 19e siècle: l'avènement de la grande presse populaire à un sou. La presse traditionnelle mettait au premier plan les idées. L'éditorial y tenait la première place. La presse populaire se préoccupe avant tout de la nouvelle. Elle publie chaque jour, vise les gros tirages et n'hésite pas à recourir au sensationnalisme pour y parvenir. Cette presse est souvent populiste et poussée par de jeunes propriétaires dynamiques. Les deux grands modèles en ont été à Montréa le **Star,** fondé par Hugh Graham en 1869 et **La Presse,** propriété de Trefflé Berthiaume depuis 1889. Les catastrophes naturelles, les guerres, els crimes, les scandales envahissent les premières pages des journaux, souvent avec photos à l'appui. La publicité occupe aussi une place prépondérante.

La Tribune participe un peu à ce courant. L'abonnement se vend 1,50 $ par année, le numéro "1 centin". Les premiers numéros ont six pages; le feuilleton occupe une bonne place, la publicité est importante. Un supplément mensuel publie des photos de belle qualité. On vise un public aussi large qu epossible.

5 - Le courant régional

C'est peut-être pour conserver l'audience la plus vaste que **La Tribune** se présente comme un "journal de famille indépendant des partis politiques". Le programme du 1er numéro insiste sur ce point: "La Tribune" n'est liée à aucun parti politique; n'est sous la férule d'aucun politicien". Elle veut que "ses lecteurs puissent peser par eux-mêmes le pour et le contre de chaque point en litige". Effectivement, on ne trouve aucune trace de politique partisane dans les premiers numéros de journal. Par ailleurs, **La Tribune** sera vouée dès le début à la promotion de Sherbrooke et des Cantons de l'Est. Beaucoup d'autres journaux apparaissent à l'époque pour défendre le progrès de leur ville et de leur région: **Le Progrès du Golfe** (Rimouski, 1904), **La Gazette d'Arthabaska** (1907-1913), **L'Eclaireur** de Beauceville (1908): ce sont tous là des hebdos.

La Tribune va très loin dans cette direction, et dès le début. Le premier numéro est mis en vente à Sherbrooke, Richmond, Eastman, Farnham, Waterloo, Windsor Mills et Granby. Dès le premier numéro également, des articles sont envoyés par des correspondants spéciaux (payés!) de Bromptonville, Granby, Disraeli, Lac Weedon, Robertsonville, Eastman, North Hatley, Arthabaskaville, Warwick, Rock Forest, Thetford Mines, Ascot Corner, Stoke Centre, Dudswell Jonction et East Angus. La liste ne laisse pas d'impressionner, et elle s'élargira au fil des jours. Les premiers éditoriaux vantent Sherbrooke et les possibilités de développement touristique qu'offrent les attraits naturels de la région.

6 - La fondation de La Tribune

Voilà donc quelques éléments qui éclairent le contexte dans lequel est née **La Tribune**. Pour être plus complet, soulignons que sa fondation a été précédée d'une tentative éphém,ère, celle du **Daily News**, un quotidien du matin qui se voulait l'organe du parti libéral de Sherbrooke. Disons aussi que Jacob Nicol ne fut pas le seul fondateur de **La Tribune**: il agit de concert avec Michael A. Foley, un sexagénaire de Montréal, qui fut co-propriétaire et gérant jusqu'en 1913. A ce moment-là, il vendit ses parts à Nicol qui fut l'âge dirigeante, le grand animateur de **La Tribune** jusqu'en 1955, alors qu'il prit sa retraite à l'âge de 79 ans. Il devait mourir trois ans plus tard.

Rappelons en terminant les trois grandes lignes du programme du journal, telle qu'énoncées dans le premier numéro: "1° en religion, être franchement catholique; 2° en nationalisme, franchement canadien-français; 3° en politique, franchement indépendant". On sourira en lisant le 3°, mais on peut dire que, globalement, au cours de ces 75 ans, **La Tribune** est restée fidèle à ses engagements de 1910.

FELICITATIONS A LA TRIBUNE

POUR 75 ANS DE BONS SERVICES

DE

AZOPLATE

AU SERVICE DE L'INDUSTRIE
DES ARTS GRAPHIQUES
DEPUIS PLUS DE 25 ANS

MANUFACTURIER CANADIEN DE
PLAQUES D'IMPRESSION POUR JOURNAUX

HOECHST CANADA INC.
Siège Social
4045 Côte Vertu
Montréal, Québec H4R 1R6

AZOPLATE
Marque déposée de
American Hoechst

Hoechst

Le nom et le sigle Hoechst sont des marques déposées de Hoechst AG, Allemagne

N-48845



LES INSTITUTIONS D'ENSEIGNEMENT PRIVÉ EN ESTRIE

FÉLICITENT ET REMERCIENT LA TRIBUNE POUR SES 75 ANNÉES DE PRÉSENCE AUX MULTIPLES ACTIVITÉS DU MILIEU ET LUI SOUHAITENT LONGUE VIE AU SERVICE DU JOURNALISME DANS LA RÉGION.

COLLEGE NOTRE-DAME DES SERVITES
Ayer's Cliff
J0B 1C0

PENSIONNAT DES URSULINES
26, rue Dufferin
Stanstead J0B 3E0

SEMINAIRE DE SHERBROOKE
Cours Secondaire
195, rue Marquette
Sherbrooke J1H 1L6

COLLEGE DU SACRE-COEUR
association coopérative
155 nord, rue Belvédère
Sherbrooke J1H 4A7

SEMINAIRE SALESIEN
35 nord, rue Don Bosco
Sherbrooke J1H 1E5

LE PENSIONNAT N.-D. DE LA PRESENTATION
343, St-Jacques nord
Coaticook J1A 2R2

ECOLE SECONDAIRE DE BROMPTONVILLE
125, Ponton
Bromptonville J0B 1H0

COLLEGE MONT N.-D. DE SHERBROOKE INC.
114, rue Cathédrale
Sherbrooke J1H 4M1

COLLEGE MONT STE-ANNE
2100, ch. Ste-Catherine
Rock Forest J0B 2J0

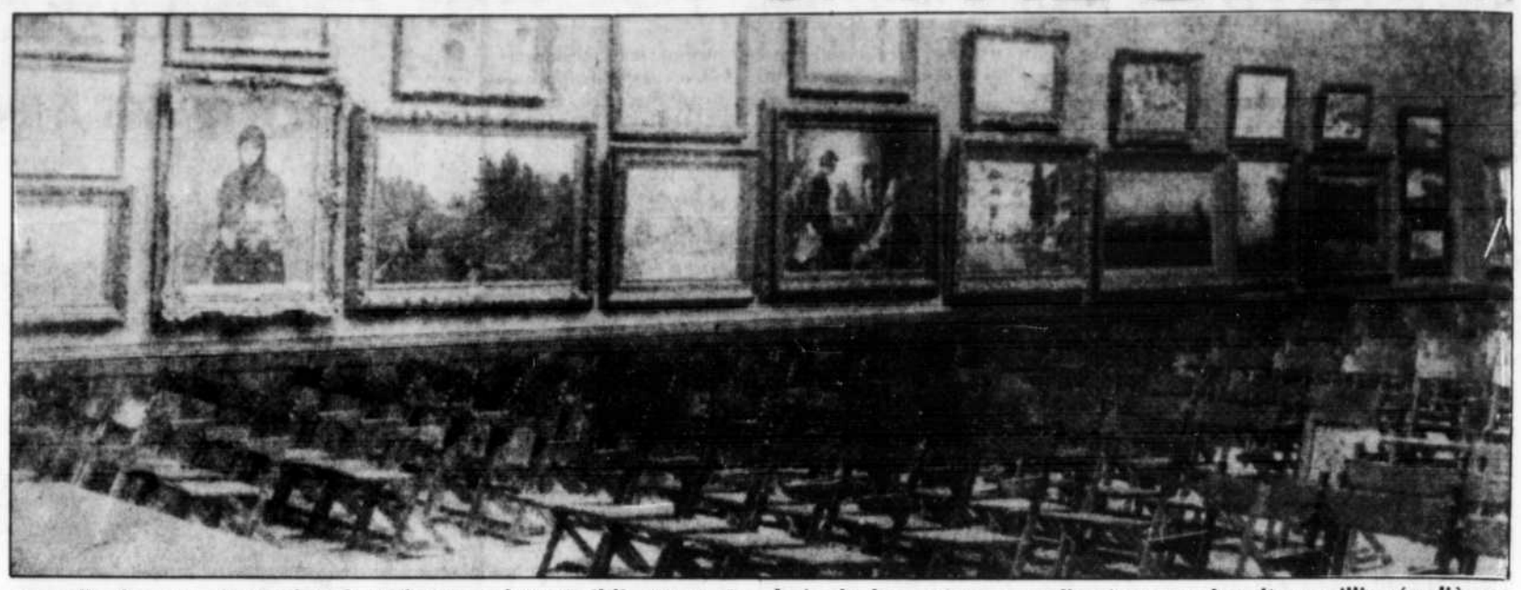
PENSIONNAT DE WATERVILLE
365, Compton
Waterville J0B 3H0

ECOLE DE SECRETARIAT N.-D. DES NEIGES
265, rue Parc
Sherbrooke J1E 2J8

SEMINAIRE DE SHERBROOKE
Cours Collégial
195, rue Marquette
Sherbrooke J1H 1L6

116906

LA TRIBUNE VOUÉE À SA RÉGION



Le salle des arts, située dans le "Library and Art Building" que La Tribune a occupé de 1928 à 1976, offrait aux amateurs sherbrookois de beaux-arts sa collection en plus d'accueillir régulièrement de nombreux concerts, conférences et soirées.

par Jacques Lemoine

Fallait-il croire en l'avenir des Cantons de l'Est pour fonder un quotidien de langue française en 1910 à Sherbrooke, une ville anglophone de 15,000 âmes, où les hebdomadaires francophones ne réussissaient pas à survivre, et à une époque où un échevin pensait que la rue Wellington ne serait jamais pavée.

Cette foi dans la région est à l'origine de la fondation de **La Tribune** par M. Jacob Nicol et elle a été partagée par ses successeurs, MM. Paul Desruisseaux et Yvon Dubé.

Mais à vrai dire, **La Tribune** est plus que le plus important quotidien de la rive sud, elle est une institution vouée aux Cantons de l'Est.

L'histoire du journal est intimement unie au développement de la région comme si leur sort était lié ensemble.

Le premier journal de la ville, qui remonte à 1831, s'appelait The St-Francis Courier and Sherbrooke Gazette et il a changé de nom cinq fois avant de devenir Sherbrooke Gazette.

Le 13 octobre 1866, le premier maire de langue française, M. H.-C. Cabana, et Me L.-C. Bélanger lancèrent Le Pionnier, un hebdomadaire politique, agricole, industriel, commercial, littéraire et scientifique.

La lettre que les fondateurs du Pionnier avaient envoyée avec une copie aux citoyens de la ville disait: "Nous prions ceux qui ne voudront pas s'abonner de vouloir bien renvoyer ce numéro immédiatement. Sinon, nous serons forcés de les considérer comme abonnés".

Cela n'empêcha pas le journal de déménager en 1901 à Montréal où il devait mettre fin à sa publication.

Il y eut ensuite L'Oiseau moqueur (1867), Le Progrès, Le Progrès de l'Est, L'Ami du peuple, La Colonisation, Le Peuple, La Petite presse, La Revue littéraire, Le Monument et La Revue de la semaine dont le dénominateur commun est d'avoir vécu plus ou moins longtemps.



M. Roger D. Landry, président de Les Journaux Trans-Canada (1982) Inc.

Autre vision de l'avenir

Vers 1910, un échevin soutenait que Sherbrooke ne deviendrait jamais une ville importante dans les Cantons de l'Est et la province, et prétendait qu'elle ne resterait qu'un petit centre.

Mais Jacob Nicol, qui exerçait le métier d'avocat, avait une toute autre vision de l'avenir.

Au début de cette année-là, Me Nicol, qui projetait de fonder un quotidien, conclut une entente avec M. Michael A. Foley, un imprimeur de Montréal, qui tentait d'acquérir le Daily News qu'un dénommé Clyde Dobell venait de lancer ici dans le but de concurrencer le Sherbrooke Daily Record qui existait déjà depuis 13 ans.

Les deux hommes ont décidé d'acheter des liquidateurs cette entreprise qui est devenue **La Tribune**.

Le premier numéro de **La Tribune** sortit avec deux heures de retard à 16 h. le 21 février sur une presse plate installée dans la vitrine du 120 de la rue Wellington nord dans l'ancien immeuble J.-L. Mathieu, où était fabriqué le sirop Mathieu (aujourd'hui la Banque de Montréal).

Cet exemplaire, qui contenait huit pages écrites en petits caractères d'imprimerie, publiait à la une plusieurs titres d'une colonne et une vignette du Dr P. Pelletier.

La Tribune a montré à quelle enseigne elle se logeait dans son premier éditorial: journal franchement catholique, franchement canadien-français et franchement indépendant.

Le coût de l'abonnement du journal, qui était publié chaque jour excepté le dimanche, était de 1,50 $ par année et de 3,00 $ livré à domicile.

Le premier abonné de **La Tribune** a été Me Emile Rioux, qui devait devenir maire de la ville, et son camelot était Emile Lévesque, qui a aussi accédé à la mairie.

La nouvelle compagnie a obtenu le 17 décembre les lettres patentes qu'avaient demandées Me Nicol, M. Foley, M. E.W. Tobin, industriel et député fédéral de Richmond-Wolfe, Mgr Edmond-Charles Tanguay, qui est devenu son premier président, M. Eugène Coderre, marchand, M. Alfred Beaudin, cultivateur, M. Tancrède Biron, bailli, et M. Télesphore Beaudin, marchand.

M. Omer Chaput a été le premier rédacteur en chef du journal. Il était secondé par deux journalistes, MM. Wilfrid Lazure et J.-H. Lemay, qui ont accédé plus tard à la magistrature.

"Par **La Tribune**, nous avons pris conscience de notre valeur dans tous les domaines", disait Me Léonidas Bachand.

Le premier correspondant du journal à Montréal fut M. Joseph Barnard, qui est le grand-père de Me Frank Barnard. Il dictait ses dépêches par téléphone à une secrétaire qui les prenait en sténographie.

Premier déménagement

L'expansion de **La Tribune** a nécessité en 1912 un premier déménagement dans l'édifice Darche et un second en 1915 dans l'édifice Casino sur la rue Wellington sud, qui abrita le premier théâtre de la ville et où se trouve maintenant La petite bouffe des Cantons.

En 1928, le journal s'est installé dans l'immeuble connu sous le nom de la bâtisse des arts, sur la rue Dufferin, où on retrouvait la salle des arts, le musée de la Library and Art Association et la bibliothèque anglaise.

On a dû faire imprimer **La Tribune** pendant la nuit au Sherbrooke Daily Record en attendant que l'installation des presses soit terminée et plus tard au Messager pendant leur agrandissement.

A cette époque, on disait que **La Tribune** ne pouvait faire autrement que d'être un journal libéral et un administrateur avait corrigé en répondant qu'il l'était par tradition et conviction parce qu'il n'avait pas besoin de l'être par intérêt.

Le 11 novembre 1938, le feu s'est déclaré vers 18 heures dans l'atelier de photogravure et a failli détruire les cinq étages de l'immeuble qui logeait le journal et la radio, et les pompiers ont dû répondre à trois alertes.

Les employés ont réussi malgré tout à publier l'édition du lendemain et il fallut plusieurs mois de travail pour réparer les dégâts qui étaient considérables.

Une bonne partie des archives photographiques n'ont pu être sauvées pendant l'incendie.

L'année précédente, **La Tribune** s'était identifiée sur les ondes de CHLT radio comme étant "la voix française des Cantons de l'Est".

CKTS radio s'est joint peu après à l'entreprise.

En 1955, le sénateur Nicol a cédé ses intérêts à Me Paul Desruisseaux et à M. Alphée Gauthier, qui ont inauguré l'année suivante CHLT-TV qui devait commencer à télédiffuser sur le canal 7 à partir de son antenne du mont Orford, le plus élevé du Canada à l'est des Rocheuses, à l'intention "du secteur le plus populeux, le plus industrialisé et nettement le plus progressif du Québec".

Le journal comptait 325 employés, 154 correspondants, 625 camelots, avait des bureaux dans sept villes de la région et son tirage certifié était de 32,000 copies.

En 1966, Me Desruisseaux vendit son entreprise à Québec Télémédia Inc. qui céda le journal à MM. Jacques Francoeur, président de la Société générale de publication Ltée, et à M. Paul Desmarais, président de la Corporation des Valeurs Trans-Canada, qui fondèrent Les Journaux Trans-Canada, compagnie à laquelle M. Francoeur n'est plus lié.

Après M. Francoeur, le quatrième éditeur de **La Tribune** est devenu M. Yvon Dubé, un journaliste, nommé directeur général en 1967 et président en 1968, qui a donné un nouveau souffle à **La Tribune**.

En 1976, le journal quittait l'âge du plomb pour entrer dans l'ère électronique en s'installant dans son nouvel immeuble ultra-moderne et à la fine pointe de la technologie au 1950 de la rue Roy.

La corporation propriétaire de **La Tribune** est maintenant Les Journaux Trans-Canada (1982) Inc., dont le président est M. Roger D. Landry, qui est aussi éditeur du quotidien La Presse.

M. Dubé, qui ne voit pas de limites au progrès que **La Tribune** peut accomplir, croit toujours autant en l'avenir des Cantons de l'Est que M. Nicol en 1910.

Le journal a atteint le 8 décembre 1984 le tirage record de 47,010 copies vendues.

L'histoire démontre bien que Jacob Nicol et ses successeurs ont eu bien raison de croire en l'avenir de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

LE "LIBRARY AND ART BUILDING"

par Richard Milot, professeur d'Histoire de l'Art

L'édifice que le quotidien 'La Tribune" a occupé de 1928 à 1976 est un rare monument qui témoigne du développement socio-culturel de Sherbrooke. Construit de 1886 à 1887, au coeur de cette agglomération anglophone d'origine, c'est-à-dire quasiment au confluent de la Magog et de la Saint-François, le "Library and Art Building" a été conçu par des promoteurs, regroupés autour de Samuel F. Morey, pour assurer le développement culturel des quelque 9,000 Sherbrookois de l'époque. Ce centre comprenait au rez-de-chaussée, une salle de lecture, une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle et d'anthropologie; les deux étages supérieurs étaient consacrés à une "salle des Arts" (Art Hall) où conférences, concerts et soirées alternaient parmi les oeuvres d'art qui ornaient les murs.

La valeur monétaire de sa collection permanente a été démythifiée certes, par le fruit de sa liquidation (2,453 $) lors des ventes aux enchères de 1969, mais sa valeur patrimoniale demeure indéniable si l'on se fie à l'inventaire descriptif de F.S. Morey de 1899. Parmi les toiles, aquarelles et dessins originaux appartenant à la "Library and Art Union", plusieurs oeuvres ont été données par les artistes eux-mêmes lors de leur résidence ou de leur séjour à Sherbrooke notamment "Mont Orford" de Fraserm "Rivière Massawippi" de Fullerton, "Champ de pommes de terre" de Sandham, "Route automnale" de Chavignaud, "Paysage" de Hunter, etc., des dessins de Bompas ou Coburn; depuis 1885, certaines oeuvres étaient primées lors des "Dominion Exhibitions" de Sherbrooke, aujourd'hui centenaires d'ailleurs, puis acquises, telles "Paysages" (1898) de Minnie Gill; d'autres ont été achetées à la suite de souscriptions. De plus, la collection comprenait une série de photographies de Sherbrooke et d'édifices de qualité architecturale reconnue; trois estampes de 1845 illustrant Sherbrooke d'ajoutaient à ce cabinet. Des collectionneurs locaux tels Ross, Morkill et Hale prêtèrent parfois-même, leur entière collection à l'institution privée.

Le volet d'histoire naturelle poursuivait la même spécificité en regroupant des spécimens ornithologiques et fauniques, un herbier et des échantillons minéralogiques de notre région.

Après trente années de lent développement, la collection de livres, pour sa part, ne répondait plus au développement démographique et à ses disparités culturelles.

En 1923, une "Bibliothèque Nationale" ouvre ses portes au public francophone, au 83 rue Marquette, puis aménage en 1952, à la Central School de la rue King où elle sera municipalisée. La construction d'un nouveau Bureau de Poste sur la rue Couture, permettra à la Bibliothèque Municipale d'occuper, et ce depuis 1956, son ancienne architecture (1885) appareillée de granit du Vermont.

Après la mort de S.F. Morey (1926), la "Library and Art Union" se départit de son édifice et de sa collection d'histoire naturelle, et prend pignon sur la rue Wellington, en face du square Strathcona; lors de son second déménagement en 1939 à l'édifice Sun Life, l'association dispersera, pour une autre quinzaine d'années, ses collections d'art au Y.M.C.A. et au Masonic Temple.

Le quotidien **La Tribune**, après ses trois déménagements, récupère (1928) et recycle le "Library and Art Building"; d'abord séjour miroitant la vie quotidienne à Sherbrooke et gloriette de plus d'une génération de littérateurs, puis foyer de la radio francophone et berceau de la télévision en Estrie, la "Bâtisse des Arts" est délaissée, après un séjour quasi cinquantenaire, devant les impératifs de spécialisation et de technique ordinatrice.

Elle achève, par contre, son quatrième âge en phénix. On y a récemment aménagé des studios d'architecte, de graphiste et de décorateur, etc., et on a restauré sa façade; en lavant les briques de leur patine et en relevant sa corniche, veut-on la parer pour son centenaire prochain, ou marquer simplement sa nouvelle renaissance?

1910 — 1985
Nous sommes très fiers d'offrir nos meilleurs voeux à
la tribune
LES PETROLES D. KIROUAC INC.
184, Wellington sud
Sherbrooke, QC
(819) 569-2563
16163

Hommages à
la tribune
Depuis bientôt 40 ans, que nous utilisons ce média d'information pour Promouvoir efficacement les produits que nous offrons à la population de l'Estrie.
• Kit de maisons, garages, remises
• matériaux de construction
• peinture
• articles de jardinage, etc.
Enfin tout pour la construction, la rénovation et l'entretien de votre résidence.
GABRIEL DUBREUIL INC.
1151, King est, Sherbrooke,
562-3891
Succursale à
St-François-Xavier de Brompton,
845-4444
115972

Félicitations à
la tribune
Le réseau Ford et Mercury de l'Estrie Inc.
VAL ESTRIE — FORD — Sherbrooke, 563-4466
LE VOITURIER — MERCURY LINCOLN — Sherbrooke, 569-5981
BELANGER & VIENS INC. MAGOG — FORD MERCURY LINCOLN — Magog, 843-3397
Fouquet — FORD MERCURY LINCOLN — Richmond, 826-2161
CHAMPAGNE — FORD MERCURY — Windsor, 845-2966
MAURAIS AUTO — FORD MERCURY — Coaticook, 849-2767
115978

FONDATEUR DE LA TRIBUNE

JACOB NICOL: UN HOMME À L'INFLUENCE CONSIDÉRABLE

par Jacques Lemoine

"Je n'ai jamais connu un homme plus honorable que Jacob Nicol", disait le premier ministre québécois Alexandre Taschereau.

Cet hommage décrit bien le fondateur du journal **La Tribune**, le premier magnat de la presse au Québec et l'homme politique à l'influence considérable.

Mais M. Nicol attribuait avec modestie sa réussite à la population des Cantons de l'Est.



M. Jacob Nicol

Né le 4 mars 1876 de parents qui cultivaient la terre à Roxton Pond, il a fréquenté l'école du village avant de s'inscrire au Feller Institute et à l'Université McMaster, où il a donné des cours de français pour pouvoir apprendre l'anglais.

M. Nicol a effectué en deux ans un cours de droit qui en durait trois à l'Université Laval tout en travaillant pour payer ses études et il a fait sa clériçature avec le trésorier provincial H.T. Duffy et Me Alexandre Taschereau.

Après son admission au barreau, il s'est établi à Sherbrooke et son cabinet est devenu rapidement le plus important de la ville.

Me Nicol a occupé dans plusieurs procès retentissants, a été bâtonnier du district mais refusa d'accéder à la magistrature.

En 1921, le premier ministre Taschereau lui demanda de succéder au trésorier provincial démissionnaire Walter Mitchell, le père du juge retraité William Mitchell, et il fut élu par acclamation député de Richmond puis réélu en 1923 et en 1927 dans le comté de Compton.

Le trésorier provincial démissionna de son poste le 12 septembre 1928 pour devenir conseiller législatif.

C'est à ce moment-là que M. Taschereau a déclaré qu'il n'avait jamais connu d'homme plus honorable que Jacob Nicol.

Après avoir été orateur de la chambre haute, il fut ministre sans portefeuille du 25 juillet 1934 au 11 juin 1936.

Me Nicol a accédé au Sénat le 14 juillet 1944 pour y représenter la division de Bedford.

Fondateur de **La Tribune** en 1910 qu'il dirigea jusqu'en 1955, il a acheté en 1929 Le Soleil et l'Evénement, ainsi que Le Nouvelliste en 1934.

Me Nicol fut président des compagnies Stanstead and Sherbrooke Insurance, de Missisquoi and Rouville Mutual Fire Insurance Company of Canada, vice-président de la Banque canadienne nationale, directeur du Sherbrooke Trust et du Trust Général du Canada, et administrateur de plusieurs autres entreprises.

Mécène, ami des lettres et des arts, il a été décoré aussi chevalier de la Légion d'honneur.

Me Nicol a été nommé gouverneur à vie de l'Université de Sherbrooke et a reçu des doctorats des universités de Montréal, Laval, Bishop et McMaster.

Il est décédé le 23 septembre 1958 à l'hôpital à l'âge de 82 ans et six mois des suites d'une chute dans un escalier de sa résidence.

On a dit à juste titre que le sénateur Nicol était l'homme de Sherbrooke, l'homme des Cantons de l'Est dans tous les domaines et sur tout les fronts.

PAUL DESRUISSEAUX: UNE RÉUSSITE À TOUS LES NIVEAUX

"La vie de cet homme a été une réussite à tous les niveaux", commentait le 2 février 1982 le président du Sénat, Jean Marchand, qui venait d'apprendre le décès du sénateur Paul Desruisseaux.

Et l'ancien maire Armand Nadeau soulignait les efforts considérables que Me Desruisseaux avait déployés pour que Sherbrooke et les Cantons de l'Est occupent la place qui leur revient au Canada.

Ces deux témoignages résument bien la carrière du sénateur Desruisseaux qui a dirigé les destinées de **La Tribune** de 1955 à 1966.



M. Paul Desruisseaux

Il est né le 1er mai 1905 à Sherbrooke, où son père était propriétaire de l'ancien hôtel American House, situé dans le centre-ville.

M. Desruisseaux a fait ses études primaires chez les Frères du Sacré-Coeur, classiques au collège St-Charles, philosophiques au Séminaire de Montréal, légales à l'Université de Montréal et commerciales à l'école des hautes études, à l'Institut Babson et à l'Université Harvard, à Boston.

Admis au barreau en 1934, il a commencé à exercer le droit au bureau su sénateur Jacob Nicol et a pratiqué avec Mes Carrier Fortin et Jean Rouillard qui devaient accéder à la magistrature.

Il est devenu officier de l'infanterie de l'artillerie royale pendant la dernière guerre et a servi le pays comme assistant député juge avocat général.

Me Desruisseaux, qui a toujours manifesté de l'intérêt pour les affaires et l'information, a consacré une partie de sa vie à **La Tribune** qu'il a plus tard regretté d'avoir vendue.

Il a été aussi président du conseil des Distilleries Melchers Ltée, des Recherches et projets Desmond Inc., des Publications Sept Jours Inc., président des Breuvages Luckey One Inc., Câblevision (Montréal) Inc., Cinéma Plaza Inc., vice-président de Delta Services Inc., Société Télé-Cinéma Inc., directeur de la Banque Royale du Canada, Laurentian Gaz, Walter M. Lowney Ltée, Canadian Cocoa and Chocolate Co. Ltd, Cartier Gaz, Westmount Life Assurance Company, The Canadian General Electric Co. Ltd, Standard Brands (Montréal) Lted, Couvrette et Provost Ltée, Mondev Corporation, International Graphics Inc., Terrebonne Development Company.

Me Desruisseaux a été le premier vice-doyen de la faculté de Commerce de l'Université de Sherbrooke.

L'Université lui a décerné un doctorat honorifique en droit, il a été fait commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand, chevalier de Grâce magistrale de l'Ordre de Malte, et il a reçu les médailles Bene Merenti, de l'Alliance française et de l'Union latine.

Après son accession au Sénat le 8 juillet 1966, Me Desruisseaux s'est particulièrement occupé des problèmes de la région, des questions économiques nationales et des affaires bancaires.

Sa mort à l'âge de 76 ans a été une lourde perte pour les Cantons de l'Est.

PAUL DESMARAIS: ILLUSTRE FINANCIER FRANCOPHONE

par Jacques Lemoine

La haute technologie a permis à La Tribune de se hisser en tête de liste des journaux au Canada en 1976 grâce aux capitaux de M. Paul Desmarais.

Le plus illustre financier francophone au pays a décidé d'investir des sommes considérables dans le quotidien de Sherbrooke parce qu'il croit dur comme fer en l'avenir des Cantons de l'Est, comme l'ont fait avant lui les sénateurs Jacob Nicol et Paul Desruisseaux.

L'appartenance de **La Tribune** au groupe de M. Desmarais lui a permis de retrouver un nouveau souffle à une époque où les journaux avaient du mal à passer de l'âge du plomb à l'ère de "la hightech".



M. Paul Desmarais

La technologie mise en place à **La Tribune,** qui imprime deux quotidiens sur la rue Roy, est toujours à l'avant-garde et n'a pas encore été dépassée.

L'installation du journal dans un nouvel immeuble ultra-moderne n'a peut-être surpris personne à l'époque mais elle est l'aboutissement des efforts déployés par le PDG de l'entreprise, M. Yvon Dubé.

Il n'est pas étonnant que M. Desmarais ait décidé d'investir dans **La Tribune** parce qu'il croit en l'avenir de la presse régionale.

Cet homme, qui a débuté en affaires à Sudbury en remettant sur pied une entreprise de transport en commun, est maintenant à la tête d'un empire qui s'étend à travers le pays.

M. Desmarais a fait la démonstration qu'un francophone pouvait non seulement réussir en affaires mais encore réussir au Canada.

L'histoire du président du conseil et actionnaire principal de Power Corporation est un véritable conte de fée.

On disait déjà en 1980 que son empire était de 7 milliards $ et s'étendait sur 190 compagnies.

M. Desmarais possède aussi des intérêts dans d'autres entreprises de presse comme La Presse, Le Nouvelliste, La Voix de l'Est.

Tout semble lui réussir, mais il doit son succès à sa clairvoyance, son audace et son travail.

Personne ne connaît toutefois vraiment bien les nuits blanches que M. Desmarais doit avoir passées pour en être arrivé là où il en est aujopurd'hui.

L'entrevue télévisée qu'il a accordée à The Canadien Establishment avait séduit les téléspectateurs.

On a alors pu découvrir sa personnalité attachante et sa modestie.

M. Desmarais, qui est devenu le modèle à suivre des hommes d'affaires, dont les conseils sont recherchés par les grands de ce monde, qui est cité en exemple à la jeunesse, est malgré tout resté un homme simple et sensible.

L'intérêt qu'il porte aux Cantons de l'Est ne peut que rejaillir sur la région toute entière.

75 ANS
D'ÉLÉGANCE MASCULINE



Depuis 1910, grâce à une collaboration réciproque, les tailleurs LÉO LALIBERTÉ & FILS LTÉE et LA TRIBUNE ont accompli un travail important dans le domaine de la mode masculine et leurs efforts conjoints leur ont permis de réaliser qu'une publicité bien dirigée et une marchandise de qualité reconnue constituent un gage de sécurité pour l'acheteur averti.

1910-1985
A la direction
et au personnel
(passé et présent) de
la tribune

NOS FÉLICITATIONS et nos MEILLEURS VOEUX DE SUCCES à l'occasion de votre
75e ANNIVERSAIRE

21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

Depuis 75 ans, au service de la population des Cantons de l'Est, dans le domaine de l'information.

au centre-ville
LES TAILLEURS
léo laliberté
& fils ltée
88 nord, rue Wellington,
Sherbrooke

EXCLUSIVITÉ, QUALITÉ ET SERVICE, sont les trois mots d'ordre de cette maison, dont la réputation n'est plus à faire, et qui travaille sans cesse à la satisfaction d'une clientèle de plus en plus nombreuse.

116511

DES JOURNALISTES QUI SE SONT DISTINGUÉS

par Jacques Lemoine

Le recteur de l'Université Laval, Mgr Camille Roy, voyait en Sherbrooke "un des points stratégiques de la culture française".

L'influence de **La Tribune** dans les Cantons de l'Est, n'est certes pas étrangère avec cette constatation.

La Société St-Jean-Baptiste diocésaine, qui regroupe 23,500 membres, l'a d'ailleurs bien reconnu en remettant son prix littéraire à M. Yvon Dubé, l'actuel président de La Tribune.

Le directeur général Marcel Bureau disait que son organisme voulait ainsi témoigner de la contribution incontestable de **La Tribune** au développement économique, social, culturel, politique et religieux de l'Estrie.

Le prix Juge Joseph-Henri Lemay à la mémoire du deuxième rédacteur en chef de **La Tribune**, député de Sherbrooke et président de la SSJB, a été institué en 1952 pour récompenser une oeuvre littéraire.

Six autres journalistes de **La Tribune** avaient reçu ce prix avant M. Dubé.

Le premier prix a été décerné à M. Louis-Philippe Robidoux, qui avait été rédacteur en chef pendant 36 ans et a été élu à la Société Royale du Canada.

M. J.B.S Huard, M. Louis-C. O'Neil, Mme Rolande-Lacerte Allard, Mme Françoise Gaudet-Smet et M. Alfred Desrochers sont les autres récipiendaires du prix Juge Lemay.

M. O'Neil avait relevé que pour l'année 1930, vingt journalistes de la salle de rédaction avaient publié 34 bouquins.

Cette courte liste ne donne qu'un aperçu des journalistes de **La Tribune** qui ont été honorés au cours de leur carrière.

La majorité des journalistes sont restés dans le métier mais d'autres se sont orientés vers les affaires, la fonction publique, le syndicalisme, l'enseignement et les arts où ils ont également laissé leur marque.

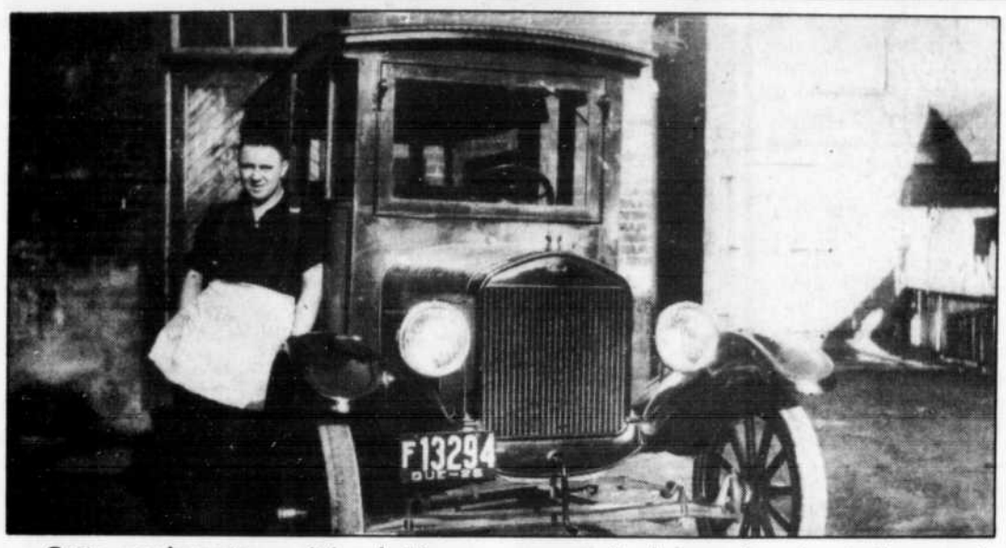
Les lecteurs se souviendront des rédacteurs en chef à partir de M. Omer Chaput, Me Joseph-Henri Lemay, Me Wilfrid Lazure, M. Charles-A. Robidoux, M. Louis-Philippe Robidoux, M. Pierre-Paul Blais, M. Alain Guilbert et jusqu'à M. Jean Vigneault qui ont tous si bien prêché en faveur du développement des Cantons de l'Est.

La bibliothèque personnelle de M. Robidoux comptait 4,000 volumes et celle de M. Desrochers 3,000 livres.

Les journalistes avaient peut-être l'avantage d'être mieux connus parce qu'ils signaient "leurs papiers" mais la contribution des autres employés du journal a été aussi importante.



L'équipe de la rédaction de La Tribune dans les années 50 permettra aux lecteurs de se rappeler (dans la première rangée) de Roger Nantel, Hélène Laberge, Isabelle Gobeil, Jean Chartier, Louis-C. O'Neil, Maria Tanguay, le rédacteur en chef Pierre-Paul Blais, M. Yvon Dubé, qui est maintenant PDG de l'entreprise; dans la seconde rangée, Yvon Fournier, Pierre Paul, Marius Racicot, Ivan Ruel, Claude Lebrun, Jules Laguë, Marcel Dupré, Colette Bédard, Jean-Guy Pinel, Lucien Bouchard et Michel Lorrain.



Cette camionnette a été achetée en 1920 pour distribuer les copies de La Tribune parce que la voiture à cheval ne convenait plus aux besoins de l'entreprise. M. Ephrem Breton pose fièrement devant "cette machine".



LE CLUB DES VIEUX GROGNARDS DE LA TRIBUNE — Les employés du journal, qui comptaient plus de 25 ans de service, se réunissaient périodiquement pour casser la croûte. Sur cette photo, 1ère rangée; MM. Armand Lessard, Maurice Lacourcière, le sénateur Jacob Nicol, Me Paul Desruisseaux, Louis-C. O'Neil, Wilfrid Stébenne. 2e rangée; MM. Rosario Blais, Félicien Fisette, Roméo Lemieux, Joseph Poulin, Ephrem Breton, Donat Girouard, Mlle Claire Bédard, Alphée Gauthier, Mlle Albina Laroche, Philippe Doyon, Mlle Antoinette Bédard, Jos. Doplaise, Philippe Létourneau et Adrien Leclair.

Ephrem Breton

Des employés de **La Tribune** des premières années, "les vieux grognards" comme on les appelait, sont encore parmi nous.

Le doyen est M. Ephrem Breton qui est entré à l'emploi du journal comme commissionnaire le 15 janvier 1915, journée de l'incendie qui a ravagé le magasin Codère.

Après sa journée de travail, il distribuait 172 copies de **La Tribune** et 18 copies du Daily Record à ses clients du centre-ville et du quartier Est. "L'ouvrage ne me faisait pas peur", raconte-t-il.

M. Breton est passé apprenti au bout de six mois et a gravi les échelons pour devenir compagnon ainsi que chef pressier et clicheur.

Il a travaillé à **La Tribune** pendant 57 ans, neuf mois et trois jours avant de prendre une retraite bien méritée.

M. Breton, qui s'est aussi occupé de l'Association des employés, est un homme qui aimait profondément son métier et il en parle encore avec un grand respect.

Louis-C. O'Neil

Personne dans les Cantons de l'Est n'a écrit autant de textes que M. Louis-C. O'Neil, qui a fait partie de la rédaction de 1928 à 1970.

Ce journaliste fut un témoin exceptionnel du développement de Sherbrooke qu'il connaissait de A à Z parce qu'il a couvert tous les secteurs d'activités.

Un jour, une compagnie ferroviaire avait même retardé le départ de son train pour l'attendre afin qu'il puisse se rendre à Ottawa, comme quoi toutes les portes étaient ouvertes à M. O'Neil.

Mlle Antoinette Bédard a travaillé au journal du 15 août 1928 jusqu'à la fin de janvier 1968 comme téléphoniste, préposée au tirage et aux annonces classées.

Elle se rappelle qu'à une époque, les employés ont accepté une baisse de salaires en attendant que la situation économique se redresse.

Mlle Bédard a conservé aussi de meilleurs souvenirs comme quand la journaliste Jovette Bernier jouait de l'harmonica et dansait sur un comptoir quand le patron s'absentait mais revenait toujours inopinément.

Félicitations pour ce long voyage!

la tribune

depuis 75 ans au service de la population.

Pour de beaux voyages, consultez

BOUTIQUE DU VOYAGE
2339, Centre commercial King
SHERBROOKE, Qué., 563-7343
Centre commercial d'Asbestos
Asbestos, Qué., 879-7188
177, rue Lindsay,
Drummondville, 477-3030
Centre commercial
Lac-Mégantic, Qué. 583-1012
Tél. sans frais via téléphoniste: ZE 53870

Détenteur d'un permis du Québec

113899

La CMTS
POUR TOUT LE MONDE
c'est inimitable



Toujours soucieuse de satisfaire la clientèle, la CMTS prend les moyens qu'il faut pour assurer à ses usagers un service inimitable. La CMTS, c'est le moyen de transport accessible, fiable, sûr et agréable...

La CMTS est près des gens tant par la publication chaque année de son guide aux usagers que par sa signalisation fonctionnelle et la courtoisie de ses chauffeurs. Elle innove par sa Passe-partout au porteur, unique dans son fonctionnement, et par la diffusion de la radio MF à l'intérieur des autobus urbains.

En 1984, la CMTS a véhiculé 7 341 000 passagers par transport urbain, 1 800 000 par transport scolaire et 54 300 par transport adapté. La CMTS: pour tout le monde, c'est inimitable!

CORPORATION MUNICIPALE DE TRANSPORT DE SHERBROOKE

116904

Félicitations et longue vie à La Tribune!



Lucien Carrier

DEPUIS 20 ANS
En affaires



René Carrier

copropriétaires

NISSAN



Nous sommes heureux d'offrir à la population de l'Estrie un produit de qualité.

NISSAN

Les Automobiles Carrier Inc.
2835, King ouest
Sherbrooke
569-9211

116456

LES CANTONS DE L'EST

DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE...

par Gilles Dallaire

Sans la guerre sanglante qui, il y a un peu plus de deux siècles, a ravagé les Etats-Unis, les forêts giboyeuses qui s'étendaient à perte de vue entre la rivière Richelieu et la rivière Chaudière n'auraient probablement pas été défrichées avant le milieu du XIXe siècle.

On avait certes une vague idée de leur étendue mais seuls des chasseurs, des trappeurs et des contrebandiers s'y aventuraient parfois.

Il aura fallu que les colons et les marchands dont les ancêtres s'étaient établis, 150 ans auparavant, le long de l'océan Atlantique, se rebellent contre les exactions des administrateurs que l'Angleterre leur imposait, sans même leur demander leur avis, pour que cet immense territoire dont on ne soupçonnait pas la richesse soit défriché.

Ce n'est pas de gaieté de coeur que, vers 1780, quelques dizaines de fermiers américains établis, depuis quelques décennies à peine, dans le nord des états du New Hampshire et du Vermont ont abandonné les fermes qu'ils avaient péniblement arrachées à la forêt. Ils y étaient forcés. Leurs compatriotes ne leur pardonnaient pas d'avoir combattu dans les rangs des forces armées anglaises ni même d'avoir, bien souvent à mots couverts, souhaité que la rébellion soit écrasée.

Ce sont ces hommes rudes dont les pires épreuves n'ébranlaient pas le courage qui ont ouvert les Cantons de l'Est à la civilisation. Ils se sont tout d'abord établis à une faible distance de la frontière qui sépare les états du New Hampshire et du Vermont du Québec puis ils ont essaimé dans toutes les directions, encouragés à peupler une région jusque-là déserte par l'attribution de cantons entiers.

Après Rock Island, Stanstead et Beebe, c'est à Magog, à Coaticook puis à Cookshire qu'ils s'établiront. Viendra par la suite le tour de Sherbrooke où Gilbert Hyatt s'établira en 1796. Fils d'un riche fermier de l'état de New York dont les terres ont été confisquées au lendemain de la Révolution américaine, cet homme a vite compris que l'endroit se prête admirablement bien à la construction d'une scierie, à cause de la présence de deux cours d'eau au débit passablement important et c'est à un jet de pierre de l'endroit où les eaux de la rivière Magog se mêlent aux eaux de la rivière St-François qu'il construira d'abord une maison puis une scierie. Il a compris aussi que ces deux rivières faciliteront les communications avec les hameaux qui ont poussé sur les rives du lac Memphrémagog et sur les berges des rivières Tomifobia, Eaton, Coaticook et Massawippi.

Ses frères, Joseph, Abraham, Isaac, Jacob, Cornelius et Charles, et ses soeurs, Ann, Myriam et Mary, viendront le rejoindre, ainsi que ses associés, David Moe, Moses Knapp, Ebenezer Norman, James Burns et James Lobdall. Hyatt's Mills, nom qu'a reçu tout naturellement l'endroit, se peuplera lentement. tout d'abord d'Américains chassés des Etats-Unis, comme Gilbert Hyatt. En 1800, une quarantaine de familles y vivent.

Ce n'est que vers 1830 que des immigrants irlandais, écossais et anglais s'établissent dans les Cantons de l'Est où les immigrants américains ont cessé d'affluer en 1812, quand une nouvelle guerre a opposé l'Angleterre et les Etats-Unis. A l'instigation de la société British American Land Company à qui des terres immenses vient d'être octroyées, des Ecossais s'établissent près de Scotstown. C'est un échec. Il faudra attendre une dizaine d'années avant que la partie orientale des Cantons de l'Est soit défrichée par des Ecossais chassés de leur pays par la misère et par des Irlandais que la famine a forcés à émigrer.



C'est à deux pas de l'édifice qui a abrité le quotidien La Tribune durant 48 ans, là où la rivière St-François reçoit la rivière Magog, que Gilbert Hyatt a construit d'abord une maison puis une scierie en 1796. Il ne se doutait pas qu'une ville prospère surgirait autour du site qu'il avait choisi.

Des Canadiens de langue française se sont installés dans les Cantons de l'Est dès le début du XIXe siècle mais ils étaient fort peu nombreux et ce n'est que vers 1845 que leurs compatriotes qui commencent à se sentir à l'étroit dans les seigneuries qui jalonnent les deux rives du fleuve St-Laurent s'établissent en nombre dans cette région.

Les bras ne leur semblent jamais assez nombreux pour accomplir toutes les lourdes tâches reliées au défrichement de la forêt où ils rêvent de se tailler un royaume à leur mesure. Grâce à une fécondité hors du commun, ils ne tardent pas à surclasser leurs devanciers en nombre. Il en est quelques-uns qui ne tiendront pas le coup et qui émigreront aux Etats-Unis. Il en est d'autres, par contre, que rien ne fera reculer et qui, une fois une ferme arrachée à la forêt, iront s'en tailler une autre dans un coin encore plus sauvage.

Sherbrooke que, dès 1796, Gilbert Hyatt voyait comme un carrefour deviendra la métropole des Cantons de l'Est. Hameau d'une quarantaine de feux en 1800 puis, cinquante ans plus tard, village où vivent déjà 2,000 personnes, cette ville où vivent à présent tout près de 100,000 personnes dont plusieurs descendent en ligne directe des pionniers étendra graduellement son rayonnement tout autour d'elle, comme si c'était d'elle qu'émanait le dynamisme qui est devenu la marque de commerce des Cantons de l'Est.

Sans ce dynamisme, des villes moins populeuses, Drummondville, Victoriaville, Thetford Mines, pour n'en nommer que quelques-unes, n'auraient peut-être pas créé des zones d'influence autour d'elles.

Il en est qui déplorent que le territoire des Cantons de l'Est ait rapetissé, comme une peau de chagrin, et que les anciennes divisions d'enregistrement d'Arthabaska, de Drummond, de Brome, de Missisquoi, de Mégantic, de Shefford et de Bagot ne soient plus rattachées à l'Estrie. Ils ont tort de regretter un morcellement qui a résulté tout naturellement d'un élan et qui est indice de vigueur, non pas d'anémie...

FELICITATIONS À

la tribune pour son... 75e ANNIVERSAIRE 21 FEVRIER 1910 1985



Vers 1910, M. D.W. Stenson vendait déjà de la Molson, avant même d'avoir l'agence.



L'entrepôt Molson dans les années 1933

MOLSON

MOLSON

Depuis presque 75 ans à Sherbrooke

HISTORIQUE

C'est en 1921 que monsieur David W. Stenson ouvrait l'agence Molson à Sherbrooke pendant que son fils, Mike, prenait charge de l'agence de Magog.
Lorsqu'en 1925, à la suite d'un malencontreux accident, monsieur Stenson père dut se retirer du monde des affaires, on décida de confier la poursuite de la tâche à son fils Mike.
Le 1er octobre 1958, l'agence de Magog fut fusionnée à celle de Sherbrooke. Et c'est aussi à cette époque que Mike Stenson, à la suite d'une maladie, abdiqua en faveur de la compagnie Matte-Massé.
Le 1er mars 1960, l'agence fut vendue à la Brasserie Molson du Québec Ltée pour devenir sa propriété à part entière. L'ancien président de la Cie Matte-Massé fut nommé agent local pour gérer les affaires de la Brasserie Molson à Sherbrooke. Il prit l'agence en 1960 alors qu'elle comptait quatre routes. En 1963, l'augmentation du niveau de ventes demanda la construction d'un nouvel entrepôt et l'addition d'une route supplémentaire.
En 1972, s'ajouta la responsabilité de la distribution pour le territoire de Thetford Mines et Mégantic (entrepôt situé à Thetford Mines).
Il fallut également procéder à la construction d'un nouvel entrepôt (à Rock Forest) spécialement adapté au chargement "Side Loading", nouveau modèle de camion de livraison.
En 1980, l'agence compte maintenant 9 routes pour le territoire de Sherbrooke, 1 route pour la ville de Mégantic et 2 routes pour la région de Thetford Mines.
On y retrouve 25 employés réguliers affectés à la livraison, 2 hommes d'entrepôt, 1 département de vente avec 3 représentants pour le territoire de Sherbrooke et l'agent de vente pour Thetford Mines et Mégantic.
Du côté de l'administration, on retrouve outre l'agent, 1 gérant de l'administration, 1 comptable, 1 commis-réceptionniste ainsi que 1 commis à temps partiel et 1 contremaître d'entrepôt.
L'entreprise est saisonnière. Elle emploie durant la période estivale et durant la période des Fêtes plus de 75 employés sur la livraison.
L'agent local est M. Alain Grenier à l'emploi de la compagnie depuis 15 ans.

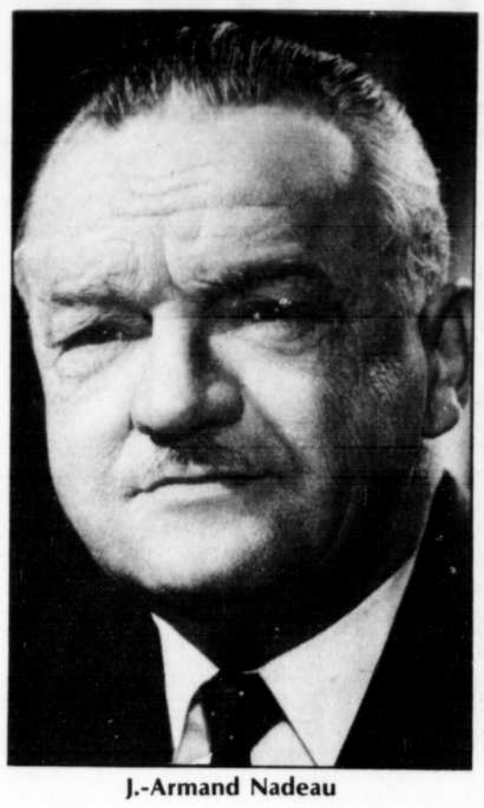
MOLSON

117105

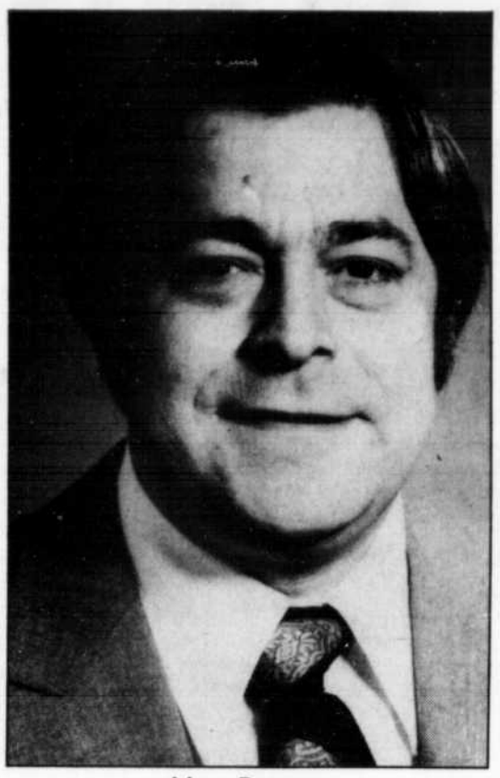
54 MAIRES EN 133 ANS À SHERBROOKE

par Gilles Dallaire

Flâner dans les rues de Sherbrooke, c'est prendre, malgré soi mais pour son plus grand plaisir, une leçon d'histoire, de petite histoire, cela s'entend.



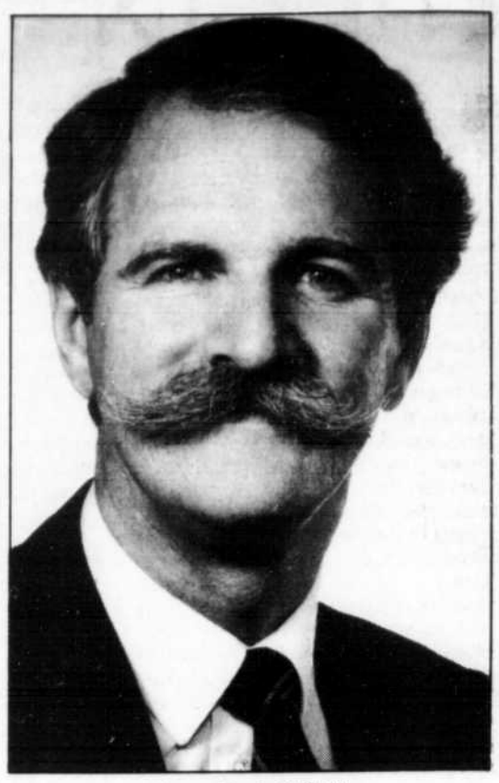
J.-Armand Nadeau



Marc Bureau



Jacques O'Bready



Jean Paul Pelletier

Car la métropole de l'Estrie a voulu perpétuer le souvenir des hommes qui l'ont dirigée en donnant leur nom à des rues ou à des édifices publics, de sorte qu'une simple promenade vaut un cours magistral, avec, en prime, des jambes dégourdies et un regard tout neuf jeté sur une ville qui a la mémoire du coeur.

Il y aura 133 ans, le 10 juillet, qu'une charte de ville a été octroyée à Sherbrooke par Son Excellence le très honorable James, comte d'Elgin et Kingcardine, chevalier du très ancien et très noble ordre du Chardon, gouverneur général de l'Amérique britannique du Nord, capitaine général, gouverneur en chef et vice-amiral des provinces du Canada, de l'Ile-du-Prince-Edouard, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.

Depuis ce jour, 54 maires ont guidé le développement de la capitale de l'Estrie. Tous ont laissé des marques tangibles de leur passage à l'hôtel de ville, passage éphémère pour quelques-uns, très long pour d'autres.

Quand, en 1852, **G. F. Bowen**, un avocat doué d'une voix de basse très riche, à ce qu'on raconte, a présidé la toute première assemblée tenue par le conseil de ville, c'est tout juste si 2,000 personnes vivaient à Sherbrooke. C'est cette année-là que la société St. Lawrence & Atlantic Railway prolongea son réseau ferroviaire jusqu'à Sherbrooke, geste qui, comme le prédisait Lord Elgin, lors de l'inauguration de la liaison Sherbrooke-St-Hyacinthe, allait être riche de retombées non seulement pour Sherbrooke mais aussi pour toute l'Estrie car il allait préluder à un essor fantastique.

Joseph Gibb Robertson, un homme d'affaires qui, tout en étant maire de Sherbrooke, trouvait le temps de représenter le comté à l'Assemblée nationale et même d'être le trésorier de la province, comme, plus tard, le fondateur du quotidien La Tribune, **Jacob Nicol**, voyait, lui aussi, dans le chemin de fer l'instrument du développement de Sherbrooke et il a déployé des efforts énergiques, pendant les 15 ans où il a été maire, pour doter la ville d'une infrastructure industrielle solide.

C'est pendant le premier mandat de **R. W. Heneker** que la société Paton a ouvert une filature à Sherbrooke qui n'était déjà plus un village mais bel et bien une ville. L'urbanisation se poursuivra durant le mandat de **A. P. Ball** et, lorsque **R. W. Morkill**, une tête dure, à ce qu'on dit, dont, cruauté du sort, une des rues les plus tortueuses et les plus abruptes du quartier est porte le nom, sera maire, la toute première section du réseau d'égouts qui étend ses tentacules sous les rues sera enfouie sous la rue Wellington. C'en sera bientôt fini du spectacle peu appétissant des immondices que les promeneurs avaient continuellement sous les yeux jusque-là.

John Griffith était un homme patient. Il était conseiller municipal avant même qu'une charte de ville ne soit octroyée à Sherbrooke. Il est probable qu'il n'aurait pas été obligé d'attendre 32 ans pour devenir maire s'il n'avait pas été catholique. On ne badinait pas avec les questions religieuses en 1875. La mairie était depuis toujours une chasse gardée protestante et, si on avait écouté **Andrew Paton** qui, entêté comme une mule, avait exigé que son opposition à la nomination de John Griffith soit consignée, il en aurait sans doute été de même jusqu'à la fin des temps.

Mais Sherbrooke grossissait. Sa population avait plus que triplé depuis 1852. Les idées neuves faisaient leur chemin lentement mais sûrement et, quand, en 1876, le premier mandat de John Griffith prit fin, les employés d'Andrew Paton eurent beau faire un raffut de tous les diables, c'est **E. Clark** qui fut préféré à l'industriel borné. Son mandat devait être marqué par l'établissement de la firme Sherbrooke Gas qui, pendant plusieurs décennies, produisit et distribua le gaz utilisé pour l'éclairage et le chauffage des résidences de même que par une réorganisation complète du corps policier qui comptait trois hommes en tout et pour tout.

Après **W. B. Ives** qui deviendra député du comté à la Chambre des communes puis ministre de l'Industrie, Sherbrooke aura, en 1880, son premier maire canadien-français, **Hubert-C. Cabana**. Ce sera ensuite le tour de **J. W. Wiggett** puis de **A. G. Lomas**, un homme conciliant qui fut remplacé par **William Thomas White**, un avocat dont le fils, **C. D. White**, un futur juge de la Cour suprême devait être maire, lui aussi, quelques décennies plus tard.

William Murray n'avait pas la cote d'amour des journalistes du temps qui ne versèrent pas une larme quand il fut remplacé par l'avocat **L.-E. Panneton**, un futur magistrat, lui aussi, même si son mandat fut marqué par l'utilisation de l'électricité pour l'éclairage des rues.

50 lampes qui étaient éteintes quand la lune était assez brillante s'ajoutèrent aux trois lampes achetées sur l'ordre de William Murray pendant le mandat de **G. G. Bryant** à qui succédèrent un journaliste, **J.-A. Chicoyne**, un militaire à la retraite, **Israel Wood**, puis celui qui a été le père de la municipalisation des services publics, **Dan McManamy**, un Irlandais, comme plusieurs de ses prédécesseurs.

C'est un autre journaliste, **Louis-C. Bélanger**, qui deviendra maire après **Clark Gordon**. **H. R. Fraser** sera le premier maire élu non plus par les conseillers municipaux mais par les contribuables. Son mandat sera marqué par l'élection du seul conseiller juif qui ait siégé à l'hôtel de ville de Sherbrooke, **H. Samuel**, et par la création d'un service de transport en commun assuré par des tramways qui seront remplacés par des autobus en 1932.

Stanislas Fortier fut le dernier maire élu par les conseillers. Lui succédèrent le colonel **G. B. Worthington**, le docteur **J.-O. Camirand**, le banquier **William Farwell**, l'avocat **John Leonard** qui avait défendu le hors-la-loi écossais **Donald Morrisson** accusé du meurtre du chasseur de primes **Lucius Warren**, **Charles-F. Olivier** dont le mandat fut témoin de la construction du palais de justice actuel, en 1906, le docteur **Léonidas-Charles Bachand** qui mena à bonne fin les démarches entamées par Dan McManamy et créa Hydro-Sherbrooke, **Charles Walter Cate** qui fit ériger deux barrages sur la rivière Magog, **Félix-Herménégilde Hébert**, **James MacKinnon**, un banquier, le notaire **Ernest Sylvestre**, l'avocat C. D. White, **D.-O.-E. Denault**, un autre bâtisseur de barrages, **William Morris**, un avocat, **William Brault** dont les passes d'armes verbales avec **Emery Fortier** sont restées célèbres, **John Kenneth Edwards**, **J.-S. Tétreault**, un notaire, **Albert Carlos Skinner**, un bijoutier qui remplace les tramways par des autobus, le dentiste **Ludger Forest**, **F. H. Bradley**, un dentiste lui aussi, l'avocat **Emile Rioux**, **M. T. Armitage**, fondateur de la firme Sherbrooke Pure Milk, qui eut l'honneur de recevoir le roi **Georges VI** lors de son passage à Sherbrooke en 1939, **Joseph Labrecque**, un enseignant recyclé dans les affaires, **Alex Ross**, **J.-W. Genest**, un industriel, **Guy Bryant** qui reçut le gouverneur général du Canada, le vicomte **Alexander de Tunis**, de passage à Sherbrooke en 1947, **Alphonse Trudeau**, entrepreneur en construction, le sénateur **Charles B. Howard** dont l'immense domaine est, aujourd'hui, la propriété de la Ville de Sherbrooke, **Emile Lévesque**, un homme d'affaires, **J.-Armand Nadeau**, un avocat, **Marc Bureau**, un homme d'affaires, **Jacques O'Bready**, un avocat devenu sous-ministre des Affaires municipales, et, depuis un peu plus de deux ans, **Jean Paul Pelletier**, un policier devenu administrateur d'entreprises.

Une ville prospère

Chacun de ces hommes a aidé, à sa manière, à faire de Sherbrooke une ville prospère qui insuffle son dynamisme à la région dont elle est la capitale.

C'est au cours des deux dernières décennies que ce dynamisme s'est fait sentir le plus vigoureusement, d'abord sous l'égide de J.-Armand Nadeau que seule une mort prématurée a empêché d'être nommé sénateur et qui a modernisé l'appareil administratif municipal de façon qu'il puisse répondre avec diligence et avec efficacité aux attentes des contribuables. Aucun maire n'a sans doute été autant adulé par ses partisans et autant détesté par ses adversaires que cet avocat au verbe coloré à qui la métropole de l'Estrie a été identifiée durant une quinzaine d'années.

Marc Bureau, un homme pondéré, a mené à bien les réformes que son prédécesseur avait entreprises. Quant à Jacques O'Bready, il a été l'artisan de la diversification et de la consolidation de l'ossature industrielle de Sherbrooke et son mandat a été témoin de l'implantation d'entreprises engagées dans les secteurs de pointe, secteurs qui, selon Jean Paul Pelletier dont les démarches ont eu, eux aussi, des résultats tangibles, sont la clé de la prospérité de Sherbrooke et, par le fait même, de la prospérité de toute la région dont Sherbrooke est à la fois le centre et le phare.

On pourrait croire que la métropole d'aujourd'hui n'a rien de commun avec le village qui, en 1852, sollicitait une charte de ville. Qu'on se détrompe: elle a en commun avec lui le dynamisme puissant qui animait G. F. Bowen et que ses 53 successeurs ont su perpétuer...

LE GROUPE CHRISTIE LTÉE

C'est avec une grande fierté que nous participons à la progression constante du journal La Tribune.

Toutes nos félicitations en ce

75e ANNIVERSAIRE

N-48757

Nous félicitons La Tribune à l'occasion de son 75e anniversaire.

ABITIBI-PRICE

N48862

LES ÉLECTEURS DU COMTÉ DE SHERBROOKE EXIGEANTS

ÊTRE DÉPUTÉ... UN VRAI CAUCHEMAR

par Gilles Dallaire

Un cauchemar. Voilà à peu près ce que c'est que d'être député du comté de Sherbrooke, à l'Assemblée nationale, à tout le moins...

Non pas que ce comté soit vaste, loin de là. Il est minuscule. Mais on y est bougrement exigeant et, lorsqu'on n'est pas représenté par un ministre, on ne cache pas longtemps sa désillusion et malheur à qui ne se voit pas confier la gestion d'un portefeuille.

Si, depuis qu'il a été découpé, le comté a eu, règle générale, des porte-parole prestigieux, il est arrivé, à quelques reprises, au cours du dernier quart de siècle particulièrement, qu'il ait été représenté par des hommes irréprochables, certes, mais qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas eu la chance d'être appelés à diriger un ministère. Ces hommes ont rapidement été évincés par les militants mêmes du parti dont ils défendaient l'idéal.

C'est ainsi qu'en 1962 le député libéral **Louis-Philippe Brousseau** qui, deux ans plus tôt, avait arraché le comté à **Johnny Samuel Bourque** qui l'avait représenté sans interruption pendant 25 ans cédait aux pressions des militants libéraux et décidait de ne pas solliciter un second mandat.

Ce n'était pourtant pas le dernier venu que Louis-Philippe Brousseau avait défait. Johnny Samuel Bourque avait été tour à tour ministre des Travaux publics, ministre des Terres et Forêts, ministre des Ressources hydrauliques et, au moment de sa défaite, il était, depuis un peu plus de deux ans, ministre des Finances.

Jean Lesage qui venait d'arracher le pouvoir à l'Union Nationale n'avait pas jugé opportun d'inviter Louis-Philippe Brousseau à faire partie de son premier cabinet et les militants libéraux du comté de Sherbrooke, tout en reconnaissant en lui un homme très dévoué à ses commettants, n'avaient pas caché qu'ils souhaitaient voir le comté représenté par un homme plus prestigieux. Louis-Philippe Brousseau s'était incliné et il avait laissé la place à **Carrier Fortin**.

Un peu moins de 20 ans plus tard, **Gérard Gosselin** devait, lui aussi, être invité à poser un geste semblable par les militants du Parti québécois qui lui préféraient **Raynald Fréchette**. Il avait, en 1976, défait le député libéral **Jean-Paul Pépin**. On ne tarda guère à lui reprocher de se désintéresser des problèmes économiques et de se préoccuper uniquement du sort des défavorisés. Le reproche était-il fondé? Probablement. Il y avait autre chose. Gérard Gosselin n'était pas à la tête d'un ministère. Il y avait très peu de chances qu'il y soit nommé alors que Raynald Fréchette, lui, ancien député unioniste, orateur flamboyant, de surcroît, contrairement à Gérard Gosselin, avait été vice-président de l'Assemblée nationale et la rumeur en faisait par avance un membre influent du cabinet provincial. Gérard Gosselin avait tenté de s'accrocher mais les militants lui avaient fait comprendre, lors d'une assemblée houleuse, qu'il faut beaucoup plus qu'un idéal généreux pour être jugé digne de représenter la métropole de l'Estrie à l'Assemblée nationale.

Plusieurs ministres

Des ministres, Sherbrooke en a eu plusieurs, et des plus influents, comme porte-parole à l'Assemblée nationale. Car le comté a du flair et ses représentants ont presque toujours été membres du parti au pouvoir.

C'est un membre du cabinet, Raynald Fréchette, ministre du Travail, qui est présentement son représentant et **Réal Rancourt**, le député du comté de St-François qui a été formé à même le comté de Sherbrooke, est le vice-président de l'Assemblée nationale. Carrier Fortin a été ministre du Travail, lui aussi. On doit à cet avocat, devenu juge de la Cour supérieure en 1969, une réforme exhaustive du code du travail et le nom de Raynald Fréchette qui a pris la direction du ministère du Travail 20 ans après lui sera associé à une réforme semblable.

Il y a eu aussi Johnny Samuel Bourque qui, avant de devenir membre de l'Assemblée nationale puis membre du cabinet provincial, avait déjà des états de service fort impressionnants. Ancien combattant décoré pour sa bravoure, il avait été, en 1928, commandant du Régiment des fusiliers de Sherbrooke, il s'était taillé une réputation d'homme d'affaires avisé et il avait été commissaire puis conseiller municipal avant de devenir député puis ministre. Il a joué un rôle de premier plan dans la fondation de l'Université de Sherbrooke dont un pavillon porte son nom, faisant valoir au premier ministre Maurice Duplessis l'importance de la création d'un établissement de haut savoir au coeur de l'Estrie et guidant les promoteurs du projet dans leurs démarches.



L'ancien premier ministre canadien William Lyon MacKenzie King n'est venu à Sherbrooke qu'une fois pendant sa longue carrière politique. C'était en 1945. Il avait été accueilli par le sénateur Jacob Nicol, propriétaire du quotidien La Tribune, par le député Maurice Gingues ainsi que par l'architecte Wilfrid Grégoire, un organisateur libéral redouté de ses adversaires politiques.

S'il n'avait pas occupé un poste important au sein du cabinet ou si la construction d'une voie rapide à grand débit reliant Sherbrooke à Montréal ne lui avait pas paru essentielle à l'essor économique de la métropole de l'Estrie, l'autoroute des Cantons de l'Est aurait sans aucun doute été mise en chantier beaucoup plus tard qu'elle ne l'a été.

A côté des figures de proue, il y a eu des hommes qui ont été moins prestigieux mais qui ont cependant représenté leurs commettants avec autant de dignité et de dévouement et si **Moïse O'Bready**, le grand-père du sous-ministre des Affaires municipales, **Jacques O'Bready**, l'ancien maire de Sherbrooke, est décédé en 1923, avant même d'avoir pu siéger à l'Assemblée nationale, d'autres députés, d'autres députés ont, en revanche, laissé un souvenir vivace de leur passage, si bref qu'il ait été, dans l'arène politique provinciale, que ce soit **Calixte-Emile Therrien**, **Joseph-Henri Lemay**, un véritable touche-à-tout, rédacteur en chef du quotidien La Tribune pendant deux ans, auteur dramatique dont la Société St-Jean-Baptiste a donné le nom au prix littéraire qu'elle décerne chaque année, magistrat, **Armand-Charles Crépeau**, un plaideur éloquent, à ce qu'on raconte, **Emery Fortier** et **Gérard Déziel**.

Les porte-parole du comté à la Chambre des communes ont, eux aussi, fait valoir avec passion les intérêts de leurs commettants, même s'ils n'ont pas été appelés à exercer des fonctions très prestigieuses, et nombreuses ont été les interventions pleines d'à-propos de **Maurice Gingues**, dont un pont porte le nom, de **Maurice Allard**, élu sous la bannière conservatrice puis devenu député indépendant parce qu'il était en désaccord avec certaines des politiques que défendait le Parti progressiste-conservateur, de **Gérard Chapdelaine**, élu à la faveur d'un raz-de-marée créditiste, de **Paul Gervais** et d'**Irénée Pelletier**.

La scène politique municipale n'a été mal partagée non plus et, si le souvenir d'**Armand Nadeau** est encore frais dans bien des mémoires, autant parce que cet avocat d'une verve peu commune a été à la barre de la métropole de l'Estrie durant plus d'une décennie que parce qu'il a contribué à lui donner un nouveau visage, il serait injuste d'oublier que plusieurs des réformes dont il a été le promoteur ont été amorcées par ses prédécesseurs et menées à bien par ses successeurs.

Car, à quelque palier que ce soit, c'est l'excellence que Sherbrooke a recherchée, d'abord et avant tout...

Félicitations à La Tribune pour son 75e anniversaire et longue vie

De la part de tout le personnel et des actionnaires des Marchés Gaudette... des gens qui préconisent l'encouragement de nos entreprises locales.

Les Marchés Gaudette

117046

Trois générations d'expérience, trois générations de lecteurs, voilà le présage d'un avenir prometteur!

Félicitations

à La Tribune pour son 75e anniversaire.

Fiducie du Québec

117211

SÉCURITÉ DE L'ESTRIE

* Agents de sécurité-armés (sur demande)
* Patrouilles
* Escouades canines
* Enquêtes et filatures
* Système ambulancier
* Cours de réanimation et premiers soins

Nous, à la Sécurité de l'Estrie, sommes heureux de souligner les soixante-quinze ans d'existence de La Tribune et de nous joindre aux célébrations qui marquent cet événement.

Depuis 15 ans, Sécurité de l'Estrie est fière de contribuer à sa façon au mieux être et à la protection de la population. Sécurité de l'Estrie, 150 personnes à votre service.

- Antoine Fabi, c.a.
v.-p., dir. gén.

209 nord, rue Belvédère Sherbrooke (Québec)
J1H 4A7
(819) 562-2625

117227

LE BERCEAU D'ENTREPRISES DE POINTE

par Gilles Dallaire

D'être relativement éloignée des grands centres n'a pas empêché la métropole de l'Estrie d'être considérée comme un banc d'essai par des entreprises de pointe et même d'être le berceau d'entreprises qui ont mis au point des techniques et des produits dont on a tendance à oublier la complexité tant ils se marient, jusqu'à s'y fondre, au paysage quotidien.

Ce n'est pas d'hier qu'on y est ingénieux, inventif, audacieux même. Ainsi, rares sont les maîtresses de maison qui savent que le cordial Bovril qui relève fréquemment leurs sauces a été mis au point ici, il y a un peu plus d'un siècle, dans une conserverie de viandes du quartier est détruite par un incendie en 1876, et que c'est cette conserverie qui a été le tremplin d'une société spécialisée dans la mise en conserves des aliments, connue à l'échelle mondiale, la firme Clark. Qui sait si, sans cet incendie, cette entreprise n'aurait pas, aujourd'hui, son siège social à Sherbrooke et si le cordial Bovril ne serait pas encore produit ici...

C'est rue Belvédère, là même où, il y a quelques années encore, la société General Electric avait son centre régional de distribution, qu'est ouverte sa première usine canadienne, vers 1889. On y produisait des dynamos dont certains équipent encore des centrales hydroélectriques. On raconte même que Thomas Alva Edison, inventeur de la lampe à incandescence et fondateur de la firme General Electric, venait y faire son tour de temps à autre.

Il y a longtemps qu'on est familier avec le chauffage au gaz à Sherbrooke. La firme Gaz Intercité Québec n'a rien inventé. Elle a tout simplement comblé un vide momentané. Durant des années et des années, un combustible, appelé gaz de charbon parce qu'il était produit par la projection de vapeur d'eau sur du charbon de bois incandescent, a chauffé quelques milliers de maisons et ce n'est que depuis la fin de la dernière décennie que le gaz n'emprunte plus les tuyaux de fonte qui le transportaient aux quatre coins de Sherbrooke. Des fuites avaient été décelées à plusieurs endroits et des explosions qui avaient non seulement causé des dommages importants mais aussi fait des victimes s'étaient produites dans le quartier ouest, explosions dont seule une fuite de gaz pouvait être responsable, à en croire la rumeur publique. L'usine où était produit le gaz était la propriété de la ville de Sherbrooke, comme le réseau de distribution qui étendait sa toile d'araignée sous les rues.

A-t-il été une décennie qui ne porte pas l'empreinte d'une volonté affirmée avec force de prendre la tête du peloton et même, dans plus cas, de le devancer? Sûrement pas.

Secteurs d'avant-garde

Cette volonté s'est affirmée avec une détermination peu commune au cours des deux dernières décennies qui ont vu des entreprises engagées dans des secteurs industriels d'avant-garde prendre tout naturellement un pied-à-terre à Sherbrooke. Plusieurs facteurs influençaient leur choix, dont le dynamisme de ses milieux d'affaires, la compétence et la versatilité de sa main-d'oeuvre et, à n'en pas douter, la mise en place toute récente d'une infrastructure qui les libérait de tâches fastidieuses qui auraient retardé la réalisation des projets caressés par leurs dirigeants et l'auraient peut-être même compromise.

Il y avait aussi la présence d'une université prestigieuse, source inépuisable de main-d'oeuvre hautement spécialisée, une main-d'oeuvre familière, avant même d'envahir le marché du travail, avec l'aspect pratique autant qu'avec l'aspect théorique des tâches qui allaient lui être confiées.

Ce dernier avantage, non le moindre, a sans doute fait pencher la balance en faveur de Sherbrooke dans certains cas, bien que l'heureux mariage des autres facteurs et de la qualité exceptionnelle du milieu de vie ait emporté la décision dans la plupart des cas.

Sans tous ces avantages, aurait-on vu des entreprises comme TIE Telecommunications, Stowe-Woodward, Papiers peints Berkley, Travenol Canada, Mésotec, Informatrix 2000 et une foule d'autres s'implanter à Sherbrooke, malgré les avantages que d'autres villes, dont certaines ne sont séparées des grands centres que par quelques kilomètres faisaient miroiter aux yeux de leurs dirigeants? On peut en douter.

Des échecs

Il y a eu des échecs, bien sûr, notamment la faillite de la société Trans Audio, une minuscule entreprise qui avait mis au point la platine acoustique la plus fidèle qui fût et qui semblait promise à un brillant avenir. La récession qui, il y a deux ans, a freiné l'essor économique non seulement de l'Estrie mais du Canada tout entier lui a été fatale, comme elle a été fatale à d'autres entreprises, engagées, elles, dans les secteurs industriels traditionnels.

Ces échecs ne doivent pas faire oublier la réussite des entreprises qui, en pleine récession, n'ont pas hésité à s'implanter à Sherbrooke, convaincus qu'étaient leurs dirigeants que c'est par la métropole de l'Estrie que passe le chemin qui mène à la prospérité.

D'autres suivront sûrement leur exemple. N'a-t-on pas évoqué, tout récemment, la possibilité de l'implantation d'une usine de la société ROLM Canada, une filiale du géant américain IBM? Il ne faudrait pas sousestimer non plus l'importance des investissements que la Société de microélectronique de Sherbrooke pourrait amener, comme la Société nationale de l'amiante.

Ce ne sont que quelques cas isolés. Il y en a d'autres, plusieurs autres...

Félicitations à **la tribune**
pour son 75e Anniversaire!
Pour tout un monde électronique, voyez
INDUSTRIEL **CITE ELECTRONIQUE INC.** CITÉ ELECTRONIQUE
918 ouest, rue King
Sherbrooke, 569-9908
116996

Bravo à toute l'équipe de
la tribune
pour ses 75 ans d'activité sur la scène régionale!
A. BOMBARDIER
& ASSOCIÉS INC.
Depuis 20 ans à vote service
Assurances-vie et générales
565-8515
976, rue Galt ouest, Sherbrooke, Qué., J1H 1Z8
c'est la différence
117228

NOUS, Au Bon Marché
Nous sommes fiers d'avoir fait chemin avec
la tribune
pendant
35 de ses 75 années d'existence.
Pour la conception et l'exécution de notre publicité, cette collaboration s'est avérée des plus heureuses.
Félicitations à
la tribune en ce 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985
Au Bon Marché
45 King ouest
117016

Je suis heureux de rendre hommage à
la tribune
en ce 75e anniversaire
Yves Messier
B.A., LL. L.
AVOCAT
111 King ouest, 4e étage Sherbrooke, QC J1H 1P5
Bureau: (819) 563-6333
117224

la tribune
à l'écoute de la région depuis 75 ans!

De même que La Tribune s'efforce depuis 75 ans de consolider son emprise régionale,
La maison Bourget Stéréo tend, au fil des années, vers un incroyable son...
155, King est, 563-4242
bourget stéréo
incroyable son ...
116147

XEROX
Xerox Canada Inc.
et son équipe
sont heureux de s'associer au 75e anniversaire de La Tribune
117240

Félicitations au chef de file de l'information dans la région!
Merci!
TRANS-QUÉBEC COURTIER
LES IMMEUBLES JEAN JACQUES BOIVIN INC
JEAN-JACQUES BOIVIN
Courtier en immobilier
563-8232
55 Lomas, Suite 28
Sherbrooke, QC
J1J 2R1
117238

Nous sommes heureux de participer au 75ième anniversaire du journal La Tribune.
Association des Notaires du District de St-François
117235

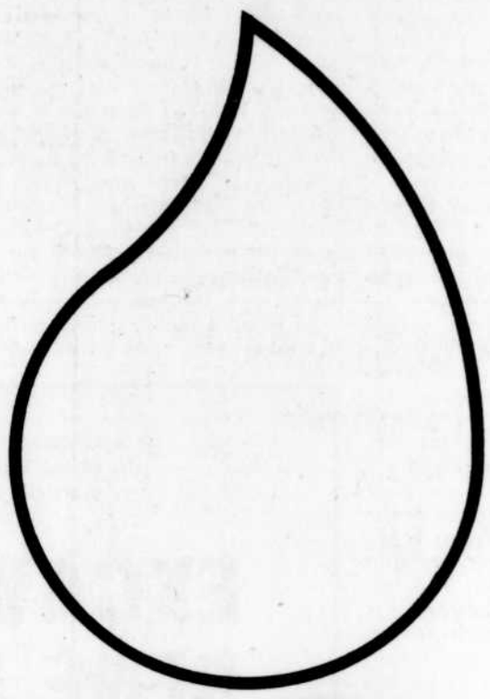
À

la tribune

qui depuis 75 ans
remplit avec fierté
et fidélité son rôle
d'agent social
et économique dans
la région de Sherbrooke.

Nos
meilleurs voeux de
continuité et de succès.

la presse



75 ANS

116806

L'AUTOROUTE DES CANTONS DE L'EST INAUGURÉE EN 1966

ENFIN UN LIEN DIRECT AVEC MONTRÉAL



(Photo La Tribune, archives)

L'autoroute des Cantons de l'Est a réduit considérablement la distance qui sépare Sherbrooke de Montréal et elle a permis à des entreprises estriennes d'imposer leurs produits sur un marché qui leur était fermé jusqu'à ce que cette voie rapide soit mise en chantier.

par Gilles Dallaire

Juin 1966. Sous des applaudissements nourris, Jean Lesage qui, depuis six ans, est premier ministre du Québec coupe un ruban, ouvrant, par ce geste symbolique, l'autoroute des Cantons de l'Est aux automobilistes.

Cette cérémonie qui réunit le gratin du monde politique couronne des travaux qui ont été entrepris trois ans plus tôt et dont le coût s'est élevé à 75 millions de dollars, soit presque un demi-million de dollars pour chaque kilomètre de cette route dont une partie a dû être forée à travers le roc qui place la métropole canadienne à moins de deux heures de la métropole de l'Estrie.

C'en est désormais fini des queues dans les villes et les villages que traverse la route 1, le seul lien routier qui, jusque-là, unissait les deux métropoles. C'en est fini des lacets, des courbes en épingle à cheveu, des cahots, des nids-de-poule, des risques d'accident que courent les conducteurs pressés ou imprudents. On peut, maintenant, prendre le petit déjeuner à Sherbrooke à 7 heures, arriver à Montréal, un peu avant l'ouverture des établissements commerciaux et des bureaux, faire des courses ou aller à un rendez-vous et être de retour chez soi à temps pour le dîner.

Faire l'aller-retour devient chose si facile qu'on oublie que cette route qui évite les agglomérations traversées par la route 1 ne serait peut-être encore qu'un rêve sans les démarches infatigables, longtemps déçues, des hommes politiques, des hommes d'affaires et des dirigeants dirigeants d'organismes à vocation économique qui voyaient en elle un outil essentiel au développement de l'Estrie.

Ces démarches, elles avaient été entamées une quinzaine d'années au moins avant que l'autoroute ne soit mise en chantier par **Johnny Samuel Bourque** mais, pour une raison ou pour une autre, cet homme politique qui avait pourtant l'oreille du premier ministre **Maurice Duplessis** à qui il avait réussi à arracher une université pour Sherbrooke n'avait jamais pu le convaincre de donner le feu vert à la réalisation de cet ambitieux projet.

Louis-Philippe Brousseau qui avait représenté le comté de Sherbrooke à l'Assemblée nationale avait pris le relais puis était venu le tour de **Carrier Fortin** qui, lui, avait fait tomber less dernières réticences. Le quotidien La Tribune n'avait pas été étranger à cette victoire de la volonté de développement de toute une région. Il avait mené une campagne très vigoureuse en faveur de la construction de cette voie rapide, comme il fera campagne, vingt ans plus tard, en faveur de l'abolition du péage.

Désormais, Sherbrooke est à la porte de Montréal et Montréal, à la porte de Sherbrooke. Plus besoin de renoncer à un voyage parce qu'il faut consacrer presque toute une journée à l'aller-retour. Plus besoin non plus de craindre pour la fraîcheur des denrées périssables. Plus besoin de renoncer à percer sur un marché parce que transporter les produits estriens là où on les réclame prend non seulement un temps fou mais gruge aussi une marge bénéficiaire déjà anémique.

On peut regretter que l'autoroute des Cantons de l'Est se soit arrêtée à Sherbrooke au lieu de filer jusqu'à l'océan Atlantique en piquant à travers l'état du Maine et le Nouveau-Brunswick. Pendant des années et des années, des hommes qui avaient foi en la rentabilité d'un corridor international multiplieront les démarches dans ce but, **Louis-Georges Carignan**, **Rosario Cousineau** et **Charles Gagné**, à Sherbrooke, **Luc-Lin Bourque**, à Lac-Mégantic, **Edward Beauchamp**, à Augusta, pour ne citer que quelques noms. Ils remueront ciel et terre, au point que les contribuables de l'état du Maine seront même appelés à autoriser une dépense de 25 millions $ à cette fin. L'investissement ne recevra malheureusement pas le feu vert réclamé. Le projet sera relégué aux oubliettes.

Se peut-il qu'il refasse surface un jour? La chose n'est sans doute pas impossible...

Hommages à la direction et au personnel de La Tribune pour ses 75 ans de contribution à la diffusion de l'information en Estrie. Longue vie à notre quotidien!

PCS 1944 40 1984

LES PRODUITS DE CIMENT SHERBROOKE
1376, RUE BORLASE, SHERBROOKE, QUE.
J1J 3T4 TEL.: 819-566-7363

118017

Nous profitons de la circonstance pour offrir nos sincères félicitations et meilleurs voeux de succès à l'occasion de ce 75e anniversaire.

EXCAVATION RENÉ ST-PIERRE INC.

Excavation de tous genres,
dynamitage, forage
Service de fardier de Sherbrooke
à 200 milles à la ronde.

2365, Boul. Queen, Sherbrooke Bur.: 565-1494 Rés.: 846-4181

117298

Félicitations pour vos 75 années
de présence et d'implication au niveau de l'information écrite en Estrie.

Le Groupe-conseil LNR inc.
Service d'ingénierie

3385, rue King ouest
C.P. 2118
Sherbrooke (Québec) Télex: 05-836283
J1J 3Y1 Tél.: (819) 565-3385

117220

Félicitations à **la tribune**
pionnière du Centre-ville



Les marchands du Centre-ville par l'entremise du regroupement

Sidac

117132

Bélanger Hébert COMPTABLES AGRÉÉS

Félicitations pour votre 75e anniversaire

234, rue Dufferin
Bureau 400
Sherbrooke (Québec)
J1H 4M2
819 / 563-2331

SHERBROOKE • LAC-MÉGANTIC • COATICOOK • ASBESTOS • COWANSVILLE
MAGOG • RICHMOND • WEEDON • SUTTON • STANSTEAD

117217

Hommage et longue vie à La Tribune

Claude Nadeau
avocat

EDIFICE CONTINENTAL
111, King ouest
Sherbrooke, QC J1H 1P5
Bur. (819) 563-4441
Rés. (819) 562-8381

117221

TUMULTUEUSE GRÈVE DE L'AMIANTE À LA JOHNS-MANVILLE EN 1949

LES MINEURS TIENNENT TÊTE AU RÉGIME DUPLESSIS

par Gilles Dallaire

30 juin 1949. Il est 1 h. 30. Rodolphe Hamel qui, depuis le 13 février, n'a guère fermé l'oeil oublie sa fatigue.

D'un geste ferme, il impose le silence aux 2,000 hommes rassemblés devant lui.

Il n'a pas à insister pour que le tumulte de tout à l'heure fasse place à un silence de mort. Malgré l'émotion qui l'étreint, c'est d'une voix calme qu'il révèle que l'entente proposée, à l'instigation du primat de l'Eglise canadienne, **Mgr Maurice Roy**, archevêque de Québec, par la société Canadian Johns-Manville aux employés qui exploitent son gisement d'amiante d'Asbestos, en grève depuis 137 jours, a été entérinée à l'unanimité.

Des applaudissements fusent simultanément aux quatre coins de la salle où sont entassés les grévistes.

C'est bel et bien une victoire qu'on vient de remporter. Bien sûr, la société Johns-Manville a refusé d'accorder à ses employés l'augmentation de salaire horaire de 0,15 $ qu'ils réclamaient mais elle a fait droit à la plupart de leurs autres revendications. Elle leur accorde quelques congés et, surtout, elle reconnaît le syndicat, dont elle a réclamé la dissolution, comme son seul interlocuteur.

Un conflit d'une durée exceptionnelle, ponctué d'actes de violence d'une rare brutalité, vient de prendre fin. Ce conflit fera époque. Il démontrera que ni le chantage ni la violence ne viennent à bout de la détermination de travailleurs prêts à supporter des privations et même l'emprisonnement, si tel est le prix dont la reconnaissance du bien-fondé de leurs revendications doit être payée. Il provoquera un affrontement entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Des chefs religieux influents n'hésiteront pas à prendre position en faveur des grévistes.

L'évêque du diocèse de Sherbrooke, **Mgr Philippe Desranleau**, est à Rome quand le conflit commence à s'envenimer. Tenu informé de l'évolution de la situation par son vicaire général, **Mgr Irénée Pinard**, il invite ses ouailles à soulager la misère qui sévit à Asbestos. "Des ouvriers, leurs femmes et leurs enfants souffrent. Ils ont faim", rappelle-t-il, dans une lettre pastorale lue dans toutes les églises du diocèse, le 4 mai, qui s'achève sur cette phrase que le premier ministre **Maurice Duplessis** interprète comme un appel à la rébellion: "Les besoins naturels et objectifs des hommes passent avant tout, même avant la loi." Le 14 mai, il affirmera: "J'appuie de toute mon âme les ouvriers de l'amiante dans leurs justes réclamations."

Policiers et grévistes blessés

Mais Maurice Duplessis veut avoir le dernier mot. Peu après le début du conflit, 500 policiers ont été dépêchés à Asbestos avec mission de protéger le personnel administratif et les usines de la société Canadian Johns-Manville et les 140 employés qui ont refusé de se mettre en grève.

Les policiers qui ont eu ordre de mater les grévistes ne se privent pas de jouer du poing et de la matraque. On a d'abord toléré leur présence mais on finit par perdre patience. On en vient aux coups. Des policiers et des grévistes sont blessés. Les arrestations arbitraires se multiplient. Deux jeunes avocats dont l'un, **Carrier Fortin**, sera, 13 ans plus tard, ministre du Travail, et l'autre, **Jean Drapeau**, maire de Montréal, ne craignent pas d'hypothéquer leur carrière pour défendre les grévistes devant des magistrats complaisants dont un, le juge **Irénée Lagarde**, ira même jusqu'à féliciter les policiers pour leur sens du devoir. C'est à peine si Carrier Fortin, occupé qu'il est à tirer **Emilien Richer**, **Roger Beauchemin**, **Gérard Beauchemin** et **Rosaire Bernier** de prison, trouvera le temps d'assister aux funérailles de son père, **Joseph-Edouard Fortin**, un ancien journaliste qui, durant quelques années, a représenté le comté de Beauce à l'Assemblée nationale.



Des agents de la Police provinciale prennent d'assaut un établissement commercial d'Asbestos où se sont réfugiés des grévistes qu'ils ont reçu mission d'arrêter.

Des hommes qui auront plus tard une grande influence politique font cause commune avec les grévistes, notamment **Jean Marchand** qui, en 1949, est secrétaire général de la Confédération catholique des travailleurs canadiens, ancêtre de la Confédération nationaux, **Pierre-Elliott Trudeau**, qui deviendra premier ministre du Canada, **Gérard Pelletier** qui deviendra un journaliste éminent puis un homme politique respecté.

Les appels à la modération lancés par ces hommes et par le clergé ne sont pas entendus par le ministre du Travail, **Antonio Barette**, qui interviendra toutefois en faveur des grévistes quand, à la mi-avril, la société Canadian Johns-Manville qui possède plusieurs immeubles de rapport loués à des grévistes menacera de chasser ses locataires pour loger des briseurs de grève.

Le couvre-feu est imposé le 26 avril. Le 5 mai, des barricades sont dressés un peu partout et des pierres sont lancées contre les voitures des policiers. Quelques automobiles sont même renversées. Malgré les protestations du curé de la paroisse St-Aimé, l'abbé **Louis-Philippe Camirand**, aumônier des grévistes, la loi de l'émeute qui interdit tout rassemblement est imposée. Les grévistes passent outre à cet interdit. Plus de 150 d'entre eux sont arrêtés puis libérés, la plupart, après une détention de quelques heures, quelques-uns, dont les dirigeants des grévistes, Rodolphe Hamel, **Armand Larrivée** et **René Rocque**, après un emprisonnement de quelques jours.

Le 19 juin, de nouvelles offres qui ne diffèrent guère des offres rejetées en février sont rejetées. Le 22 juin, la société Canadian Johns-Manville révèle qu'un gisement d'amiante a été découvert en Ontario et que son exploitation pourrait entraîner la mise à pied définitive de 500 mineurs à Asbestos. Jean Marchand a fort à faire pour convaincre les grévistes que des années s'écouleront avant que ce gisement ne soit exploité. Le 24 juin, les mineurs de Thetford Mines rentrent au travail après quatre mois de grève.

Ce n'est qu'une semaine plus tard que les démarches que Mgr Maurice Roy a entreprises autant auprès de la société Canadian Johns-Manville que de la Confédération catholique des travailleurs canadiens porteront fruits.

Le conflit laissera des séquelles douloureuses à Asbestos. Pendant plus de 20 ans, on gardera rancune à Maurice Duplessis et à l'Union nationale d'avoir tenté de mettre fin à un conflit de travail par la force. Il aura aussi des répercussions à l'échelle nationale sur les relations de travail: dans les milieux patronaux, on saura désormais qu'il faut compter avec les unions ouvrières.

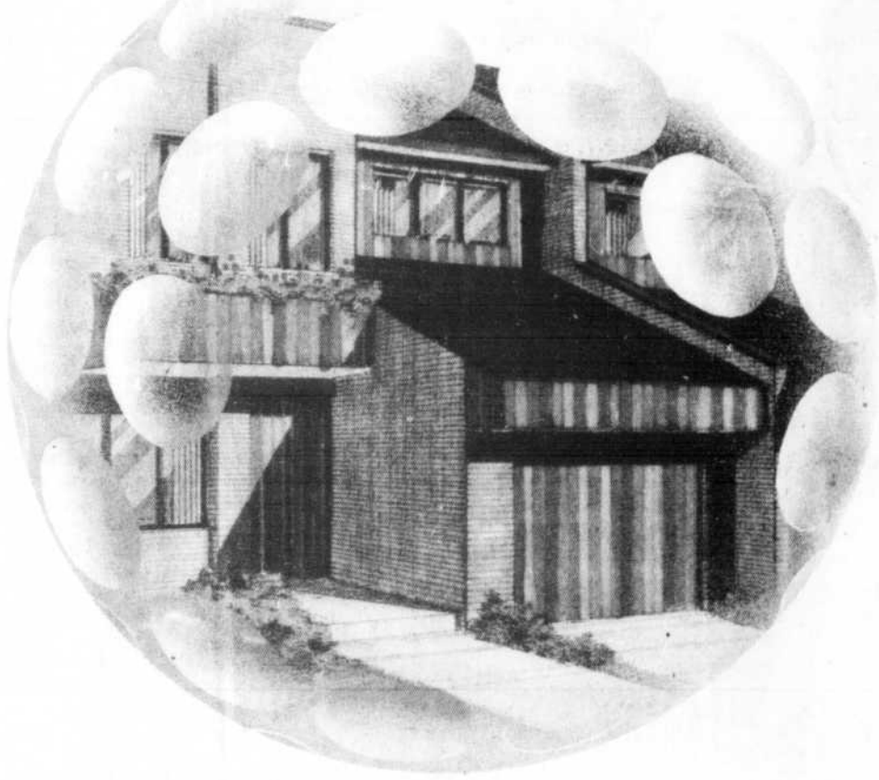
LA BANQUE NATIONALE QUI FETE SES 125 ANS D'EXISTENCE EST HEUREUSE DE S'ASSOCIER AUX FESTIVITES MARQUANT LE 75e ANNIVERSAIRE DU JOURNAL "LA TRIBUNE".

110, Wellington nord — Julien Marceau, directeur
1405, King ouest — Richard Desjardins, directeur
578, King est — Claude Richer, directeur
602, Galt ouest — Pauline Gagnon, directeur
1300, boul. Mi-Vallon, Rock Forest — Diane Marcotte, directeur
Centre Hospitalier Universitaire
Sherbrooke
— Thérèse Labrie, directeur

VOTRE FORCE BANQUE NATIONALE

116972

En pleine nature... Les Terrasses du golf



Directement sur le golf, des maisons de prestige unifamiliales aussi disponibles.

Promoteurs: Gérard Allard
et Raymond Villeneuve

Rep. des ventes: Guy Auger

AVANTAGES:
- Pas de travaux permanents à payer
- Au coeur de la ville
- Sur le terrain de golf Sherbrooke
- Informations: Guy Auger, représentant
- Transport en commun à proximité
- Sport à l'arrière des résidences
- Plusieurs autres avantages

755, boul. Jacques-Cartier nord, Sherbrooke, QC
J1J 3A6 TEL: (819) 569-4653 GOLF

117597

Voulant souligner la collaboration du journal La Tribune dans la réalisation de nos programmes publicitaires nous offrons nos

félicitations à toute l'équipe pour leur

75e ANNIVERSAIRE



chez BEATRICE
Magasin à rayons pour enfants, grandeurs: naissance à 16 ans

172, Wellington nord Sherbrooke
Carrefour de l'Estrie Sherbrooke

117019

BIRKS
a plus de 100 ans
(1879-1985)

Félicitation et longue vie au journal **La Tribune** *à l'occasion de son 75e...*

INVITATION CORDIALE
à venir visiter notre magasin
"RÉNOVÉ" NOUVEAU LOOK 1985
ET MERCI A NOTRE NOMBREUSE CLIENTELE

Carrefour de l'Estrie, Sherbrooke
(819) 563-5133

BIRKS
JOAILLIERS

118953

Nos meilleurs voeux de longue vie au quotidien

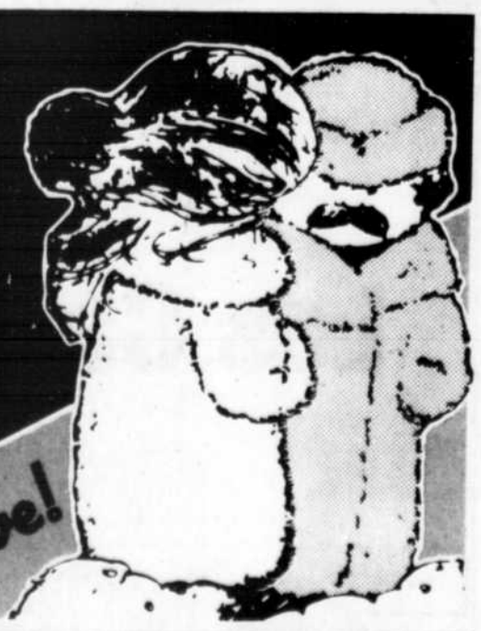
la tribune

à l'occasion de son 75e ANNIVERSAIRE
de présence sur la scène de l'information régionale.

Nous vous gardons bien au chaud et en beauté depuis 30 ans

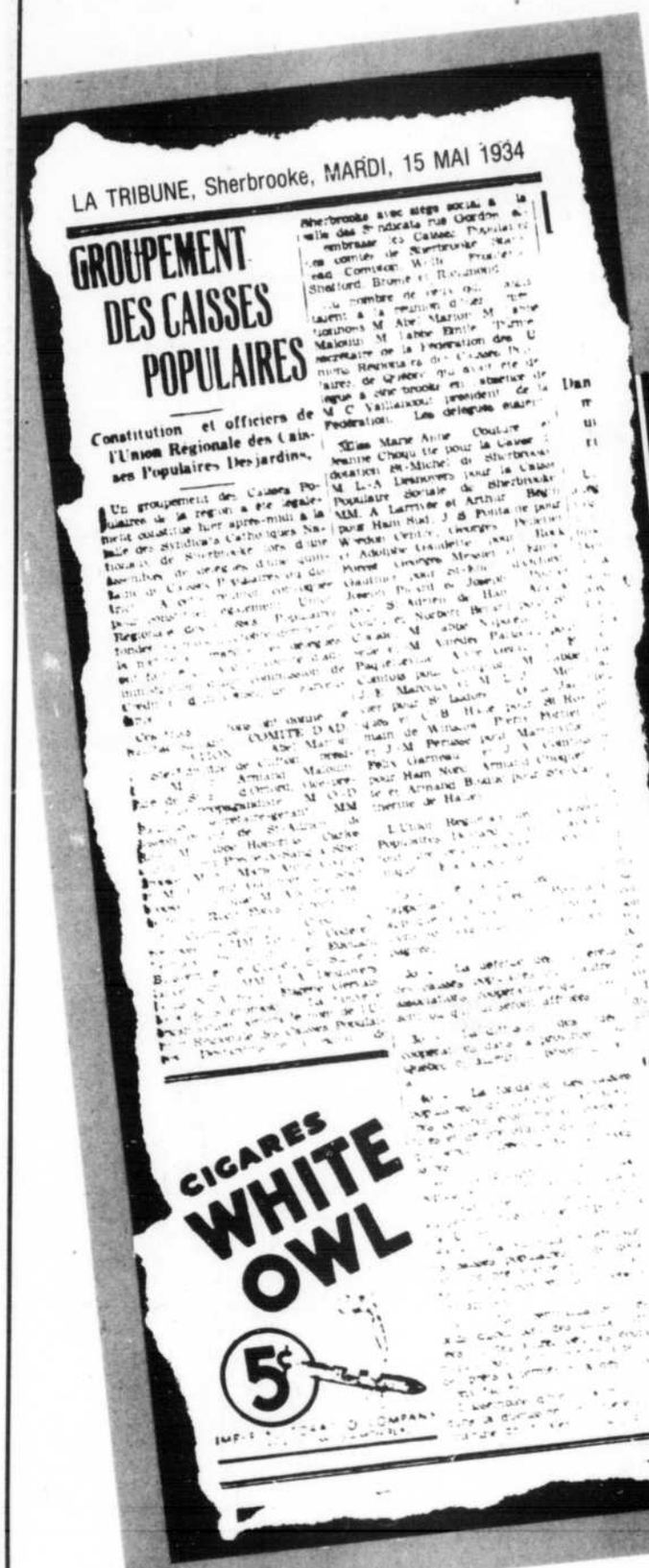
PREMIER FOURRURE
422, rue King est, Sherbrooke, Qc, J1G 1B5
564-1337

Faites peau neuve!



116943

Le journal La Tribune, témoin de nos efforts, de nos espoirs et de notre réussite collective, fait connaître au monde la riche diversité des talents et des entreprises de notre région. Source d'inspiration et de fierté régionale, La Tribune est une ressource à la mesure de nos attentes.



LA TRIBUNE, Sherbrooke, MARDI, 15 MAI 1934

GROUPEMENT DES CAISSES POPULAIRES

Constitution et officiers de l'Union Régionale des Caisses Populaires Desjardins.

Un groupement des Caisses Populaires de la région a été également constitué hier après-midi à la salle des syndicats Catholiques Nationaux de Sherbrooke. Les délégués de l'Association de langue anglaise de la Basse et Haute Cour Populaires de la région Régionale des Caisses Populaires de la région...

COMITE D'AD... Abbé Marius ... Abbé Maurice ... Abbé Armand Malouin ... Abbé Emile Dumais ... M. C.-D. Gauthier ... MM. ...

Sherbrooke avec siège social à la salle des syndicats rue Gordon afin d'embrasser les Caisses Populaires des comtés de Sherbrooke, Mégantic, Compton, Wolfe, Frontenac, Shefford, Brome et Richmond.

Le nombre de représentants à la réunion d'hier soir était de 75 M. Abbé Marius M. Abbé Malouin M. l'abbé Emile Dumais, secrétaire de la Fédération des Unions Régionales des Caisses Populaires de Québec, qui avait été délégué à cette occasion et présidait de M. C. Vaillancourt, président de la Fédération. Les délégués étaient...

Mlles Marie Anne Coulombe ... Jeanne Chaput de la Caisse populaire de St-Michel de Sherbrooke, M. L.-A. Lemoyne pour la Caisse Populaire de Sherbrooke et Arthur Roy pour Ham Nord, J. B. Poitras pour Weedon Centre, Georges Morin et Adolphe Lemaître pour St-Adrien de Ham, Joseph Pelletier et Joseph Lemaître pour St-Adrien de Ham, Norbert Bergeron pour Cleveland, M. Amédée Nadeau pour Richmond, M. Lucien Paquette pour Lambton, M. J. B. Marcoux et M. L. Mercier pour St-Isidore de Lauzon, M. C. B. Huot pour St-Romain de Winslow, Pierre Morin pour Ste-Catherine de Hatley, M. J. M. Perreault pour Martinville, Pierre Garneau pour Ham Nord, Armand Bourque pour Ste-Catherine de Hatley.

L'Union Régionale des Caisses Populaires de la région de Sherbrooke a été formée en 1932 et comprend actuellement 20 Caisses.

CIGARES WHITE OWL 5¢



LA TRIBUNE; SHERBROOKE, SAMEDI 27 NOVEMBRE 1959

LA TRIBUNE

Le grand quotidien des Cantons de l'Est

FONDEE EN 1910

821, rue DUFFERIN — SHERBROOKE — Téléphone : LO 9-2525

Rédacteur en chef : Pierre-Paul Bleau

TARIFS D'ABONNEMENT — ...

Au service de la région depuis vingt-cinq ans

Un bon nombre de dirigeants des Caisses populaires de la région sont réunis aujourd'hui à Sherbrooke pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de fondation de l'Union régionale de Sherbrooke des Caisses populaires Desjardins. Parmi eux se trouvent des ouvriers de la première heure, des pionniers dont l'activité n'a pas cessé et qui collaborent encore étroitement à l'oeuvre entreprise voilà un quart de siècle.

Répondant à des besoins pressants dans notre région aussi bien que dans les autres parties de la province, les Caisses populaires se sont rapidement multipliées depuis la fondation de la première institution du genre dans les Cantons de l'Est. Il devint bientôt nécessaire d'établir des cadres au mouvement pour lui assurer une plus grande solidité et, aussi, pour fournir aux Caisses des services qu'elles ne pouvaient se procurer individuellement. C'est ainsi que fut formée l'Union régionale de Sherbrooke, qui groupe toutes les Caisses populaires de l'archidiocèse.

Le travail accompli par l'Union régionale durant le dernier quart de siècle n'a pas toujours été éclatant, mais il a toujours été sérieux et profitable. Ce ne sont pas uniquement les Caisses populaires qui ont bénéficié de ses fruits, mais tous les sociétaires et le public en général. Par ses directives, ses conseils et l'expérience d'hommes compétents, l'Union régionale a exercé, depuis vingt-cinq ans, une influence salutaire sur l'ensemble de notre économie régionale.

L'Union a permis aux Caisses de rendre des services plus nombreux, d'étendre leur influence, de multiplier les bienfaits qu'elles sont en mesure de rendre dans le domaine de l'épargne et du crédit. N'aurait-elle à son crédit que l'organisation des caisses d'épargne scolaires qu'elle aurait droit à notre reconnaissance mais elle possède encore beaucoup d'autres titres à notre admiration.

Aux premiers ouvriers, à ceux qui sont disparus, à ceux qui sont restés sur la brèche ainsi qu'à ceux qui ont poursuivi l'oeuvre initiale et mène l'entreprise à son stade actuel, nous offrons l'hommage mérité par ceux qui ont bien travaillé pour leurs concitoyens et leurs compatriotes.

Ce ne sont pas les moyens qui manquent

Les étu...



LA TRIBUNE, SHERBROOKE, JEUDI 28 MARS 1985 B5

Un actif consolidé de 802 millions $ pour les 79 caisses populaires de l'Estrie

par Gilles Dallaire

SHERBROOKE — A la fin de l'année dernière, l'actif consolidé des 79 caisses populaires affiliées à la Fédération des caisses populaires de l'Estrie s'élevait à 802 millions $, soit 96 millions de plus qu'un an auparavant.

Quant aux dépôts confiés à ces coopératives d'épargne et de crédit par leurs 215,700 membres, ils s'élevaient à 692 millions $, soit 12,4 pour cent de plus que l'année précédente.

Ce ne sont là que deux des points que le président de la Fédération, M. G.-Roger Roy, a mis en évidence, hier, au cours d'une conférence de presse qui précédait l'assemblée générale annuelle de cet organisme, assemblée qui regroupait quelque 200 personnes.

Il a révélé que, l'année dernière, seulement trois caisses populaires ont été déficitaires, contre sept en 1983, que leur déficit global ne s'est élevé qu'à 95 000 $, soit 184.000 $ de moins qu'un an plus tôt, et que les trop-perçus des 76 caisses rentables se sont élevés à 6,7 millions $, comparativement à 8,8 millions en 1983.

"Sur chaque tranche de dépôt de 100 $, le rendement a été de 0,95 $, comparativement à 1,48 $, ce qui réflète la baisse des revenus nets d'intérêt qu ont été de 4,27 $, soit 0,92 $ de moins qu'en 1983. Par contre, une diminution importante des pertes sur prêts a été notée et, sur chaque tranche de dépôt de 100 $, les pertes n'ont été que de 0,12 $, soit 0,29 $ de moins que l'année précédente" de souligner M. Roy en révélant que, le 31 décembre, la valeur du portefeuille de prêts s'élevait à 627 millions $, soit une augmentation de 15,2 pour cent, et que les prêts qui ont été consentis aux entreprises et aux gens d'affaires représentaient environ 40 pour cent de cette somme.

Quant à la Fédération elle-même, son actif s'est accru de 7 pour cent et il a atteint 177,3 millions $. Les prêts qu'elle a consentis aux caisses populaires qui lui sont affiliées ont augmenté de 12,5 pour cent et elle a porté de 16,9 millions $ à 33,9 millions $ les prêts accordés aux municipalités, aux maisons d'enseignement, aux commissions scolaires et centres hospitaliers.

Selon M. Roy qui a révélé que le rendement des divers fonds gérés par la Fédération a été fort satisfaisant, l'an dernier, ces chiffres, si arides qu'ils soient, reflètent non seulement l'excellente santé financière de l'organisme dont il est président et des coopératives d'épargne et de crédit qu'il regroupe mais aussi leur dynamisme, un dynamisme qui, a-t-il affirmé, donne, chaque année, au mouvement Desjardins une part de plus en plus grande du marché financier québécois.

"Cette progression constante aurait été impossible si les liens étroits que seule la coopération peut nouer n'unissaient pas tous les membres du mouvement Desjardins" a-t-il souligné.

Fédération des caisses populaires Desjardins de l'Estrie

de nos racines, un avenir

1934-1984

Hommage aux artisans de La Tribune à l'occasion de ce 75e anniversaire

Les Caisses populaires Desjardins

Une ressource naturelle

116676

la tribune
Cahier souvenir
75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE: UN VIEUX RÊVE DEVENU RÉALITÉ

par Michel Rondeau

Quand, en 1954, commence l'histoire de l'Université de Sherbrooke, grâce à des hommes aussi imposants que Mgr Georges Cabana et Me Albert Leblanc, l'épopée dans laquelle s'inscrit cet événement compte déjà plusieurs pages.

La pré-histoire de l'Université se situe dans les années 1940. Mgr Philippe Desranleau, évêque de Sherbrooke, en est la figure la plus marquante, mais il semble bien que Me Albert Leblanc, alors éminent avocat de Sherbrooke, rêvait déjà d'une université dans sa ville. Albert Leblanc a épaulé tour à tour les divers agents du développement de l'éducation à Sherbrooke: par exemple, le frère Théode, quand il a organisé la 13e année scientifique à l'Ecole supérieure de la rue King en 1945 et quand il a organisé une première année universitaire de sciences, toujours à l'Ecole supérieure. On le trouve donc parmi les plus ardents collaborateurs de Mgr Georges Cabana, quand celui-ci décide de faire aboutir le projet longtemps caressé par Mgr Desranleau.

À Bishop

Mgr Desranleau avait conçu son projet d'université vers 1941-1942, avec la collaboration des Jésuites. Il imaginait alors la possibilité de situer l'Université de Sherbrooke à l'Université Bishop, menacée par une crise financière. Cependant, la solidarité de la population anglophone venant à bout des difficultés de son université — une souscription populaire a amené 1,8 million $ dans les coffres de Bishop — le rêve de Mgr Desranleau devenait difficile à réaliser, du moins selon la vision que lui et les Jésuites avaient conçue et, peu à peu, les Jésuites n'épaulèrent plus l'évêque de Sherbrooke, dont le projet ne correspondait plus à leurs visées. Les grands combats que Mgr Desranleau a menés ensuite, jusqu'à sa mort, en 1952, n'ont pas connu leur aboutissement.

Appuis nombreux

Quand Mgr Georges Cabana a succédé à Mgr Philippe Desranleau, il a trouvé à Sherbrooke une équipe de professionnels et une équipe de religieux prêtes au branle-bas et une population qui avait fait siens les rêves de Mgr Desranleau: il était appuyé par des collaborateurs comme Albert Leblanc, Maurice Delorme, Gaston Desmarais, Chénier Picard, Mgr Emile Chartier, Mgr Maurice Vincent, Mgr Albert Tétrault, l'abbé Roger Maltais et plusieurs autres personnes influentes de l'Estrie et même d'ailleurs.

Il était temps, car les deux autres universités francophones, celle de Montréal et celle de Laval, manquaient de place depuis 1940 et la situation devenait plus grave encore dans les années 1950.

Frère Théode

Une porte d'accès aux études supérieures avait été ouverte par le frère Théode, avec l'aide d'Albert Leblanc, alors commissaire, grâce à la création de la 13e année scientifique à l'Ecole supérieure, qui donnait accès à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des hautes études commerciales à Montréal. Déclarée illégale, puis défendue avec succès par ses promoteurs, cette 13e année demeura.

Le frère Théode, avec les mêmes appuis, trouvait le moyen d'organiser aussi une première année universitaire de sciences à l'Ecole supérieure. C'était le début d'études universitaires à Sherbrooke et c'est ce qui explique qu'on accorde parfois au frère Théode la parternité de l'Université de Sherbrooke et, à la faculté des Sciences, le titre d'aînée des facultés.

Un pas de géant

Quant au projet de fondation de l'Université de Sherbrooke comme tel, il a connu nombre de méandres, mais, pendant que Mgr Georges Cabana préparait sa stratégie avec un comité secret composé de religieux et d'avocats, puis défendait son projet et à Québec et à Rome, l'étude Leblanc et Delorme préparait un projet de loi qu'allait parrainer John S. Bourque, député de Sherbrooke et ministre des Terres et Forêts. En tout, il n'a fallu que 10 mois à des hommes acharnés pour mettre en branle l'administration romaine et le gouvernement québécois et faire aboutir le projet. C'était un pas de géant et, si Sherbrooke ne voyait là qu'un vieux rêve réalisé, la province en était étonnée.

Bien que l'Ecole supérieure offrait déjà, depuis 1951, une première année universitaire en génie et qu'en 1953-1954, les étudiants y recevaient les mêmes cours qu'à l'Ecole polytechnique de Montréal, c'est le Séminaire Saint-Charles-Borromée qui devint Université de Sherbrooke, pour une raison juridique surtout: le Séminaire, d'appartenance diocésaine, à charte privée pouvait facilement accepter la métamorphose.



(Photo **La Tribune** par Bernard Vanier)

Mgr Roger Maltais, Mgr Georges Cabana et Mgr Maurice Vincent réunis aux fêtes du 25e anniversaire de l'Université de Sherbrooke.

Université en 1954, formant deux conseils d'administration distincts, l'un pour le Séminaire, l'autre pour l'Université dès 1955, le Séminaire de Sherbrooke obtenait une nouvelle charte civile en 1959, avant que l'Université ne s'en sépare aussi physiquement en 1960.

Recteurs

C'est Mgr Maurice Vincent, supérieur du Séminaire Saint-Charles qui fut le premier recteur de l'Université. Quand, un an plus tard, étaient reformés les deux conseils d'administration distincts du Séminaire et de l'Université, Mgr Vincent reprenait son poste à la direction du Séminaire et Mgr Irénée Pinard prenait la relève comme recteur de l'Université pour dix ans, jusqu'en 1965. Mgr Roger Maltais lui succédait de 1965 à 1975, avant de laisser la place au premier recteur laïc, M. Yves Martin. Au moment de la démission de M. Martin, en 1981, M. Claude Hamel devenait recteur jusqu'en 1985. M. Aldée Cabana complète la liste des recteurs jusqu'à ce jour.



La faculté de Droit avait dû s'installer, en 1961, à cause de son développement, dans un immeuble à proximité du palais de justice.



Le campus de l'Université de Sherbrooke, 25 ans après sa fondation.

Facultés

A sa naissance en 1954, l'Université de Sherbrooke comptait trois facultés dispersées dans le centre-ville. La faculté des Sciences se trouvait à l'Ecole supérieure, avec M. Gaétan Côté comme directeur et M. Jacques Lemieux comme assistant-directeur, tous deux ingénieurs connus. Ils s'étaient adjoint le frère Adelphe comme secrétaire de l'Ecole et les frères Théode et Arsène comme conseillers. Ces trois derniers étaient frères du Sacré-Coeur.

La faculté des Arts naissait au Séminaire Saint-Charles, avec l'abbé Roger Maltais comme premier doyen. Celui-ci devait devenir Mgr Maltais et occuper le poste de recteur de l'Université de 1965 à 1975, après Mgrs Vincent et Pinard.

La faculté de Droit, née en même temps que l'Université, se trouvait au Palais de justice de Sherbrooke et elle était dirigée par Me Albert Leblanc, premier doyen, Me Georges Sylvestre, vice-doyen, et Me Carrier Fortin, secrétaire.

L'année suivante, en 1955, est née la faculté de Commerce, devenue faculté d'Administration en 1966, sous la direction de comptables agréés et d'hommes d'affaires bénévoles bien connus: M. Charles-Emile Bélanger, doyen, Me Paul Desruisseaux, vice-doyen, et M. Pierre Bachand, secrétaire. Par contrat, M. Rosario Cousineau, s'est ajouté à eux comme conseiller administratif et directeur des études. Les cours ont été donnés à l'école Saint-Jean-Baptiste et à la Bibliothèque municipale, ainsi que dans le pavillon de la faculté des Sciences, premier édifice construit sur le campus de l'ouest de l'Université en 1957.

Sous l'impulsion de Mgr Maurice O'Bready, secrétaire de l'Université, un groupe de promoteurs a aussi obtenu en 1955 la création d'une école normale pour garçons, qui demeurait cependant, selon le système d'éducation de l'époque, sous la juridiction du Département de l'instruction publique. Le Brevet A fut ainsi offert au Séminaire et les Brevets B et C à l'école Noé-Ponton.

Le campus

En 1956, l'Université acquérait les terrains qui allaient devenir le campus de l'ouest original, où fut construite, en 1957, la première faculté: celle des Sciences. Il était temps, car la dispersition des facultés était considérable et le développement de l'Université commandait une relocalisation.

L'Université créait, aussi en 1957, un Institut de pédagogie qui allait devenir la faculté des Sciences de l'éducation en 1961, puis la faculté d'Education sous le recteur Yves Martin, en 1981, alors qu'était simultanément abolie la Direction générale de la formation des maîtres.

Le Centre social était érigé en 1959 et c'est en 1962 que s'y rattachait la Maison des étudiants.

En 1961, l'Université fondait la faculté de Théologie et la faculté de Médecine. Celle-ci ne devait recevoir ses premiers étudiants au Centre hospitalier universitaire qu'en 1966. L'hôpital, pour sa part, recevait ses premiers patients en 1969.

Le pavillon central a été inauguré en 1963, abritant les services administratifs, la bibliothèque générale et un amphithéâtre de 1568 places qui devait être nommé salle Maurice-O'Bready en 1972.

En 1965, l'Université a implanté le système coopératif, appliqué d'abord aux programmes de MBA et de génie, puis à une dizaines d'autres programmes ans les années subséquentes.

La faculté des Sciences appliquées s'est détachée de celle des Sciences en 1967.

Le Centre culturel a été créé en 1969, ainsi que la Direction générale de la formation des maîtres. L'ensemble des nouvelles résidences pouvant loger 600 étudiants a aussi construit cette année.

La nouvelle cafétéria était inaugurée en 1970.

Les pavillons Marie-Victorin et des Sciences humaines ont été contsruits en 1971.

L'Université lançait l'Opération Univestrie, campagne de souscription publique, en 1972 en vue de la construction de son centre sportif.

Les département d'éducation physique était détaché de la faculté des Sciences de l'éducation en 1974 et devanit faculté d'Education physique et sportive. En même temps, l'Université mettait en chantier les installations sportives du campus de l'est.

La piste extérieure d'athlétisme a été inaugurée à l'été 1977 à l'occasion des Jeux du Québec. En août 1978, commençaient les travaux de construction de l'édifice principal du centre sportif qui devait être inauguré en décembre 1979 sous le nom de lavillon Univestrie.

L'Ecole de musique, créée en 1979, arrivait en période de crise économique et elle attend toujours l'autorisation d'accueillir ses premiers étudiants du baccalauréat.

LES AFFAIRES SOCIALES PAGES 22 À 27 / LA VIE RELIGIEUSE PAGES 28 À 31

LA RÉGIONALISATION DE L'ENSEIGNEMENT AU SECONDAIRE... POUR UNE PLUS GRANDE ACCESSIBILITÉ

L'ÈRE DU BÉTON... OU LA POUSSÉE DES POLYVALENTES

par Michel Rondeau

Il y a quelques années, quand le ministère de l'Education a décidé de revoir les programmes de formation et d'en faire sa priorité immédiate, dans un contexte qui, d'autre part, était marqué par la crise économique qui touchait toute la société, ses représentants laissaient entendre que "l'ère du béton" était terminée.

Cette allusion à la décennie qui s'était écoulée d'environ 1966 à 1976 renvoyait à l'image la plus évidente de la régionalisation de l'enseignement secondaire: la construction des polyvalentes à coups de millions de dollars.

Accessibilité

Si la régionalisation visait une plus grande accessibilité à l'enseignement secondaire, il fallait en effet commencer par disposer de lieux et d'équipements pour dispenser la formation générale et la formation professionnelle dans les divers secteurs du territoire.

Dans les années 1960, Sherbrooke comptait quatre écoles secondaires publiques, St-François, Montcalm, Le Ber et St-Michel, ainsi qu'une école de métier à Camirand et l'Institut de technologie, rue Lisieux, lieu devenu plus tard une partie du Triolet.

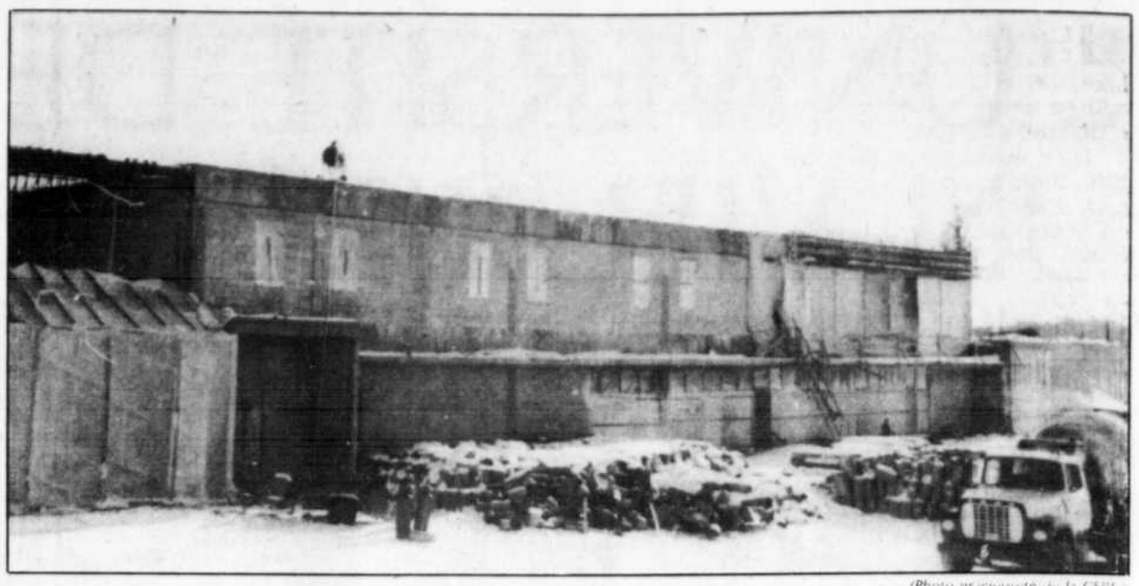
A cette même époque, Asbestos et Magog comptaient chacune une école de métiers, mais plusieurs élèves de diverses régions de l'Estrie devaient s'inscrire à une école de Sherbrooke pour poursuivre leurs études. Le transport scolaire n'ayant pas encore connu le développement qui devait suivre, l'aide à la pension n'existant pas, l'accessibilité au secondaire, et particulièrement au secteur professionnel était réduite. La régionalisation devait trouver graduellement des solutions à ces problèmes.

Concrétisation tardive

La poussée de béton dont la population a été témoin, surtout au début des années 1970, aurait théoriquement dû se produire quelques années plus tôt. D'abord, l'Opération 55, qui visait à créer 55 régionales au Québec, avait été conçue en même temps que la naissance du ministère de l'Education en 1960, mais elle a donné lieu à des batailles qui ont retardé la création des commissions scolaires régionales jusqu'en 1965. La construction des polyvalentes, vues comme des écoles gigantesques où les enfants ne seraient plus que des numéros a aussi donné lieu à des polémiques nombreuses. C'était l'époque houleuse où l'établissement pressenti par la population d'un nouvel ordre socio-économique donnait lieu à des engueulades dont la petite histoire porte encore le souvenir. Le premier directeur général des écoles de la Régionale de l'Estrie, M. Daniel Fréchette, se souvient encore de ce père de famille de Compton qui venait d'accroître son troupeau de vaches et qui entrevoyait comme une catastrophe le départ de ses deux fils tôt le matin vers la future polyvalente de Coaticook parce qu'ils n'allaient plus pouvoir l'aider au train. M. Fréchette se souvient aussi de la menace de rétrécissement que sentaient certains milieux ruraux devant la perte de leur école secondaire quand l'école et l'église constituaient le coeur de la vie de la localité. Lors d'une soirée d'information à laquelle M. Fréchette participait pour renseigner des commissaires, en région, au sujet de la création des polyvalentes, les lieux avaient soudainement été assaillis par un groupe de personnes venues manifester leur mécontentement. Si la régionalisation favorisait l'accessibilité aux études et créait dans des milieux une infrastructure qui offrait des services jusque-là inégalés, elle créait aussi des pôles de développement régionaux qui favorisaient certaines localités et en défavorisaient d'autres. Pour ces raisons et pour plusieurs autres encore, le dossier de l'éducation devait peser lourd dans la défaite subséquente du gouvernement Lesage.

Pas de Triolet

La construction des polyvalentes, dans ce contexte, tardait donc. Mais encore a-t-il fallu que le conseil des commissaires de la Régionale aille à l'encontre du plan gouvernemental en ce qui concerne la construction des écoles à Sherbrooke: les commissaires et les parents de l'époque s'opposaient à ce que la future polyvalente Le Phare soit construite pour accueillir 3,000 élèves, c'est-à-dire tous les élèves de l'ouest, ainsi que l'aurait voulu le plan gouvernemental. Le Triolet n'aurait sans doute pas vu le jour, n'eût été de la décision des commissaires de scinder le projet de construction de Le Phare pour aménager un campus de trois pavillons au bout des rues Jolliet et Lisieux, avec l'ancienne Ecole normale et l'ancien Institut de technologie. Le projet des deux écoles de l'ouest a eu beaucoup de résonnance à l'époque à Sherbrooke. En conséquence, la construction de Le Phare a été retardée, alors qu'elle aurait dû être la première polyvalente construite par la Régionale, car la clientèle croissait et tous les locaux disponibles à Sherbrooke étaient occupés. La décision de la Régionale de scinder le projet de Le Phare a aussi eu pour effet d'indisposer le ministère de l'Education, qui a pendant quelque temps, boudé les projets de la CSRE.



(Photo gracieuseté de la CSRE)

La Frontalière de Coaticook, construite en même temps que Le Phare, Le Tournesol et La Ruche, en 1973-1974, allait accueillir ses élèves à l'automne 1974.

Les premières

C'est finalement la polyvalente Louis-Saint-Laurent, d'East-Angus, et la polyvalente Montignac, de Lac-Mégantic, qui les premières ont vu le jour à l'automne 1972, en même temps qu'était agrandie et réaménagée l'école Le Ber. La Commission scolaire régionale de l'Estrie conserve encore un télégramme de l'ex-premier ministre Louis Saint-Laurent envoyé à M. Gustave Lafontaine, premier secrétaire général de la CSRE, pour signaler qu'il acceptait avec plaisir de voir la nouvelle école d'East-Angus porter son nom.

Les quatre écoles suivantes se sont élevées en 1973 et elles ont été ouvertes en 1974. C'étaient La Ruche, de Magog, Le Tournesol, de Windsor, La Frontalière, de Coaticook, et la tant espérée polyvalente Le Phare, dans le Canton d'Ascot.

Les années suivantes ont vu l'école "Jolliet" se métamorphoser en polyvalente Le Triolet, qui a ironiquement damé le pion à Le Phare en tant qu'école la plus populeuse; elles ont donné aussi donné lieu à des agrandissements, à des constructions et à des réaménagements qui ont donné leur apparence actuelle aux autres écoles, depuis la polyvalente l'Escale, d'Asbestos, jusqu'à la toute récente école L'Odyssée, de Valcourt, en 1983.

Ces polyvalentes, juge l'actuel directeur général de la Régionale, M. Gérard Tousignant, ont constitué pour plusieurs milieux la base de leur développement tant au plan culturel que sportif: gymnases, piscines, auditoriums ont permis aux populations d'accéder à des activités sportives et culturelles en région. En terme de facilités, les élèves ont aussi beaucoup gagné à la mise en place de divers services dans les polyvalentes: ateliers professionnels, centres de documentation, cafétérias et ainsi de suite.

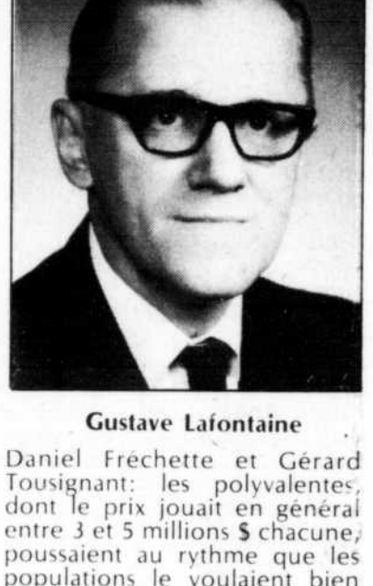
Tout à faire

Tout n'a pas été sans heurt, lors de la régionalisation: les personnels étaient inquiets, il fallait établir des normes uniformes de qualification, recycler des enseignants, il fallait procéder à des embauches, négocier avec les enseignants. L'histoire raconte d'ailleurs que la situation était très tendue avec les enseignants et que le premier président de la Régionale, M. Michel Marengo, a joué un rôle de première importance dans le rapprochement des enseignants et de la Commission scolaire. Il était d'ailleurs perçu comme "le commissaire des enseignants" à cause de sa relation avec eux. M. Marengo est plus tard passé à la Direction régionale de l'Estrie du ministère de l'Education.

Tout était à construire, se souviennent les premiers cadres de la Régionale, depuis les modèles d'organisation jusqu'aux divers services qui ont été développés par la suite: le transport scolaire, l'aide aux enfants en difficulté d'adaptation et d'apprentissage, l'éducation des adultes et ainsi de suite, jusqu'à l'école pour décrocheurs plus récemment. Mais il n'y avait pas de freins financiers, conviennent MM. Daniel Fréchette et Gérard Tousignant: les polyvalentes, dont le prix jouait en général entre 3 et 5 millions $ chacune, poussaient au rythme que les populations le voulaient bien et les services prenaient de l'ampleur comme le souhaitait l'objectif gouvernemental: en une seule année, par exemple, les fonds accordés pour l'éducation des adultes étaient passés de 125,000 $ à 1,5 million $! Le plan gouvernemental s'inscrivait dans la période d'opulence qui a marqué les années 1960.



Daniel Fréchette



Gustave Lafontaine



Le Phare, au moment de sa construction en 1973.

(Photo gracieuseté de la CSRE)



L'ÉDUCATION DES GARÇONS EN ESTRIE

LES FRÈRES DU SACRÉ-COEUR... DES PIONNIERS

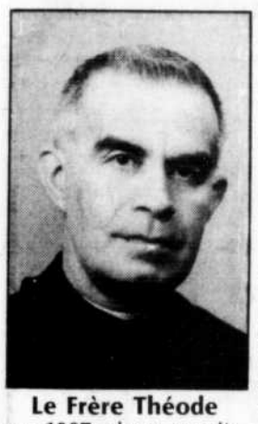
par Michel Rondeau

Comme l'ont fait les religieuses de la Congrégation Notre-Dame pour les filles, les Frères du Sacré-Coeur ont fait oeuvre de pionniers en Estrie dans l'éducation des garçons.

Dans les années 1940, on trouvait au-delà d'une centaine de Frères dans les écoles sherbrookoises. Un volume écrit en 1936 par le Frère Théodule raconte que les Frères enseignaient à 2,300 enfants à Sherbrooke. Ils se trouvaient alors dans cinq établissements: l'école Sacré-Coeur, aussi appelée école du centre, fondée en 1882; l'école Saint-Jean-Baptiste, où les frères entrèrent en 1902, après avoir enseigné depuis 1885 dans des locaux provisoires; l'école Larocque, dont trois documents distincts situent la naissance entre 1911 et 1913; l'école Racine, ouverte en 1923; puis, l'école Ste-Thérèse, bientôt entrer à l'école Saint-Jean-Baptiste. Aussi en 1885, ils ouvraient une école à Richmond, puis en 1890 à Coaticook, en 1894 à Victoriaville, en 1895 à Magog, en 1897 à Lac-Mégantic, en 1900 à Windsor, en 1903 à Stanstead, en 1905 à Bromptonville, en 1908 à Danville, en 1912 l'école Larocque de Sherbrooke, en 1918 à Asbestos en 1923 l'école acine de Sherbrooke, en 1927 l'école Ste-Thérèse de Sherbrooke, en 1943 à l'école Notre-Dame-du-Rosaire de Sherbrooke.

On a vu ensuite les Frères du Sacré-Coeur à l'école supérieure en 1950, puis à la faculté des Sciences de l'Université de Sherbrooke, à laquelle ils avaient pavé la voie avant même la naissance de l'Université en 1954. On les a vus encore à l'école Chalifoux, en 1953, puis à l'école St-François en 1959.

Aujourd'hui, ils se sont plutôt retirés pour oeuvrer dans les missions étrangères et ils poursuivent l'éducation de 200 pensionnaires et de 100 externes à l'école secondaire de Bromptonville.



Le Frère Théode en 1927, dont on dit qu'elle était la plus belle de toutes les écoles des frères du Sacré-Coeur à cette époque.

L'Institut des Frères du Sacré-Coeur fut fondé en 1821, à Lyon, en France, par l'abbé André Coindre. Ses premiers Frères arrivés en Amérique se sont installés d'abord aux Etats-Unis, à Mobile, Alabama, en 1847 et c'est à Arthabaska que les Frères se sont d'abord installés en arrivant au Canada, en 1872.

De là, en Estrie, ils se sont rendus ouvrir, dès 1880, une école à St-Ferdinand d'Halifax, puis l'école Sacré-Coeur de Sherbrooke en 1882, d'où ils se sont déplacés quotidiennement, à partir de 1885, pour aller instruire les garçons de l'est, qui allaient cuisinier et jardinier, qui se trouvait aussi à Sherbrooke à cette époque, charmait, dit-on, Mgr Racine par sa bonhomie. Mgr Racine l'appelait sans façon ni sans malice "mon vieux laid", raconte le Frère Théodule, car il "n'était pas la beauté même". Quand le Frère Sévérien est mort, à l'âge de 80 ans, en 1922, il était le doyen de la province d'Arthabaska.

L'histoire a aussi souvenir du premier directeur de l'école Larocque, vers 1912, le Frère Théodomir, qui avait été chef surveillant des élèves à Arthabaska. Avant qu'il ne devienne directeur d'un personnel de huit religieux à l'école Larocque, il était ainsi décrit par le Frère Ulric, à Arthabaska: "Droit, rond, l'oeil scrutateur, comme il convient à un chef surveillant, gras et haut de couleur, comme tout méridionnal qui n'a jamais pris de thé, le Frère Théodomir trônait à la salle d'études et en récréation avec tout le sérieux que requéraient ses fonctions; mais sous sa capote de gendarme, on sentait alors comme aujourd'hui son coeur d'or."

Les successeurs religieux du Frère Théodomir, à la direction de l'école Larocque, ont été les Frères Victorus, Nazaire, Patrice, Nicolas, Gédéon, Charles-Edouard, Octave, Raymond, Alphonse, Louis-Alphonse, Jean-Félix, Honoré, Léandre, Jean et Jean-Marie.

Ces personnages et leurs collègues ont marqué la petite histoire des écoles où ils ont oeuvré, mais il en est un dont le doyen de la faculté des Sciences de l'Université de Sherbrooke en 1955, M. Armand Crépeau, disait: "Il a parlé assez fort pour qu'on l'entendît à travers toute la province". Il s'agit du Frère Théode, bien sûr. Le doyen Crépeau, disait que le Frère Théode était l'homme le mieux connu par la population de Sherbrooke dans le domaine des mathématiques. M. Crépeau s'amuse à le décrire comme un homme qui n'arrêtait jamais de parler et qui se trouvait partout où l'on parlait de patriotisme et d'éducation. "Si vous le rencontrez dans la rue, en compagnie de quelqu'un, écrivait M. Crépeau, vous le verrez gesticuler abondamment et vous pouvez être certain qu'il parle de ses élèves et de ses cours."

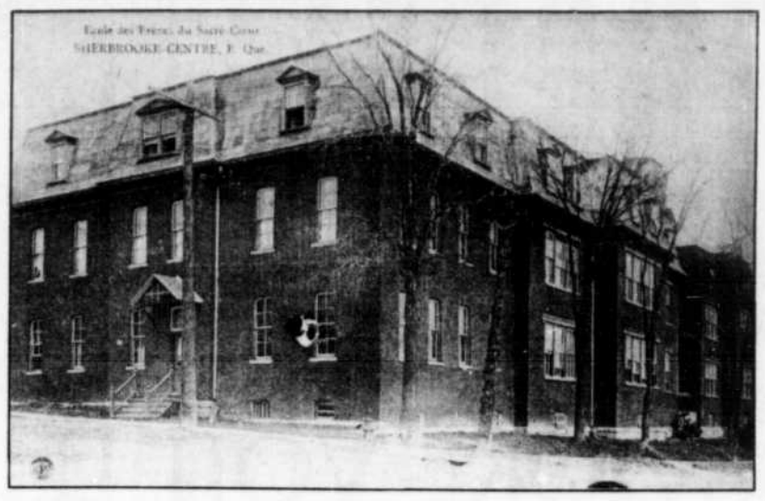
Ce portrait unique du Frère Théode ajoute à ce que l'histoire en dépeint généralement: c'est lui qui a fondé à l'Ecole supérieure une 13e année donnant accès aux universités à des étudiants qui devaient en sortir avec des maîtrises et des doctorats. C'est aussi grâce à lui que l'Ecole supérieure a ensuite commencé à offrir des cours universitaires de sciences avant même la naissance de l'Université.

Une dizaines de Frères du Sacré-Coeur sont ensuite partis pour la faculté des Sciences quand l'Université est née.

De cette période, plusieurs noms rappellent encore des souvenirs, entre autres ceux des Frères Eloi Loubier, Maurice Desfossés et Léo Martel.

"A cette époque, nous étions à peu près partout, en éducation", se rappelle aujourd'hui le frère Fernand Barabé.

La société estrienne tout entière avait bénéficié des services des Frères du Sacré-Coeur et plusieurs éprouvaient sans doute les sentiments que Mgr Paul LaRocque confiait, en 1921, dans une lettre adressée à la communauté à l'occasion de son centenaire: "Je suis heureux, disait Mgr LaRocque, de donner publiquement le témoignage de la haute estime que j'ai pour les bons Frères du Sacré-Coeur qui depuis longtemps dans ma ville épiscopale, comme partout ailleurs, se sont acquis mon admiration pour l'oeuvre admirable qu'ils poursuivent avec tant de succès à la grande satisfaction de tous les intéressés".



L'école Sacré-Coeur, telle qu'elle se présentait de 1882 à 1935, avant la construction de l'édifice actuel, sis à l'intersection des rues Ball et Gillespie.

Glanures

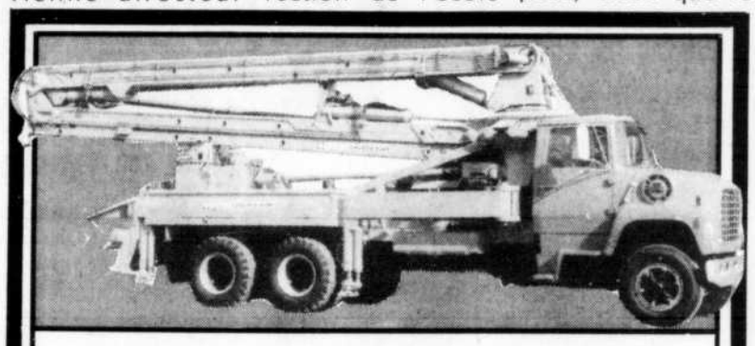
Certaines glanures permettent de constater que c'est le Frère Francis qui a ouvert l'école de Coaticook et le Frère Symphorien qui a fondé l'école Sacré-Coeur, de Sherbrooke. Le Frère Octavius fut directeur de l'école Sacré-Coeur pendant neuf ans; il devait ensuite devenir le Provincial des Frères du Sacré-Coeur et se trouver à la tête de la maison d'Arthabaska. A son sujet, Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, disait qu'il le ferait vicaire général s'il était membre de son clergé. Le Frère Octavius est mort d'une crise cardiaque en 1925.

Le Frère Sévérien,

Hommages au journal La Tribune pour ses 75 ans de progrès!

Le Prohon inc.
Réfrigération
Climatisation
6171, boul. Bourque
Rock Forest, Québec
J1N 1A2
(819) 864-4255
722, rue Principale
Granby, Québec
J2G 2Y4
(514) 378-1500

Le bon choix. YORK. Chauffage et climatisation
LES SPÉCIALISTES DE L'ÉNERGIE
116532

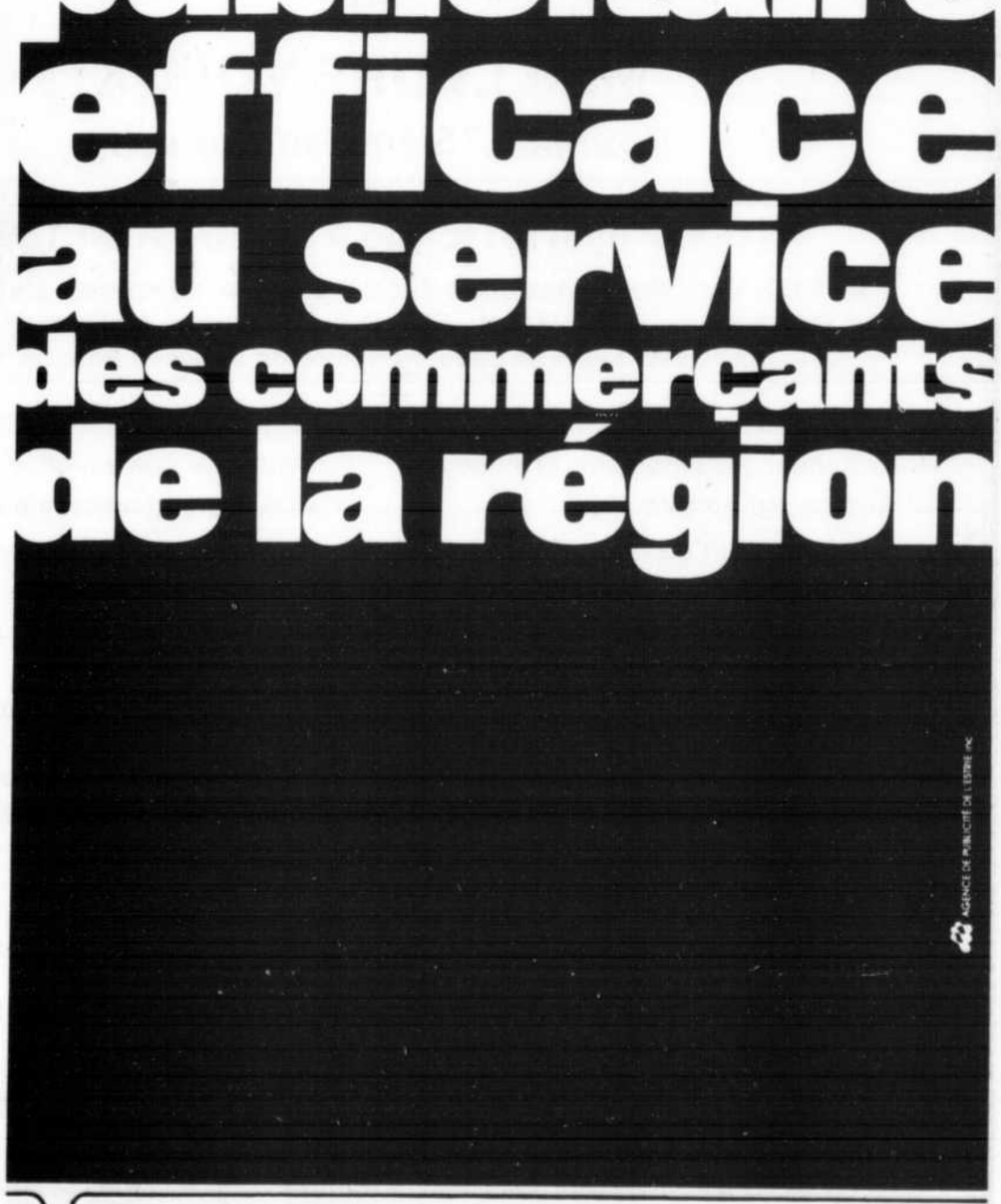


Témoigner de l'histoire des Cantons de l'Est, depuis 75 ans, La Tribune y contribue quotidiennement.
Félicitations!
Nous vous offrons maintenant
LE SERVICE DE POMPAGE DE BETON.



Béton Aimé Côté Ltée
USINE ET BUREAU
334, QUEEN, LENNOXVILLE
A VOTRE SERVICE DANS UN RAYON DE 35 MILLES
(819) 569-9916
116531

LA TRIBUNE
Un véhicule publicitaire efficace au service des commerçants de la région



BUREAU & BUREAU inc
SHERBROOKE: 600, Galt Ouest ASBESTOS: 566, 1 Avenue
117596

En opération au Centre-Ville de Sherbrooke depuis 1908, les Produits American Biltrite ont grandement contribué à l'essor économique de la région Estrienne. Fabricant renommé de produits industriels en caoutchouc, de sous-produits destinés aux manufacturiers de chaussures ainsi que des produits de couvre-plancher, à multiples usages, ses produits sont distribués à travers tout le Canada et même à l'étranger.

Ses investissements réguliers et constants dans la recherche et le développement de nouveaux produits ainsi que dans l'achat d'équipements de plus en plus sophistiqués ont permis d'assurer une stabilité d'emploi à ses 350 travailleurs d'aujourd'hui et ont constitué, par le fait même un apport économique important à notre région.

AMERICAN BILTRITE (CANADA) LTD.
PRODUITS AMERICAN BILTRITE LTÉE

200, rue Bank Sherbrooke, Québec J1H 4K3
(819) 566-6660 Télex: 058-36122
117631



LE COLLÈGE DE SHERBROOKE VOIT LE JOUR EN '68

par Michel Rondeau

Le Collège de Sherbrooke, est né officiellement en 1968, quelques années à peine après la Régionale de l'Estrie.

En 1965, après l'adoption de la loi 21 sur la création des collèges d'enseignement général et professionnel, était mise en place la Mission d'implantation des collèges, qui allait donner lieu à la création de comités provisoires dans les milieux. Dès 1965, apparaissait une figure qui allait devenir familière aux Sherbrookois, celle de M. Robert Sabourin, qui faisait partie de la Mission d'implantation et qui allait être subséquemment le premier directeur général du Collège de Sherbrooke.

Fin 1966, début 1967, était créé le comité provisoire estrien, dans lequel se joignaient plusieurs établissements désireux d'étudier la possibilité de former ensemble le futur collège. L'Ecole normale de garçons, l'Institut de technologie, l'Ecole normale de filles, le Collège classique des Filles de la Charité du Sacré-Coeur, les trois écoles d'infirmières des hôpitaux sherbrookois d'alors, le Séminaire de Sherbrooke, les externats classiques d'Asbestos et de Magog, l'Ecole d'aide sociale des Soeurs du Bon-Conseil, située à l'école Camirand, l'Ecole de métiers d'Asbestos étaient tous représentés autour d'une même table. C'est M. Jean-Guy Archambault, professeur de géographie de l'Ecole normale, qui présidait le comité provisoire. Il allait devenir le premier registraire du Collège de Sherbrooke.



Michel Normandin

Au cours des laborieux travaux du comité provisoire, se retirèrent le Séminaire de Sherbrooke et les externats classiques, ainsi que l'école d'infirmières du Sherbrooke Hospital. Quand le Collège reçut sa charte en 1968, il réunissait l'ancienne Ecole normale de l'Estrie, les écoles d'infirmières de St-Vincent-de-Paul et de l'Hôtel-Dieu, l'Ecole des métiers d'Asbestos, l'Ecole d'aide sociale des Soeurs du Bon-Conseil et l'Institut de technologie.

Démarrage

Les premières chartes collégiales ont été émises en 1967, mais le Collège de Sherbrooke ne devait recevoir la sienne que l'année suivante. Les programmes du collégial étaient cependant déjà disponibles et l'Institut de technologie obtenait dès lors le mandat d'offrir le programme de techniques de laboratoire médical. L'Ecole normale, pour sa part, offrait, en 1967-1968, le nouveau programme d'enseignement général à plus de 200 élèves.

L'émission de la charte du Collège de Sherbrooke à l'été 1968 était accompagnée de la nomination des 5 premiers membres du conseil d'administration: les représentants du milieu socio-économique. M. Michel Normandin, doyen de la faculté des Sciences de l'Université de Sherbrooke, était le premier président du conseil d'administration du Collège.

Dès lors, les travaux se sont précipités. L'été n'était pas trop long pour intégrer les personnels des établissements qui disparaissaient, embaucher tout le nouveau personnel, dont plusieurs jeunes diplômés, définir l'organisation, examiner les demandes d'admission qui étaient déjà parvenues à l'Ecole normale et à l'Institut de technologie, annoncer l'ouverture du Collège et nommer un directeur général.

La Tribune...
à son administration
et à son personnel,
nos plus chaleureuses félicitations
à l'occasion de ce

1910 **75e** 1985

anniversaire.

Carrefour Voyages
CARREFOUR DE L'ESTRIE
SHERBROOKE
Permis du Québec.

(819) 563-7131

116927

FÉLICITATIONS A LA TRIBUNE ET MEILLEURS VOEUX

Pour son 75ième anniversaire

Trust Royal fut fondé à Montréal en 1899

En 1957, Trust Royal s'installe à Sherbrooke pour mieux desservir l'Estrie. La plus importante société de fiducie au Québec et au Canada offre aux particuliers une gamme complète de services financiers.

- Planification successorale
- Exécuteur testamentaire et fiduciaire
- Gestion de portefeuille
- Administration des placements
- Sociétés de portefeuille
- Fiducies non testamentaires
- Planification financière personnelle et consultation
- Fiducie familiale
- Comptes d'épargne et comptes de chèques
- Comptes d'épargne et comptes de chèques en dollars américains
- Comptes de chèques à intérêt quotidien
- Service Select intersuccursales
- Guichets automatiques
- Service Trust Royal "60"
- Certificats de placement garanti
- Fonds de placement
- Crédit à la consommation
- Marge de crédit aux particuliers
- Carte en or "American Express"
- Régimes enregistrés d'épargne-retraite
- Régime enregistré d'épargne-retraite autogéré
- Régime enregistré d'épargne-retraite à gestions de portefeuille
- Régimes enregistrés d'épargne-logement
- Rentes à terme fixe
- Fonds enregistrés de revenu de retraite
- Prêt hypothécaire REER
- Prêts hypothécaires
- Comptes de placement garanti en dollars américains

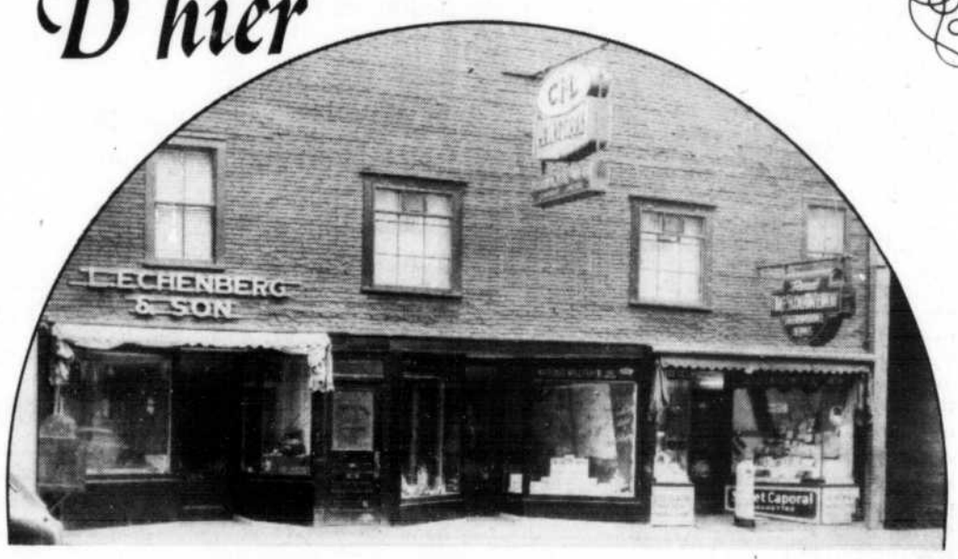
Trust Royal offre aussi des services complets aux sociétés et entreprises.

25 Wellington Nord
Sherbrooke, Qué.
J1H 5B3
Tél.: (819) 569-9371

TRUST ROYAL
Services financiers

116518

D'hier



1897 *90 ANS DE SERVICE AU CENTRE-VILLE* 1985



à aujourd'hui

Décor N.W. détient probablement un record de ténacité parmi les commerces de Sherbrooke, et ce au 156, rue Wellington nord. La boutique a pignon sur rue depuis 1897.

De débuts très modestes de marchand de peinture et papier peint sous les noms successifs de Kerr & Fost, The National Wallpaper & Paints Ltd, Décor N.W. Ltée est un commerce à multiple discipline orienté vers la décoration intérieure avec décorateur-ensembliers au service de notre clientèle.

Magasin à plusieurs étages, Décor N.W. Ltée offre un choix de produits de qualité et d'exclusivités avec experts dans chaque domaine.



DÉCOR NW LTÉE

156, Wellington nord, Sherbrooke, 565-8484

116949



Le campus du Collège de Sherbrooke, avant la construction du Centre d'activité physique et du pavillon 2.

DÉBUT PLEIN DE REBONDISSEMENTS

par Michel Rondeau

Robert Sabourin devait, comme on l'a vu, être le premier directeur général du Collège de Sherbrooke, qu'il allait diriger jusqu'en novembre 1976.

Ensuite, au terme d'un concours ouvert pour le remplacer, devait être nommé M. Josée Leroux pour trois mandats, les deux premiers étant de trois ans et le troisième, de cinq ans. M. Leroux, cependant, a été terrassé par la maladie à peine 10 jours après avoir obtenu son troisième mandat, le matin même où les enseignants du Collège décidaient de débrayer pour protester contre l'application de la loi 111, qui obligeait les enseignants déjà en débrayage à rentrer au travail sous peine de sanctions sévères. La première journée de l'application de la loi, les enseignants étaient restés au travail, mais ils débrayaient le lendemain.

M. Leroux a connu une convalescence de plus d'un an, au cours de laquelle le conseil d'administration avait confié la direction du Collège, par intérim, à M. René Aubry, directeur des services pédagogiques. La convalescence de M. Leroux n'étant toujours pas terminée au printemps 1984, le conseil décidait finalement de retirer le mandat du directeur général et d'ouvrir un concours pour en nommer un nouveau et M. Paul Gervais, alors secrétaire général du Collège, accédait ainsi au poste de directeur général en juin 1984.

L'été 1968

L'été 1968 avait été plein de rebondissements. Quand le Collège devait ouvrir en septembre, il fallait prévenir, au beau milieu de l'été, les élèves désireux de le fréquenter; certains avaient déjà un dossier à l'Ecole normale ou à l'Institut de technologie, d'autres n'avaient pas encore bougé.

Pour ajouter du piquant à l'histoire, il s'était déclenché une grève des Postes qui empêchait les responsables de rentrer en communication par écrit avec les élèves intéressés. Une équipe composée de quelques personnes, dont M. René Aubry, alors professeur de l'Ecole normale, et quatre secrétaires surnuméraires avait dû se rendre dans les villes environnantes, à Asbestos, à Drummondville par exemple, pour téléphoner aux candidats du collégial, vérifier s'ils désiraient toujours entrer au Collège et les prévenir de la rentrée en septembre.

Etonnamment, malgré la quantité de travail qui devait s'abattre à tous les points de vue, les classes avaient commencé pile en septembre et sans retard, dit M. René Aubry aujourd'hui.

Mais on n'en était pas au bout des peines: vers la mi-août, un beau matin, les gens du Collège apprenaient par le journal que le Collège de Sherbrooke organiserait l'enseignement collégial à Granby pour l'année 1968-1969! C'était à quelques semaines à peine du début des classes.



Robert Sabourin

Encore une fois, une équipe filait vers l'extérieur pour abattre le boulot qui se présentait. A Granby, MM. Jean-Guy Archambault et René Aubry trouvaient cependant des dossiers déjà préparés par le directeur des études de l'école secondaire Sacré-Coeur de Granby sur les élèves désireux de s'inscrire au futur Collège de Granby. En un après-midi, l'équipe inscrivait, séance tenante, 300 élèves convoqués par téléphone et formait 8 classes.

Le gouvernement n'avait pas voulu donner à Granby son collège, dans un premier temps, mais pressé par les politiciens du milieu, il avait finalement, à la toute dernière minute, consenti à y accorder un campus dépendant du Collège de Sherbrooke. Ce campus a gagné son autonomie en 1981.

C'était une ère de changements, bouillonnante d'activités et d'idées, une époque où le corps professoral était d'une jeunesse jamais revue depuis, un temps où les bâtisseurs avaient tout à faire.

Déménagements

Logé d'abord dans l'ouest, à l'école normale, avec, à côté, la résidence des collégiens, le Collège a dû, dès 1969, acquérir les propriétés des Filles de la Charité du Sacré-Coeur, déménageant tout le secteur des sciences humaines à l'Ecole normale des filles, rue Terrill, devenu le pavillon 3 du Collège. A ce moment, la résidence de l'est, à côté du pavillon 3, était celle des filles et celle de l'ouest, l'actuel édifice administratif de la Régionale, à côté de l'Ecole normale des garçons, était la résidence des garçons.

Les filles qui étudiaient en sciences et les garçons qui étudiaient en sciences humaines devaient alors voyager matin et soir pour se rendre à leurs cours.

L'accroissement de la clientèle et les difficultés d'organisation obligèrent bientôt à développer tout le campus de l'est. Au début des années 1970, après avoir acquis l'édifice de l'Ecole normale des filles, du collège classique du Sacré-Coeur, l'école St-Sacrement, le Collège y emménageait, abattait ensuite deux autres vieux édifices à côté de l'actuel pavillon 5 et élevait les pavillons 1 et 2 sur leur emplacement.

Félicitations et longue vie à La Tribune!

Responsable d'une longue tradition d'information de qualité en Estrie.

D'UN AMI DE MONTRÉAL

48831

ENVELOPPE MONTREAL INC.
645 STINSON, ST. LAURENT, QUE. H4N 2L6
(514) 331-7110
Hubert Pariseau
47126

Félicitations!

Tout comme nous, qui célébrons cette année notre 75e anniversaire de service à la population, le quotidien La Tribune peut se réjouir d'avoir été pour tous un exemple de persévérance et de fidélité en sa mission de témoin de notre histoire à tous.

Longue vie à La Tribune et que les années fructueuses se succèdent jusqu'au centenaire!

CENTRE HOSPITALIER ST-VINCENT-DE-PAUL

116060

Félicitations!
Roger Vaillancourt
CONSEILLER DE
Lucien Lévesque Inc.
ÉTABLIE DEPUIS 1956
Bur: (514) 323-0581 (Montréal)
Rés.: (819) 837-2547 (Waterville)
"Iswatts": 1-800-361-1292
Calendriers, articles publicitaires, cadeaux exclusifs, décalques, allumettes, stylos, porte-clés, etc.
9960, Des Récollets, Montréal nord, Qué., H1H 4E5
C.P. 332, Waterville, Qué. J0B 3H0
48855

A l'occasion du 75e anniversaire de la tribune

Le Groupe GAILURON veut rendre hommage aux artisans et artisanes de cet important quotidien pour leur apport exceptionnel au monde de l'information

Bravo et bon anniversaire!

GAILURON
LAROCHELLE & FRERES
(Sherbrooke)
Division Multi-Marques Inc.
116700

Bishop's University

Au service des Cantons de l'Est depuis plus de 140 ans



Pour de plus amples renseignements:
Le Bureau de liaison
Bishop's University
Lennoxville, Québec, J1M 1Z7
(819) 569-9551, aucuns frais 1-800-567-2792
115718

DÉVELOPPEMENT DES HÔPITAUX À SHERBROOKE

LES SOEURS GRISES OMNIPRÉSENTES

par Stéphane Lavallée

Même John Griffith, son Honneur le maire de Sherbrooke, s'est déplacé pour accueillir, en compagnie d'une foule qu'on dit imposante, ces quatre valeureuses Soeurs Grises parties de St-Hyacinthe et venues prendre possession de l'Hospice du Sacré-Coeur, un bâtiment plus ou moins adéquat, situé en bordure de la route menant à Lennoxville, et destiné à recevoir les malades, les vieillards et les orphelins.

C'est le 21 avril 1875 et les religieuses répondent ainsi à l'appel lancé par **Mgr Antoine Racine**, premier évêque de Sherbrooke. **"Tous avaient eu hâte,** rappelle La Tribune dans son édition du 29 novembre 1930, **de souhaiter la bienvenue à ces Filles de la Vénérable Mère D'Youville, qui venaient elles-mêmes pour se dévouer au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ et mettre au service de la charité leurs vies, leurs travaux, leurs dévouements."**

Et si leurs costumes ne sont dorénavant plus promenés dans les corridors des institutions hospitalières, les Soeurs Grises auront tout de même été omniprésentes pour assurer le développement des soins de santé à Sherbrooke. D'abord à l'Hospice du Sacré-Coeur, devenu ensuite l'Hôpital D'Youville, elles assumeront également la direction de l'Hôpital Civique de la municipalité, menant aussi les démarches qui aboutirent à l'établissement de l'hôpital général St-Vincent-de-Paul.

Dans une société qui n'avait pas encore vécu sa révolution tranquille, bien avant que l'Etat ne se charge de l'administration des soins de santé, les Soeurs Grises répondaient tantôt à l'appel de l'évêque en place ou à celui du conseil municipal.

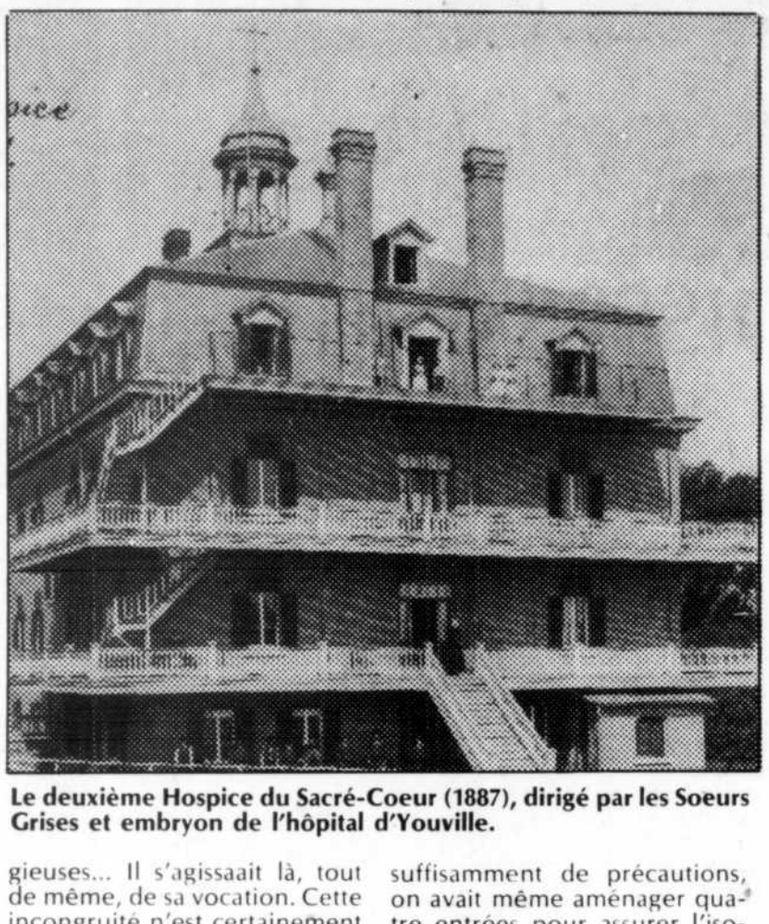
Disposant d'outils rudimentaires, qu'on regarde aujourd'hui en passant au musée, mais déterminées à assurer le mieux-être de la collectivité, les religieuses avaient déjà contribué, au début des années 1900, au maintien et à l'établissement de centres hospitaliers adaptés aux besoins du temps, ces pierres d'assises de l'actuel réseau de soins de santé.

Décembre 1887: douze ans après être débarquées à Sherbrooke, les Soeurs Grises emménagent dans un nouvel édifice, rue Belvédère, l'embryon de ce qui devenait ensuite l'hôpital d'Youville. Cette relocalisation n'allait cependant pas ralentir le rythme d'intervention des Soeurs de la Charité qui, même abritées dans un endroit plus vaste qu'auparavant, se lancent sur les chemins, visitant pauvres et malades à domicile, ne manquant pas l'occasion, d'un autre côté, de frapper à la porte des mieux nantis afin de réclamer quelconque don...

Sans doute inspirés par le dévouement des religieuses, les membres du conseil municipal de Sherbrooke réclamaient leurs services à la fin de l'année 1888, leur confiant alors la direction de cette "maison des picotés", ce qui constituait rien de moins que l'hôpital Civique de la ville, une résidence nullement adaptée pour le traitement des maladies contagieuses... Il s'agissaait là, tout de même, de sa vocation. Cette incongruité n'est certainement pas étrangère à l'abandon de l'oeuvre par les Soeurs Grises, en 1891, celles-ci préférant confiées la direction de l'établissement à des particuliers.

Or, en 1917, l'administration municipale allait faire appel aux religieuses une autre fois. Et l'invitation était de nouveau honorée, les Soeurs de la Charité retournant dès lors au chevet des contagieux pour finalement établir résidence à cet endroit, cinq ans plus tard, en 1922.

La scarlatine, la diphtérie, la variole, la grippe espagnole lors de la marquante épidémie de 1918; autant de maladies fortement menaçantes au début du siècle. Craignant la contagion comme la peste, les autorités n'allaient ménager aucun effort pour isoler les patients et, dans cette veine, le nouvel hôpital Civique, inauguré en 1929, rue Drummond (qui allait devenir la rue Galt), compte une couple d'innovations soulignées avec grande fierté à l'époque. Le directeur du Service provincial de l'hygiène à ce moment, le Dr Alphonse Lessard, ne manquait pas alors de féliciter l'administration municipale pour l'installation d'une buanderie moderne qui permettait le blanchissage sur place de toute la lingerie, évitant ainsi de répandre la maladie à l'extérieur de l'immeuble. Et que dire du mur de vitre placé entre le choeur et l'assistance, dans la chapelle du complexe hospitalier... Puisqu'on ne prend, dit-on, jamais suffisamment de précautions, on avait même aménager quatre entrées pour assurer l'isolement de l'édifice: les malades, médecins, fournisseurs et membres du chapelin n'entraient pas par la même porte...



Le deuxième Hospice du Sacré-Coeur (1887), dirigé par les Soeurs Grises et embryon de l'hôpital d'Youville.

Autre époque, autres besoins: les progrès de la médecine allaient rapidement permettre, dès le début des années 50, de traiter les maladies contagieuses dans les hôpitaux existants, sans nécessité de placer les patients en quarantaine. En 1951, la Ville de Sherbrooke loue alors son hôpital Civique au gouvernement provincial qui en faisait la toute première Unité sanitaire du comté de Sherbrooke.

Les Soeurs Grises quitteront donc l'endroit mais, pas très loin, elles contribuent presque en même temps au développement de l'Hospice du Sacré-Coeur, un établissement qui n'aura pas toujours porté véritalement son nom, recevant plus que les vieillards et enfants démunis. Jusqu'en 1909 tout au moins, au moment de l'ouverture de l'hôpital St-Vincent-de-Paul, on y accueille aussi les malades.

Depuis 1922 déjà, l'Hospice du Sacré-Coeur n'est plus situé en bordure du chemin de Lennoxville et lorsque l'établissement passera à l'administration laïque, en 1969, on remplacera jusqu'à son nom afin d'honorer plutôt la mémoire de Marguerite d'Youville, fondatrice de la communauté des Soeurs Grises. L'hôpital d'Youville est encore là, coin Belvédère et McManamy.

Hôpital St-Vincent

Plus tôt, au tout début des années 1900, c'est apparemment la crainte du **Mgr Paul Larocque**, le successeur de Mgr Antoine Racine, de voir les catholiques aller réclamer des soins au Sherbrooke Protestant Hospital, ouvert depuis 1896, qui le pousse à insister auprès des Soeurs de la Charité afin qu'elles agrandissent l'Hospice du Sacré-Coeur ou fassent construire un établissement distinct. Cette dernière éventualité sera finalement retenue par la communauté, non pas sans plusieurs questionnements et, avec autant d'interrogations, on s'est longuement demandé quel site allait parfaitement convenir pour l'hôpital St-Vincent-de-Paul.

A la fin, le choix est posé sur la propriété Worthington-Branswell, en bordure de la rue Bridge (devenue ensuite la rue King est). C'est la proximité de la voie électrique et de l'église St-Jean-Baptiste qui convainc les Soeurs d'acquérir cet emplacement au coût de 14,700 $. On y contruira alors, à partir de 1906, la rotonde de l'actuel hôpital, en plus de deux premières ailes, pour une somme dépassant légèrement les 164,000 $. Au printemps 1909, le centre hospitalier St-Vincent-de-Paul accueille donc ses premiers patients et Sherbrooke compte alors sur deux hôpitaux généraux pour répondre, de part et d'autre, aux catholiques et aux protestants...

Car à la fin des années 1800, un groupe d'anglophones sherbrookois fondaient le Sherbrooke Protestant Hospital dont le premier emplacement se trouvait dans l'est de la ville, juste en face des terrains de l'Exposition, rue Parc, là où se situe maintenant le Cégep de Sherbrooke. Parmi les fondateurs de l'institution, des noms aussi éloquents que R.W. Heneker, Andrew Paton et John McIntosh, tous trois ayant été, à un moment ou l'autre, maire de Sherbrooke.

Malgré l'influence qu'ils exercaient certainement, leurs démarches allaient s'avérer de longue haleine, une douzaine d'années séparant l'obtention de la charte de l'hôpital et l'ouverture effective de l'établissemnt, en juillet 1896. Cinquante-cinq ans plus tard, en 1951, on inaugure le Sherbrooke Hospital de la rue Argyle, où il se trouve toujours présentement.

Paradoxalement, en même temps qu'elles auront contribuer, au fil des ans, au développement des institutions hospitalières à Sherbrooke, les Soeurs Grises ont soulevé un certain mécontentement au sein du corps médical alors qu'elles dirigeaient les destinés du St-Vincent-de-Paul, étant les seules membres de la corporation formée en 1914, cinq ans après l'ouverture de l'institution. Des médecins supportent bien mal cette exclusivité des pouvoirs et parmi eux se trouve le Dr J.-Emile Noël. Insatisfait, il fondera l'hôpital Noël, établissement qui ouvre ses portes en 1917, et qui devient par la suite l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke, l'institution connaissant un essor marqué au début des années 40, sa capacité d'accueil atteignant les 250 lits, en plus d'un sanatorium de 350 places.

SHERBROOKE TRUST

De par le dynamisme de ses dirigeants et de ses employés, le quotidien LA TRIBUNE a su rendre à ses lecteurs, au cours de ses 75 ans d'histoire, une image fidèle de l'activité régionale. C'est avec mérite qu'en ce 75e anniversaire, LA TRIBUNE s'est vu décerner le titre de "L'ENTREPRISE DE L'ANNEE".

SHERBROOKE TRUST
AU SERVICE DE L'ESTRIE DEPUIS 1874

Sherbrooke Trust est une filiale de Trust Général du Canada. 116701

TAS PAGETTE

est fière de s'associer à La Tribune dans la célébration de son 75e anniversaire, et lui formule ses meilleurs voeux de succès pour l'avenir.

- Service d'appels téléphoniques
- Radiocommunications
- Téléappel Pagette (avec sélecteur personnel)
- Télécommunications
- Guet d'alarme

Pour de plus amples renseignements:

260, rue Ball - Sherbrooke - 563-2244

Liliane Martel, directeur général

Plus de trente ans dans le domaine

117297

Nous sommes fiers de présenter la collection Audi 5000 de 1985.

Elles n'attendent que vous.

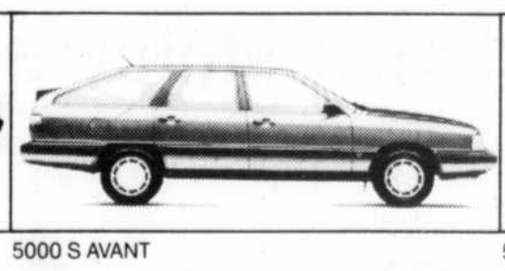
Chaque modèle offre un mélange unique de caractéristiques luxueuses et de performances routières... et répond à des exigences et à des modes de vie particuliers. Nous vous aiderons à choisir votre nouvelle Audi dès aujourd'hui.



5000 CD TURBO



5000 S



5000 S AVANT



5000 S TURBO DIESEL

AUDI

A l'avant-garde du génie automobile.

SHERBROOKE AUTOMOBILE INC.

2959 ouest, rue King, Sherbrooke

Tél.: 569-9111

Félicitations à l'équipe de notre quotidien!

116901

L'ESTRIE, RÉGION AVANT-GARDISTE


Albert Painchaud

par Stéphane Lavallée

Des patients couchés sur des civières dans les salles d'attente des hôpitaux, pendant des jours et des semaines, voire des mois, ce ne sont pas des situations qu'on aura vécues fréquemment en Estrie. En fait, dans la région, on a rapidement été doté d'infrastructures hospitalières relativement bien adaptées aux besoins de la population locale. "L'Estrie, dira Albert Painchaud, directeur général du Conseil régional de la Santé et des Services sociaux, a toujours été le site, du moins entre 1960 et 1985, d'expériences et de projets novateurs."

Pourquoi? "Parce qu'il y a une sorte de dynamisme ici", répond celui qui dirige le CRSSSE depuis février, bien peu de temps après la fondation de l'organisme. "On trouve ici, explique-t-il, un besoin d'aller toujours plus loin, et on tient à l'organisation des services, comme le démontre les nombreux centres hospitaliers dans la région."

Les communautés religieuses, notamment les Soeurs de la Charité (Soeurs Grises), venues de St-Hyacinthe, ont procédé ici à la première organisation des soins de santé et des services sociaux, bien avant qu'on ait un ministère des Affaires sociales... Or, au début des années 60, les religieuses commencent à quitter progressivement les institutions qu'elles ont souvent fondées ou, tout au moins, dont elles ont assuré la direction pendant nombre d'années.

La décennie 1960-70 constitue une période de brassage d'idées, de réflexions, de remises en question dans le domaine des soins de santé et des services sociaux, tout comme le milieu de l'éducation vivra des moments semblables, à peu près à la même époque.

C'est le moment de cette vaste Commission d'enquête qui accouchera du rapport Castonguay-Nepveu, le document à l'origine de la loi sur l'assurance-maladie, adoptée en 1970, et de la loi sur les services de santé et les services sociaux votée l'année suivante. De là aussi la création d'un seul ministère québécois pour régir les activités dans ce domaine, effaçant ainsi le ministère de la Santé et celui de la Famille et du bien-être.

On a parfois laissé entendre qu'il s'agissait d'une pure coïncidence si le rapport Castonguay-Nepveu recommandait certaines modifications déjà appliquées dans la région estrienne. "Je pense, soutient de son côté Albert Painchaud, qu'il y a eu beaucoup d'inspiration à partir de l'expérience estrienne."

En fait, il faut savoir que déjà, dans la région, on avait organisé, au début des années 60, le Comité de planification des services de santé des Cantons de l'Est, une initiative locale qui a finalement servi d'expérience-pilote en vue de la réorganisation du mode de fonctionnement des hôpitaux québécois. Ce premier pas allait d'ailleurs mener, dès 1965, à la formation des centres locaux de santé, un type d'établissements offrant des services généraux et dont l'esquisse avait d'abord été imaginée en Estrie. Et c'est précisément à Sherbrooke qu'allait naître le premier Centre local de services communautaires du Québec, le CLSC SOC.

La décennie 1970 allait donc être marquée dans cette veine, voyant une spécialisation accrue des services en même temps qu'une rationalisation de ceux-ci. Les hôpitaux où on voulait jadis offrir tous les services sont de plus en plus oubliés...

Après le temps des "vaches grasses" des années précédentes, c'est maintenant période d'austérité et, une fois de plus, l'Estrie marquera le pas. Le ministre des Affaires sociales Denis Lazure lancera dans la région, en 1976, de même qu'au Saguenay Lac St-Jean, une expérience-pilote visant un accroissement marqué des pouvoirs pour le CRSSSE. "Le but, signale le directeur général du Conseil régional, c'était que les décisions régionales ne proviennent plus en ligne directe de Québec. Cela se situait dans la continuité historque. Le ministre Lazure avait constater une disponibilité en Estrie pour ses expériences novatrices."

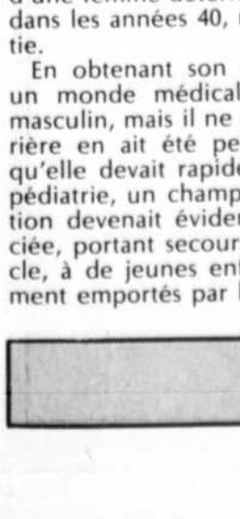
Expérience concluante, s'il faut se fier aux décisions gouvernementales de 1980 alors que l'ensemble des structures régionales du Québec se voient doter de pouvoirs décisionnels notables.

Et maintenant, le nouveau défi à la mode dans le secteur des soins de santé et des services sociaux: "Faire mieux avec moins". L'avenir forgera le reste de l'histoire...

PREMIÈRE FEMME MÉDECIN EN 1947

Jeanne-Marcelle Dussault n'allait pas devenir une secrétaire de député ou de ministre, comme le souhaitaient apparemment son père et sa mère. Non, elle allait plutôt opter pour la médecine, devenant par ailleurs, en 1947, âgée de 27 ans, la première femme des Cantons de l'Est a décrocher un doctorat dans cette discipline.

Membre d'une famille de quatorze enfants, qui formait tout un orchestre car la musique y était omniprésente, Jeanne-Marcelle Dussault avait d'abord songé à devenir garde-malade, tout comme ses huit soeurs. Mais, d'études en études, complétant notamment son cours classique, y joignant des cours de perfectionnement en anglais, n'hésitant pas, même, à poursuivre un stage en Angleterre, le Dr Dussault est sortie de l'Université de Montréal, diplôme en poche.


Jeanne-Marcelle Dussault

Fille de Joseph et Marie-Ange Dussault, Jeanne-Marcelle a grandi dans la ville de l'amiante même si elle ne devait jamais retourner s'y établir pour pratiquer sa profession. Femme intelligente et déterminée, elle choisit d'ajouter constamment des cordes à son arc, étudiant entre autres la psychiatrie infantile à l'Université Catholique d'Amérique, à Washington, la capitale américaine. Auparavant, son ambition l'avait menée à l'Université Harvard de Boston.

Pédiatrie, psychiatrie, gériatrie, Jeanne-Marcelle Dussault allait explorer toutes ces avenues de la pratique médicale professionnelle, passant d'une institution à l'autre pour terminer sa carrière à Montréal où elle offrait ses services d'aide aux couples en instance de divorce.

Son cheminement l'a aussi conduite à Sherbrooke, alors qu'elle approchait la quarantaine, pour intervenir auprès des personnes âgées pendant trois ou quatre ans, à l'hôpital d'Youville.

Décédée en avril 1982, alors qu'elle était âgée de 62 ans, Jeanne-Marcelle Dussault laisse à ses proches le souvenir marquant d'une femme déterminée que les préjugés, dans les années 40, n'ont nullement ralentie.

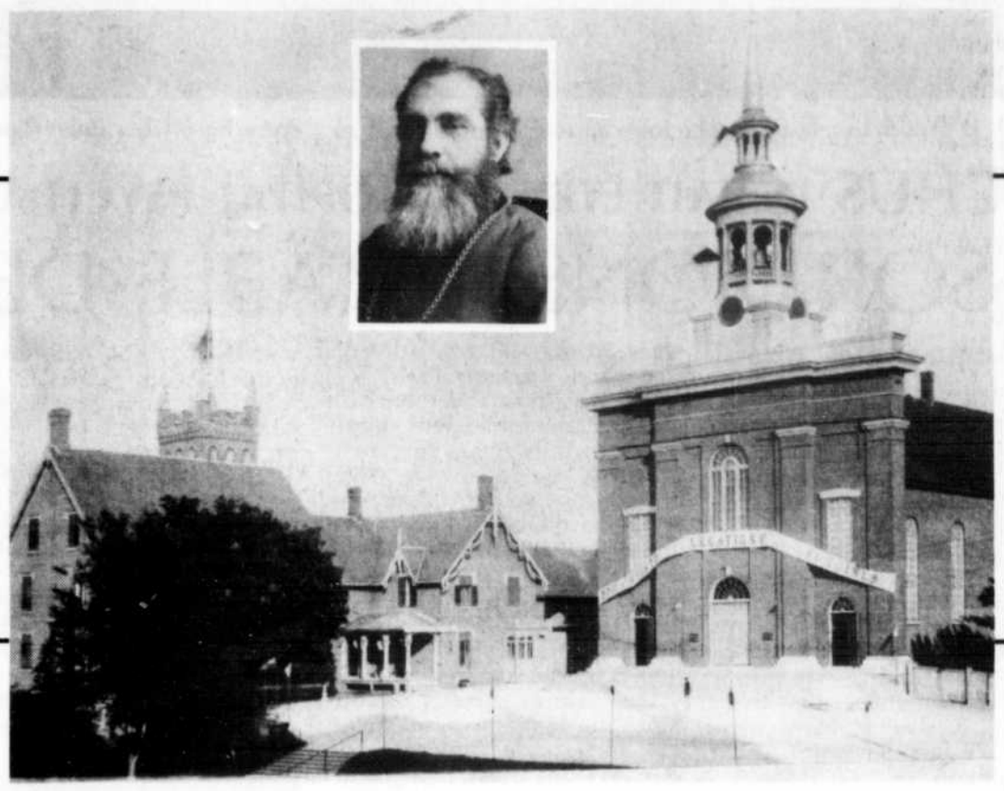
En obtenant son doctorat, elle infiltrait un monde médical très majoritairement masculin, mais il ne semble pas que sa carrière en ait été perturbée, d'autant plus qu'elle devait rapidement s'intéresser à la pédiatrie, un champ d'activités où son action devenait évidemment plus qu'appréciée, portant secours, au milieu de ce siècle, à de jeunes enfants encore fréquemment emportés par la maladie...

1910

Sa Sainteté Pie X
Saint Pie X, né Joseph Sarto
264ème successeur de Pierre

Son Excellence Monseigneur Donato Sbaretti
Archevêque titulaire d'Ephèse
Délégué apostolique au Canada

Son Excellence Monseigneur Paul Larocque
2ème évêque de Sherbrooke



36 ans après sa fondation (1874) le diocèse se présente ainsi:

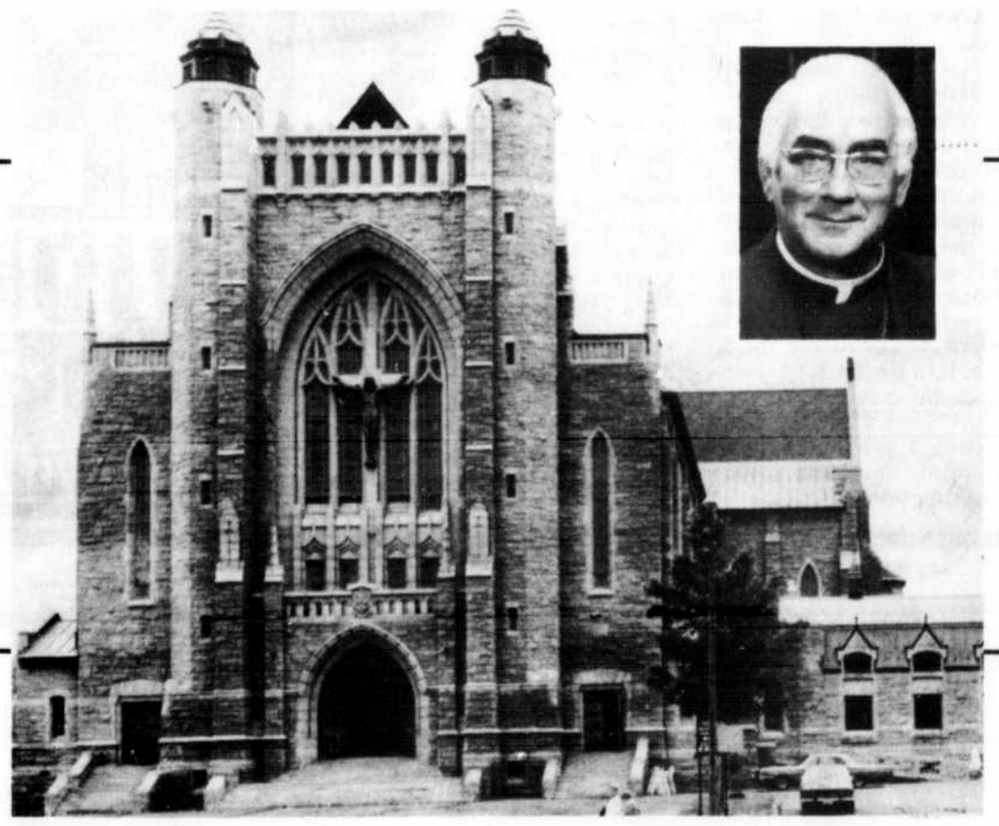
Paroisses:	73	Prêtres:	115
Population catholique:	85 000	Séminaristes:	24
Baptêmes:	3 757	Religieux:	65
Mariages:	606	Religieuses:	470

1985

Sa Sainteté Jean-Paul II
né Karol Wojtyla
271ième successeur de Pierre

Son Excellence Monseigneur Angelo Palmas
Pro-nonce apostolique au Canada

Son Excellence Monseigneur Jean-Marie Fortier
6ème évêque et 3ème archevêque de Sherbrooke



75 ans après...

Paroisses:	130	Prêtres:	295
Population catholique:	269 000	Séminaristes:	12
Baptêmes:	3 461	Religieux:	179
Mariages:	1 157	Religieuses:	1 400

Archevêché de Sherbrooke

Le 16 avril 1985

Le chroniqueur de l'évêché de Sherbrooke note en date du 21 février 1910:

> "Cet après-midi est paru un nouveau
> "journal canadien-français, portant
> "le nom de "La Tribune". Il sera
> "quotidien. Attendons quelque temps
> "pour en faire l'appréciation".

Voilà exprimé, dans un style laconique, l'acte de naissance de La Tribune. Il ne semble pas que l'appréciation promise pour "la fin du volume" ne soit jamais venue. "Il n'est jamais trop tard pour bien faire" affirme le vieux dicton, aussi je suis heureux de rendre hommage à La Tribune qui célèbre allègrement cette année son 75e anniversaire. Je tiens à présenter à la direction du journal, à son personnel et, en particulier, à ses journalistes l'assurance de ma parfaite estime. Je lui suis reconnaissant pour la collaboration qu'il m'a toujours offerte d'une façon empressée.

Longue vie à La Tribune!

Jean-Marie Fortier
Jean-Marie Fortier
Archevêque de Sherbrooke

116076



Depuis le tout début, la recherche joue un rôle prépondérant au Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke, qui fêtera ses 25 ans de fondation l'an prochain. (Photo La Tribune, archives)

LE CHUS DEVAIT ÊTRE UN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE À L'ORIGINE

ESSOR CONSIDÉRABLE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

par Stéphane Lavallée

A l'origine, cela devait être un vaste hôpital psychiatrique de 10 étages au coût estimé de 15 millions $. La nouvelle avait d'abord été divulguée à la fin de 1954 mais ce n'est qu'en 1960 que la construction débutait enfin. Le pavillon St-Georges, devant accueillir quelque 1,200 patients, ne se concrétisera cependant jamais comme on l'avait initialement prévu, le Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke (CHUS) y étant finalement érigé, en bordure du chemin conduisant à Stoke.

On s'était lancé dans la construction d'un complexe hospitalier imposant, destiné à recevoir les malades psychiatriques, avant de se décider ensuite à ne plus "stationner" cette portion de la clientèle dans d'immenses bâtisses, en retrait de la société. Ainsi, c'est un immeuble en chantier qui devenait vacant au début des années 60 et le ministre québécois de la Santé de l'époque n'allait surtout pas rater l'occasion de s'en départir, alors que l'Université de Sherbrooke est décidée, elle, à se doter d'un hôpital universitaire.

Au moment de créer la Faculté de médecine, en février 1961, sept ans après la naissance de l'Université de Sherbrooke, on décidait qu'elle serait constituer d'un simple pavillon d'enseignement mais bien vite, à peine deux mois plus tard, on optait pour l'aménagement d'un hôpital, le "Centre médical universitaire". Pas question cependant de construire un tel bâtiment loin de la Cité universitaire, ce campus inauguré en octobre 1961. L'offre de Québec, quant à elle, arrivait en novembre de la même année et le gouvernement essuyait alors un premier refus des dirigeants de l'Université.

Mais, au gouvernement, on comptait des politiciens déterminés et insistants... Tellement insistants qu'en février 1962, après avoir assumé elle-même les coûts d'études d'une firme américaine, l'Université décide d'installer son centre médical dans ce fameux Pavillon St-Georges, à une bonne dizaine de kilomètres de son principal lieu d'activités.

Trois autres années s'écoulent tout de même avant qu'on soit fixé sur les modalités de conversion du pavillon St-Georges. Même que le doyen en place en 1961 donne sa démission en mars de cette année-là, recommandant alors qu'on oublie cette idée d'un centre médical dans l'est. Ce fut plutôt sa recommandation qu'on oublia et, à l'été 1965, on lançait finalement les travaux d'aménagement du Centre hospitalier universitaire dont la première partie est habitable dès la fin avril 1966. En septembre suivant, un premier groupe de 32 étudiants est admis mais ce n'est qu'au tout début de 1967 que la Faculté est officiellement inauguré.

Des retards dans les travaux de construction ne permettent pas l'ouverture de l'hôpital universitaire pour la session d'automne 1968, comme initialement prévue, afin que les étudiants de 3e année puissent profiter de l'apprentissage clinique. Finalement, le CHUS ouvrira ses portes le 14 janvier 1969, même si l'inauguration officielle de la Clinique de l'Université de Sherbrooke s'était déroulée quelques mois auparavant, en juin 1968, en présence du premier ministre québécois Daniel Johnson.

Depuis la fin des années 60, la Faculté de médecine aura connu un essor considérable, accueillant quelque 225 étudiants l'an dernier, en 1984, comparativement aux 26 étudiants reçus en 1969.

Officiellement, ce n'est toutefois qu'en 1974 que la Clinique de l'Université adopte le nom de Centre hospitalier universitaire de Sherbrooke.

L'an prochain, la Faculté célébrera son premier quart de siècle d'existence mais elle demeure toujours, quand même, une des plus jeunes des facultés de médecine canadiennes et la plus petite des quatre existantes au Québec. Or, on aime bien signaler, à l'Université, qu'elle se situe avantageusement bien dans le réseau national des centres de formation en sciences de la santé.

D'ailleurs, la recherche y joue un rôle prépondérant depuis le tout début, avant même qu'on accueille les premiers étudiants en 1966. Aujourd'hui, le budget annuel consacré à cet aspect du développement dépasse les huit millions de dollars.

EN AUDIO VIDEO, JOUEZ GAGNANT!



VIDEOTECH

910, King O. Sherbrooke | Galeries Orford Magog | 190, Lindsay Drummondville

LONGUE VIE A NOTRE QUOTIDIEN

116457

Longue vie au quotidien témoin et agent de développement de notre région, à l'occasion de son

75e ANNIVERSAIRE

la tribune

Et nous donnons rendez-vous à tous les lecteurs gastronomes pour déguster notre

MENU SPÉCIAL
75e ANNIVERSAIRE



Da Toni
TRATTORIA
RESTAURANT
BAR
CUISINE ITALIENNE et FRANÇAISE
PIZZERIA

49, Wellington Nord — Sherbrooke — 567-8441

116925

Hommages à la tribune pour son 75e ANNIVERSAIRE



Depuis 1959,
le journal La Tribune est livré dans les Cantons de l'Est par

H. FAUCHER TRANSPORT INC.

16 camions au service de la clientèle 300, 12e Avenue sud, Sherbrooke (819) 562-1191

116931

Nos hommages à
la tribune
à l'occasion de son
75e ANNIVERSAIRE

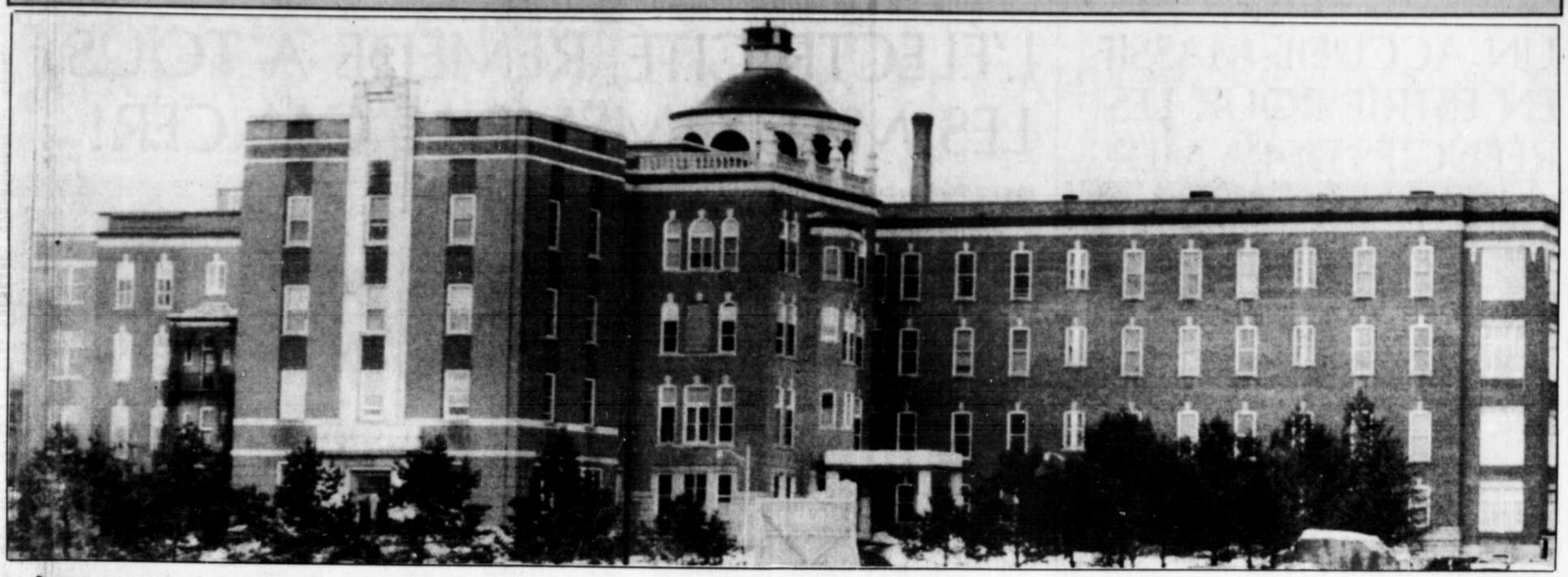
Société d'entraide économique de Sherbrooke

Services de prêts, d'épargnes et de placements

Notre façon de nous aider

Case Postale 1270,
2727 ouest, rue King, Sherbrooke, Qué.
J1L 1C2 • (819) 566-6212

116932



(Photo La Tribune, archives)

Début novembre 1906, le Dr J.F. Rioux réclame à grands cris qu'on reconsidère le site du futur hôpital St-Vincent-de-Paul. "Je considère que payer $14,700 pour le coin de terre qui a été acheté à Sherbrooke-Est, c'est gaspiller l'argent du pauvre!"

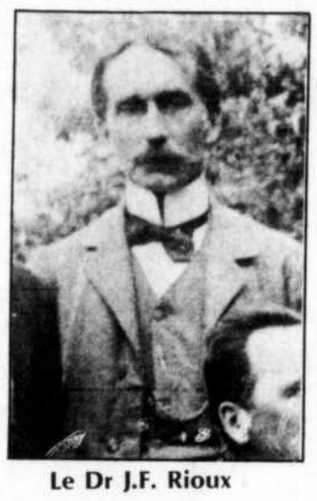
HÔPITAL ST-VINCENT-DE-PAUL

LE DR J.F. RIOUX TOURNE LE CHOIX DU SITE EN DÉRISION

par Stéphane Lavallée

Elles avaient pourtant bien pesé le pour et le contre, les Soeurs de la Charité (Soeurs Grises), avant de statuer sur l'emplacement de l'hôpital St-Vincent-de-Paul de Sherbrooke, songeant d'abord à l'acquisition du terrain du colonel King, voisin de l'Hospice du Sacré-Coeur (maintenant l'hôpital d'Youville), rue Belvédère. Optant finalement pour le plateau de la rue King est, notamment en raison de la proximité du tramway, elles ne manquent pas de soulever l'ire de certains, dont le Dr J.F. Rioux qui, en signant sous le pseudonyme "D'Arrioules", publie un "Factum Justiciable" virulent dans lequel il tourne le choix des Soeurs Grises en dérision.

Début novembre 1906, le Dr Rioux réclame à grands cris qu'on reconsidère le site du futur centre hospitalier pour les malades. "Il est reconnu depuis longtemps, écrit-il, qu'il nous faut un bon hôpital à Sherbrooke, mais encore faut-il qu'il soit construit dans l'endroit le plus favorable pour le public et la Communauté qui le paiera de son travail, (c'est sous-entendu!) mais surtout avec l'argent du dit public."



Le Dr J.F. Rioux

Plus loin, le médecin renchérit: "Or, dans mon humble opinion, je considère que payer $14,700 pour le coin de terre qui a été acheté à Sherbrooke-Est c'est gaspiller l'argent du pauvre! (..) Quoi!, onze (11) acres de terrain irrégulier , coupé d'une ravine d'un côté (...)"

"N'est-ce pas honteux d'employer l'argent de cette façon? continue le Dr J.F. Rioux dans son document d'une quinzaine de pages, et quel argent? le vôtre, le mien, par conséquent celui du pauvre, de l'orphelin, des infirmes et de tous les nécessiteux! Oui c'est un crime de lèse-pauvreté!!.... d'après moi."

"On me répondra peut-être, anticipe le contestataire: mais laissez donc faire les Soeurs, elles savent ce qui leur convient! Concedo! Mais çà coûteraa encore et de beaucoup plus cher à tout le monde puisque les dépenses seront doublées."

"D'ailleurs il me fait peine (ne doutez pas de ma sincérité! s.v.p.!) il me fait peine, dis-je, de voir de bonnes Soeurs que j'estime, oh! combien! se suicider volontairement! Le suicide, même moral, est défendu par la loi de Dieu et des hommes!"

Or, ce persistant cri de détresse lancé par un ancien secrétaire du bureau médical de l'Hospice du Sacré-Coeur, aussi ditrigé par les Soeurs Grises, allait apparamment se perdre dans son écho, l'hôpital St-Vincent-de-Paul, dont les travaux de construction débutèrent en septembre 1906, recevant sa bénédiction officielle de Mgr Paul Larocque le 16 juin 1909, sur le fameux plateau de la rue King est!

Félicitations à notre quotidien
La Tribune pour ses 75 ans d'excellence!

- Service de cafétéria
- Service de vente par distributrices automatiques
- Service de café pour bureau
- Gestion de services alimentaires
- Service de buffets
- Manufacturier de produits alimentaires

Bertrand Degré inc.

1564, Denault, Sherbrooke, 566-5267

114950

Les établissements d'enseignement de l'Estrie adressent leurs meilleurs voeux de succès et de prospérité au quotidien ***La Tribune*** *à l'occasion de son 75e anniversaire de fondation.*

Par la diffusion de l'information d'intérêt régional, ***La Tribune*** *contribue, jour après jour, à la formation de l'opinion publique et au développement culturel, social et économique de notre région.*

En ce sens, ***La Tribune*** *participe à la mission éducative que poursuivent en Estrie les établissements d'enseignement de la région.*

LA COMMISSION SCOLAIRE CATHOLIQUE DE SHERBROOKE

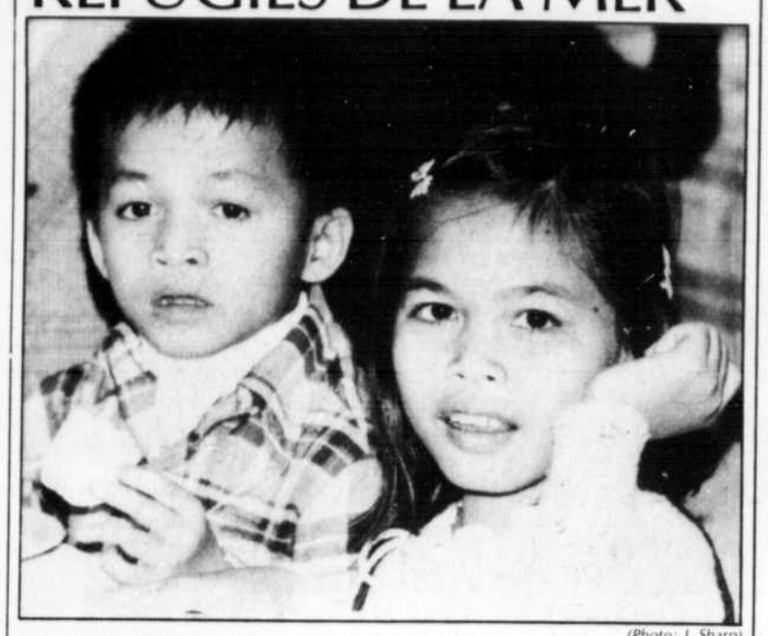
LA COMMISSION SCOLAIRE RÉGIONALE DE L'ESTRIE

collège de sherbrooke

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

116933

UN ACCUEIL MASSIF EN ESTRIE POUR LES RÉFUGIÉS DE LA MER



(Photo: J. Sharp)

Katchana et Rothmony Pen, deux jeunes Cambodgiens, ont élu domicile à Coaticook en décembre 1979 grâce à l'accueil des gens du milieu. Ils détiennent maintenant la citoyenneté canadienne.

par Stéphane Lavallée

Le drame se joue loin d'ici, au Sud-Est asiatique, où le mercure ne se gêne pas pour défoncer les cent degrés Fahrenheit en plein mois d'avril. Après une interminable guerre, qui n'est du reste pas encore éteinte en 1985, les Américains se retirent en toute hâte du Vietnam, quittant leur ambassade à Saïgon, en 1975, et laissant derrière eux des centaines de milliers d'habitants qui ne parviendront pas à déserter avant l'arrivée massive des forces communistes.

Ce sont ceux-là qui, pressés de fuir, se lanceront sur des embarcations de fortune, en pleine mer, risquant la tempête et l'attaque des pirates. Ce sont les Réfugiés de la Mer.

L'expression pleine de sens allait avoir un écho jusqu'ici où, en 1979, **Caritas-Sherbrooke** fondait **Action-Fraternité-Vietnam**, avec **Bruno Dandenault** en tête. "Le plus gros de l'exode", rappelle-t-il d'ailleurs, "s'est produit en 1978-79. Et là, les medias se sont lancés sur le phénomène, cela a été un gros atout."

Le mouvement prenait de l'ampleur, il réveillait la sympathie de la population canadienne, l'Estrie n'échappant pas à l'emballement de cette folie de survie démontrée par ces citoyens d'une autre culture qui s'entassent dans des chaloupes pour jouer leur toute dernière carte. "C'est pas croyable", signifie Bruno Dandenault, "de prendre la mer par centaines de milliers avec tous les risques que cela comporte. Il faut vraiment que tu aies vécu l'insoutenable."

De façon manifeste, le mouvement lui bondit droit au coeur. En juillet 1979, le Canada acceptait d'accueillir 50,000 réfugiés et, tout de suite, des gens d'ici organisaient une première réunion d'information à la petite salle du Séminaire de Sherbrooke. Dès lors, au moment où 150 personnes se présentaient dans ce local de 125 places, on savait que l'accueil serait chaleureux. Allait-il être massif? Mystère et boule de gomme...

Objectif d'Action-Fraternité-Vietnam pour toute la région: le parrainage de 10 à 15 familles asiatiques. Un an et demi plus tard, l'Estrie en avait reçu 150, mis à part quelques individus arrivés en solitaire. "On a reçu plus de monde ici qu'à Victoria, en Colombie-Britannique", compare aujourd'hui Bruno Dandenault.

"Cela a été un phénomène extraordinaire", se souvient-il. "Le mouvement s'est lancé spontanément dans les paroisses, souvent soutenu par des gens plus ou moins fortunés qui acceptaient quand même d'assurer le gîte d'une famille pendant un an."

La crise économique pointait alors le nez mais ses effets n'étaient pas encore apparents. Le chômage demeurait relativement bas, ce qui n'a pas provoqué de contre-réactions négatives lorsque le mouvement d'immigration est devenu plus imposant. S'il faut en croire Bruno Dandenault, ils étaient rares ceux qui s'inquiétaient de se faire voler leurs jobs.

"La formule a été très heureuse", estime le sociologue. "Ce sont les familles qui recevaient, la contestation et la discrimination étaient ainsi tuées dans l'oeuf. Le milieu a été très bien et il y a eu de gros efforts dans les écoles pour contrer toute discrimination. En plus, pour nous, ici, les gens d'Extrême-Orient ont toujours été ceux qui ont subi." De là, ajoute-il, l'accueil sympathique.

Poussant sa réflexion plus à fond, le chef de file d'Action-Fraternité-Vietnam signale qu'un même phénomène ne pourrait se répéter à l'égard de tous les peuples. Question de race, dit-il, les Vietnamiens ou les Cambodgiens soulèvent l'estime.

Aujourd'hui, bon nombre de ces néo-Québécois ont quitté la région, préférant s'établir à Toronto, Ottawa et ailleurs, là où leurs communautés d'origine sont plus imposantes et mieux implantées.

Ils ne sont évidemment pas tous partis, quelques Vietnamiens opérant des commerces ici et là dans la région, alors que les Cambodgiens, eux, arrivés en Amérique plus démunis encore, sont plutôt restés où ils ont débarqué.

La vague de réfugiés de la mer s'est amortie au cours des ans, mais les déracinés demeurent toujours nombreux, se retrouvant chaque année par millions à chercher un nouveau foyer, loin de la terre natale. Rapidement décidés à élargir leur vocation, les membres d'Action-Fraternité-Vietnam n'ont pas tardé à modifier le nom de leur organisme qui, six mois après sa fondation, devenait Action-Fraternité-Internationale.

Mais l'enthousiasme de la fin des années 1970 s'est graduellement effacé et ce ne sont plus qu'une dizaine de familles, venant tantôt du Salavador, du Nicaragua, du Guatemala ou d'ailleurs, que la région recevait depuis les deux ou trois dernières années.

"Une cause", lance Bruno Dandenault, "ça ne dure pas. Les gens changent de cause, d'autant plus que la crise économique est arrivée. Maintenant, l'attention s'est tournée vers l'Afrique."

L'ÉLECTRICITÉ, REMÈDE A TOUS LES MAUX, MÊME LE CANCER!

par Stéphane Lavallée

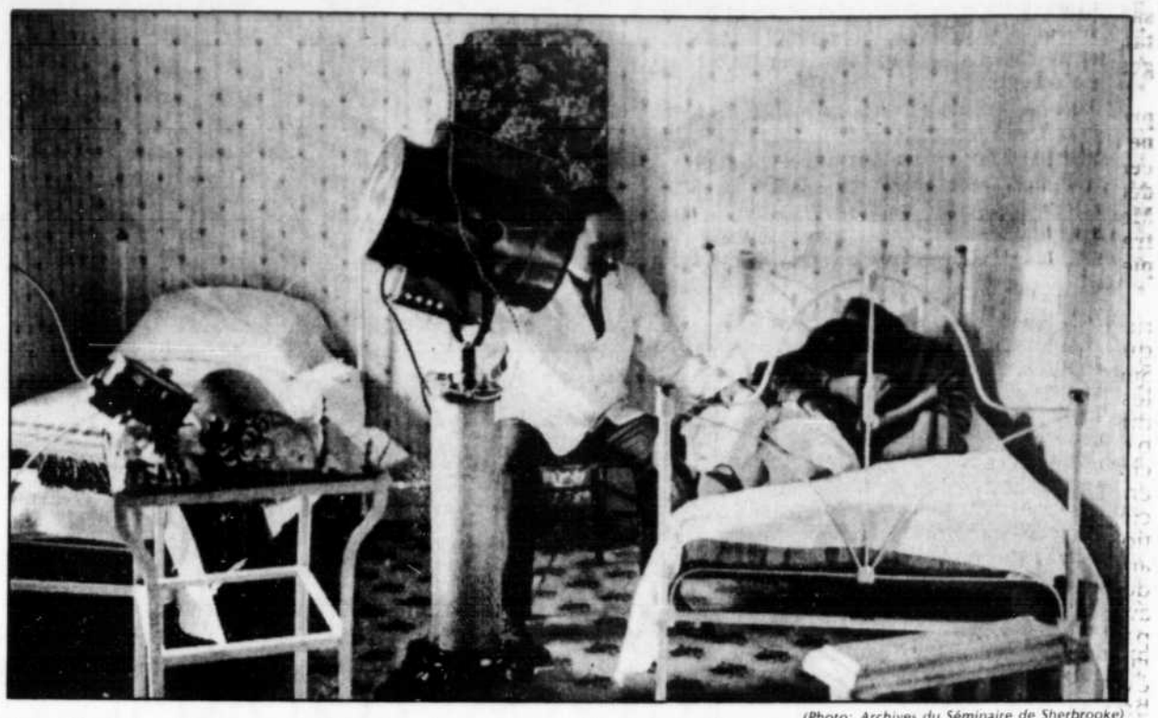
"Il est pratiquement reconnu aujourd'hui que l'électricité est le seul remède au cancer."

Tout à fait loufoque, direz-vous. Pourtant, c'est le plus sérieusement du monde qu'à Sherbrooke, au début du siècle, on propageait cette supposée découverte qui devait sans aucun doute bouleverser la pratique médicale. Et ce ne sont apparemment pas des charlatans qui répandaient l'information; la ville-reine des Cantons de l'Est a même eu son Institut électrique, sous la direction des docteurs Bachand et Bégin, des médecins dont on ne sait par ailleurs à peu près rien.

Après le radium, cet élément radioactif auquel on attribuait jadis une vertu curative certaine, voilà que l'électricité se présente comme le remède idéal au cancer, autant qu'il devait l'être pour soigner une foule d'autres maladies. Asthme, bronchite, défaillances cardiaques, constipation, convulsions, eczéma, hémorroïdes, rhumatisme, tuberculose, tumeurs fibreuses: le courant électrique effacera ces pénibles maux!

Dans un document distribué vers 1913, L'Institut électrique de Sherbrooke vante tous les mérites qu'on accordait alors au simple phénomène électrique, témoignage et photos à l'appui. Par exemple, cette correspondance d'un individu de Stanhope, un certain L. Beans, se disant guéri du cancer de la gorge grâce aux traitements de l'institut sherbrookois...

Situé au coeur de la ville, près du parc Racine, la maison s'enorgueillissait de ses traitements aux rayons X, ses bains de lumière électrique, ses introductions électriques de médicaments dans l'organisme...



(Photo: Archives du Séminaire de Sherbrooke)

Au début du siècle, on n'hésitait guère à attribuer une foule de fonctions curatives au simple courant électrique. Dans cette veine, l'Institut électrique de Sherbrooke se servait abondamment de l'électricité, offrant même des bains de lumière électrique.

"D'après le Dr Apostoli, de Paris", peut-on lire, "on constate généralement dans l'état des patients traités à l'aide de ces courants, les changements que voici:

1. augmentation des forces et de l'énergie vitale;
2. retour du sommeil;
3. amélioration de l'appétit, de la digestion, etc;
4. bonne humeur et résistance au travail.

En quelques mots, une amélioration générale constamment en progrès"...

Quand même, de l'Institut électrique de Sherbrooke, on n'entendra guère parler abondamment par la suite...

Le Club RICHELIEU

Paix et fraternité

est fier des chaleureuses relations que ses présidents, depuis M. Louis F. Codère en 1948, ont entretenues avec le porte-parole de notre région, le quotidien La Tribune.

Au fil des ans, les représentants du Club Richelieu ont su reconnaître à La Tribune son rôle de premier plan à titre de témoin et d'agent de développement et de progrès de notre collectivité.

Alors qu'à sa façon notre organisme oriente ses efforts vers la paix et la fraternité, La Tribune consacre sa puissance de rayonnement à la diffusion d'une information la plus exacte, complète et honnête possible au profit de tous ses lecteurs.

Longue vie à La Tribune!

116708

Nous sommes heureux d'offrir nos félicitations à

Toute une Equipe!

On fait tout ensemble GM

Votre maison de confiance à Sherbrooke

PONTIAC BUICK CAMIONS GMC Pontiac - Buick Ltée GM 569-9351

DE LUXE PONTIAC - BUICK Ltée

1567, King ouest, Sherbrooke, 569-9351

116902

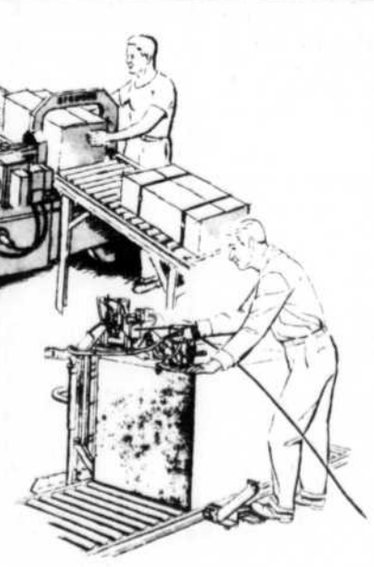
Hommage à La Tribune! Félicitations pour une mission bien accomplie!

DAYCO (CANADA) LIMITED

Frank King, vice-président
DIVISION de MATERIEL D'IMPRIMERIE
46, Noreico Drive, Weston, Ontario

47119

MACHINE DE CERCLAGE SIGNODE



utilisée à La Tribune de Sherbrooke est le résultat d'une expérience de plus de 30 ans dans le domaine du cerclage automatique. Idéalement conçue pour toute ligne de production à cause de leur vitesse, leur souplesse et leur uniformité dans l'application et le tensionnement du feuillard, indépendamment des genres ou dimensions du produit.

Le quotidien La Tribune, 75 ans d'expérience acquise au service de la population de l'Estrie. Félicitations à sa direction et à son personnel!

SIGNODE®
CANADA INC.
115, Ridgetop Road, Scarborough, Ontario, M1P 2K3
Jean-Claude Hainault
directeur des ventes pour l'Est du Québec

47118

Félicitations, La Tribune...

CKTS/90 L'incroyable... AM

116797

ENTREPRISES À CARACTÈRE HUMANITAIRE

LA SOCIÉTÉ DE RÉHABILITATION ET CARITAS S'IMPOSENT

par Stéphane Lavallée

"Vous grand coeur vous suggère d'accepter définitivement un enfant qui n'est pas vôtre et de lui laisser ignorer toute sa vie son origine? La Société de Réhabilitation se charge de vous faciliter ce noble geste d'adoption.

"C'est un grand garçon que vous désirez protéger? Une fillette? Un bambin? Le choix ne manque pas: on vous amènera l'adolescent ou la fillette que vous rêvez; et vous découvrirez dans la pouponnière de la rue Melbourne, à Sherbrooke même, autant de frais minois qu'il faut pour vous rendre perplexe."

C'est l'abbé Maurice O'Bready, alors qu'il enseigne au Séminaire St-Charles-Borromée (Séminaire de Sherbrooke), qui se charge de présenter en ces mots la Société de Réhabilitation, peu de temps après la fondation de l'organisme, en avril 1943. Sous le patronage de Mgr Philippe Desranleau, évêque de Sherbrooke à ce moment, la Société se voulait initialement une oeuvre de réadaptation de l'orphelin, de l'infirme et du tuberculeux avant de se vouer exclusivement à l'adoption, la protection et l'instruction de "l'enfance malheureuse".

Fondée par l'abbé Simon Perreault, premier directeur de l'organisaiton, la Société de réhabilitation aura provoquer la naissance d'une série d'entreprises à caractère humanitaire. Pendant un certain temps, elle dirige entre autres l'unique pensionnat au pays destiné à recevoir les enfants infirmes ou malades, opérant aussi des camps d'été pour filles et garçons, au mont Orford et et Petit lac Magog, assurant également le maintien d'une pouponnière pour les enfants abandonnés.

C'est en accéléré que la Société connaitra le développement au cours des années qui suivent sa fondation, alors qu'elle s'installe dans l'ancienne école ménagère de la rue Melbourne, ensuite devenue la rue Brompton. Dès lors, on accueillait les enfants dans une pouponnière qui se résumait à deux pièces. **"Quel émoi lors du premier placement!"**, rappelle un document de la Société de réhabiliation datant des années 50. **"Les gens qui visitaient les petits étaient nombreux,** lit-on, **et de même les enfants qui partaient car la compassion qui les avaient amenés là les faisait adopter aussi."**

Pour dispenser l'enseignement aux enfants infirmes ou malades de la région, il fallait en plus aménager des classes dans les chambres et corridors de la petite bâtisse, une tâche compliquée par l'internement de quelques enfants. Les élèves qui ne logeaient pas à la Société profitaient d'autre part d'un transport assuré par la voiture de Radio-Police de Sherbrooke, gracieusement fournie par les autorités municipales de l'époque.

Dès 1945, devant l'affluence grandissante, la Société de réhabiliation connaîtra une série de changements: une nouvelle école ouvre ses portes, rue Williams; un pensionnat pour fillettes est aménagé dans l'ancienne maison des Soeurs du St-Sacrement, angle Dufferin et Cressé; on complète l'achat d'une maison, rue Quenn, en y ajoutant une aile de trois étages pour abriter quelque 160 jeunes garçons... Ce complexe loge d'ailleurs, maintenant, le Centre des services sociaux de l'Estrie, organisme découlant indirectement de la Société de réhabilitation, ayant en quelque sorte pris sa relève.

Ainsi, à la fin des années 50, l'oeuvre est solidement établie et compte quatre secteurs principaux: le Service social, centré sur les besoins de l'enfance; le Centre psycho-social, une clinique externe pour le traitement des problèmes psychosociaux et la prévention des maladies mentales; le Centre orthopédique, autre clinique externe, celle-là pour l'examen et le traitement des infirmes, et l'école Notre-Dame de la santé, un pensionnat pour déficients mentaux légers, âgés de huit ans et plus.



L'abbé Simon Perreault

Mais, aussi, les années 50 amènent une prolifération des entreprises à caractère humanitaire, tant et si bien que la Société de réhabilitation et le Service familial (groupe fondé en 1950 et voué à la promotion de la vie familiale) commanditent conjointement une étude qui mènera, plus tard, en 1957, à la formation de Caritas-Sherbrooke. On avait souhaité la mise sur pied d'un conseil des oeuvres qui déterminerait un plan d'intervention au niveau diocésien, éliminant ainsi les conflits de juridiction entre les organismes. Caritas assumerait donc ce service, étant lui-même chargé de susciter la création d'autres entreprises humanitaires lorsque les besoins se manifesteraient.

L'action de Caritas aura marqué le paysage des services sociaux et communautaires dans la région, ayant contribué à la création d'une trentaine de nouveaux services depuis sa fondation. Parmi ceux-là, notons les oeuvres plus connues, comme le Comptoir familial de Sherbrooke, le Relais St-François, Poly-tek, la Campagne du pain partagé, le groupe Développement et paix, la Ligue pour la protection de l'enfance, la Villa Dufresne, le service d'écoute téléphonique Secours-Amitié...

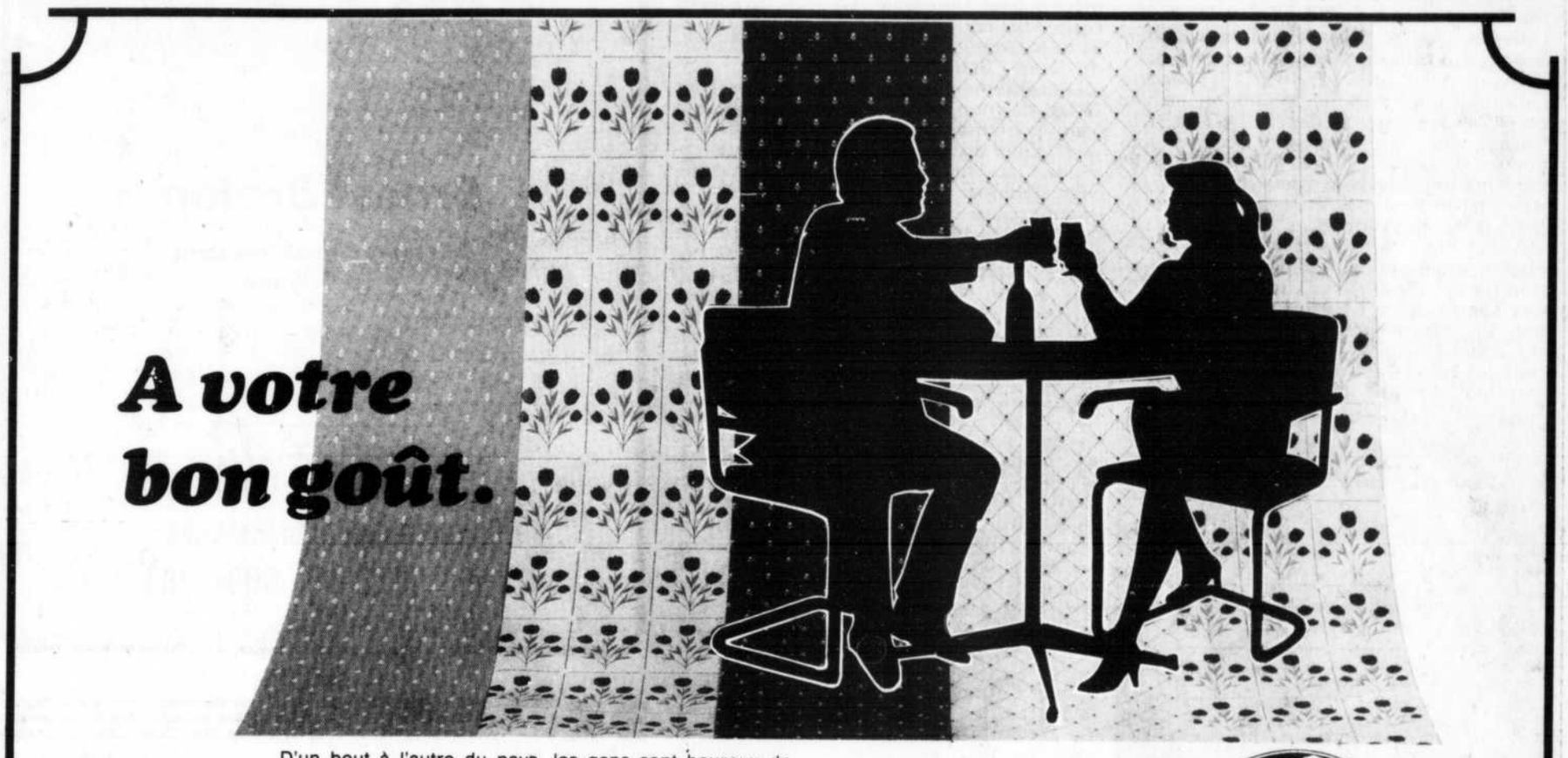
"La région estrienne, reconnaît d'ailleurs l'abbé DeSève Cormier, directeur de Caritas depuis les tout débuts, est assez bien dotée sur les plans social et culturel. Au point, dit-il, que les fonctionnaires disaient, à un certain moment, qu'on ne devait plus établir de nouvelles ressources à Sherbrooke."

Et, malgré la nombre impressionnant de groupes à caractère humanitaire, on jure bien que les oeuvres ne se dédoublent guère, DeSève Cormier croyant même, devant la tâche gigantesque, que les ressources manquent plutôt... Et, de mentionner quelques clientèles encore peu desservies, comme les enfants souffrant de surdité ou les aveugles...



(Photo archives du Séminaire de Sherbrooke)

Le premier local de la Société de Réhabilitation, au 35 de la rue Melbourne (rue Brompton), à Sherbrooke.



D'un bout à l'autre du pays, les gens sont heureux de vivre dans un décor bien aménagé grâce aux Papiers Peints Berkley.
Berkley établit un standard de beauté et de qualité que nul ne peut égaler.
Vaste sélection de teintes et de motifs, tous nos papiers sont pré-encollés, lavables et s'enlèvent facilement.
Demandez à voir nos catalogues sous étiquette Berkley et Quatre-Saisons, dans tous les bons magasins.

Quatre Saisons
PAPIERS PEINTS (WALLCOVERING)
Berkley
Papiers Peints

116726

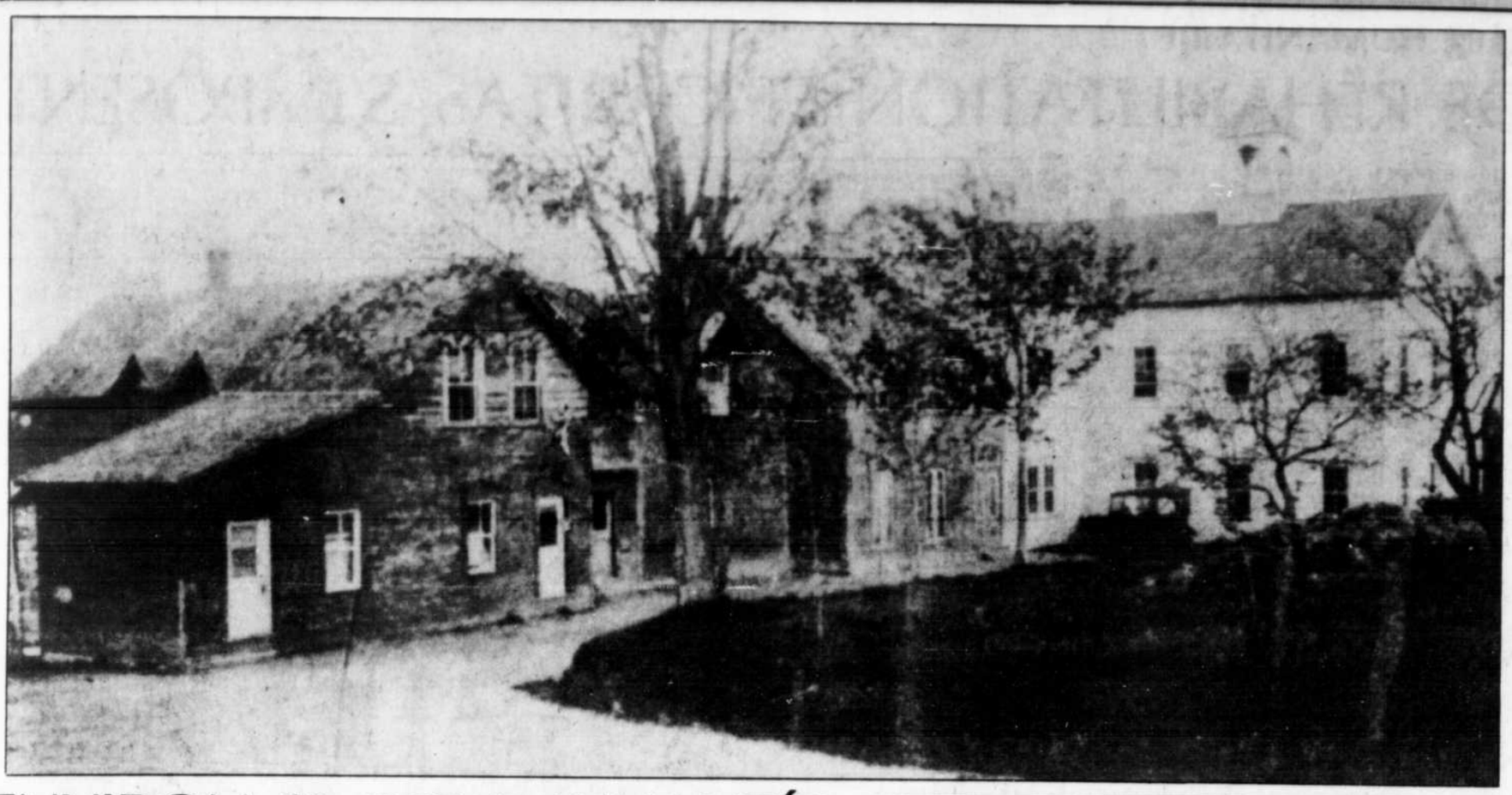


Félicitations et hommages
à la direction et au personnel
de La Tribune

Tu l'as l'affaire!

Robert Dandurand et son équipe

116069



Le monastère de Saint-Benoît-du-Lac au début des années 1930 ne ressemblait pas à ce qu'il est devenu une dizaine d'années plus tard, comme la population est habituée de le voir aujourd'hui. Sur cette photo, il était déjà plus imposant qu'au tout début en 1912, car il avait été agrandi.

(Photo La Tribune, archives)

ENVIRON 60 COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES FLEURISSENT

par Michel Rondeau

Plus d'une soixantaine de communautés religieuses se sont établies à Sherbrooke au cours de l'histoire, dont au-delà de 40 sont encore dans la région. De toutes celles-là, plus de 50 sont apparues à Sherbrooke au cours des 75 dernières années.

Avant 1910, on trouvait déjà la Congrégation de Notre-Dame, pionnière arrivée en 1857 à l'époque du curé Alfred-Elie Dufresne, alors que Sherbrooke n'avait pas encore d'évêque propre. Les Soeurs de la Présentation-de-Marie avait, elles aussi, fait leur apparition en 1870 avant le premier évêque de Sherbrooke.

Avec Mgr Antoine Racine, en 1974, étaient apparues les Soeurs de l'Assomption-de-la-Sainte-Vierge, suivies, en 1975, des Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe. Mgr Racine invitait bientôt les Frères du Sacré-Coeur à Sherbrooke, en 1882, puis les Moniales Ursulines de Québec à Stanstead en 1884.



(Photo La Tribune, archives)

Mère Marie-Léonie a vu l'érection canonique des Petites Soeurs de la Sainte-Famille se réaliser en 1896 alors que la communauté venait d'arriver à Sherbrooke en 1895.

Le deuxième évêque de Sherbrooke, Mgr Paul LaRocque, accueillait pour sa part plus d'une dizaine de communautés religieuses entre 1895 et 1925. Avant 1910, il avait, en 1895, accueilli les Soeurs Adoratrices-du-Précieux-Sang, puis Mère Marie-Léonie et ses Petites Soeurs de la Sainte-Famille la même année. Cet événement avait été marquant, car c'est en 1896 qu'avait lieu l'érection canonique de cette communauté véritablement sherbrookoise. Les Soeurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, de Montréal, arrivaient ensuite dans le diocèse en 1898.

En 1910, les Pères Rédemptoristes s'établissaient dans le diocèse de Sherbrooke, suivis des Pères Bénédictins en 1912, à qui l'on doit l'extraordinaire site de Saint-Benoît-du-Lac, construit au début des années 1940. Mgr LaRocque a ensuite accueilli successivement les Frères Maristes en 1919, puis, en 1920, les Franciscains, les Frères irlandais de la Présentation et les Soeurs Missionnaires de Notre-Dame-des-Anges, qui doivent leur noviciat et leur maison-mère à Mgr LaRocque. En 1925, arrivaient coup sur coup les Soeurs Servantes-du-Saint-Sacrement et les Filles de la Charité-du-Sacré-Coeur-de-Jésus.

Le troisième évêque de Sherbrooke, Mgr Osias Gagnon, a accueilli les Pères du Saint-Sacrement en 1938.

Les deux premiers archevêques de Sherbrooke ont battu tout les records d'accueil. Mgr Philippe Desranleau voyait venir 17 communautés dans son diocèse entre 1941 et 1951. En 1941, il invitait les Frères de l'Instruction chrétienne et en 1942, les Pères et les Frères de Sainte-Croix. En 1944, il recevait les Servites de Marie, les Pères Monfortains, les Soeurs Marianites de Sainte-Croix et les Petites Soeurs de l'Assomption, de Paris. En 1946, il accueillait les Pères de Marianhill et en 1947, les Pères de Saint-Paul, les Frères des écoles Chrétiennes et les Soeurs de Sainte-Jeanne-d'Arc. En 1948, arrivaient dans le diocèse les Pères Assomptionistes, les Soeurs de l'Enfant-Jésus, les Filles de la Charité-de-Saint-Vincent-de-Paul et les Soeurs Disciples-du-Divin-Maître. En 1949, les Soeurs de Saint-Joseph s'établissaient dans le diocèse. Puis, en 1951, les Soeurs Compassionnites de Marie et les Pères Camilliens faisaient leur apparition dans le milieu.

20 nouvelles communautés

Mgr Georges Cabana voyait pour sa part fleurir au-delà d'une vingtaine de nouvelles communautés chez lui entre 1952 et 1965. En 1952, arrivaient les Clarisses, les Servantes-du-Saint-Coeur-de-Marie, les Soeurs de Sainte-Chrétienne, les Soeurs de la Charité-de-Saint-Lo uis-de-France et les Soeurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil, de Montréal. Un aussi fort groupe apparaissait en 1953, avec les Chanoinesses des Cinq-Plaies-du-Sauveur, les Servites de Marie, de Groslay, les Filles-de-la-Croix-de-Saint-André et les Dominicaines-des-Saints-Anges-Gardiens. L'année suivante, en 1954, Mgr Cabana accueillait un premier institut séculier: les Oblates Missionnaires de Marie-Immaculée. En 1955, il recevait les Pères Salésiens-de-Don-Bosco, les Pères Blancs Missionnaires d'Afrique, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu et les Frères de la Charité. En 1956, arrivaient les Oblats de Marie-Immaculée et les Miliciennes. En 1957, apparaissaient les Moniales Carmélites-Déchaussées et en 1958, les Pères de la Société-du-Verbe-Divin ainsi qu'Union Caritas. En 1959, les Petites Franciscaines de Marie s'établissaient en Estrie et en 1960, la Congrégation de la Mère-de-Dieu. Les Pères Clarétains et les Soeurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, de Chicoutimi, s'établissaient à leur tour en 1961 tandis que les Oblates de Béthanie attendaient en 1965 pour en faire autant.

Depuis Mgr Jean-Marie Fortier, cinq communautés se sont ajoutées au nombre déjà considérable de communautés en Estrie: les Soeurs de la Sainte-Famille de Bordeaux en 1969, les Soeurs de Jésus-Marie de Sillery en 1970, la Société des-Saints-Apôtres en 1977, puis les Eudistes et les Soeurs de la Charité de Québec en 1982.

Félicitation à La Tribune en ce 75e anniversaire!

Nous sommes fiers de compter parmi ses fournisseurs.

La Cie Produits Booth Ltée

Service de fournitures et de Systèmes pour les arts graphiques

TORONTO - MONTREAL - LONDON
WINNIPEG - CALGARY - VANCOUVER

48863

Hommage à La Tribune

pour son 75e anniversaire!

Ernest Breton

photographe contractant à La Tribune

et

AUBAINES
Nous achetons
MEUBLES USAGÉS

154, King est, Sherbrooke

563-0022 Rés. 569-1281

117673



Récemment inscrit dans l'histoire économique des Cantons de l'est, le

CARREFOUR DE L'ESTRIE

avec ses 1,000,000 pi.ca. de superficie, ses 126 et bientôt 180 magasins et ses 2000 employés, y tient une place enviable et l'association de ses marchands est fière de s'associer aux amis de

la tribune

à l'occasion de son

21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

d'excellence au service de l'actualité.

CARREFOUR DE L'ESTRIE

Nos hommages à

LA TRIBUNE

à l'occasion de son 75e anniversaire

Caron Bélanger Clarkson Gordon

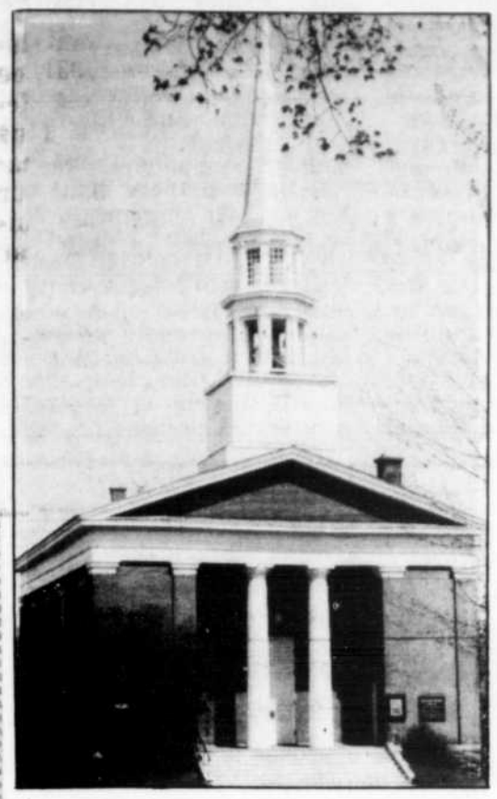
Comptables agréés et vérificateurs

Cabinets dans les principales villes au Québec et au Canada

N-48854

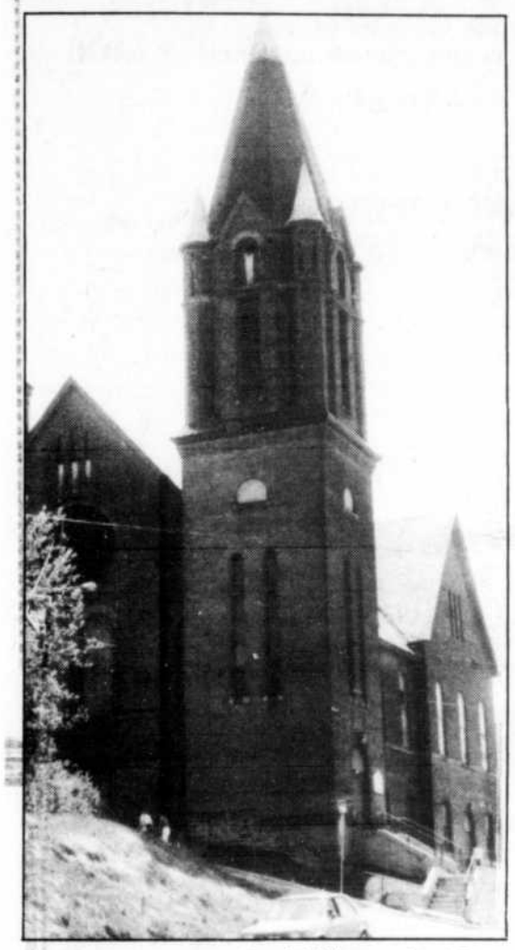
POUR FONDER LA PLYMOUTH TRINITY UNITED CHURCH

FUSION DE 3 CONFESSIONS RELIGIEUSES EN 1925



(Photo **La Tribune** par Claude Poulin)

Le temple Plymouth Trinity United Church, rue Dufferin, pourrait être le plus vieux de Sherbrooke. Il a été érigé en 1855 pour réunir les congrégationalistes, mais il est devenu le temple commun des méthodistes, des congrégationalistes et d'une partie des presbytériens réunis en Eglise Unie en 1925.



(Photo **La Tribune** par Claude Poulin)

L'église St. Andrew's, rue Frontenac, appartenait aux fidèles presbytériens de Sherbrooke. Elle a été érigée en 1888.

par Michel Rondeau

L'un des événements intéressants qui ont marqué l'histoire des confessions religieuses autres que catholique à Sherbrooke a été la création, en 1925, de la Plymouth Trinity United Church.

Il existe très peu de documents réunissant toutes les informations utiles relatives aux diverses confessions religieuses dans l'histoire estrienne, mais la formation de Plymouth Trinity United Church permet de saisir quelques bribes d'informations touchant quelques-unes d'entre elles.

L'événement de 1925 entraînait la réunion des méthodistes, des congrégationalistes et d'une partie des presbytériens. De fait, l'église Plymouth se nommait auparavant Plymouth Congregational Church et regroupait les fidèles d'appartenance congrégationalistes, les premiers dont l'histoire, encore mal connue, semble faire mention à Sherbrooke, à l'exception des catholiques. On dit que Plymouth Congrégational Church existe depuis 1835; l'érection du temple de la rue Dufferin date cependant de 1855. On croit qu'il s'agit de la plus vieille église protestante de Sherbrooke.

L'église adventiste, dont on entend parler à Stanstead dès 1856, trouve à son tour un temple à Sherbrooke en 1886, deux ans avant les presbytériens, qu'on verra célébrer le culte à l'église St. Andrew's, rue Frontenac, à compter de 1888.

Au début du siècle, à peu près à l'époque qui correspond à l'épiscopat de Mgr Paul LaRocque du côté catholique, mais avant la fusion qui donna lieu à la fondation de Plymouth Trinity United Church, on sait que Sherbrooke et Lennoxville comptaient plusieurs confessions: anglicane, congrégationaliste, presbytérienne, méthodiste et adventiste au moins. Lennoxville avait même sa United Church, l'autre église lennoxvilloise étant celle de St. George's, un temple anglican. A Sherbrooke, l'église anglicane était celle de St. Peter's, rue Montréal.

C'est généralement hors de Sherbrooke qu'on a vu apparaître les premiers protestants. On trouvait des adventistes à Stanstead dès 1856, des anglicans à Hatley et à Shipton dès 1818, les baptistes à Barford et à Eaton en 1842, des fidèles d'appartenance Free-Will baptiste à Stanstead en 1834, des congrégationalistes à Shipton dès 1835 peu avant ceux de Sherbrooke, semble-t-il, des méthodistes à Stanstead encore en 1831, des presbytériens à Eaton en 1815 et des universalistes à Ascot en 1844.

Félicitations à
La Tribune pour son 75e anniversaire

— Marc Carette
directeur,
succursale de Sherbrooke

McFARLANESON & HODGSON
UNE DIVISION DE DOMTAR INC
117633

Graphique Estrie Inc.

L'IMPRIMEUR D'AVANT GARDE...

La direction et le personnel de Graphique Estrie inc. s'associent à la population de sherbrooke et la région pour offrir ses plus sincères félicitations à La Tribune à l'occasion de son 75e anniversaire.

Sa contribution à l'essor économique de la région a fait de ce quotidien un journal dont on ne peut se passer.

Souhaitons que ce véhicule d'informations continue à renseigner de façon objective pendant encore de nombreuses années.

IMPRESSIONS
DE QUALITE
POUR TOUTES
VOS BROCHURES
CATALOGUES
DEPLIANTS
PUBLICITAIRES
RAPPORTS
ANNUELS
BOITES
PLIANTES

819/562-3861

406, RUE MINTO
SHERBROOKE, QUE. J1H 5M4
CANADA

117301

Voeux de succès à notre quotidien

la tribune

Depuis 1921, soit deux générations, que nous utilisons ce média d'information pour assurer le succès de notre entreprise.

Nos spécialités:

- stores verticaux sur mesures
- vénitiens horizontaux
- draperies
- tentures
- couvre-lits, douillettes, etc.
- rideaux à frisons confectionnés à notre atelier



RAYMOND LEMIEUX INC. 26, rue Alexandre, Sherbrooke
116916

Nous sommes très heureux
de participer au

75e
de La Tribune

9 CKSH-TV Ça fait plaisir de s'voir!

340, boulevard Industriel — Sherbrooke
(819) 565-9999

116935

LES MEMBRES DE
L'ASSOCIATION DES CONSTRUCTEURS
D'HABITATIONS DU QUÉBEC,
RÉGION DE L'ESTRIE,
OFFRENT LEURS MEILLEURS VOEUX
DE SUCCES A "LA TRIBUNE"
A L'OCCASION DE SON

75e ANNIVERSAIRE!

Estrie

APCHQ
DE L'ESTRIE

116919

DE MGR LAROCQUE À MGR DESRANLEAU EN PASSANT PAR MGR GAGNON

RECONSTRUCTION ET EXPANSION DU DIOCÈSE

par Michel Rondeau

Le chanoine Paul-Stanislas LaRocque, curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe, visitait le Chicago Daily News en compagnie de son frère, l'abbé Charles LaRocque, le 26 septembre 1893, quand un employé du journal lui remit une copie fraichement tirée des presses. En page une, il lisait avec surprise que le Pape venait de le nommer évêque de Sherbrooke!

Il succédait à Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke, de 1874 à 1893.

Mgr Paul LaRocque allait marquer l'histoire de Sherbrooke, entre 1893 et 1926. On dit de lui que, jeune, il avait été ordonné prêtre alors qu'il était "malade pour mourir" et, bien que très souvent malade pendant son épiscopat, il a toujours gouverné par lui-même et développé considérablement son diocèse, pour finalement ne mourir qu'à 80 ans, le 15 août 1926.

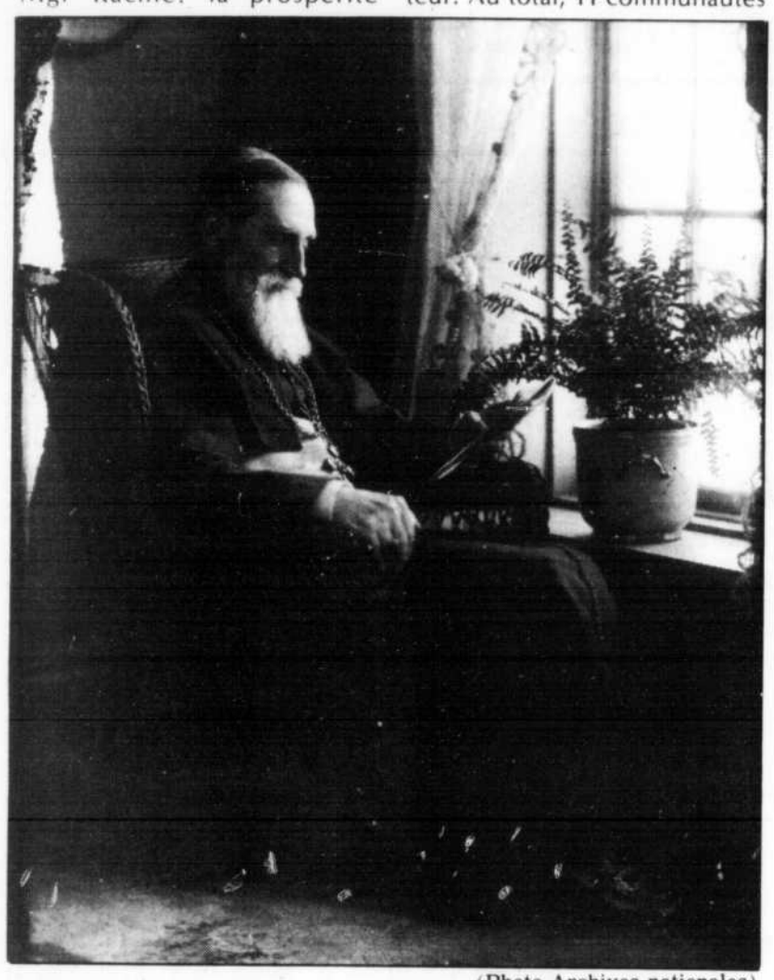
Mgr LaRocque parlait couramment le français et l'anglais, ainsi que l'espagnol et l'italien. Son élégance en anglais le faisait apprécier par ses voisins anglophones. Autre trait de sa personne: c'était un orateur.

Il fut finalement "l'évêque de la reconstruction", chose rendue possible par l'héritage de Mgr Racine: la prospérité pointait quand Mgr LaRocque devint évêque de Sherbrooke.

Mgr LaRocque, dit-on, a embelli Sherbrooke de monuments religieux: la chapelle Pauline, 1917, qui servit de cathédrale jusqu'en 1956; le palais épiscopal, 1918; le Séminaire Saint-Charles, le Mont Notre-Dame, l'école normale Marguerite-Bourgeoys; l'ancien Hospice du Sacré-Coeur s'est transformé en deux institutions, l'une pour les pauvres, l'autre pour les malades; l'hôpital général Saint-Vincent-de-Paul, fondé en 1909, a triplé ses proportions; le Mont-Notre-Dame a remplacé le vieux pensionnat des Dames de la Congrégation; l'Hôtel-Dieu de Sherbrooke, 1921.

Du côté des oeuvres d'apostolat, d'éducation et de charité, elles ont trouvé en Mgr Larocque un fondateur et un protecteur. Au total, 11 communautés religieuses sont apparues dans le diocèse à l'invitation de Mgr LaRocque.

Quatre paroisses ont vu le jour à Sherbrooke sous Mgr LaRocque: l'Immaculée-Conception, en 1909; Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, en 1913, Sainte-Jeanne-d'Arc, en 1921; Sainte-Thérèse-d'Avila, en 1922. Une trentaine d'autres paroisses, hors de Sherbrooke, ont vu le jour entre 1894 et 1922, depuis celle de Saint-Stanislas, d'Ascot, jusqu'à celle de St-Denis de Brompton.



(Photo Archives nationales)
Mgr Paul LaRocque

Mgr Alphonse-Osias Gagnon

Troisième évêque de Sherbrooke, Mgr Alphonse-Osias Gagnon était d'une personnalité très différente de ses prédécesseurs et son époque était marquée par la dépression économique.

Il avait été l'un des premiers élèves du Séminaire Saint-Charles, où il fut ensuite professeur, directeur des séminaristes, préfet des études et supérieur. Il fut aussi le confident des deux premiers évêques.

Jamais lent, jamais pressé, toujours affable, dit l'histoire, il a toujours conservé un teint rose qui ajoutait au charme de sa personnalité. Ce sont les circonstances qui commandaient ses gestes: c'était un homme de devoir et, s'il ne s'avançait jamais, surtout par traditionnalisme, jamais il ne reculait non plus.

Evêque de Sherbrooke de 1926 à 1941, il était malade au moment de prendre sa charge épiscopale. La dépression obligeait à la prudence et Mgr Gagnon y fit face avec persévérance, se contentant de stabiliser l'oeuvre de son prédécesseur.

Mgr Gagnon était un ami de la classe ouvrière, qu'il entourait de sollicitude, dit-on, et dont il a suivi les succès jusqu'à sa mort avec intérêt.

Mgr Gagnon a érigé les paroisses du Saint-Sacrement à Sherbrooke en 1938, de Saint-Grégoire de Greenlay en 1931, de Sainte-Famille à Richmond en 1938 et des Saints-Martyrs-Canadiens de Wolfe aussi en 1938.

Il a accueilli dans son diocèse les Pères du Saint-Sacrement en 1938 et les Dominicains en 1939.

Mgr Desranleau

L'imposant Mgr Philippe Desranleau prit la relève de Mgr Gagnon en 1941. Il sut s'adresser à toutes les classes de la société sans en négliger une seule. Il fut près de la classe agricole, près de la classe ouvrière, près des jeunes, des vieillards et des malades. Il fut un éducateur, prêchant les droits et les responsabilités des gens.



(Photo Société d'histoire)
Mgr Philippe Desranleau

Presque imprévisible, il étonnait par ses gestes et presque toujours les événements lui donnaient raison.

Il avait un culture surprenante, se sentant tout aussi à l'aise dans une discussion sur la mécanique et la menuiserie que sur la musique, la littérature, la flore ou l'astronomie.

Son apparence imposante, dit l'histoire, donnait l'impression d'une conquête chaque fois que la hampe de sa crosse touchait le parquet.

Mgr Desranleau a fondé le Grand Séminaire des Saints-Apôtres, convoqué le premier synode diocésain, organisé plusieurs commissions diocésaines, invité 16 communautés dans son diocèse et érigé 10 paroisses à Sherbrooke et 20 autres dans la région. Il fut aussi l'un des plus ardents promoteurs du projet de création de l'Université de Sherbrooke.

C'est pendant son épiscopat que le diocèse devint archidiocèse et Mgr Desranleau devint ainsi premier archevêque de Sherbrooke. La petite histoire dit que Mgr Desranleau était très fier de cette érection. Une anecdote non vérifiée raconte qu'au moment où il fut victime d'un accident de la route, en août 1951, un automobiliste, en ouvrant la portière de la voiture de Mgr Desranleau, blessé, s'est exclamé "Mon Dieu, un évêque!", et Mgr Desranleau, trouvant la force de répliquer, corrigeait: "Un archevêque"! L'anecdote prouve la fascination qu'a pu susciter l'imposant Mgr Desranleau, dont le souvenir est encore vif dans l'esprit des gens.

Les associés et le personnel de
Samson Bélair
sont heureux de souligner le 75e anniversaire du journal

LA TRIBUNE.

Par son implication à la vie économique, sociale et culturelle, LA TRIBUNE a contribué de façon importante au développement de notre milieu.

Samson Bélair
est heureux de ce 75e anniversaire et offre ses meilleurs voeux à la direction et au personnel du journal

LA TRIBUNE.

Samson Bélair
DES PROFESSIONNELS AU SERVICE DE VOTRE CROISSANCE.

Samson Bélair
75 1909-1984
117219

Avec les hommages de Bell Canada

Bell Canada
Bell
117236

DISTRIBUTEUR

Kodak
Dayco
Baseline
Kimberly Clark
Mitsubishi
Kendall
3-M
Reeves
Nu Arc
Jomac
Gevaert
Transilwrap

Network 1

Centurion

Plaques Anodisées

Produits Chimiques pour Plaques
Solvants
"Transfer Proof"
Produits en aérosol

Félicitations pour votre 75ième anniversaire

ENCRE D'IMPRIMERIE DU CANADA

Tél.: 1-800-361-4150
Errol Trachy
48888

EN 1957

CATHÉDRALE ST-MICHEL ACHEVÉE SOUS MGR CABANA

Quand Mgr Georges Cabana, surnommé "l'évêque du sourire", prit la relève de Mgr Philippe Desranleau, décédé en mai 1952 des suites de son accident d'août 1951, il préparait de grandes réalisations.

Il a favorisé le développement des vocations sacerdotales en promouvant une campagne de sollication pour venir en aide au Petit Séminaire et au Grand Séminaire et il a présidé une campagne en faveur du chapelet en famille. Il a fondé une dizaine de paroisses et accueilli une vingtaine de communautés dans son archidiocèse.

Les monuments les plus visibles de son oeuvre sont l'Université de Sherbrooke, créée en 1954, et la cathédrale St-Michel. Il réalisait ainsi le rêve de Mgr Desranleau en faisant aboutir le projet d'Université et il parachevait l'entreprise de Mgr LaRocque en achevant la cathédrale.

A l'origine, la cathédrale avait sa façade vers la rue Marquette, c'est-à-dire en direction du Séminaire Saint-Charles approximativement.

En 1914, Mgr Paul LaRocque entreprend une nouvelle construction en commençant par la crypte de la nouvelle cathédrale, qui devait cette fois avoir son abside tournée vers l'Orient, comme le voulait la tradition. La crypte était bénite en 1917 en même temps que Mgr LaRocque entreprenait la construction d'un nouvel évêché, terminé en 1919. La chapelle Pauline de 1917 devait servir de cathédrale jusqu'en 1956. La guerre, puis les projets plus urgents allaient obliger les diocésains à attendre ensuite 40 ans avant de voir parachever cette oeuvre.

Mgr LaRocque voulait une "vraie cathédrale", faite de matériaux solides et permanents. Les plans de la crypte de la future cathédrale et du palais épiscopal furent tracés en style gothique.

Quand Mgr Cabana décida de poursuivre la construction de la cathédrale en 1956, il ne voulait pas repartir à neuf et dessiner une cathédrale totalement différente de ce qui existait déjà. Par contre, plusieurs modifications ont été apportées aux plans originaux, compte tenu de la modernisation des procédés de construction et des limites que l'Archevêché voulait s'imposer afin de réduire le coût de la maçonnerie. Le projet de Mgr LaRocque s'inspirait de la cathédrale gothique typique du Moyen-Age. Le parachèvement de la cathédrale visait à se rapprocher de l'inspiration gothique.

Les projets de 1914 comportaient une église à cinq nefs; la façade devait avoir deux clochers et une grande rose centrale; à la croisée des transepts, on avait prévu une flèche très élancée. Finalement, les bas-côtés ont été arrangés en chapelles; on a supprimé la moitié des colonnes en faisant des travées de 36 pieds au lieu des travées originales de 18 pieds; la façade a été beaucoup simplifiée pour réduire le coût de la maçonnerie.

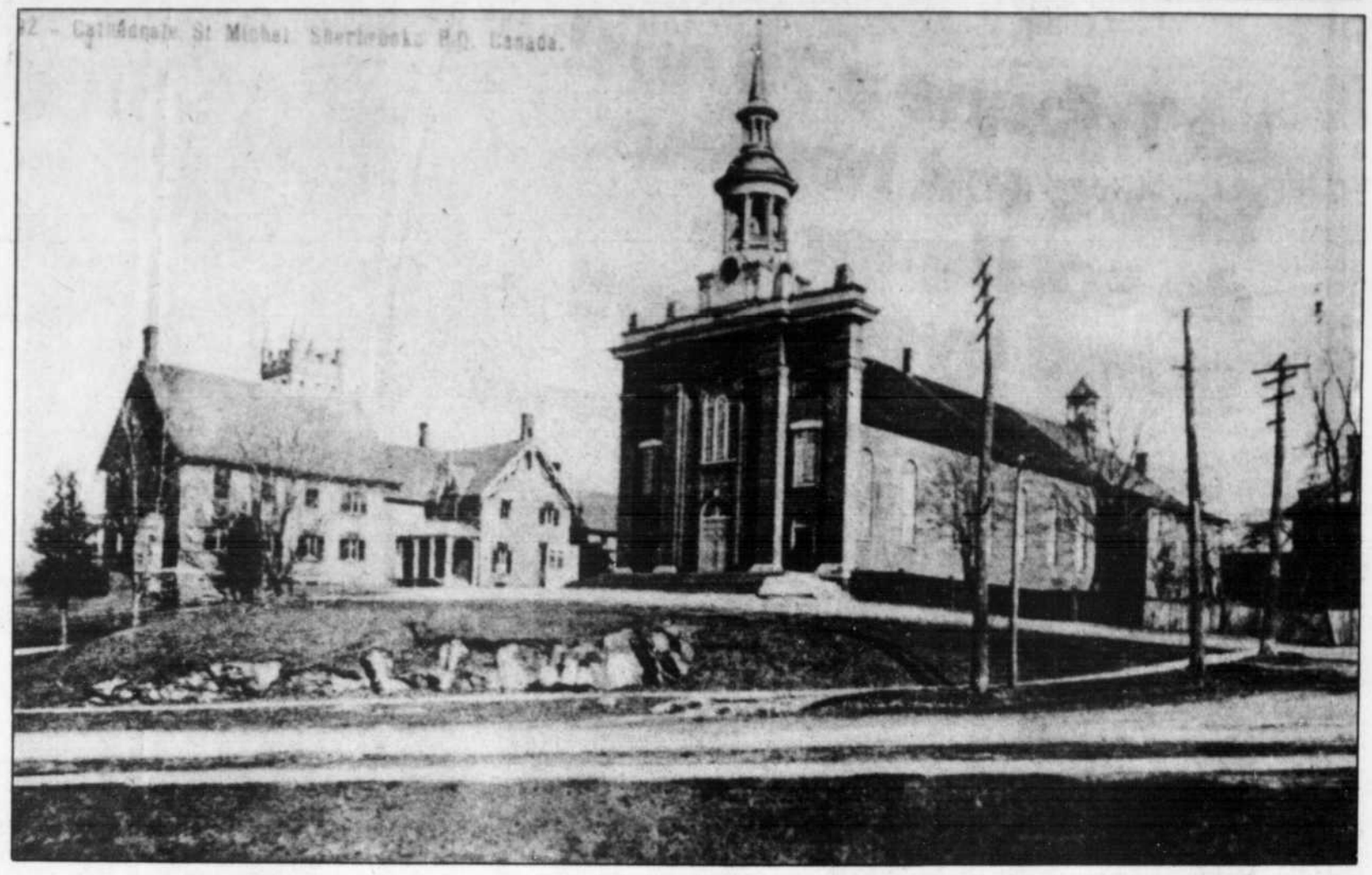
Les nouveaux procédés de construction employant des charpentes d'acier et de béton armé permettaient d'éliminer un bonne part des supports intérieurs ou les colonnes; la modification du style en ce sens allégeait le poids des structures et accroissait l'espace et la visibilité. Le style des bâtiments érigés suivant des procédés modernes, même si les arcs en lancette sont employés pour le tracé des portes et fenêtres et la courbure des voûtes, est un résultat d'ensemble plus que l'emploi de certaines formes d'arcs, de moulures et d'ornements.

En plan, l'église est tracée en forme de croix latine, plan traditionnel des églises d'Occident.

Contrat de 1 million $

Le contrat de construction, au montant de 1 million $ avait été signé en mars 1956 et les travaux commençaient le 6 mai de la même année. Mgr Georges Cabana bénissait la pierre angulaire le 16 juin 1957.

Quand Mgr Georges Cabana prenait sa retraite, en 1968, il laissait à son successeur, Mgr Jean-Marie Fortier, actuel archevêque de Sherbrooke, une cathédrale à peine âgée d'une douzaine d'années, une université encore jeune dont l'archevêque était le chancelier et un diocèse rayonnant à tous les points de vue.



(Photo Société d'histoire)

La première cathédrale de Sherbrooke avait sa façade en direction de la rue Marquette, c'est-à-dire à peu près en direction du Séminaire Saint-Charles.



Le Groupe-conseil S.M. Inc.
SERVICES

Ingénierie	Engineering
Construction	Construction
Approvisionnement	Procurement
Assurance qualité	Quality assurance
Gestion de projet	Project management

The S.M. Consulting Group Inc.

LONGUEUIL
2545, rue Delorimier
Longueuil, QC
J4K 3P7
Tél.: 514/651-0981
Télex: 05-268796

MONTRÉAL
1010, Ste-Catherine ouest
suite 1108
Montréal, QC H3B 3R5
Tél.: 514/875-5177
Télex: 05-268796

SHERBROOKE
345, boul. Industriel
Sherbrooke, QC
J1L 1X8
Tél.: 819/566-8855

117305

LA TRIBUNE
Au coeur des gens d'ici... depuis 75 ans déjà!
Félicitations!
agropur
SOURCE INTARISSABLE DE VIE, DE SANTÉ, D'ÉNERGIE
Yoplait · OKA · Crino · Vaudreuil · dalpé · Québon · Mont St-Bruno · Laveille · Granger · Maître glacier · Orange Maison · KIK Cola · Rivella

La Tribune a 75 ans! Sears est heureux de souligner ce grand événement!

Depuis 32 ans Sears est au service de sa clientèle avec ses 312 points de vente par catalogue et ses 13 magasins au Québec.



Printemps/été 1953



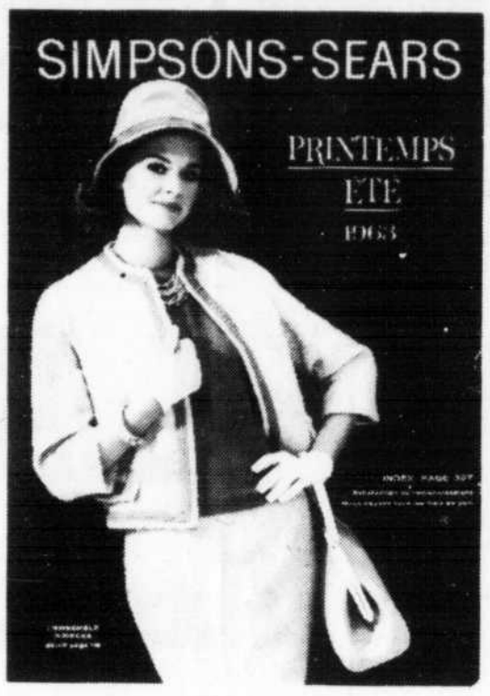
Automne/hiver 1953



Printemps/été 1958



Automne/hiver 1958



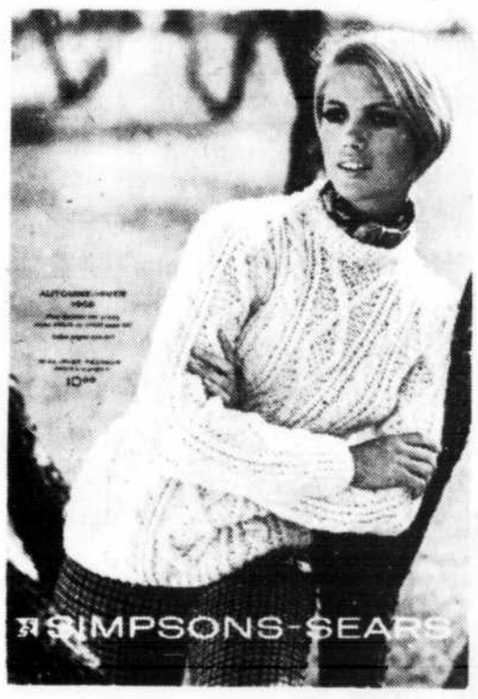
Printemps/été 1963



Automne/hiver 1963



Printemps/été 1968



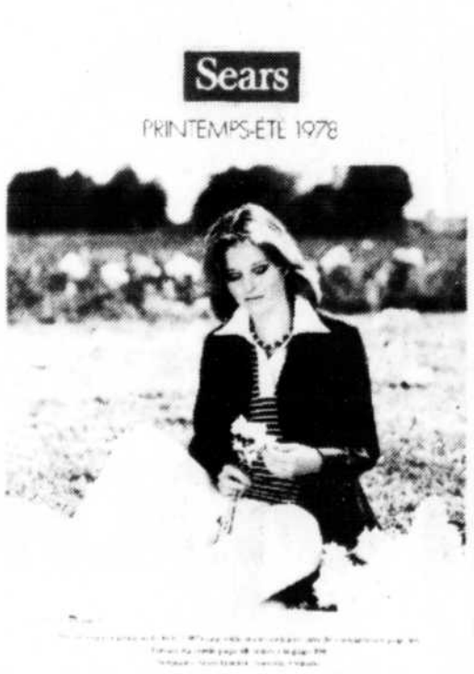
Automne/hiver 1968



Printemps/été 1973



Automne/hiver 1973



Printemps/été 1978



Automne/hiver 1978



vous en avez pour votre argent et plus

Printemps/été 1983



Printemps/été 1985

SEARS

vous en avez pour votre argent...et plus

117373

la tribune
Cahier souvenir
75e ANNIVERSAIRE 1910 1985



(Photo Collection de la Société d'histoire des Cantons de l'Est)

La seconde Union musicale, lancée en 1921, avait notamment comme objectifs, en plus de l'enseignement du solfège et de la diction, d'offrir des spectacles et concerts. On la voit ici dans la présentation de l'opéra "Roméo et Juliette" de Gounod qui était présenté les 30 et 31 mai 1927 au His Majesty's Theatre. On y retrouvait Léonidas Bachand au pupitre.

L'ESTRIE... UN FOYER MUSICAL SANS ÉGAL

par Pierrette Roy

La région des Cantons de l'Est est reconnue pour avoir manifesté dès le début du siècle, au chapitre de sa vie littéraire, une vitalité remarquable. Pourtant, il n'y a pas qu'à ce chapitre que la région s'est distinguée d'une façon toute particulière. Car, stimulée et prise en charge par un groupe d'individus dynamiques, la vie musicale estrienne a connu des moments extrêmements forts qui ont permis à Sherbrooke d'être reconnue comme un "centre musical d'importance dont l'exemple a été suivi en plus d'un endroit dans la province".

D'ailleurs, Léonidas Bachand, qui a lui-même été impliqué activement à ce niveau, confiait qu'il existait une "heureuse rivalité des groupements qui fait de Sherbrooke un foyer musical d'un type qui ne se voit nulle part ailleurs au pays".

Ce que nous révèlent ici les archives est d'ailleurs facilement vérifiable lorsque l'on s'attarde aux différents mouvements et organisations qui ont contribué à cet essor musical estrien: que l'on pense évidemment au premier puis au deuxième Orchestre symphonique de Sherbrooke, aux groupes et cercles musicaux de tous ordres et d'une façon toute particulière à l'Union musicale qui a constitué un moteur important à l'éveil musical estrien.

Attardons-nous d'abord à l'Union musicale qui naissait dans une première version en 1885 pour "l'éducation musicale des Canadiens-français". Dirigée par le Dr Jude Olivier Camirand, qui a été deux fois maire de Sherbrooke et un des fondateurs de l'Harmonie de Sherbrooke, et avec comme directeur musical intermittent M. L.E. Codère et assistante-directrice son épouse, l'Union musicale semble avoir subsisté une dizaine d'années, disparaissant vraisemblablement autour de 1896 pour renaître dans sa deuxième version en 1921, fondée par Charles-Emile Bachand et quelques autres.

Deuxième Union musicale

Destinée à cultiver le goût musical chez les Sherbrookois, la formation de la deuxième Union musicale découlait de l'interprétation de l'oeuvre de Massenet **Hérodiade** par le Choeur de la cathédrale, lit-on dans **La Tribune** de mars 1923. Car l'Union était fondée particulièrement pour l'interprétation d'oeuvres profanes dont l'interprétation portait préjudice, semble-t-il, au Choeur de la cathédrale.

D'ailleurs, on retrouvait au sein de l'Union, à quelques exceptions près, les mêmes éléments que ceux qui composaient le Choeur de la cathédrale, avec en plus des membres féminins qui n'étaient pas admis à l'autre organisation.

En plus de contribuer à l'éveil musical du public, la plus grande contribution de l'Union musicale aura été sans contredit dans la mise sur pied d'une école gratuite de solfège et de diction française. C'est ainsi que c'est l'Union qui introduisit dans les Cantons de l'Est ce type d'enseignement.

Le Conseil des arts et de Manufacture de la province de Québec reconnaît d'ailleurs les cours en 1924 alors qu'Athanase David, secrétaire de la province, offre une reconnaissance éloquente en déclarant "l'Union musicale d'utilité éducationnelle avec autorisation d'en faire mention partout".

Si l'Union musicale organisait beaucoup de soirées artistiques et d'opéras, elle mettait aussi sur pied beaucoup de soirées littéraires; car, affiliée à l'Alliance française et avec comme devise "Cultivons-nous", l'Union se donnait comme grand objectif de "promouvoir les choses de l'esprit, cultiver les arts, la musique et la littérature et développer le sens du beau et du vrai dans son milieu".

La littérature

C'est ainsi que la section littéraire de l'organisation, affiliée à l'Alliance française à laquelle oeuvraient des gens comme Louis C. O'Neil, Lasalle Laberge et Eglantine Bernier, et qui a fait entendre sur une période de 37 années d'activités pas moins de 208 conférenciers, a contribué à l'organisation de 300 soirées littéraires à part les concerts, les récitals et tout le reste.

L'enseignement en solfège dispensé par l'Union était fort populaire et on dénombre, en 1941, pas moins de 1500 élèves qui ont suivi les cours de solfège sur une période de 20 ans. Les professeurs avaient pour nom, en 1941, Kathleen Shea et Adrien Leblanc en solfège, J. Donat Dufour en diction et Pierrette Bourbeau en diction aux petits qui dirigeait d'ailleurs en 1941 la section diction de l'Union, qui avait pris le nom de "Conservatoire Meilleur". Léonidas Bachand a également assumé certaines années les cours de diction de même qu'il a souvent dirigé les concerts.

Pour donner simplement une idée de la composition de ce groupe, on peut noter qu'en 1946, on retrouvait au sein des membres d'honneur sélectionnés parmi les personnalités canadiennes ou étrangères des personnes comme les Edward Codère, Roger Havard, Mme Maurice Shea, Marie-Anne Couture, Louis-Philippe Robidoux, Sylvio Lacharité et Louis-C. O'Neil.

L'Orchestre symphonique

Si l'Union musicale a été un des groupes les plus actifs au moins jusqu'en 1961, d'autres initiatives ont aussi fait leur part au niveau de la vie musicale estrienne; ainsi, l'Orchestre symphonique dont une première version a été mise sur pied en mars 1910 par le Dr Arwin Sawdon, offrait son premier concert en décembre 1910 au Théâtre Clément rue Wellington nord, devenu en 1911 le His Majesty's.

Le poste de premier violon de l'Orchestre était occupé par le professeur Bourgeault et on a retrouvé comme soliste à certains concerts, comme en 1925 et 1926, nul autre que Léonidas Bachand. S'exécutant surtout à la salle des arts, logeant à l'ancien édifice de **La Tribune** rue Frontenac et au Manège 53, le premier orchestre symphonique disparaissait en 1926 à la suite du départ de la ville de son fondateur et directeur Sawdon qui se faisait assister au cours des dernières années par Roger Havard. On parle comme raison principale de cette disparition d'un manque de fonds.

Puis, ce ne sera que le 3 avril 1940, au cours d'une soirée dramatique et musicale au Séminaire que se fera entendre à nouveau l'Orchestre, connu jusque là sous le nom de Symphonie St-Charles et dirigé par Sylvio Lacharité, secondé par l'abbé Alphonse Labrecque, professeur de philo et de violon au Séminaire, et par P.E. Fortier, comptable et amateur enthousiaste.

Dès 1941, le groupe a adopté le nom de O.S.S. et il possède son comité féminin présidé par Mme L.E. Codère. A ses débuts, l'Orchestre se produit à la salle du Séminaire, à la salle St-Jean Baptiste, et à la salle du Christ-Roi et son premier président est Horace Boux, également violon solo de l'Orchestre.

Depuis 1940, l'Orchestre n'a cessé de se produire et si les chefs se sont succédé, l'excellence de la performance offerte par l'ensemble n'a fait que s'accroître au fil des ans. Il est dirigé depuis peu par le chef Jean-François Sénart.

L'Orchestre des jeunes

Si la formation de jeunes musiciens a toujours constitué au fil des ans une préoccupation de première importance, elle a trouvé depuis maintenant onze ans une voie d'une efficacité incontestable par la mise sur pied en février 1974 d'un orchestre de jeunes musiciens appelé à l'époque l'Ensemble classique optimiste de Sherbrooke.

Optimiste à cause du maître d'oeuvre de l'Orchestre qui était le Club Optimiste, présidé à l'époque par Guy Pigeon, l'Ensemble était alors dirigé par Czeslaw Gladyszewski.

S'il est devenu depuis l'Orchestre symphonique des jeunes de Sherbrooke, s'identifiant ainsi comme une sorte de frère cadet du "grand" orchestre, l'ensemble a conservé les mêmes objectifs fondamentaux de travailler en groupe à perfectionner l'art des jeunes musiciens et assurer une relève pour les grands orchestres symphoniques et plus particulièrement celui de Sherbrooke. Le chef actuel de l'Orchestre est Jacques Clément.

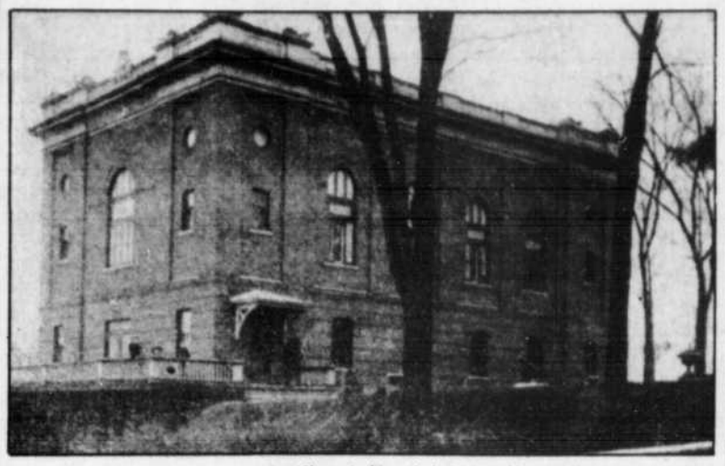


(Photo des Archives nationales du Québec (Estrie)

Une photo prise après un concert en 1948 alors que Sylvio Lacharité se trouve entouré de Jean Dansereau, à gauche, P.E. Fortier, parmi les Sherbrookois les plus dynamiques dans le domaine musical, Mme Vera Franceschi et Jacques Olivier.

LES ARTS

LA DANSE PAGE 34



(Photo Archives de la Société d'histoire des Cantons de l'Est)

Le Monument national surplombant la rue Wellington et Marquette a été le théâtre de nombreuses activités.

LES SALLES DE SPECTACLE PAGE 35

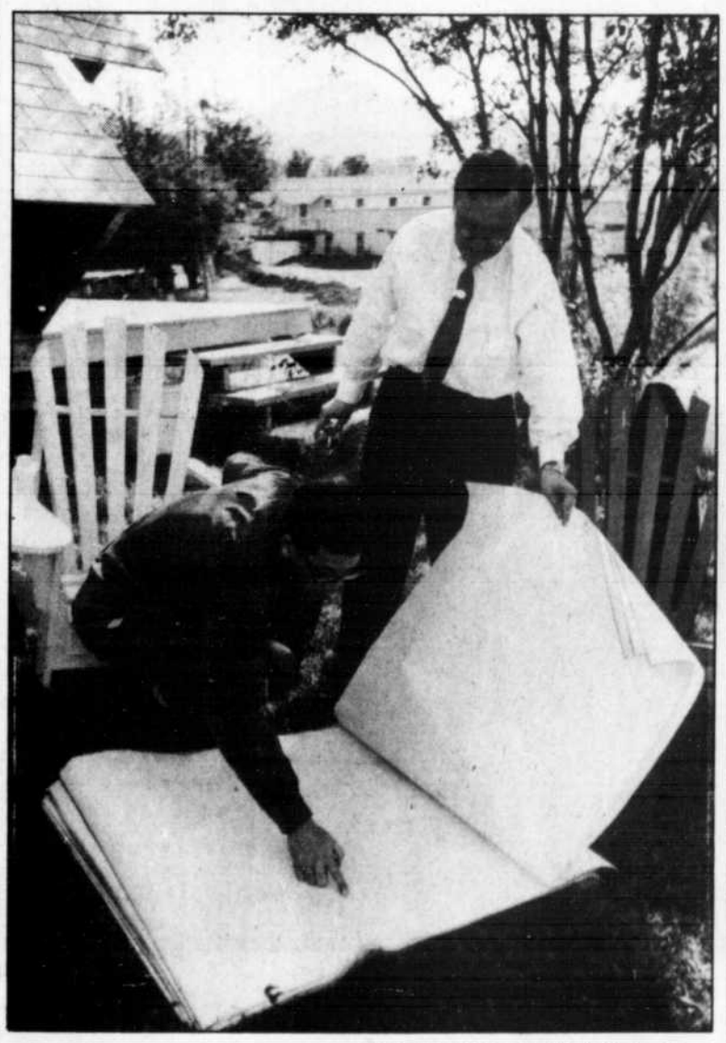


(Photo Union théâtrale de Sherbrooke)

L'Union théâtrale au cours d'une répétition à l'auditorium du Séminaire St-Charles. On peut reconnaitre notamment Jocelyne Brousseau, Lionel Racine, André Breton et Jean Besré de dos, Luce Trigane, Jocelyne Brousseau, Jean-René Robitaille et Réjean Chaloux.

LE THÉÂTRE PAGES 36-37

LA LITTÉRATURE PAGE 38



(Photo des Archives nationales du Québec (Estrie))

Deux des pionniers de la musique, non seulement en Estrie mais aussi au Québec, Gilles Lefebvre et Sylvio Lacharité, photographiés en 1958 au Centre d'arts d'Orford.

LA MUSIQUE PAGES 39-40-41

LES ARTS VISUELS PAGES 42-43-44

LA DANSE: POUR LUTTER ... CONTRE LA TIMIDITÉ

par Pierrette Roy

"La gymnastique militaire ne convient pas aux jeunes filles; la danse classique donne des résultats plus harmonieux. La grâce s'apprend comme toute autre chose. Nous soutenons que l'enseignement du maintien, la correction des attitudes, la lutte contre la timidité se fera en grande partie par l'étude de la danse."

Cette citation d'une chronique d'art au sujet d'une institution d'enseignement pour les jeunes filles dirigée par les religieuses et utilisée dans le matériel promotionnel de la danseuse et professeure de danse Lygie Riddez est éloquente de l'attitude avec laquelle on envisageait il y a quarante ans cette discipline artistique.

Si, il y a quarante ans, des secteurs comme la littérature ou la musique étaient en pleine effervescence, le secteur de la danse commençait, lui, seulement à poindre dans les Cantons de l'Est.

C'est par l'intermédiaire d'un autre journaliste de **La Tribune** et ex-élève de Morenoff de Montréal, M. Alphonse Saumier, qu'étaient jetées en 1947 les bases de l'Ecole de ballet de Sherbrooke, aujourd'hui connue sous le nom de l'Académie de ballet de Sherbrooke du Centre culturel et artistique Pierre Lapointe.

Le contexte religieux de l'époque de même que la situation d'après-guerre permettaient aux plus pessimistes de crier à la folie pure sans pour autant compromettre le projet.

C'est ainsi que s'ouvrait l'école, dans le sous-sol du Parthénon, ancienne maison-mère des Petites Soeurs de la Sainte-Famille en septembre 1947 avec pas moins de 70 élèves inscrits. Le premier professeur était nul autre que Mme Lygie Riddez de la célèbre famille d'artistes (Sita, professeur de théâtre, Mia (Morisset) auteure, Juanita cantatrice à l'Opéra comique et Jean père chanteur à l'Opéra de Paris).

Celle-ci avait étudié à Montréal avec Mary Beetle, Elizabeth Leese et Tatiana Lipkovska de Koudriavrzeff avant d'aller se perfectionner en France pour ensuite travailler à l'Opéra de Nimes.

On relate que l'ouverture officielle avait été faite en décembre 1948 sous le patronnage du danseur espagnol Jose Torrès et Mme Alphonse Trudeau, mairesse de Sherbrooke; participaient à cette ouverture Louis Morrisset, l'auteur dramatique et Mia Riddez Morrisset, son épouse.

Les archives de M. Pierre Lapointe nous permettent de ressortir les noms de Manon Morrisset, Anita Doucet et Pierre Jeanson comme danseurs prometteurs. C'est la pianiste sherbrookoise Codère Brunelle accompagnée au violon par Gilbert Duford qui agrémentaient l'entracte. On souligne même que c'est à l'Ecole de ballet que le musicien sherbrookois réputé Serge Garant fit ses premières armes en accompagnant les classes de ballet.

Centre des arts

En 1948, M. Saumier cédait sa place à amoureuse de la danse et bénévole Mme Laurette Comtois qui changea le nom de l'Ecole en Centre culturel et artistique; en prenant la relève, ses visées étaient grandes puisqu'elle voulait créer un centre où tous les arts seraient enseignés. Elle fit appel à MM. Henri Poitras et François Rozet pour le théâtre et à Mme Adeline Chapskas pour le chant mais ses projets n'eurent pas de suite puisqu'elle n'était pas supportée financièrement. Les cours de ballet seuls subsistèrent.

Parmi les professeurs de ballet qui se succédèrent à un rythme assez rapide, on trouva John Sterling, Nina Sosinska, Mathilda Fassel et Georges Bérard. Décidée de trouver un professeur qui pourrait prendre l'entière responsabilité de l'école, elle dénicha un danseur et comédien de Montréal, Pierre Lapointe, qui accepta de donner son premier cours en décembre 1956 et qui prit l'école en charge en janvier 1957.

Bien qu'il ne soit à Sherbrooke qu'une journée par semaine, il prépara son premier récital qu'il offrit à l'école Mitchell en juin '57 et par la même occasion, groupait les meilleurs éléments de l'école sous le nom des Ballets de Sherbrooke.

Peu à peu, les institutions s'ouvraient à l'enseignement de la danse et ce fut le Mont Notre-Dame, puis le Collège du Sacré-Coeur et enfin l'Institut familial.

Enfant pauvre des arts

La danse a toujours été considérée comme parent pauvre des arts et selon M. Lapointe, chaque fois qu'il fallait obtenir quelque reconnaissance, il fallait se battre doublement. Ainsi, lorsqu'on a demandé d'utiliser la salle St-Charles du Séminaire, seule salle à l'époque vraiment adéquate pour la danse, on a essuyé d'abord un premier refus, pour se conformer aux directives de Rome; puis, dans la mesure où l'on promettait de faire attention aux décolletés et à la longueur des jupes, on a finalement pu obtenir droit d'entrée.

Depuis ses débuts, l'Ecole de ballet a fait plusieurs petits dans la région; on peut certainement affirmer sans grande crainte de se tromper, puisque l'Ecole a longtemps été la seule alternative pour les amoureux de la danse, que 99 pour cent des écoles de ballet dans la région ont pour point de départ l'Académie de ballet de Sherbrooke.

Et si, en région la survie de compagnies de danse a toujours constitué un défi de taille, l'existence même de la troupe semi-professionnelle Ballestrie qui a su se maintenir contre vents et marées pendant plus de cinq ans en est une preuve éloquente, voilà qu'on vient d'annoncer la mise sur pied de la première compagnie de danse professionnelle sherbrookoise, la compagnie Sursaut.

Bien qu'il soit difficile de prédire l'avenir de cete troupe, on peut cependant noter avec satisfaction qu'elle a su s'assurer les services d'un directeur artistique de talent en la personne de Raymond Goulet.



(Photo de l'Académie de ballet de Sherbrooke)

Le fondateur de l'Ecole et ex-journaliste Alphonse Saumier et le professeur Lydie Riddez entourés des élèves de l'école.



(Photo de l'Académie de ballet de Sherbrooke)

Les premières recrues de l'Ecole de ballet de Sherbrooke en 1948 entourant leur professeur Lydie Riddez.



DE TOUTES LES SALLES DE SPECTACLE

LE HIS MAJESTY'S... LA PLUS PRESTIGIEUSE

par Pierrette Roy

Si la vie musicale et artistique sherbrookoise et estrienne étaient à ce point pleines de santé et de vitalité, il faut évidemment en donner le mérite aux artisans de la première heure mais il faut aussi souligner la qualité des infra-structures de spectacle qui, très tôt, ont permis à des artistes de très grande réputation de se produire sur l'une ou l'autre des scènes sherbrookoises.

Et, de toutes les salles de spectacle et de concert à Sherbrooke, le His Majesty's est certainement la plus prestigieuse puisque s'y sont produit des artistes de réputation internationale comme la grande tragédienne Sarah Bernahrdt, qui a aussi joué à la salle du Séminaire, le chanteur de l'Opéra de Paris Jean Riddez, la grande cantatrice canadienne Albani (Emma Lajeunesse) pour ne mentionner que ceux-là.

Contruit en 1901 par un certain F.M. Clément de Berlin, N.H. sous l'incitation du conseiller municipal Daniel McManamy et ouvert le 27 septembre de la même année sous le nom de Clement Theatre Opera House, le théâtre offrait comme capacité 700 places assises ce qui était, dit-on, quelque chose pour une salle de concert municipale.

M. Clément vend son théâtre en 1903 pour des raisons de santé à un américain de Gloucester Mass. M. James E. Tolman qui veut avec l'acquisition de ce théâtre créer un circuit qui amènerait à Sherbrooke les meilleurs spectacles américains.

C'est en 1911, alors qu'il est acquis par William Morris qui deviendra maire en 1922 que le Clément change de nom et s'appelle désormais le His Majesty's (à l'imitation du théâtre du même nom qui fit sa célébrité à Montréal).

On dit de l'immeuble qu'il a 60 pieds de largeur, 120 pieds de profondeur et que sa scène de 80 pieds de large est considérée comme une des plus spacieuses de la province.

On dit du His Majesty's qu'il devient un foyer important de la vie artistique sherbrookoise et, selon Léonidas Bachand, qu'il ouvre une nouvelle ère au cours de laquelle la musique peut s'épanouir avec liberté et dans une atmosphère toute différente.

Acheté en 1913 par la compagnie "Sherbrooke Amusement Ltd" au coût approximatif de 50,000 $, il cesse finalement en 1938 d'être un théâtre après avoir accueilli tous les groupes musicaux sherbrookois pour l'une ou l'autre de leurs manifestations.

Il fut question de le rénover, semble-t-il, mais au printemps 39, l'architecte J.W. Grégoire l'achète et à l'automne, commence sa démolition pour le convertir en édifice d'affaires.

Le Granada

Autre vestige important du temps passé d'autant plus qu'il subsiste encore (on ne sait pour combien de temps), le Théâtre Granada était ouvert en janvier 1929 et on dit qu'il aurait coûté pas moins de 3,500,000 $. Propriété de la United Amusement Corp. qui avait emprunté au Montréal Trust pour construire, on dit que la dette du théâtre était liquidée le 10 septembre 1945.

Considéré comme l'un des plus beaux théâtres au pays, le Granada a aussi accueilli plusieurs concerts et spectacles dont Pierrette Alarie et Léopold Simoneau en 1947.

Le Art Hall était situé dans l'édifice du "Library and Art building" au 4 rue Wellington (carré Strathcona) qui abritait à compter d'avril 1928 les bureaux de **La Tribune**.

Longtemps connu sous le nom de "bâtisse des arts" cet édifice avait été construit en 1886 et sa facade était alors occupée par les bureaux du Québec Central, du Pacifique Canadien et par un magasin de nouveautés. A l'arrière, un musée, une salle de lecture et une bibliothèque publique accueillaient les visiteurs.

La salle a reçu de nombreux concerts et soirées artistiques et littéraires puisque la salle pouvait asseoir 400 personnes, occupant deux étages supérieurs à l'arrière.

Au moment où **La Tribune** y aménage ses bureaux, la bâtisse abrite encore la salle des arts, le musée et le "Library and art union".

Surplombant la rue Wellington et Marquette, le Monument national a aussi constitué un lieu de réunion. Fondée sous l'initiative du Dr J.F. Rioux, la bâtisse tient sa soirée inaugurale le 6 février 1906.

La salle de l'Hôtel de ville est aussi utilisée à compter de novembre 1922 et on y tient notamment les conférences de l'Union musicale de même que les cours de solfège.

La Salle Murray, située dans l'édifice Nault (au 35-39 de la rue King ouest) a aussi accueilli certaines activités tout comme la salle du Parthénon était le lieu d'activités de l'Union musicale.

Enfin, le Théâtre Premier, plus spacieux que la salle des Arts recevait des activités en 1915 et on dit qu'il possédait son propre orchestre symphonique composé de 14 musiciens sous la direction de R.L. Vallée.



(Photo Société d'histoire des Cantons de l'Est)

Le His Majesty's situé rue Wellington, tel qu'on pouvait le voir en 1905 ou 1906.

POUR MIEUX VENDRE
OU ACHETER
VOTRE PROPRIETE

MLS

Contactez l'un des 200 agents immobilier membres de la Chambre d'immeuble de l'Estrie, et renseignez-vous sur les avantages du service inter-agence M.L.S. (Maintenant sur informatique).

LA CHAMBRE D'IMMEUBLE
DE L'ESTRIE
UN SERVICE POUR VOUS

CHAMBRE D'IMMEUBLE DE L'ESTRIE INC. Realtor

2654, King ouest
Sherbrooke

116912

IMPRIMERIE PARENT & PARENT PRINTING
DIVISION DE: LES ENTREPRISES L. GAMACHE LTEE
323 Alexandre, Sherbrooke (Québec) J1H 4S9 562-5518
IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES
Nous sommes heureux de nous associer à tous les amis de La Tribune pour fêter ses 75 ans d'excellence au service de l'actualité.
IMPRESSION COMMERCIALE
116693

Félicitations à LA TRIBUNE

Uni Média INC.
JACQUES FRANCOEUR, président – JEAN-GUY FAUCHER, C.A. vice-président.

C'est la raison sociale d'une société québécoise oeuvrant dans le domaine de la communication.

ÉDITION

HEBDOMADAIRES
Montréal
Dimanche-Matin
Avenir de L'Est
Flambeau de L'Est
Journal de Rosemont
Progrès de St-Léonard & Nouveau-Rosemont
Laval
Courrier Laval
Courrier Ahuntsic
Courrier Laurentidés
Contact Laval Est
Contact Laval Ouest
Repentigny
Artisan
Québec
Rive-Sud Express
L'Appel
Le Mercredi Soir
Drummondville
L'Express
La Parole
Saguenay, Lac St-Jean
Progrès-Dimanche

QUOTIDIENS
Le Soleil, Québec
Le Quotidien, Chicoutimi
Le Droit, Ottawa

MAGAZINES
Le Lundi
MariePier
La Semaine
Magazine "M"
Elle et Lui
Showbizz
Wow!

ANNUELLE
Almanach Moderne

PUBLICATIONS RELIGIEUSES
Novalis

IMPRESSION
Granby
Imprimerie Montréal-Granby
Drummondville
Litho Prestige
Saguenay, Lac St-Jean
Imprimerie Saguenay
Ottawa
Imprimerie Le Droit-Leclerc

DISTRIBUTION
Distributions Éclair
Les Distributions Techniques du Québec
Distribution Hebdos Métropolitains
Chemin du Roi

TÉLÉINFORMATIQUE ET SERVICE DE PRESSE
EdiMédia Inc.

5701 CHRISTOPHE-COLOMB, MONTRÉAL, QUÉ. H2S 2E9
118310

Félicitations à notre grand quotidien La Tribune!

INDUSTRIELS - COMMERCANTS
pour vos constructions
BUTLER
vous offre plus et mèilleur
STRUCTURES D'ACIER PREFABRIQUEES
TOITURES - MURS



Armand Jeanson

Voyez
Constructions
Armand Jeanson Inc.
3351, rue Belair, Sherbrooke
J1L 1B3
569-2424
117571

Le magasin Yellow, rue Wellington nord est heureux de s'associer au journal La Tribune pour son 75e anniversaire de fondation.

Félicitations!

SUPERCHAUSSEZ-VOUS Yellow
CHAUSSURES YELLOW LTEE
46, WELLINGTON NORD, SHERBROOKE
117776

LE THÉÂTRE DE L'ATELIER

1,300 REPRÉSENTATIONS... 200,000 SPECTATEURS

PLUS DE 300 COMÉDIENS ONT JOUÉ DANS LA TROUPE

Première troupe professionnelle établie hors des grands centres de Montréal et de Québec, la troupe de l'Atelier a manifesté pendant un peu plus de deux décennies la vitalité artistique de la région.

Issue du mouvement théâtral lancé dès 1882 au Séminaire St-Charles, le théâtre de l'Atelier naissait en 1960 grâce à la complicité de Roger Thibault, Jean-Marie Poiré, André Belcourt, Gyslain Fillion, Luc Morissette, Jean-Charles Tremblay, Louis-Philippe Grimard, Louis-René Scott, Gaétan Langlois, René Pelletier et évidemment, Pierre Gobeil.

Baptisée de ce nom à cause de la troupe parisienne de Louis Jouvet, l'Atelier a offert au cours de son histoire plus de 1300 représentations et rejoint au moins 200,000 spectateurs.

On dénombre à plus de 300 artistes qui ont joué pour l'Atelier au cours de son histoire et si la plupart sont bien connus du milieu sherbrookois, quelques-uns ont dépassé nos frontières pour être connus au travers la province; on peut ainsi penser au fondateur Pierre Gobeil, Louis-Paul Allard, Jacques Thisdale, Michel Dumont, Véronique LeFlaguais et René Lefebvre.

Mais un aspect primordial dans le travail qu'a réalisé une troupe comme l'Atelier, c'est le goût qu'elle a donné aux jeunes pour le théâtre et la formation à Sherbrooke et en région d'un public amateur de théâtre de qualité.

Et si, à la fin de décembre 1983, la troupe de l'Atelier se faisait hara-kiri à cause de difficultés financières majeures, elle aura laissé non seulement un magnifique théâtre rénové dont elle aura été le maître d'oeuvre, mais un goût qui perdure dans la population pour un théâtre de qualité.

Cet élan qu'a su insuffler le théâtre de l'Atelier aux jeunes comédiens sherbrookois, on l'a évidemment constaté dans la mise sur pied de nombreuses troupes parmi lesquelles on a pu compter notamment la coopérative de productions artistiques La Grande Roue (désormais disparue), le théâtre du Sang neuf (parmi les plus vieux de la nouvelle génération), la Bébelle, aussi disparue, la Poursuite, l'Entre chien et loup, le Promenoir et tout récemment l'Exagon qui ne cessent d'alimenter auprès du public sherbrookois le goût de la représentation théâtrale.

Il faut aussi ajouter à toute cette effervescence celle qui est donnée par la formation en théâtre et en animation en théâtre assurée depuis plusieurs années par le département de l'Option-théâtre de l'Université et qui n'est pas sans contribuer à alimenter la région en talents.

Puis, finalement, depuis quelques années seulement, l'improvisation règne en maître partout en région et jusque dans les écoles, et si les puristes du théâtre refusent absolument de la considérer comme une des leurs, elle n'en constitue pas moins une voie d'expression extrêmement riche et pour le comédien, et pour le public, et sait révéler des talents remarquables qui, autrement, ne seraient peut-être pas allés au théâtre.

Le foisonnement qui règne en Estrie au niveau de la vie théâtrale est éloquent sur la qualité et le nombre de talents que la région a su mettre à jour.



(Photo Archives du Séminaire de Sherbrooke)

La troupe du Séminaire de Sherbrooke en novembre 1956, quelques années avant la fondation de l'Atelier, à l'occasion de la préparation de la pièce "Les plaideurs". On peut reconnaître de gauche à droite entourant l'abbé Roger Thibault, Pierre Gobeil, Raymond Chartier, Raynald Fréchette, Claude Bonneville, André Lanciault, Claude Pinard, Sarto Morrissette, Jean Morin et Yvan Richard.

Canadian Tire rend hommage à La Tribune à l'occasion de son 75e ANNIVERSAIRE



En 1941, le magasin Canadian Tire était situé coin King et Alexandre.

Depuis 1941, Canadian Tire participe au développement de Sherbrooke et de la région. Le premier magasin était situé rue King ouest coin Alexandre, pour ensuite s'installer rue Belvédère sud, de là sur la rue Minto et maintenant deux magasins, pour mieux vous servir, sont situés au:

1850, King O., Sherbrooke, Daniel Roy, prop.
1645, King est, Fleurimont, Rénald Bélisle, prop.

117409

Nous sommes très heureux de nous joindre au

75e ANNIVERSAIRE

de

la tribune

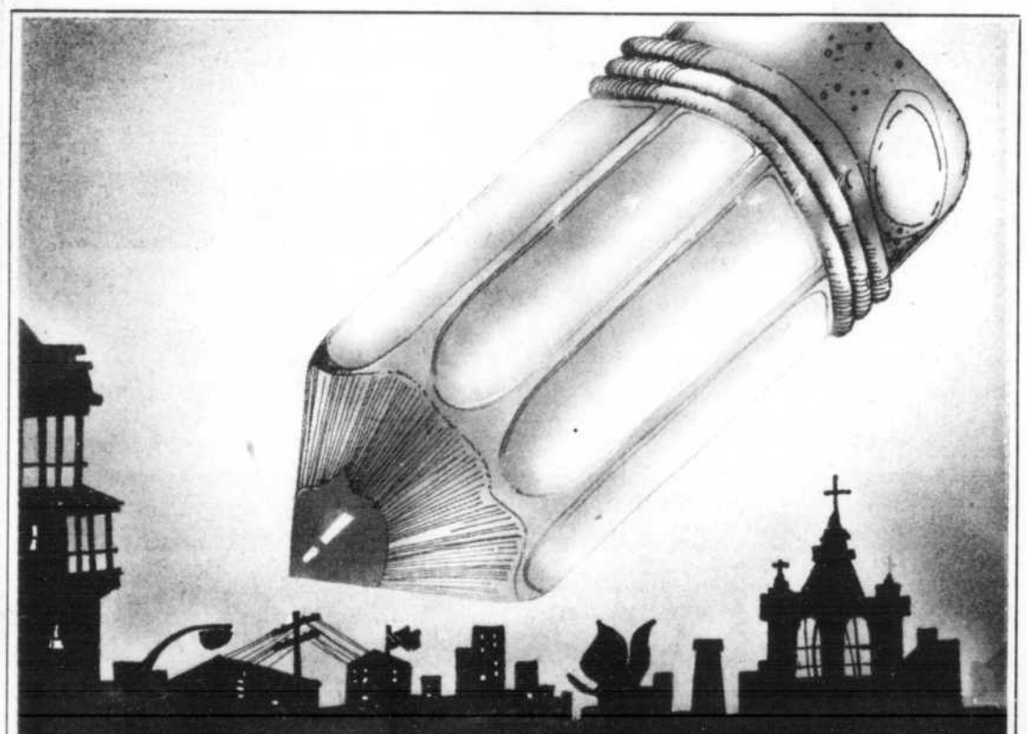
A.R. WILSON LTÉE

Au service de la population depuis 91 ans.

270, rue Dufferin, Sherbrooke, (819) 569-2509

responsables de l'entretien de la plomberie, du chauffage et de la ventilation ainsi que des travaux de métal en feuilles.

116971



75 ans D'IMPLICATION D'INNOVATION D'ENCOURAGEMENT POUR L'AMÉLIORATION DE L'INFORMATION ÉCRITE EN ESTRIE.

bravo!

L'équipe de

AGENCE DE PUBLICITÉ DE L'ESTRIE inc

1100, rue Prospect, Sherbrooke (Québec) Tél.: (819) 566-2633

116995

75 ANS AU COEUR DES GENS D'AFFAIRES

Félicitations!

CHAMBRE DE COMMERCE DE SHERBROOKE

117114

DANS LA PETITE HISTOIRE DU THÉÂTRE SHERBROOKOIS

UNE PLACE DE CHOIX POUR L'UNION THÉÂTRALE

par Pierrette Roy

Les amateurs de théâtre sherbrookois ont toujours bénéficié d'un traitement un peu particulier comparativement aux autres régions du Québec en dehors des grands centres. Manifestant d'une réelle vitalité par rapport à cet art de la scène, la région n'a-t-elle pas été celle qui a compté dans ses rangs la seule troupe professionnelle établie en dehors des grands centres de Montréal et Québec avec l'Atelier.

Cependant, dans toute la petite histoire du théâtrale sherbrookois, la compagnie de l'Union théâtrale détient à juste titre une place de choix.

Une place de choix d'abord pour sa tenacité et surtout pour celle de ce fondateur Lionel Racine qui, le 13 novembre 1946 jetait avec l'architecte Louis-Paul Gauvin les bases d'une compagnie théâtrale qui s'appelait à l'époque "l'Union théâtrale française". Une place de choix aussi parce qu'elle a réuni dans ses rangs, la plupart du temps pour leurs débuts à la scène, plusieurs jeunes comédiens amateurs parmi lesquels quelques uns se sont retrouvés par la suite et se retrouvent toujours sur les grandes scènes québécoises.

Que l'on pense évidemment aux Jean Besré d'abord — qui a déjà déclaré qu'il devait tout à l'Union théâtrale et aux Lionel Racine et Roger Thibault — aux Marc et Yves Hébert, aux Serge Christiaennssens, René Lefebvre, mais aussi à d'autres comme Patrice Potvin et Rollande Daigle qui ont à leur façon fait leur marque.

Effervescence théâtrale

Pourtant, la tradition théâtrale sherbrookoise remontait à bien avant l'année de fondation de l'Union théâtrale puisque presque chaque paroisse, se rappelle avec une lucidité étonnante Lionel Racine, avait sa petite troupe de théâtre et se produisait. On pouvait certainement en compter une bonne douzaine, en plus de compter une troupe anglaise à l'église St-Patrick la "Theatral Union".

Mais le goût des Sherbrookois pour la comédie remontait à encore plus loin que cela puisqu'on rapporte dans un numéro de Borroméen que le premier spectacle à être monté au Séminaire Saint-Charles l'aurait été en 1878, alors que la direction était assumée par J.B.T. Allard.

Mais celui qui a le plus marqué le théâtre au Séminaire est sans contredit l'abbé Léonard St-Laurent qui y dirigea les productions pendant 42 ans soit de 1907 à 1949 et l'on estime à environ 500 le nombre de pièces que celui-ci a montées, à peu près une par année. Celui-ci ajoutera cependant à son activité théâtrale déjà débordante l'opéra et l'opérette grâce au concours de l'abbé Alphonse Labrecque qui dirige un orchestre d'élèves et Georges Léveille qui dirige un choeur.

A la retraite de l'abbé St-Laurent, c'est l'abbé Lucien Gauthier qui prit la relève, suivi par l'abbé Roger Thibault qui fit indéniablement sa marque non seulement au Séminaire mais aussi à la troupe de l'Atelier qu'il a contribué à fonder en 1960, tout comme d'ailleurs Jean-Marie Poiré qui lui a succédé au Séminaire.

Admettre des filles

Mais revenons à cette année 1947 alors qu'issu des Compagnons de Notre-Dame, qui oeuvraient sous les auspices de l'Amicale Larocque, un groupe s'est formé pour fonder l'Union théâtrale française, d'abord et avant tout pour attirer tous les talents théâtraux sherbrookois dissiminés dans les paroisses et aussi pour enfin ouvrir la porte aux jeunes femmes pour l'interprétation des rôles féminins. Jusque là, ceux-ci étaient tenus par des hommes.

La première production à être montée par l'Union théâtrale française est **Mimi la petite ouvrière**, un drame en trois actes d'Henry Devglun et mettant en scène Lionel Racine, Jeannine Beaudet, Collette Gérard, Georgette Caron, Paul Gauvin, Robert Pinard, Fernand Laliberté, Colette Beaulieu, Jean-Guy Lefebvre, Gérard Lavergne, Huguette Jacques et Armand Jeanson.

Les gens voulaient rire et pleurer au théâtre et on leur proposait des drames et de la comédie bouffe; ce fut ensuite l'époque des grands classiques et des festivals puis celle du théâtre de boulevard, du vaudeville et de la comédie moderne.

Depuis bientôt 40 années bien sonnées, l'Union théâtrale a offert pas moins de 99 spectacles, le 100e sera offert cet été, et près de 2,400 representations, performance assez remarquable pour une petite troupe d'amateur qui n'aurait jamais pu prédire sa longévité et sa productivité.

L'Union théâtrale avait l'habitude de répéter à la salle de l'école Larocque et d'offrir ses spectacles dans de nombreuses salles, elle a fait dit-on le tour de toutes les salles sherbrookoises depuis l'Auditorium du Séminaire en passant par le sous-sol de la Cathédrale, la salle St-Boniface, Christ-Roi, St-Esprit.

Entre 1960 et 1970 environ, à la suite de ses succès remportés aux Festivals de théâtre d'Edmonton et de Trois-Rivières, la troupe peut bénéficier du petit théâtre de poche qu'on a aménagé à son intention au dernier étage de ce qui était le bureau de poste. C'est alors que l'Union théâtrale se lancera dans le théâtre d'été en se produisant au Piggery et n'aura de cesse par la suite. Et, pour les deux prochaines années, elle pourra bénéficier des installations du Pavillon Jacques-Cartier aménagé sous les soins de la défunte troupe de l'Atelier.



(Photo gracieuseté Union théâtrale de Sherbrooke)

L'Union théâtrale répétant "La cuisine des anges" avec Guy Hoffman. On reconnait de gauche à droite Aline Desjardins et Monique Daigle, Jacques Dufresne, Réjean Chaloux, André Breton, Eddy Grenier, Jean-Marie Provost, Guy Hoffman, Rolland Pellerin, Lionel Racine et Lise Cheno.

Hommage à La Tribune à l'occasion de son 75e anniversaire

Le Club Rotary de Sherbrooke

Souper tous les mardis à l'Auberge des Gouverneurs

116709

Félicitations à La Tribune pour son 75e anniversaire.

En 1917, Oliva Déziel lançait son entreprise de soudure, et un peu plus tard de fabrication de ressorts pour autos et camions, domaine très important à cette époque.

L'entreprise connue sous le vocable de Déziel Auto Spring, parallèlement à La Tribune, s'est toujours tenue à l'écoute des besoins de la population.

Au fil des ans, la compagnie ajouta plusieurs spécialités.



Aujourd'hui on nous connaît sous le nom de

Ressort Déziel inc.

1100, rue Deschaillons, Sherbrooke (819) 569-9296

117145



Nos félicitations à La Tribune à l'occasion de son 75e anniversaire.

KINGSWAY

Transports Kingsway Limitée: 4328, boul. Bourque, Rock-Forest (Québec) J1J 2C2 (819) 563-4022

117117

DANS LES ANNÉES '20 et '30

LA TRIBUNE LIÉE DE PRÈS AU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Un foyer intellectuel, un centre d'art et de pensée dans les Cantons de l'Est. C'est ainsi qu'en 1930, le critique Louis Dantin voyait le journal La Tribune tel qu'envisagé en fonction de son rôle dans la vie littéraire et artistique estrienne.

Véritable foyer pour les écrivains en diffusant leur créations ou études, en leur conférant dans le milieu une légitimité et ne rapportant l'ensemble des activités culturelles, **La Tribune** est incontestablement liée de très près à l'histoire de tout le mouvement littéraire estrien des années 20 et 30.

Débouché pour tous ceux qui voulaient écrire, le journal employait depuis sa fondation de nombreux littéraires dans son personnel régulier. Ainsi, il semble selon Louis C. O'Neil que pour l'année 1930, dans la seule salle de rédaction de **La Tribune**, 20 journalistes hommes et femmes avaient publié 34 bouquins.

Ainsi, on trouvait parmi les plus actifs, les Louis-Philippe Robidoux, Alfred DesRochers, Jovette-Alice Bernier, Françoise Gaudet, Edouard Hains, Henry-Myriel Gendreau, Louis C. O'Neil, Marthe O'Neil, Eva Senecal.

Avec la présence de ces littéraires et l'arrivée de Louis-Philippe Robidoux, **La Tribune** publie régulièrement des poèmes, des pages littéraires et des suppléments littéraires.

Cet apport du quotidien était d'ailleurs souligné par l'éditeur Albert Lévesque qui avait écrit au rédacteur en chef pour féliciter le journal "pour la générosité qu'il manifeste à l'égard des écrivains de chez nous et cela, depuis plusieurs années".

Alfred DesRochers

Or, c'est véritablement Alfred DesRochers qui était considéré incontestablement comme le Maitre; il réunissait souvent ses membres chez lui et était celui qui parlait avec le plus d'autorité.

Débordant plus loin que la région, le mouvement littéraire estrien attirait aussi des écrivains de Montréal, de Québec et d'ailleurs, recevant ainsi des Robert Choquette, Jean Narrache, Albert Lévesque, Albert Pelletier, les éditeurs littéraires importants de l'époque sans oublier évidemment Louis Dantin.

Le mouvement littéraire estrien entre 1925 et 1950 était à ce point important qu'il semble avoir réussi, selon le professeur Antoine Sirois du département d'Etudes françaises de l'Université de Sherbrooke, à vivre de son dynamisme propre, à exercer un rayonnement et même une attraction sur le milieu littéraire et à entretenir une relative autonomie vis-à-vis de la métropole où il trouvait audience et considération.

Le mouvement rayonnait surtout par ses productions littéraires, non pas qu'il fut plus facile à l'époque qu'aujourd'hui d'obtenir les ressources pour publier et distribuer; mais avec un bon système de librairies et aussi l'implication des journaux qui deviennent imprimeurs, l'activité est florissante. Il faudra cependant attendre en 1947 la mise sur pied de la première maison d'édition à Sherbrooke, l'Apostolat de la presse.

Pratiquant tous les genres, les écrivains ont rayonné en dehors de la région et les nombreux prix littéraires remportés par plusieurs d'entre eux tendent à le prouver.

DesRochers quitte **La Tribune** en 1950, après avoir notamment participé aux activités du Soupirail, une société artistique et littéraire fondée par Louis C. O'Neil en 1941 et dont l'activité principale était la causerie du mardi.

Après son départ de **La Tribune**, il semble selon le professeur Joseph Bonenfant du département d'études françaises de l'Université qu'on entre pour un certain nombre d'années dans le règne des journalistes et des historiens, si l'on se fie à la liste des lauréats du prix littéraire Juge Lemay institué par la Société d'histoire des Cantons de l'Est.

Dynamisme foissonnant

Puis, à partir des années 1960, on parle de la vie littéraire en Estrie comme manifestant un dynamisme foisonnant.

Comparativement à ce qu'ils étaient tout au long de la première partie du siècle, les lieux de production et de diffusion des écrivains estriens se sont évidemment multipliés pour prendre la forme de soirées de poésie, de rencontres, de revues, de maisons d'édition, de salons du livre, de prix littéraires mais visent toujours la mise en valeur d'un patrimoine littéraire estrien et, d'une façon plus générale, la promotion de l'écrivain et de la littérature.

Pourtant, encore une fois au niveau du regroupement, le journal **La Tribune** ne pouvait s'empêcher d'être associé indirectement puisque c'est le journaliste Pierre Francoeur qui fondait en 1977 l'Association des auteurs des Cantons de l'Est qui fonctionne toujours aujourd'hui.

La vie littéraire estrienne a aussi été largement encouragée par la mise sur pied d'un Salon du livre qui se tient annuellement depuis 1979 et dont la fréquentation et la popularité ne cessent de croitre.



(Photo Archives nationales du Québec (Estrie))

Alfred DesRochers: le Maitre et le leader du mouvement littéraire des Cantons de l'Est.



Hébergement en hôtel, en villa,
en condominiums ou en camping.
Salle à manger restaurant et casse-croûte.
Activités sportives et culturelles intérieures et extérieures.

- Piscines intérieure et extérieure* • Bains sauna et tourbillon • Tennis • Équitation
- Pratique de golf • Pêche à la truite • Etc.

20 salles de réunion équipées pour groupe
de 10 à 350 personnes.

* sur le site du camping

HÔTEL +++

Domaine Saint-Laurent de Compton (Estrie)

C. P. 180
Compton (Québec) J0B 1L0
(819) 835-5464
Montréal: (514) 397-9667

CONDO DE Vacances

Plan de vacances sans limite
à partir de 2 500 $ **

L'accès à plus de
1000 centres de villégiature
à travers le monde.

** à l'achat d'une semaine de vacances pendant 35 ans

hôte
Membre du plus important réseau hôtelier du Québec
1-800-361-6162
Telex: 055-62261

MEMBRE DE RCI

118023

L'OBJECTIF DES CERCLES MUSICAUX

DÉVELOPPER LE GOÛT DE LA BELLE MUSIQUE... ET DE LA SAINE RÉCRÉATION

Dans la même veine du courant musical et artistique important, les cercles musicaux et formation vocales et instrumentales ont connu un essor important en région.

Parmi ceux-ci, l'un des plus actifs est certainement le "Jeudi musical" fondé en 1936 et formé de 32 jeunes musiciens qui présentent tous les mois un programme musical bien préparé.

Son but est de fournir à ses membres l'occasion de se réunir pour faire de la bonne musique et on y interprète des compositeurs canadiens et sherbrookois comme Paul-Marcel Robidoux, Sylvio Lacharité, Lionel Daunais, Hector St-Pierre, Mme L.E. Codère, Oscar Cartier, Réjane Marcotte, Marie-Paule Simoneau.

On se réunissait en divers endroits et notamment chez la regrettée Mimi Shea rue Broks et plusieurs des membres du Jeudi musical ont aussi été les premiers organisateurs de la Société des concerts de Sherbrooke ou Sherbrooke community concerts..

Ce regroupement, formé en janvier 1938, était affilié à la Community Concert Service Inc. de New York qui s'occupait des relations avec les artistes et assumait la direction des auditions de l'Orchestre. Son but était de créer de l'intérêt pour la musique symphonique et les instruments d'orchestre et fournir aux membres l'occasion d'être parmi les premiers à entendre les artistes qui par la suite viennent à être reconnus comme des maîtres.

On pouvait ainsi retrouver sur le premier CA des gens comme Mme F.H. Bradley qui a été la première présidente, Benoit Turmel et P.E. Fortier.

Fait à souligner, on dit que la Société des concerts de Sherbrooke était la seule association qui, en avril 1954, attirait 1300 personnes au théâtre Granada à cause de artistes de talent qu'elle présente.



(Photo Archives de la Société d'histoire des Cantons de l'Est)

Le Club musical Schubert fondé en 1928 semblait regrouper surtout des anglophones. On peut reconnaitre notamment sur la photo Kathleen Shea, Mme Guy Blanchette (Loys Ogilvy), Jeanne Bachand Dupuis, Mme Charles Delvenne, Mildred Simpson et Irène Lévesque.

Les clubs

Le club musical Schubert fondé en 1928 et formé des musiciens les plus en vue de la ville est un autre groupement consacré à la musique mais semble surtout anglophone.

L'Art intime, fondé en 1944 par Mmes P.E.Fortier (Alberta Vincent), Auguste Brunelle, Yolande Champoux et André Royer, a pour devise "étude, culture et harmonie". Son premier concert est offert en 1946 et le groupe accorde des bourses de mérite et le premier gagnant en 1946 est le violoncelliste Emile Préfontaine suivi en 1947 par le clarinettiste Serge Garand.

On retrouvera sur le conseil d'administation de l'année 1948-49 Claude Paradis et Serge Garand et comme membres d'honneur, Sylvio Lacharité et Horace Boux notamment.

Avec comme devise "Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te soit fait à toi-même", le cercle Entre-nous était fondé à la fin de 1947 par Mme Paul Loignon et M. Michel Normandin. Son but: former le goût de belle musique et de l'art en général et la saine récréation en commun.

Quelques autres cercles musicaux complètent cette liste comme le Ladies musical club, le Cercle Larocque, le Cercle Marguerite-Bourgeois et le Cercle Gounod qui était un cercle littéraire et musical.

Enfin, parmi les formations vocales et instrumentales il faut mentionner l'Orchestre du professeur Bourgeault, l'Ensemble à cordes formé des élèves du professeur Horace Boux âgés de 9 à 12 ans, du Choeur des Glaneurs d'Harmonie dirigé par Marie-Anne Couture accompagné au piano par Blanche Couture, l'Ensemble Ste-Cécile dirigé par Marie-Paule Simoneau et le Choeur Pie X sous la direction de Claude Paradis.



FÉLICITATIONS
et
BONNE CHANCE
à
la tribune

C'EST BON DE CONNAÎTRE DES CONNAISSEURS.
ROYAL LEPAGE
117127

Félicitations à
la tribune
pour son
21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

Équipement de Combustion IDEAL Ltée.
BOUILLOIRES ET BRÛLEURS INDUSTRIELS ET COMMERCIAUX
VENTE ET SERVICE
Contrôles Fireye & Minneapolis Honeywell
Contrôles de niveau d'eau McDonnell Miller
Verres indicateurs de niveau d'eau
Garniture de bouilloire (gasket)
Réfractaire pour bouilloire
Bouilloire Cleaver Brooks
Brûleur I.C.
1030, Deschaillons, Sherbrooke, J1G 1X7 - Tél: 562-2968

L'Exposition de Sherbrooke, dans le cadre de son Centenaire, est heureuse de se joindre à la direction et au personnel du journal La Tribune pour célébrer, dans les réjouissances, un 75e Anniversaire exceptionnel!

Expo Sherbrooke, august 9-18 août '85
1885-1985 On «100ans» pour fêter! "100years" to celebrate!
Sherbrooke plus qu'une ville
117823
Graphisme Denis Grenier Atelier GRAPHOU-GRAPHOL



L'Harmonie de Sherbrooke telle qu'elle apparaissait en 1937.

(Photo Archives Société d'histoire des Cantons de l'Est)

HARMONIES ET FANFARES SOULÈVENT L'ENTHOUSIASME

Les harmonies et fanfares ont occupé dans la vie musicale estrienne une place bien particulière.

La formation la plus importante est sans contredit l'Harmonie de Sherbrooke, fondée en 1885 par MM. M.L. Clapin, C.E. Olivier, R.S. Unsworth, E. Chartier, Dr J.O. Camirand (1er tambour-major), J.H. Codère, H. Veilleux et H.A. Camirand. On dit que par son dynamisme, elle a beaucoup contribué au succès de l'Association des fanfares amateures de la province de Québec.

Si la première sortie de l'Harmonie remonte à la fête de la St-Jean Baptiste en 1885 alors qu'elle se composait de 25 musiciens, la formation ne sera incorporée qu'en 1911. Subventionnée par la Ville de Sherbrooke, elle est considérée comme l'harmonie municipale et comme un des organismes qui contribue au développement du goût musical à Sherbrooke.

Ses répétitions se déroulent à la salle Murray, dans l'édifice Nault rue King ouest, situé aux numéros 35 et 39.

C'est l'Harmonie de Sherbrooke qui jouera avec l'Union musicale lors de l'inauguration de l'Arena de l'Expo le 14 décembre 1929, devenue par la suite l'aréna Eugène Lalonde détruite par le feu en 1978 et reconstruite en 1983.

Le premier directeur de l'Harmonie a été son fondateur M.L. Clapin, suivi par F. Terlinder et F. Héraly de Belgique, lui-même succédé par Charles de la Casanière cornettiste.

En 1935, l'Harmonie comptait pas moins de 75 musiciens et se faisait entendre dans toutes les grandes manifestations civiques.

C'est Sylvio Lacharité qui en a assumé la direction musicale de 1949 à 1959 et c'est lui qui, avec Georges Sylvestre, Gaston Laliberté et des membres du Conseil, fondait en 1948 l'école des jeunes de l'Harmonie.

Son but était de cultiver le goût de la bonne musique chez les jeunes garçons, de développer leurs talents musicaux et de former de jeunes musiciens solides qui prendront rang parmi leurs aînés de l'Harmonie de Sherbrooke.

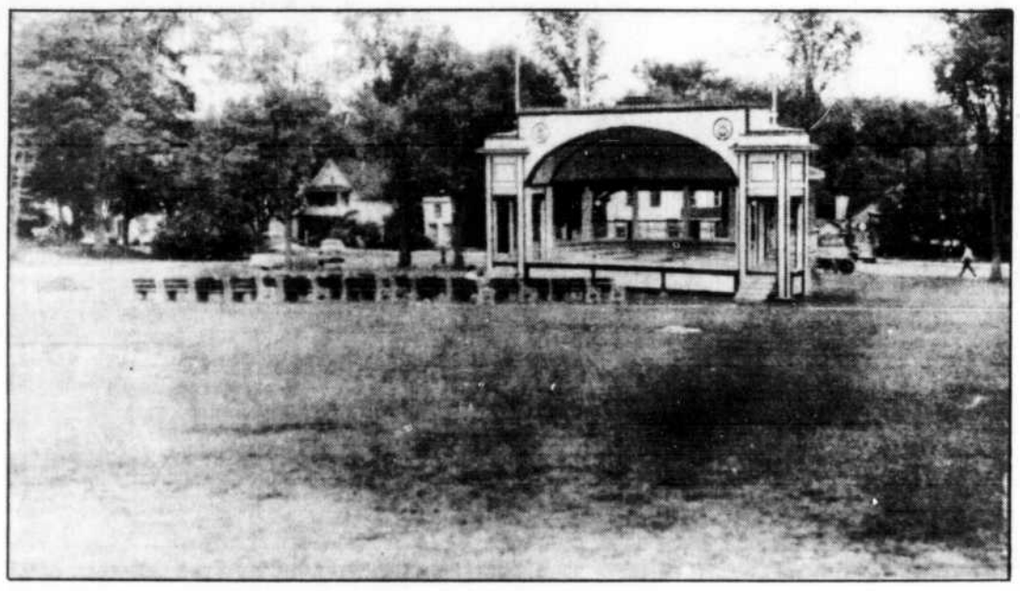
En 1951, l'Harmonie compte une soixantaine d'élèves âgés de 12 à 20 ans qui forment l'ensemble musical appelé l'Harmonie cadette.

Ayant vraisemblablement cessé ses activités autour de 1969 bien qu'on ne l'ait jamais véritablement sabordée, l'Harmonie revivra cependant dès 1982 sous la poussée du professeur de musique René Béchard sous le nom de Ensemble à vents et, avec les 40 musiciens qui le composent, il paraît voué à un avenir des plus prometteurs.

Parmi les autres fanfares qui ont subsisté plus ou moins longtemps, on peut penser à la Fanfare Victoria qui deviendra le 53e Regiment Band) qui donnait notamment des concerts d'été au vieux kiosque du carré Portland et participait aux parades. Cette fanfare était dirigée en 1937 par le professeur Havard.

Mme L.E. Codère parlait ainsi de la fanfare: "Le costume régimental avec le manteau rouge et casque blanc ajoutant au coloris à l'apparence gaillarde des "boys" ne manquait jamais d'éveiller l'enthousiasme. Il faut dire que leur excellente musique était de première qualité."

On trouvera également parmi les autres fanfares la Fanfare Brien fondée après la grande guerre par Uldéric Brien sous les couleurs du 54e Régiment. Il organisera un corps de 35 membres de l'Harmonie de Sherbrooke lors de la visite en 1919 de S.A.R. Edouard alors Prince de Galles.



(Photo Archives Société d'histoire des Cantons de l'Est)

La Fanfare Victoria, qui deviendra le 53e Régiment, donnait régulièrement des concerts d'été au vieux kiosque du carré Portland.

Nos hommages à

la tribune

à sa direction
et à son personnel
à l'occasion de leur
75e ANNIVERSAIRE
1910-1985

FLEURISTE ROUILLARD INC.

fêtera très bientôt son 60e anniversaire (1925-1985) et remercie sa nombreuse clientèle.



FLEURISTE
Rouillard Inc.
35, Wellington sud, Sherbrooke
(819) 562-4733
Bertrand Lacerte et sa fille France, maître fleuriste du Québec

116930

21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

Félicitations

à la direction et au personnel passé et actuel de

la tribune

dont les efforts constants ont permis à ce quotidien de célébrer fièrement son

75e ANNIVERSAIRE

Depuis 75 ans, chef de file de l'information dans les Cantons de l'Est, une réalité dont nous pouvons tous être fiers et célébrer.

GILLES BOISVERT MEUBLES
563-4743
231, King ouest, Sherbrooke
BV BONNE VALEUR

117485

Club Progrès de Sherbrooke inc.
Casier Postal 2403
Succursale Jacques-Cartier
2400 Ouest, rue King
Sherbrooke, Québec
J1J 3Y4

75 ans d'implication sociale.
Félicitations et merci.

Nous parrainons:
LES GRANDS FRÈRES DE SHERBROOKE INC

117824

VOEUX DE SUCCES!

LES PETROLES SHERBROOKE INC.

Daniel Dubé, président

125, rue Quatre-Pins, Sherbrooke (Québec) J1J 2L5
(819) 565-1770

PETRO-CANADA

- Livraison automatique d'huile à chauffage
- Service d'entretien de fournaises
- Gazoline
- Diesel
- Lubrifiants

¼ DE SIECLE D'EXPERIENCE

116921

DOMINION TEXTILE INC.

Le succès d'une entreprise s'évalue souvent à sa stabilité, à son adaptation au milieu et à sa contribution à la communauté où elle est implantée. Depuis 80 ans, Dominion Textile Inc. contribue au bien-être économique du Québec et particulièrement de l'Estrie où elle possède cinq usines et emploie plus de 2 550 personnes. Au cours des cinq dernières années, Dominion a investi 30,3 millions de dollars en haute technologie dans ses trois usines de Sherbrooke et ses deux usines de Magog afin de pouvoir relever le défi de la compétition internationale et conserver sa part du marché canadien. Elle reste l'entreprise de textiles et de produits connexes la plus importante au pays.

Chaque année, Dominion Textile contribue plusieurs milliers de dollars aux organismes et associations bénévoles de la région. La société tient, en effet, à participer à la qualité de vie de ses employés et de tous les citoyens de l'Estrie et à souligner les événements importants qui s'y déroulent.

C'est donc avec un très grand plaisir que tous les employés de Dominion Textile s'allient pour souhaiter à La Tribune un bon 75e anniversaire. La Tribune joue depuis déjà trois quarts de siècle un rôle primordial à Sherbrooke et dans ses environs. Depuis sa fondation, La Tribune se préoccupe des intérêts des citoyens et les informe des événements marquants qui peuvent affecter leur vie; elle fait partie du quotidien des gens de l'Estrie.

La Tribune, une entreprise solide, à la fine pointe de l'actualité!

Dominion Textile Inc. lui souhaite un bon 75e anniversaire

118018

LE CENTRE D'ARTS D'ORFORD

SA RÉPUTATION DÉBORDE LES FRONTIÈRES DU CANADA

Reconnue à plusieurs égards comme une région extrêmement dynamique dans divers secteurs d'activités, on ne peut plus douter désormais du leadership estrien en matière musicale.

Et si, à ce niveau, la présence de musiciens et d'amis de la musique dynamiques a contribué grandement à l'essor de la cause musicale en Estrie, elle a aussi contribué à la mise en place d'infra-structures solides qui contribuent à la formation des jeunes musiciens.

De partout à travers le monde

Et, à ce niveau, on doit certainement reconnaître l'importance du centre musical qu'est le Centre d'arts d'Orford qui vivra cet été sa 34e saison d'activités.

D'abord camp musical du mouvement des Jeunesses musicales du Canada, le Centre s'est taillé avec les années et sous la poussée de Gilles Lefebvre à qui le Centre doit son caractère actuel, une réputation qui déborde largement les frontières du pays.

Chaque année, des centaines d'étudiants de partout à travers les monde s'inscrivent à cette école de musique qui recrute à chaque année des professeurs de très grande réputation parmi lesquels on a pu reconnaitre des Alexandre Lagoya, Gérard Souzay, Karl Engel, Guy Fallot, Paul Tortelier, sans oublier évidemment le Quatuor Orford qui est né au Centre et dont la réputation est désormais solidement établie à travers le monde.

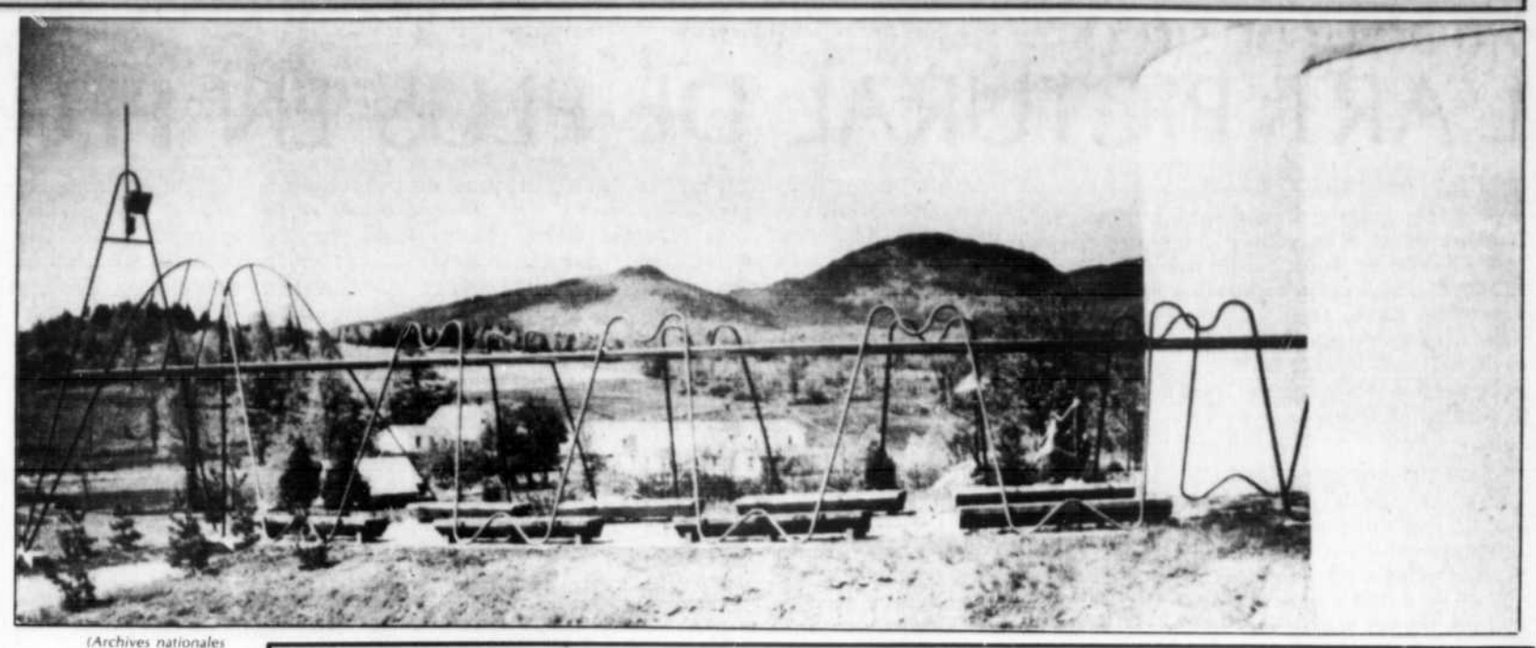
L'École de musique

Autant le Centre d'arts d'Orford constitue une sorte d'école estivale pour musiciens de toutes origines, autant l'Ecole supérieure de musique de l'Université de Sherbrooke devrait constituer la voie d'accès normale aux études supérieures de musique pour les musiciens estriens qui y sont préparés tout au long du primaire, puis du secondaire pour finalement aboutir au collégial.

Réclamée depuis près de 40 ans à Sherbrooke, la première pétition qui a circulé pour la réalisation de ce projet date de 1946, l'Ecole supérieure de musique n'est pas encore réalité après de longues années de négociations, à cause des contraintes financières du réseau universitaire et de la conjoncture propre à l'Université de Sherbrooke.

Si quelques cours seulement sont quand même offerts, le projet a néanmoins permis la naissance, sous la poussée de l'ex-directeur de l'Ecole Brian Ellard d'un nouveau groupement musical, le Choeur symphonique de l'Université de Sherbrooke qui depuis cinq années ne cesse d'acquerir un public de plus en plus important.

Aujourd'hui dirige par Mme Thérèse Lupien, professeure d'art vocal et directrice de chorale, le Choeur symphonique s'impose grâce à son sérieux et à son professionnalisme.

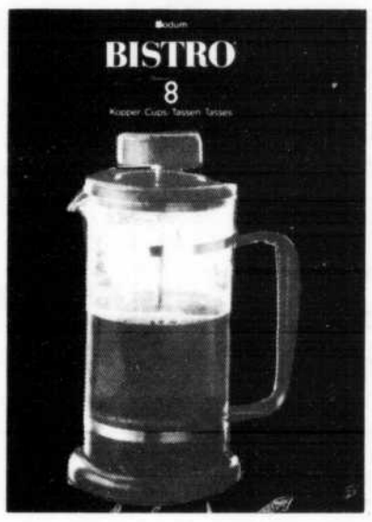


(Archives nationales du Québec (Estrie))

Le Centre d'arts d'Orford tel qu'il pouvait apparaître il y a quelques années.

Réserve du Cafetier INC.
243, King ouest Sherbrooke
(Anc. Pâtisserie chez Henri)

Special D'OUVERTURE



CAFETIERE BODUM
6-8 tasses
Rég. $29.95
16.95

CAFÉ
Rég. $4.95
3.79 livre
Mois de mai seul.

Réserve du Cafetier INC.
Importateur
Café fraîchement torréfié
— thé — tisanes
243, King ouest
Sherbrooke,
(819) 562-8020
117589x

CSN

POUR LE 75e DE LA TRIBUNE

Au nom des 10,000 membres du Conseil Central de Sherbrooke (CSN) implanté en Estrie depuis 60 ans cette année.

Félicitations aux travailleuses et travailleurs de La Tribune pour leur excellente contribution à l'information en Estrie.

CONSEIL CENTRAL DES SYNDICATS NATIONAUX DE SHERBROOKE (CSN) INC. tél.: 563-6515

Depuis 1925

117650

Hommages à "toute l'équipe" de

la tribune

Seul un travail d'équipe a pu contribuer à un tel succès: 75 ans d'information en Estrie. Nous vous souhaitons de très nombreuses autres années de présence parmi nous et nous nous souhaitons une aussi longue vie dans le domaine de la décoration intérieure.

De toute l'équipe de

DÉCORATION King INC.
1303, King ouest
Sherbrooke
et de SICO Inc.

117670

75 ans de présence au rythme de la région, un événement à souligner!

Et c'est avec plaisir que nous nous associons aux nombreux amis de La Tribune pour offrir à sa direction et à son personnel nos plus sincères félicitations et que nous souhaitons longue vie à notre quotidien.

Nous tenons également à souligner le rôle important qu'a joué La Tribune sur la scène sociale, culturelle et économique de notre région. Ce 75e anniversaire est pour tous un exemple de présence efficace au sein de la collectivité, de ténacité et de foi en l'avenir.

LES MEUBLES Tousignant INC.
1279, Rue Grégoire (Via Boul. Bourque)
Rock Forest
565-7515
et
Appareils Electroménagers
Admiral
Un choix pour la vie.

117672

21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985 la tribune

AU DÉBUT DU SIÈCLE

L'ART PICTURAL DE PLUS EN PLUS ACCESSIBLE

Dès 1886, Sherbrooke possède sa première galerie d'art doublée d'une bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle. Amorcée sous l'initiative de Samuel F. Morey, inspecteur au service de l'Eastern Township Bank, cette initiative est abritée dans un édifice Square Wellington, le Morey's Art and Librairy Building, qui abritera justement à compter de 1928 le nouveau quotidien La Tribune.

Dès 1910, la galerie d'art offrait au public une cinquantaine de tableaux et d'aquarelles dont la Library and Art Union est en partie propriétaire. Et si la région est visitée et habitée avant le 20e siècle par de nombreux artistes qui trouvent inspiration devant les décors enchanteurs de nos superbes montagnes et de nos nombreux cours d'eau, c'est particulièrement au début du siècle que l'art pictural, tout comme le piano, est de plus en plus accessible au public par l'existence de cours de dessin et de peinture.

Exception faire du Mont Notre-Dame qui offre des cours depuis ses tout débuts et tout au long de son existence, il semble que plusieurs écoles privées aient été de bonne heure mises sur pied; celle de Mlle S.C. Draper qui fonctionna rue Wellington entre 1892 et 1905 puis celle de Marie Sagalla rue Gillespie de 1908 à 1930.

Le fusain, le pastel et finalement la photographie sont accessibles au public qui désire un portrait d'eux-mêmes alors que la sculpture occupe une place importante.

Que l'on pense à Louis Jobin qui réalise les sculptures ornant le toit du Séminaire, George Hill à qui l'on doit la fontaine du parc Mitchell, ou encore Alfred Laliberté et Sylvia Daoust.

Mais c'est particulièrement dans la décoration des églises et édifices publics que l'on trouve une partie importante des moments artistiques de la région. Ainsi, en 1916, Joseph-Adolphe Rho exécute un décor de scène pour le Séminaire de Sherbrooke alors qu'Ozias Leduc compose en 1919 trois cartons pour les vitraux de l'abside de la chapelle Pauline, l'actuel rez-de-chaussée de la Cathédrale de Sherbrooke. Ce sera en 1922 que celui-ci amorcera la décoration de la chapelle de l'évêché. Aidé de son jeune concitoyen Paul-Emile Borduas, c'est pendant plus d'un an que Leduc travaillera pour recréer le décor de la Sainte-Chapelle de Paris. C'est à la même époque de Raoul Barbin procède à la décoration du baptistère de la chapelle Pauline.

C'est la mise en place de quatre grandes toiles marouflées sur les murs latéraux et l'exécution d'une peinture murale dans l'abside de la chapelle qui viendra achever en 1931-32 la décoration que fait Leduc de la chapelle de l'évêché. On considère d'ailleurs cette oeuvre comme une de ses oeuvres religieuses maîtresses.

Enfin, cette époque est particulièrement marquée par le passage de dom Paul Bellot de l'Abbaye Saint-Benoît du Lac qui laisse sa trace autant par des oeuvres comme la décoration de la crypte du Séminaire que par ses paysages de la région ou encore par l'influence qu'il a exercée sur la conception de l'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac.

Il nous fait plaisir de s'associer à cet événement exceptionnel qu'est le 75e anniversaire du journal La Tribune.

L'excellente collaboration et la qualité des services fournis par le journal sont des atouts importants dans la réalisation de nos programmes publicitaires.

Félicitations à
La Tribune
et à tout son personnel

WISE
MAGASINS À RAYONS
Carrefour de l'Estrie
Sherbrooke
117757

RE/MAX
Les professionnels associés de l'immobilier!
... sont heureux de pouvoir compter sur La Tribune pour assurer un progrès aussi marqué.
Nos plus sincères félicitations!
RE/MAX estrie inc.
courtier immobilier indépendant
1750, King ouest Sherbrooke, QC - J1J 2C9 Bur.: 1-819-564-0204
118024

PINGOUIN
Sur présentation de cette annonce, nous vous accorderons
20 %
de rabais
sur tout achat de laine en magasin
Boutique Pingouin
Carrefour de l'Estrie
Sherbrooke 567-0686
Cette offre est valable jusqu'au 30 juin 85.
116908

Meilleurs voeux de succès à notre quotidien!
• VENTE
• REPARATION
• REMODELAGE
• ENTREPOSAGE
(voûte réfrigérée)
Etabli depuis 19 ans
R. DAUPHINAIS FOURRURES
668, rue King est, Sherbrooke
569-7679
DEPOTS:
Angus Dry Cleaning
East Angus
832-2435
Mme Gédéon Gagnon
Coaticook
849-6149
Aussi:
MAGOG,
ROCK FOREST
569-7679
116909

INGERSOLL-RAND CANADA INC.
"La technologie de demain aujourd'hui"
La Tribune a su vivre et collaborer au cours de notre centenaire. Nous souhaitons à notre quotidien régional nos meilleurs voeux et un apport économique sans cesse grandissant.
La direction et ses employés.
116976

ROCK FOREST
Ville de Rock Forest
4339 boul. Bourque, C.P. 29 Rock Forest (Québec) J0B 2J0



A L'OCCASION DU 75e ANNIVERSAIRE DE LA TRIBUNE:

Son honneur le maire Gaétan Lavallée et les Conseillers de la Ville de Rock Forest veulent associer toutes les Forestoises et tous les Forestois, pour rendre un hommage à cette vénérable et nécessaire Institution régionale qu'est le quotidien, LA TRIBUNE.

Rock Forest tient à souligner en outre cette constante et fructueuse contribution de votre quotidien, à l'animation du milieu au niveau de l'information et de la conscience régionales, développées peu à peu au cours de sept décennies déjà.

Cet hommage de Rock Forest, nous le voulons aussi partagé par tous les anciens Maires et Conseillers forestois qui ont aussi accompagné l'Histoire de LA TRIBUNE.

118019

Hommages et félicitations à La Tribune
imprimerie L'ETOURNEAU
IMPRIMEUR • LITHOGRAPHE
161 RUE ALEXANDRE, SHERBROOKE, QUÉ. J1H 4S8 — (819) 563-4805
116977

EXPOSITIONS: ÉVEIL LENT À LA MODERNITÉ

Dans le domaine des arts visuels, le début des années 50 se caractérisait par un nombre d'artistes très faible et l'absence d'institution d'éducation artistique pour en générer. Une absence qui, selon l'historien d'art sherbrookois Richard Milot, ne venait pas justifier à l'époque le développement d'une institution muséologique de conservation de la production artistique locale.

Pourtant, en 1945, la Chambre de commerce des jeunes de Sherbrooke semble ouvrir la voie en organisant au Club Social de Sherbrooke une exposition intitulée "Un siècle d'art canadien" qui s'accompagnera de huit conférences sur l'art. Vu par les historiens de l'art comme venant marquer la fin du traditionnalisme et l'aube d'une vague d'urbanisation, cette initiative était cependant prise en charge par un comité local de citoyens plus sensibilisés à la chose qui a obtenu la collaboration de plusieurs collectionneurs de la région et aussi celle du Musée du Québec qui déplace 46 oeuvres de sa collection. Si le critère de choix des artistes est presque nécessairement national, on y retrouvera cependant deux artistes estriens soient Thérèse Lecomte de Sherbrooke et F.S. Coburn de Upper Melbourne.

Cette exposition sera suivie quatre ans plus tard d'une autre exposition de photographies et de peintures d'artistes amateurs de la région au même endroit, mais certaines initiatives issues du milieu commercial viendront stimuler l'éveil artistique sherbrookois.

Ainsi, l'action dynamique du sherbrookois Paul Gagné qui ouvrait en 1945 un commerce spécialisé dans le matériel d'artiste et de photographie connu sous le nom d'Art et photo contribue à cet essor: diplômé des Beaux-Arts de Québec, il enseigne le dessin avec Thérèse Lecomte alors qu'il accueille dans son sous-sol les cours de dessin de F.X. Constantineau et qu'il expose fréquemment dans sa vitrine les oeuvres de peintres de Sherbrooke et de la région.

Un autre commerçant, en chaussures celui-là, Roger Délisle exposera dans les vitrines de son magasin de la rue Wellington les pièces d'orfèvrerie de Marc Beaudin et les poteries de Danièle et de Gaétan Beaudin de North Hatley. On dit d'ailleurs que ce sont ces trois artisans qui ont contribué, par leur école, à la réputation de foyer artistique qu'a acquis le village de North Hatley.

Enfin, il faut noter la mise en place des ateliers de travail et d'échange organisés autour du peintre et ébéniste Marcel Gingras et qui réunissaient des individus comme l'architecte Jean-Paul Audet, Lewis Rosenbloom, Flavien Saint-Pierre, Robert Dion et André d'Etcheverry.

Expositions

Pourtant, il semble que l'éveil à la modernité ait été lent à Sherbrooke comparativement à sa banlieue immédiate. Parmi les événements de la décennie 50-60 à souligner dans le domaine des arts visuels, il faut certes mentionner l'exposition qu'organise en novembre 1954 à l'Hôtel New Sherbrooke la jeune artiste magogoise Monique Voyer de retour d'un séjour d'un an à Paris qui semble-t-il donnera le signal d'alarme pour une élite culturelle dominée à l'époque par Laurette Boisvert de la rue Brooks, elle-même pionnière du Centre d'art d'Orford.

Une exposition de 15 artistes contemporains, peintres et sculpteurs montréalais organisée en 1956 à la toute naissante université de Sherbrooke rue Marquette et mettant en vedette les oeuvres des peintres de la première génération de plasticiens tels Toupin, Jérôme, Fernand Leduc a peut-être attiré l'attention de Radio-Canada mais très peu celle des citoyens sherbrookois, exception faite de quelques étudiants universitaires.

Mais, autant dans le domaine des arts comparés que dans celui de la musique, la naissance du Centre d'arts d'Orford au tout début des années 50 allait constituer un événement important.

Dès 1951, sous l'initiative de Gilles Lefebvre le directeur-fondateur du Centre et avec la collaboration de Madeleine Arbour, on trouve une exposition des oeuvres automatistes des Marcel Barbeau, Jean-Paul Riopelle, des frères Gauvreau, de Paul-Emile Borduas; si elle est ouverte au public, elle vise d'abord à compléter la formation des étudiants inscrits au premier camp de 1951. D'ailleurs, pendant plus de 20 ans Gilles Lefebvre maintiendra au centre une préoccupation clairement axée vers les arts visuels.

D'ailleurs, on souligne que jusqu'en 1965, les galeries d'art canadien et international feront du camp une tribune d'avant-garde pour les arts visuels.

Au cours des années suivantes, même si les arts plastiques ne s'imposent plus comme une préoccupation première au Centre d'art Orford, ils continueront d'occuper une place de choix qui se démentira pas au fil des ans et plus particulièrement depuis 1981 alors que l'on tente de retrouver cette réputation d'avant-garde.



(Photo La Tribune, archives)

L'exposition que l'artiste Monique Voyer, photographiée ici avec quelques-unes de ses oeuvres de l'an dernier, a organisée en novembre 1954 à l'Hôtel New Sherbrooke a certes été l'un des événements marquants de la décennie 50-60 dans le domaine des arts visuels.

J'aimerais profiter de l'occasion qui m'est offerte pour souligner de façon bien spéciale ce 75e anniversaire de fondation. On ne peut que vous féliciter pour ce travail extraordinaire que vous accomplissez, et du souci que vous avez de bien informer toute la population.

Partout dans le milieu Sherbrookois et dans tout l'Estrie, La Tribune affiche une présence constante et soutenue. L'excellence que vous avez démontrée à la couverture du Sommet socio-économique de l'Estrie, n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, qui témoigne du dynamisme qui anime toute l'équipe du journal La Tribune.



Félicitations pour vos 75 ans d'histoire.

Réal Rancourt

Réal Rancourt, M.A.N.
Vice-président de l'Assemblée nationale et député du comté de St-François

117223

• AWARD • AQUA • SUN • HTH



FÉLICITATIONS!

Piscines L.B. INC., établie à St-Elie d'Orford depuis bientôt 10 ans est en voie de devenir la principale entreprise de construction de piscines creusées en béton soufflé de tous les Cantons de l'Est.

Forte de plusieurs années d'expérience, Piscines L.B. offre à la population un choix varié de modèles de piscines creusées tant résidentielles que commerciales, dont les caractéristiques sont la solidité et la durabilité.

Située dans un milieu stratégique à 2 milles du Carrefour de l'Estrie, près de l'Autoroute 55, sortie 50, Piscines L.B. demeure à votre disposition pour un service personnalisé.

Piscines L.B. inc.

380, Route 220 St-Elie d'Orford, QC J0B 2S0

(819) 567-7760

ACCESSOIRES JACUZZI

116923

Merci et félicitations!

pour 75 ans d'histoire des Cantons relatée au jour le jour.



Pauline Turgeon

Forte de mon expérience de plusieurs années dans le domaine immobilier, je suis heureuse d'annoncer à mes clients et amis, que débute une nouvelle histoire, celle de

Les immeubles Pauline Turgeon

563•2748

Je les invite à me consulter pour toute transaction immobilière, et les assure de mon entière collaboration et de ma disponibilité.

117134

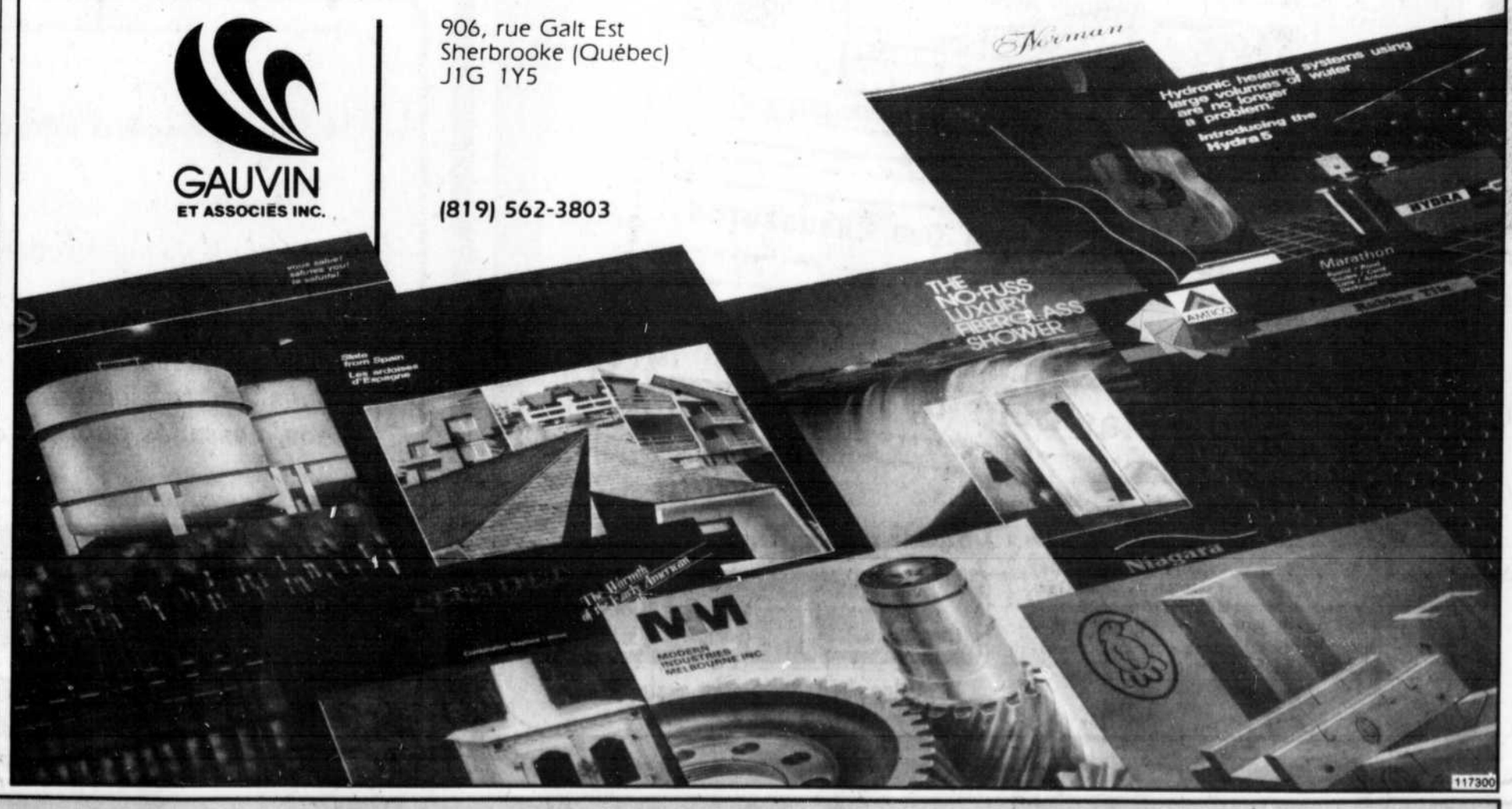
Pour vos travaux de communication imprimée

Totalement élaborée
en fonction d'une approche marketing,
le concept «communication imprimée»
développé par Gauvin & Associés
englobe toutes les étapes de production
d'un document publicitaire efficace:
graphisme, photographies,
rédaction et traduction de textes,
photocomposition et impression.

GAUVIN
ET ASSOCIÉS INC.

906, rue Galt Est
Sherbrooke (Québec)
J1G 1Y5

(819) 562-3803



117300

LA MISE SUR PIED DE LA GALERIE D'ART DE L'UNIVERSITÉ

POINT TOURNANT DANS L'ESSOR DES ARTS VISUELS

La mise sur pied de la Galerie d'art de l'Université de Sherbrooke, sous la poussée de l'artiste estrien Claude Lafleur, constituera certainement un moment marquant dans l'essor estrien par rapport aux arts visuels.

La galerie d'art est issue de l'aboutissement du cheminement de deux associations qui ont pour objet commun la promotion des arts visuels au domaine Howard; d'abord le Sherbrooke-Art qui, animé par Mme Solange Fortin donne une vocation artistique au pavillon un d'Howardene par les expositions qu'elle y organise, et aussi l'Association pour l'avancement des arts (les trois A) forme de Thérèse Lecomte, Claude Lafleur et Jeannine Lafrenière.

Mise sur pied en 1964

Les artisans des deux groupements se retrouvent dans les cours d'histoire de l'art dispensés par Claude Lafleur et supporteront en 1964 leur professeur pour la mise sur pied d'une galerie d'art. Celle-ci ne sera rattachée à l'Université qu'en 1969 mais offrira d'ici là de nombreuses expositions d'art et d'artisanat.

On assure que le stage de Jeannine Lafrenière en France en 1967 et la visite des centres culturels de la région parisienne seront déterminants pour la vocation régionale de la galerie d'art.

Arts plastiques au Cegep

C'est en 1971 que sera reconnu le département d'arts plastiques du Cegep de Sherbrooke, offrant un programme équivalent aux deux premières années de l'ancien programme de l'école des Beaux-Arts.

L'action culturelle de Claude Lafleur qui quitte la galerie en 1974 après avoir mis en commun les ressources du Centre culturel et de la ville de Sherbrooke pour fonder les Ateliers d'animation culturelle en 1970, se prolongera dans l'action de ses successeurs qui seront André Vigeant, Graham Cantieni et Johanne Brouillet.

Parallèlement à l'action de la Galerie, un regroupement d'artistes sous le nom de Regroupement des artistes des Cantons de l'Est (RACE) voit le jour en 1973 à la suite d'une exposition organisée par Claude Lafleur et intitulée "Huit peintres des Cantons de l'Est". Le Race mettait sur pied sa propre galerie d'art destinée à offrir une fenêtre toute contemporaine à ses membres et aux artistes de Montréal surtout.

Même si la région de Sherbrooke ne possède pas encore son "grand musée à trois volets", diverses initiatives vont bon train grâce à l'énergie de plusieurs croyants en la cause muséologique; ainsi, le Musée des Beaux-Arts veut assurer une conservation et une diffusion du patrimoine artistique alors que le Musée du Séminaire poursuit sa tâche et s'oriente de plus en plus vers son affirmation franche d'être le musée de sciences naturelles au Québec.

Société d'histoire des Cantons de l'Est

Enfin, malgré des équipements souvent déficients et un carence au niveau d'un lieu adéquat où organiser des expositions, la Société d'histoire des Cantons de l'Est poursuit inlassablement sa tâche au niveau de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine.

Merci à la tribune pour ses 75 ans au service de l'Estrie

Clément Fortier & Associés
965, rue Panneton, Sherbrooke, Qué. J1K 2B3 (819) 563-8333
117146

Félicitations à La Tribune pour ses 75 ans de service et d'information à la population Estrienne.

Club Aramis
Conseil #5
2534, rue Raimbeault, Sherbrooke
116707

FRANC SUCCES à la tribune
à l'occasion de son 75e ANNIVERSAIRE

- Location industrielle et commerciale
- Nettoyage à sec
- délavage et finition de jeans

BUANDERIE MAGOG (CROWN) INC.
SHERBROOKE - MAGOG
116978

Félicitations à La Tribune!



Nous sommes fiers de desservir, depuis bientôt 25 ans, une clientèle qui nous est fidèle. En retour nous nous efforçons d'offrir constamment une cuisine bien de chez-nous et ce à des prix très modiques. Aussi service de buffet et de réception sur place.

RESTAURANT GUYLAINE
2250, Galt ouest, Sherbrooke,
564-9019 Situé à proximité de La Tribune
116883

Tout comme La Tribune, la maison Scheib y était!

(Annonce parue le 12 sept. 1918)



Les Alliés Seront Victorieux
Dans La Grande Lutte De Justice
Nicholas Scheib - Le Marchand
Populaire De La Haute-Ville
Sera Aussi Victorieux Dans Sa
Grande Lutte Contre Les Hauts Prix
Hommes et Jeunes Gens -- SCHEIB vous dit :
Nous Avons Ce Que
SCHEIB - - Le Roi Des Chaussures
INUTILE INUTILE INUTILE
Nicholas Scheib, 78 Rue King, Tel. 1311
Ancien Magasin Lefrancois

Meilleure valeur en chaussures depuis 1916

Fondée en 1916 dans la Haute-ville par Nicolas Scheib, et depuis 1920 au Centre-ville à sa présente adresse soit 83 King ouest, le magasin Scheib a persisté durant 69 ans à donner bon service et qualité à sa clientèle.

scheib
83, King ouest, Sherbrooke, centre-ville
117826

Nos hommages à
la tribune



ÉQUIPEMENT SANITAIRE CHERBOURG (1977) INC.
306 - 12e AVE. SUD, SHERBROOKE, Qué.
566-2266
DÉPOSITAIRE
Produits chimiques et Equipements Spécialisés pour l'Entretien
CIRE - DÉTERGENT - POLISSEUSE
ASPIRATEUR - COMMERCIAL - MURAL
GÉRALD LACROIX
CONSEILLER TECHNIQUE
116886

Voeux de succès à notre quotidien!

Une partie de notre succès est attribuable au quotidien La Tribune, pour sa fidélité constante dans l'impression de nos messages publiciaires.

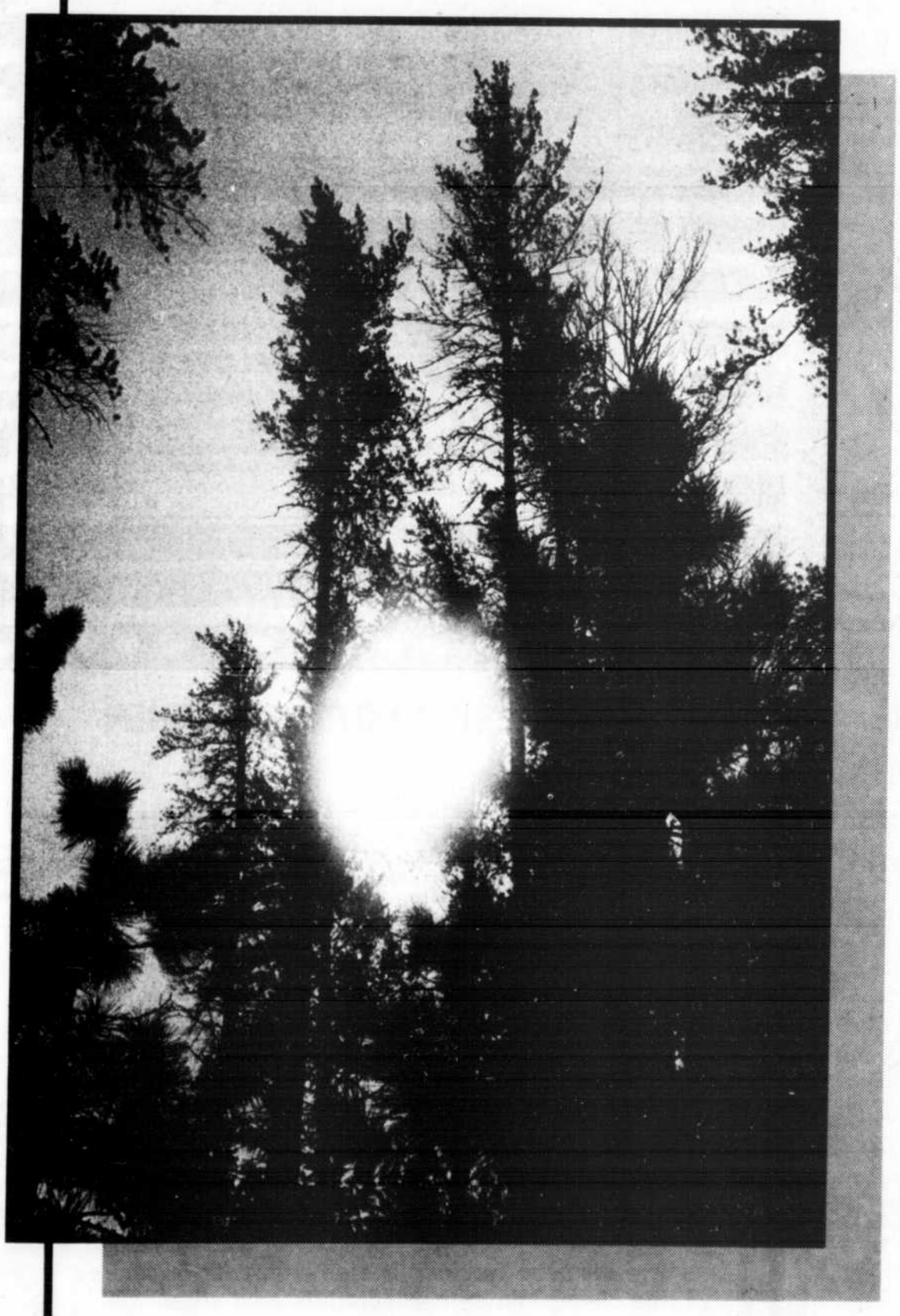
Votre dépositaire à Sherbrooke

CHEVROLET OLDS MOBILE Cadillac
Brouillard AUTOMOBILE (1962) LTÉE
2700 OUEST, RUE KING, SHERBROOKE, J1L 1C5, 569-9941
116905

À titre de fournisseur de papier journal, la Consolidated-Bathurst est heureuse de se joindre au personnel de **la tribune** pour célébrer ce 75e anniversaire.

75 années d'actualité régionale





Le journal **la tribune** a maintenant 75 ans. Nous pouvons compter sur les doigts de la main les publications québécoises qui jouissent d'une telle longévité. Pour cette grande réussite, tirons notre chapeau à son éditeur, à ses administrateurs et à toute son équipe de professionnels des communications.

Véhicule des principaux débats de l'heure, **la tribune** est un des principaux témoins de l'évolution sociale, politique et économique de l'Estrie. Elle s'illustre par son rôle essentiel de porte-parole de la population. La qualité de ses éditoriaux, de ses reportages et de ses analyses, est digne des plus grands éloges.

CONSOLIDATED BATHURST

LA GUERRE 1914-1918

LE 54e RÉGIMENT DES CARABINIERS AU COMBAT

par Gilles Dallaire

Quand, le 4 août 1914, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, il y a plusieurs semaines déjà qu'on pressent l'imminence d'un conflit d'une férocité telle que les guerres dont des survivants coulent une retraite paisible dans la capitale de l'Estrie, la guerre civile qui, de 1861 à 1865, a ravagé les Etats-Unis, la guerre qui, en 1870, a forcé la France à céder l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la rébellion des paysans hollandais d'Afrique du sud écrasée dans le sang par l'Angleterre, entre autres, auront l'air d'escarmouches à côté de lui.

Dès le lendemain, le commandant du 54e Régiment de carabiniers de Sherbrooke, le lieutenant-colonel **Emile Rioux**, réunit les officiers de cette unité de réserve et, à l'issue de l'assemblée, révèle que le régiment qui a été formé quatre ans auparavant est prêt à prendre les armes si le Canada se porte au secours de l'Angleterre et de la France. Il affirme que trois jours lui suffiront pour recruter suffisamment de volontaires pour former une unité qui ne le cédera en bravoure à aucune autre.

C'est à qui répondrait avec le plus d'empressement à l'appel qu'il lance, le 6 août. "Je suis à Plessisville. J'ai de l'ouvrage. Je suis garçon et libre. Cela vous en dit assez", de confier le soldat **Hervé Tardif** dans une lettre qu'il fait parvenir au capitaine **Pierre McGee**.

Le lieutenant-colonel Rioux tient parole. Le 8 août, le régiment, fanfare en tête, défile dans les rues, interrompant la circulation et soulevant les applaudissements enthousiastes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, dont certains sont venus par train de fort loin, qui se sont massés sur les trottoirs et sur les galeries.

Bien que les combats fassent rage à des milliers de kilomètres de Sherbrooke, on craint que des saboteurs à la solde de l'Allemagne ne s'en prennent à l'arsenal, construit quelques années auparavant, en bordure de la rue Belvédère, qui est, depuis peu, le quartier général de l'unité. L'immeuble est gardé jour et nuit par deux soldats qui ont ordre de tirer à vue, non pas pour effrayer mais pour blesser, sur les rôdeurs. De plus, les rares Estriens qui portent un nom à consonnance vaguement allemande font l'objet d'une surveillance continuelle, sans toutefois être internés, comme c'est le cas à Montréal et à Québec.

Même si on est convaincu que le 54e Régiment de carabiniers pourra, presque à lui seul, faire échec aux troupes allemandes, une fois qu'il se mesurera à elles, on tremble cependant un peu pour les proches que le début des hostilités a surpris en Europe. Aussi salue-t-on avec un vif soulagement le retour d'**Eugène Codère** qui rentre d'un pèlerinage à Rome, une dizaine de jours après que les canons ont commencé à cracher la mort en France et en Belgique.

Cet homme d'affaires qui en a long à dire sur l'effervescence que le conflit soulève en Italie apprend, dès son retour, que son fils, le lieutenant **Georges Codère**, est sous les drapeaux et il ne cache pas la fierté qu'il en éprouve. On a craint, durant quelques jours, pour deux membres du clergé diocésain dont on était sans nouvelles. On respire un peu plus à l'aise quand on apprend qu'ils ont pu quitter la France et qu'ils sont en sécurité à Londres.

On craint aussi pour l'évêque du diocèse, **Mgr Paul Larocque**, qui a tenu à se rendre à Rome où le pape Pie X vient de mourir. On n'ignore pas que les sous-marins allemands rôdent dans l'ocean Atlantique, que leurs torpilles frappent indistinctement les vaisseaux de guerre et les navires marchands et qu'un paquebot a même été envoyé par le fond. On n'ignore pas non plus que des cuirassés ennemis ainsi que des cargos inoffensifs en apparence mais puissamment armés hantent tous les océans et que le croiseur Emden a coulé, à lui seul, une dizaine de bâtiments arborant les couleurs des pays qui ont déclaré la guerre à l'Allemagne. La Providence veille au grain. Le 1er novembre, Mgr Larocque regagne la capitale de son diocèse.

Le 23 août, une foule évaluée à 8,000 personnes s'était entassée à la gare du Grand Tronc pour assister au départ de 130 soldats du 54e Régiment de carabiniers et de 116 soldats du 53e Régiment d'infanterie qui, après avoir subi un entraînement intensif à Valcartier, partiront, le 2 octobre, pour l'Europe où ils prendront part à plusieurs batailles sanglantes, notamment à la bataille d'Amiens. D'autres volontaires recrutés en Estrie, environ un millier en tout, se joindront à eux pendant les quatre années que durera le conflit.



(Photo **La Tribune** par Bernard Vanier)

Les soldats estriens qui ont combattu durant la première guerre mondiale ne croyaient pas que le conflit laisserait l'Europe en ruines. Cette aquarelle montre ce qui reste d'un cloitre après un bombardement. Elle a été peinte par un caporal autrichien du nom d'Adolf Hitler...

Pertes très lourdes

L'Estrie participe tout d'abord avec enthousiasme à l'effort de guerre canadien. Tout le monde fait sa part. Les médecins soignent gratuitement les proches des soldats partis au front. Les employés de la ville de Sherbrooke renoncent à toute augmentation de salaire pour la durée du conflit. On semble convaincu que le corps expéditionnaire canadien va infliger aux troupes allemandes une défaite décisive et que les soldats seront rapidement de retour.

On ne tarde guère à déchanter. Malgré leur bravoure, parfois même leur témérité, les soldats canadiens ne sont pas assez nombreux pour changer, à eux seuls, le cours de la guerre. Ils subissent des pertes très lourdes. Il faut des pansements, des vêtements chauds aussi, car l'hiver arrive et la contre-attaque des troupes alliées s'enlise. Il y a le rationnement et, comme si ce n'était pas assez, les impôts qui frappent tout d'abord les produits de luxe puis un peu tout et enfin les maigres salaires. Toutefois, la goutte qui fait déborder le vase, c'est la conscription décrétée, en 1917, par l'éphémère gouvernement conservateur dirigé par **Robert Borden**. On paie, de sa personne et de ses derniers, mais on maugrée, de plus en plus fort, sans se douter qu'une épidémie qui sèmera le deuil dans des milliers de foyers sera le prix dont il faudra payer la paix.

Mais la grippe espagnole n'a encore fait que quelques victimes quand, le 11 novembre 1918, les forces armées allemandes qui sont arrivées à endiguer le raz-de-marée allié aux portes de leur pays capitulent.

La signature de l'armistice est accueillie par une explosion de joie à Sherbrooke. Il n'est pas 7 heures que les sirènes qui appellent les ouvriers à l'usine commencent à hurler et que les cloches qui appellent les fidèles à l'église se mettent à sonner à toute volée. Un peu comme s'ils obéissaient à une consigne, des hommes, des femmes et des enfants envahissent lentement le quartier des affaires. Ce sont d'abord les ouvriers de la firme **Canadian Ingersoll Rand** puis ceux de la firme **Jenckes**, enfin, tout ce qui entre ordinairement à l'usine, au bureau ou à l'école à cette heure matinale mais qui n'y entrera pas ce matin-là, du moins pas d'aussi bonne heure que d'habitude, persuadé qu'on est un peu partout que le patron fermera les yeux pour une fois.

Des tambours battent le rassemblement, d'autres, la charge. On pavoise partout. Avec ce qu'on a sous la main. Des drapeaux, des draps, des nappes. Comme si, en faisant un aussi bruyant étalage de sa joie, on voulait détruire jusqu'au souvenir de quatre années de guerre et de privations.

On ne se doute pas que, quelque part en Allemagne, un obscur caporal autrichien prépare sournoisement la revanche...

Meilleurs voeux de longue vie au journal quotidien La Tribune, déjà au service de la population de l'Estrie, depuis 75 ans.

Le personnel syndiqué de La Tribune vit au coeur de cette entreprise, dont l'avenir encore plus éclatant ne pourra qu'assurer le mieux-être de ses employés.

L'équipe de ce grand quotidien régional souhaite que cet anniversaire important devienne le tremplin menant vers les progrès futurs de cette entreprise, qui a déjà prouvé sa vitalité.

SCIT LE SYNDICAT DES EMPLOYES DE LA TRIBUNE,
Syndicat québécois de l'imprimerie et des communications (local 145) FTQ
116487

BON 75ième ANNIVERSAIRE
À LA TRIBUNE
et LONGUE VIE



Le rôle d'informateur est à la fois sérieux et primordial pour la santé socio-économique et culturelle d'une région.

En ESTRIE, LA TRIBUNE accomplit professionnellement cette mission quotidienne depuis 75 ans. Il faut lui en souhaiter plusieurs autres aussi fructueuses.

RAYNALD FRECHETTE
Député de Sherbrooke
et ministre du Travail
116054

LONGUE VIE A NOTRE QUOTIDIEN



Yvon Béliveau



Sonny H. Henderson

Riches de notre expérience passée, nous avons une maison solidement établie à St-Elie, à 2 minutes du Carrefour de l'Estrie.

Ce site nous permet d'opérer à des coûts moindres, ce qui signifie de meilleurs prix pour vous.

Merci à tous nos clients qui nous ont permis de doubler nos objectifs de vente pour la première année d'activité.

Et nous continuons d'avoir confiance en notre "étoile".

ELITE
PLYMOUTH CHRYSLER INC.
1138, Rte 220, St-Elie, 564-1122
116476

1939-45: DES MILLIERS D'ESTRIENS AU FRONT

par Gilles Dallaire

"On ne prend jamais trop de précautions pour protéger les usines où travaille la main-d'oeuvre de toute une ville."

Cet argument de poids avancé par **Maurice Delorme** suffit à convaincre les administrateurs municipaux qui viennent d'être convoqués, de toute urgence, à l'hôtel de ville que des mesures de sécurité exceptionnelles doivent être prises immédiatement pour protéger tout ce qui a quelque importance stratégique, autant dans la métropole de l'Estrie que dans ses environs, contre les saboteurs aux gages de l'Allemagne qui sont peut-être déjà camouflés aux alentours, attendant que le moment propice soit venu pour semer la destruction et la mort.

La veille, le 1er septembre 1939, les forces armées allemandes ont envahi la Pologne. L'Angleterre qui a cru jusqu'à la dernière minute qu'un affrontement sanglant pouvait être évité a déclaré la guerre à l'Allemagne et le Canada a fait cause commune avec elle.

A l'hôtel de ville, l'atmosphère est surchauffée mais pas pour les mêmes raisons que d'habitude. On ne quémande plus de faveurs pour son quartier comme on le fait d'ordinaire. On ne s'engueule plus avec son voisin de banc pour une vétille. Pour une fois, tout le monde est du même avis. Tout le monde parle en même temps aussi et il faut toute l'autorité du greffier pour ramener un semblant d'ordre, tant chacun semble persuadé que la suggestion qu'il avance est plus valable que la mesure défendue par son voisin.

Le calme revenu, on discute des mesures de sécurité qui, de l'avis général, doivent être prises. **J.-R. Royer** suggère que des sentinelles armées patrouillent, jour et nuit, près des centrales hydroélectriques de Sherbrooke, de Rock Forest, de Westbury et de Weedon. **Guy Bryant**, lui, recommande qu'une surveillance constante soit exercée autour des réservoirs qui alimentent la ville en eau potable. **Félix Thibault** est d'avis que la menace d'une attaque aérienne ne doit pas être prise à la légère et il suggère qu'on impose un couvre-feu et que les rues ne soient plus éclairées à la tombée de la nuit. Il recommande aussi que les personnes surprises à rôder autour des centrales hydroélectriques sans autorisation soient arrêtées.

Toutes ces précautions sont prises avec d'autant plus d'empressement que, depuis des mois et des mois, le premier ministre **Maurice Duplessis** affirme que l'Allemagne et la Russie ont fomenté un complot visant à semer l'anarchie dans les pays qui refusent à se soumettre à leur joug et que des saboteurs à leur solde s'apprêtent à détruire les édifices publics et les usines.

Les propos de Maurice Duplessis trouvent des oreilles attentives et, pendant que **Mgr Philippe Desranleau** exhorte la communauté catholique du diocèse à prier pour que cesse rapidement l'hécatombe dont la Pologne est le théâtre, des policiers et des soldats à la retraite reçoivent mission de monter la garde autour des usines de la société Dominion Textile, à Magog comme à Sherbrooke. Un camp d'entraînement où des volontaires seront initiés au maniement des armes est aménagé à la hâte à l'endroit même où, quelques jours plus tôt, une exposition agricole qui a attiré des milliers de personnes a été présentée et, Pendant que, devant le quartier général du Régiment des fusiliers de Sherbrooke, le soldat **Normand Laflamme** fait les cent pas, à l'usine de la firme Canadian Ingersoll-Rand, on s'affaire fébrilement à calibrer les machines-outils de façon à être en mesure de produire des obus et des cartouches dès qu'on recevra l'ordre.

On n'a pas oublié 1914-1918

Si, dans les milieux d'affaires, on jubile parce qu'on sait que le conflit ramènera la prospérité, dans les foyers, on fait montre d'un enthousiasme beaucoup moins délirant. On n'a pas encore pardonné au gouvernement canadien d'avoir oublié qu'il s'était engagé, en 1914, à n'envoyer au front que des volontaires et d'avoir fait bon marché de cet engagement solennel trois ans plus tard. On n'a pas oublié non plus que des proches sont tombés sous les balles allemandes ou ont été cruellement mutilés par des éclats d'obus. On n'a pas oublié la terrible épidémie qui a endeuillé les derniers jours de la première guerre mondiale. Les privations qui ont été la rançon de la victoire sont un mauvais souvenir qu'on veut chasser de sa mémoire à jamais.

On montre si peu d'empressement à aller sous les drapeaux que le lieutenant-colonel **Emile Lévesque**, commandant du Régiment des fusiliers de Sherbrooke, doit, à contrecoeur, informer le commandant en chef des forces armées canadiennes que l'unité ne pourra être envoyée au front avant un an, même si plusieurs anciens combattants, dont **Emmanuel Cyr** qui a pris part à la bataille d'Amiens, avec son père et trois de ses frères dont un a été tué au cours de l'offensive qui a décidé de la victoire, lui ont fait part de leur désir de servir à nouveau.

On a d'autres préoccupations. Le prix des aliments, particulièrement le prix du beurre, grimpe presque à chaque jour et le sucre est devenu quasiment introuvable. On craint aussi pour les proches qui étaient en Europe quand les blindés allemands ont franchi la frontière polonaise.

Yvon Lanctôt était du nombre. Il s'apprêtait à rentrer au Canada à bord du paquebot Comte di Savoia amarré dans le port de Gênes lorsque les premiers coups de canon ont été tirés. Il a dû regagner la France par train et s'embarquer sur le paquebot Ile-de-France. Il était en mer lorsqu'il a appris que le paquebot anglais Athenia avait été coulé par un sous-marin allemand. Une jeune femme qui a quitté Coaticook où elle demeure pour visiter l'Europe, **Doris Jones**, est parmi les survivants. Lorsqu'elle regagne son foyer, elle en a long à raconter, tout comme Yvon Lanctôt.

A Magog, on tremble pour le curé de la paroisse St-Patrice, l'abbé **Léon Bouhier**, qui est allé rendre visite à des parents, à Nantes. Le carburant est distribué au compte-gouttes en France et l'abbé Bouhier éprouve d'énormes difficultés à gagner un port où il pourra monter à bord d'un des derniers paquebots qui osent encore prendre la mer.

Il en est qui auront moins de chance, notamment **René Beauchemin** qui vient d'entreprendre des études théologiques en France et qui ne sera élevé à la prêtrise, à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, que le 8 mai 1945, après quatre ans de captivité.

Même si, dans la plupart des foyers, on appelle la paix de tous ses voeux, on ne tarde pas à pressentir que la guerre ne prendra pas fin de sitôt et, en maugréant, on supporte les privations dont la victoire.



Les milliers de soldats estriens qui ont combattu en Europe durant le dernier conflit mondial ont été témoins de plusieurs scènes d'horreur comme celle-ci.

à en croire les hommes politiques, doit être payée. On finit par se faire au rationnement, bien que, lorsqu'on est sûr de n'être pas aperçu ou entendu par un mouchard, on montre le poing aux fonctionnaires chargés de la distribution des coupons quand on ne profère pas des menaces à leur endroit. Certains tentent d'éviter d'être appelés sous les drapeaux et n'hésitent pas à se marier, même après une cour de quelques semaines ou de quelques jours seulement, croyant que ce n'est qu'à ce prix qu'ils ne seront pas envoyés au front. Aussi étrange que le phénomène puisse paraître, la plupart de ces couples, mal assortis en apparence, qui se sont juré fidélité à la va-vite, clandestinement pour quelques-uns, devant des prêtres complaisants, resteront unis, contre vents et marées.

Il serait toutefois injuste d'affirmer que tout le monde tente de se défiler. Des milliers d'Estriens combattront dans les rangs des forces armées canadiennes, américaines ou britanniques, la plupart en Europe, plusieurs en Asie, quelques-uns en Afrique, une poignée en Alaska. Il en est qui participeront au débarquement avorté de Dieppe ou au baroud d'honneur de Hong Kong. D'autres seront des premières vagues d'assaut qui déferleront sur les plages de Normandie à l'aube du 6 juin 1944. On sera témoin de leur bravoure qui vaudra à quelques-uns d'entre eux des décorations prestigieuses partout, ou presque, où des positions solidement tenues par les troupes d'élite ennemies font obstacle à l'avance des forces armées alliées. Quelques centaines tomberont sur les champs de bataille ou mourront de privations dans les camps de prisonniers japonais.

Quand, le 8 mai 1945, les forces armées allemandes capitulent, une véritable marée humaine envahit les rues et un embouteillage comme on n'en encore jamais vu paralyse la circulation dans le centre-ville. Il importe peu aux fêtards que les buvettes soient fermées. Après tout, point n'est besoin de s'enivrer pour souligner une victoire dont on a longtemps douté mais qui a pu être remportée à force de privations. On dansera dans les rues jusqu'au petit matin et c'est les yeux rougis par la fatigue qu'on envahira les églises où, d'une voix pleine de reconnaissance on chantera le Te Deum, ainsi que l'a demandé Mgr Desranleau.

Oubliée la disette de riz qui sévit depuis tout près de trois ans. Oubliée la peur d'une invasion allemande ou japonaise. Oubliés tous les sacrifices qu'on s'est imposés. C'est un regard chargé d'espoir qu'on peut désormais tourner vers l'avenir...

FÉLICITATIONS

la tribune

75ème ANNIVERSAIRE

BONNE CHANCE!

the Record

Depuis 1897

1983 - Gagnant "GRAND PRIX D'EXCELLENCE" Louis C. O'Neil
1984 - Gagnant "CATÉGORIE PHOTOS" Louis C. O'Neil
Attribués par LE CERCLE DE PRESSE DE L'ESTRIE

117113



HOMMAGE À UN PRÉCIEUX COLLABORATEUR

Depuis de nombreuses années, le journal La Tribune et le Centre culturel de l'Université de Sherbrooke ont établi un modèle de collaboration dynamique qui a donné à la région certains de ses plus beaux succès.

Concerts, récitals, pièces de théâtre, spectacles de danse, manifestations du domaine des arts visuels, premières cinématographiques et programmes de cinéma pour enfants, toutes ces activités à caractère culturel ont profité de l'écoute attentive et du préjugé favorable que le journal La Tribune entretient à l'endroit de la diffusion des arts.

Un intérêt manifeste pour le domaine culturel, une présence constante et productive aux côtés des entreprises de diffusion et une conscience aiguë du développement culturel de notre région ne sont pas le fruit d'un heureux hasard, mais, plutôt, la manifestation d'une volonté de servir une cause qui en vaut la peine.

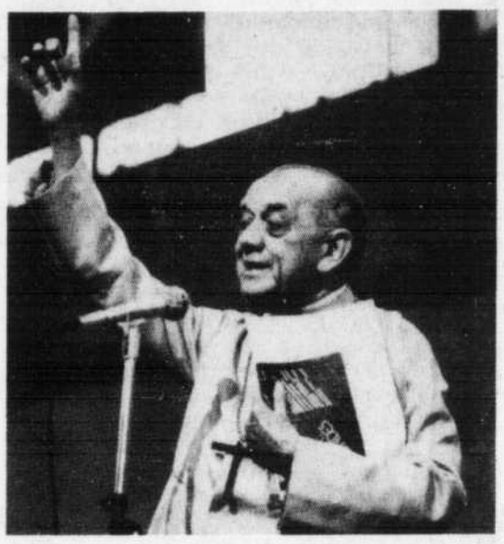
C'est à la nature des défis qu'elle relève que l'on reconnaît une grande entreprise et c'est à son enracinement dans la vie régionale que La Tribune doit ses soixante-quinze années de succès.

Le directeur,

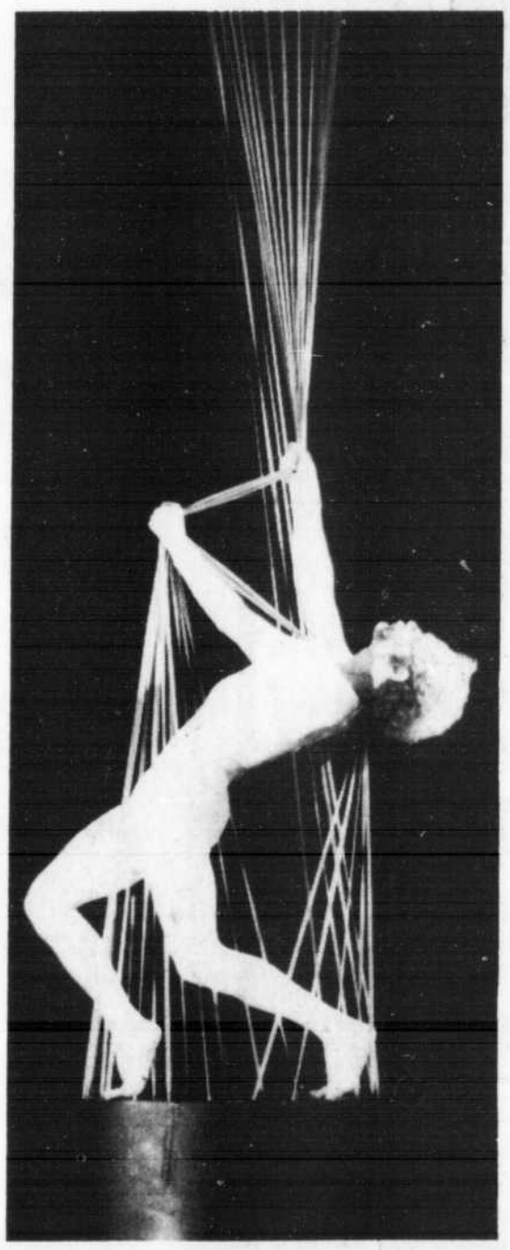
Jacques Labrecque



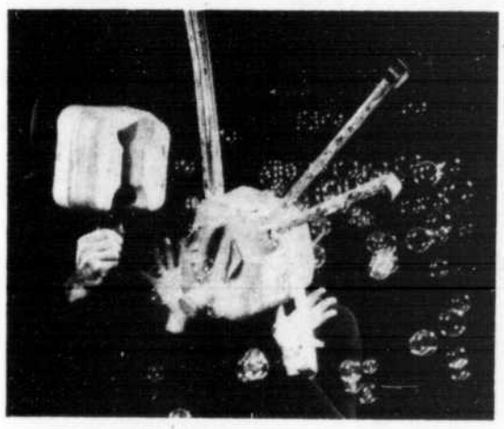






















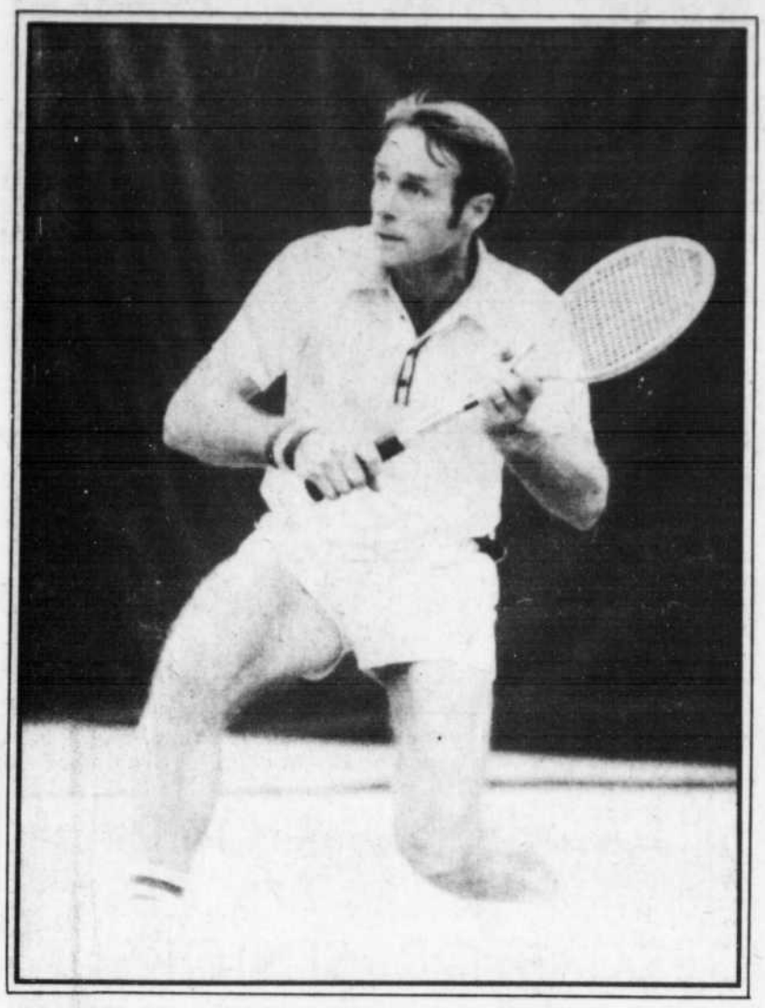
CENTRE CULTUREL
Université de Sherbrooke

116910

la tribune

Cahier souvenir

75e ANNIVERSAIRE 1910 1985



Robert "Bob" Bédard a affiché les couleurs de Sherbrooke ainsi que celles de toute la région de l'Estrie avec un très grand brio tout au long de sa carrière d'athlète. Un des grands du tennis au Canada, Robert Bédard a aussi fait sa marque dans la discipline du hockey.



Paul-Emile Michel a secondé les efforts du duo Allard-Poliquin en '68 pour permettre aux Tigres de Victoriaville de gagner la coupe Allan.



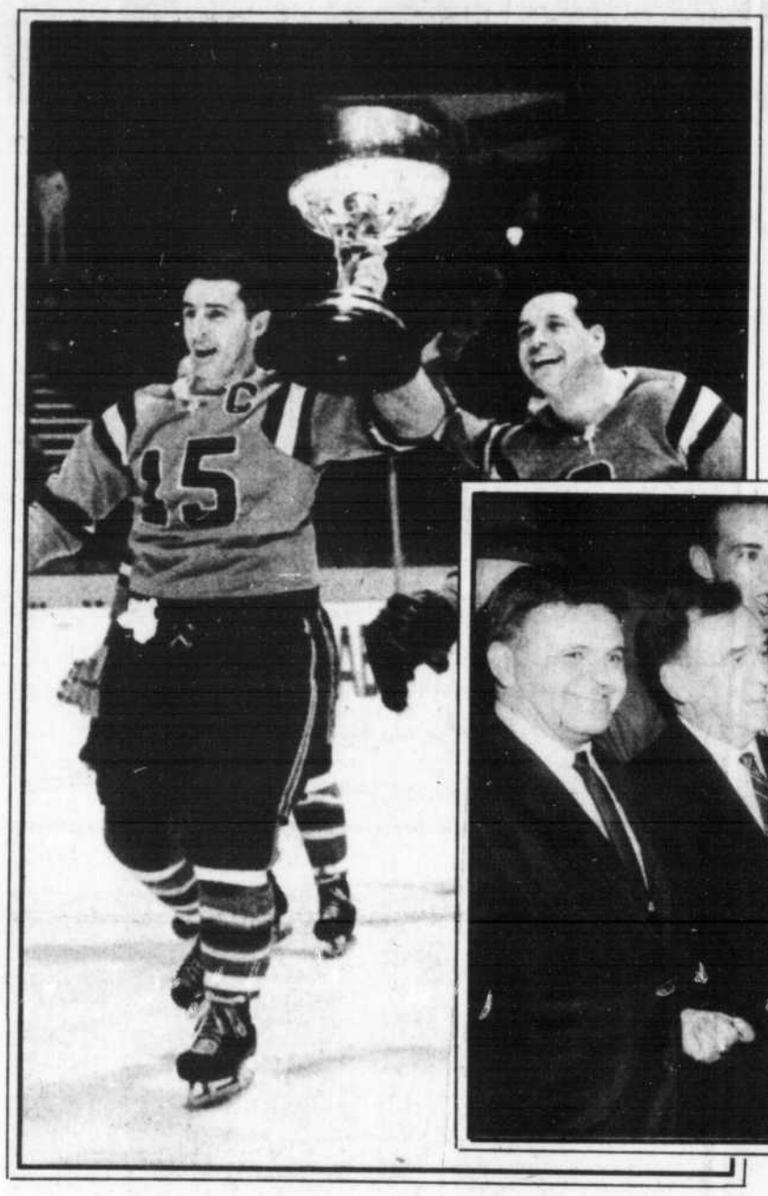
Le Drummondvillois Roland Bolduc agissait à titre de président des Rockets lors de la conquête de la coupe Allan en mai '67.



Gaston "Doc" Plouffe a été le soigneur d'un grand nombre d'athlètes à Sherbrooke, tant au niveau de la discipline du hockey que dans le baseball.



Len O'Donnell, journaliste sportif et président de la Ligue Provinciale Senior du Québec, fut appelé à calmer des tempêtes plus souvent qu'à son tour entre les villes.



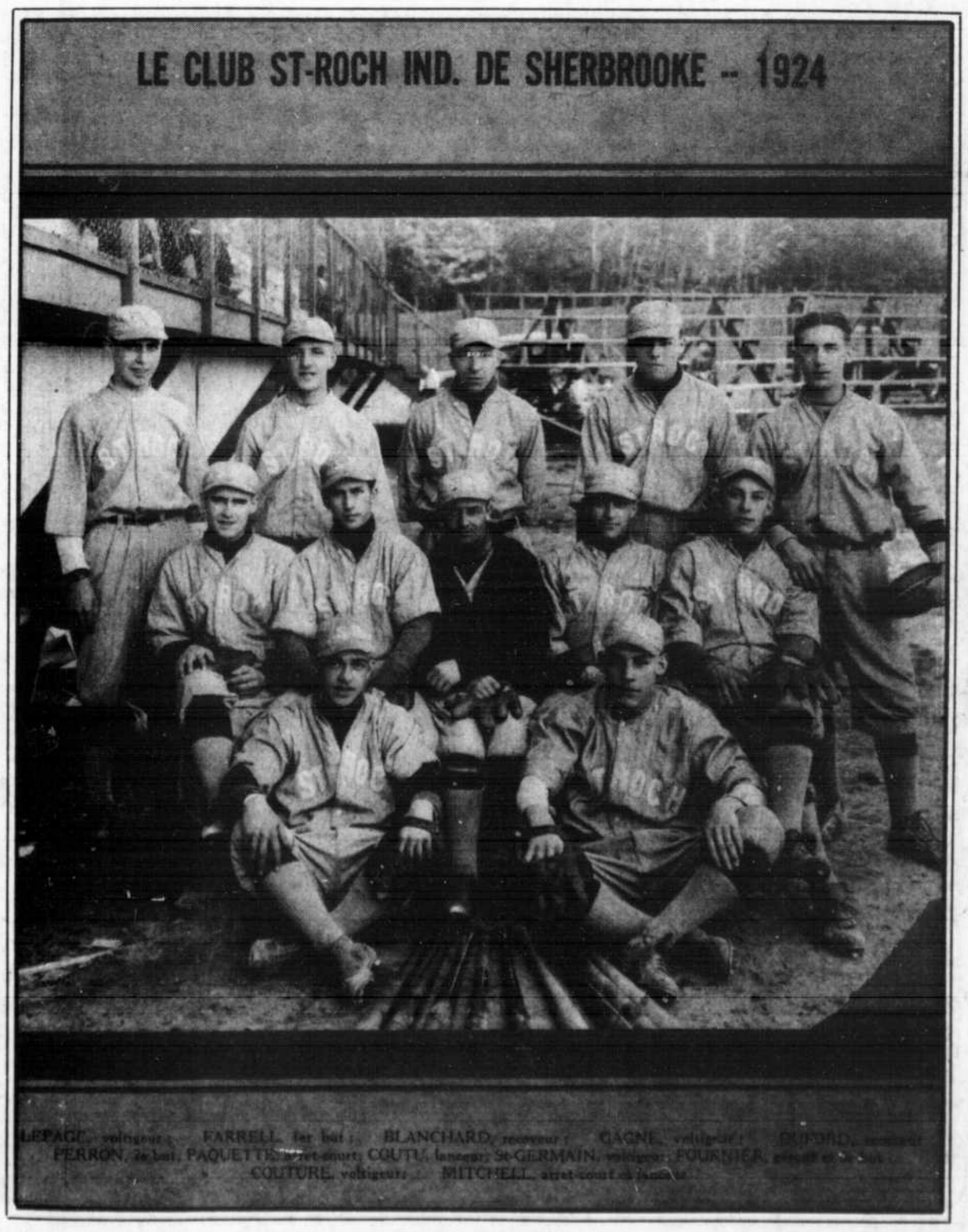
LE CAPITAINE RENÉ PÉPIN EN COMPAGNIE DE GEORGES ROY BRANDISSANT LE TROPHÉE BUNNY AHEARNE EN '66

Lionel Fleury de l'ACHA présente la coupe Allan au président des Castors, Raymond Bergeron, en présence des Henry Crochetière, Jean Levesque, Lionel Robidas, Georges Roy, joueur-gérant et Rod Gaudreault.

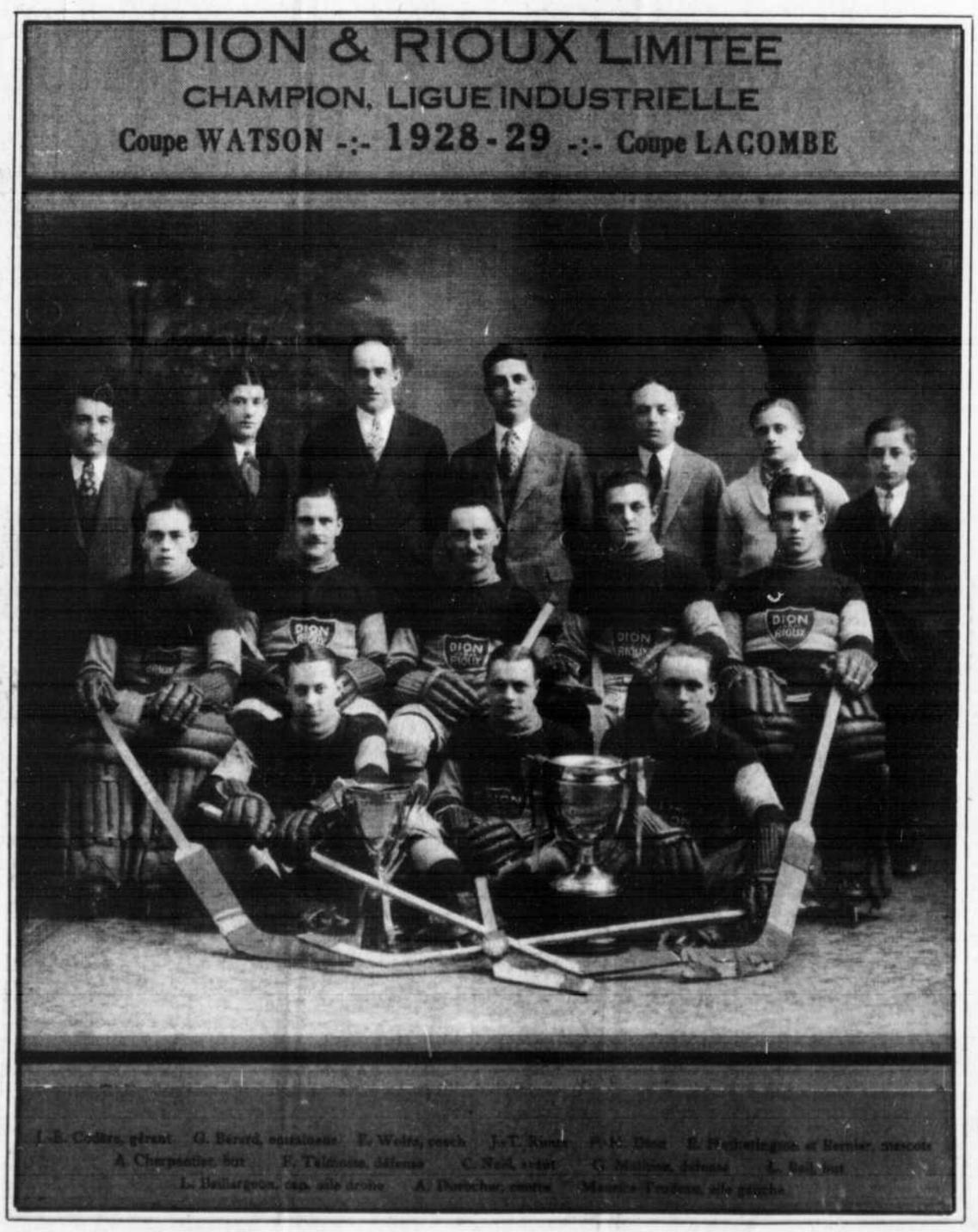


Ivan Dugré s'est avéré un grand bâtisseur du sport dans l'Estrie. Claude Ruel est allé à l'école du sportif Ivan Dugré pendant que Sam Pollock, lui, a collaboré à cent pour cent avec le sportif sherbrookois.

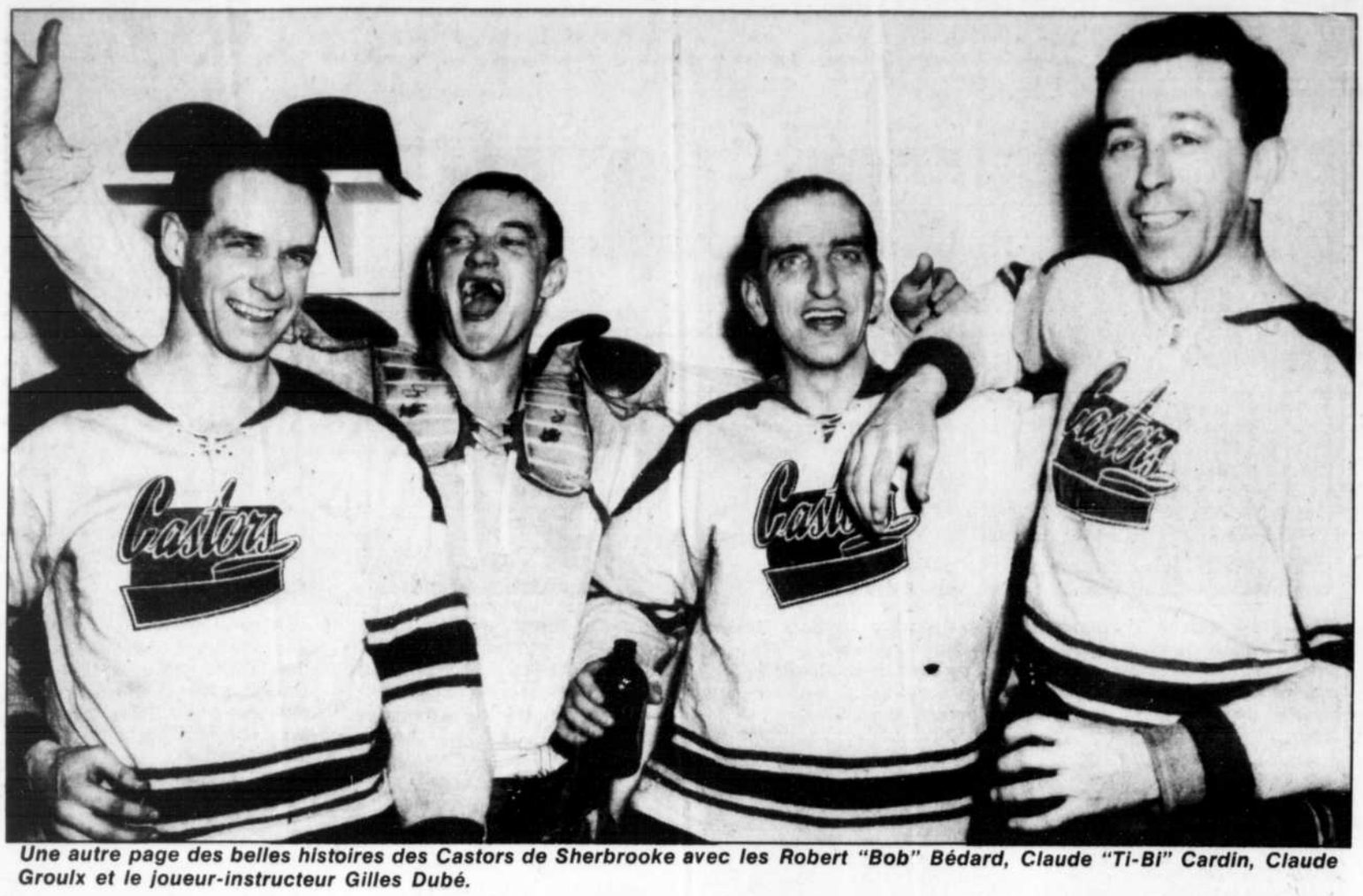




Le club St-Roch Ind. a marqué les années '20 sur la scène du baseball.



Le Dion-Rioux a damé le pion à plusieurs rivaux au fil des ans dans la Ligue industrielle. Cette formation marquant la fin des années '20 et le début des années '30.



Une autre page des belles histoires des Castors de Sherbrooke avec les Robert "Bob" Bédard, Claude "Ti-Bi" Cardin, Claude Groulx et le joueur-instructeur Gilles Dubé.

L'ESTRIE, UNE PÉPINIÈRE POUR LE HOCKEY PROFESSIONNEL

Plusieurs hockeyeurs ayant évolué dans le territoire déservi par La Tribune ont eu l'occasion de faire carrière dans la Ligue Nationale de hockey. Les carrières ont été plus ou moins longues, plus ou moins brillantes, mais les Estriens sont quand même fiers de ces ambassadeurs.

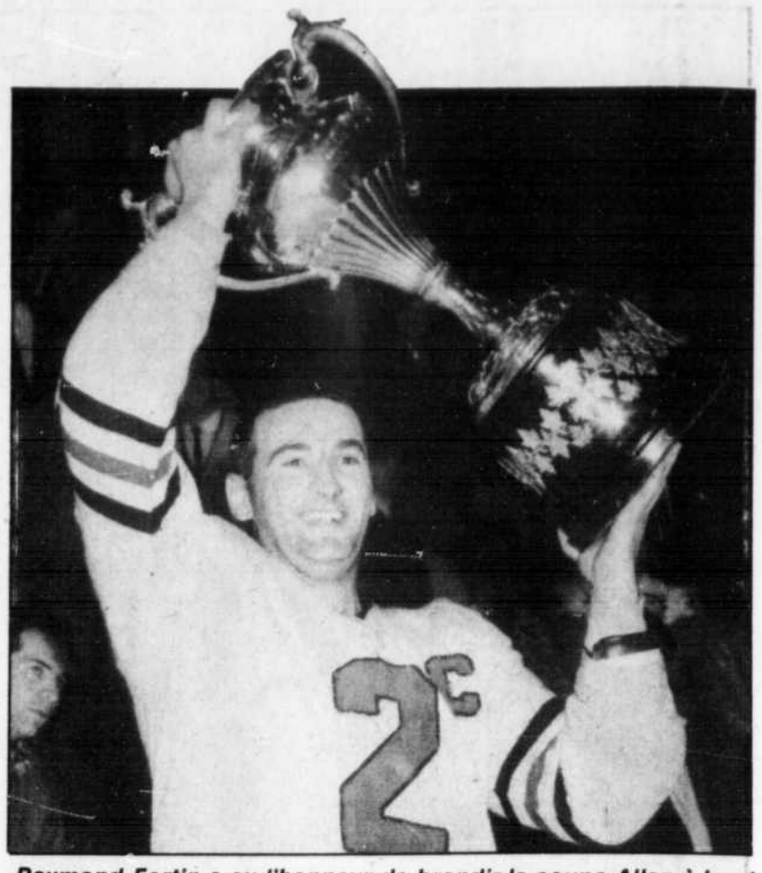
Les plus âgés se souviendront des exploits du cerbère Connie Dion avec les Red Wings de Detroit, Gilles Dubé avec les Red Wings et le Canadien et Normand "Ti-Nomme" Dussault également avec le Canadien.

Plus près de nous, il y a eu le Sherbrookois Normand Dubé ainsi que les Drummondvillois Yvan Cournoyer, Yvon Lambert et Raymond Fortin. Gilbert Perreault de Victoriaville continue de faire des ravages dans la Ligue Nationale avec ceux de la nouvelle génération. Il y a les Drummondvillois Alan Haworth et Serge Boisvert ainsi que trois autres athlètes d'Asbestos: les frères Jean et Gilles Hamel et Sean McKenna.

Il y a Claude "Piton" Ruel qui aurait pu faire carrière au hockey professionnel, n'eut été d'une blessure à un oeil. Ruel a quand même continué à gagner sa vie avec le Canadien de Montréal, comme éclaireur, comme entraîneur, directeur du développement des joueurs et maintenant comme directeur du personnel. Un autre Sherbrookois, Roger "Gee" Roy a suivi les traces de Claude Ruel avec le Canadien de Montréal, à titre de dépisteur.

Cette liste pourrait s'allonger encore longtemps si on y ajoutait les noms des joueurs qui ont fait carrière professionnelle dans la Ligue Américaine ou la Ligue Centrale. Qu'il nous soit permis de mentionner les noms de René Pépin, Robert Pépin, Georges Guilbault, Bruce Cline, Daniel Chicoine ainsi que les frères Michel et Sylvain Côté d'East Angus.

Mais, la mémoire est une faculté qui oublie. Sans doute pourrez vous ajoutez bien d'autres noms à cette liste. 75 ans d'histoire, ça en fait beaucoup à raconter...



Raymond Fortin a eu l'honneur de brandir la coupe Allan à bout de bras alors qu'il était capitaine des Rockets de Drummondville...

LE PALAIS DES SPORTS ÉRIGÉ PAR LES SUCCÈS DES CASTORS SENIORS

Les succès des Castors seniors étaient tels, que le vieil aréna de la rue Parc était devenu trop petit pour accueillir tous les amateurs de hockey qui voulaient s'y entasser. La ville de Sherbrooke décidait de construire le Palais des Sports.

Durant la construction du Palais des Sports, le chroniqueur sportif de La Tribune Yvon Fournier avait maintes fois critiqué le gaspillage d'argent pour la construction de ce qu'il disait être un "éléphant blanc".

Cet aréna était situé rue Wellington sud, tout près de la rue Aberdeen, à l'emplacement de l'édifice situé à côté de l'actuel restaurant Le Filet du Pêcheur.

Le Stadium arena a fermé ses portes en 1915. Ce n'est que quelques années plus tard qu'on utilisait l'entrepôt de monsieur Noël, situé quelques dizaines de pieds plus loin rue Wellington sud pour en faire un aréna. Fait à souligner, cet aréna était doté d'une glace naturelle. A l'automne et au printemps, quand la température était trop douce, il n'était pas rare de voir la patinoire recouverte d'une couche d'eau.

Ce n'est qu'en 1925 que les équipes de hockey de Sherbrooke on pu profiter d'un bel aréna flambant neuf, sur le terrain d'exposition de la rue Parc.

Cet aréna, l'aréna Eugène Lalonde, a été détruit par les flammes le premier juin 1978. L'incendie s'était déclaré à cinq heures du matin. Que de souvenirs se sont alors envolés en fumée...

Un nouvel aréna portant le nom d'Eugène Lalonde a été construit quelques années plus tard, toujours sur le plateau Parc.

Le premier "aréna de poche" avait été construit dans le quartier Ouest et on l'a baptisé du nom d'Ivan Dugré, un autre bâtiseur du hockey sherbrookois.



TEXTES ET RECHERCHES

Le hasard a voulu qu'Yvon Fournier soit terrassé par une hémorragie cérébrale alors qu'il pénétrait dans le hall d'entrée du Palais des Sports, le soir de l'ouverture officielle.

Le Palais des Sports allaient être le théâtre de scène mémorables par la suite. Il y a eu cette première visite d'une équipe de l'Union Soviétique, alors que Claude "Tibi" Cardin allait faire une escalade dans les gradins pour s'en prendre à certains spectateurs qui critiquaient sa "façon de jouer".

C'est un spectacle de lutte professionnelle qui avait attiré la plus grosse foule au Palais des Sports. Plus de 8,000 spectateurs avaient assisté à un combat sanglant alors que les Rougeau, Leduc, et Abdullah The Butcher se disputaient un championnat du monde.

Un match de hockey junior, opposant les Castors de Sherbrooke à une formation de l'Union Soviétique (équipe fraîchement couronnée championne du monde) avait attiré plus de 7,000 spectateurs au Palais des Sports.

A l'époque, les Castors Juniors évoluaient souvent devant des foules variant de 4,000 à 5,000 spectateurs.

Le premier aréna construit à Sherbrooke a sans doute été le Stadium Arena, un édifice doté d'une glace artificielle. Le club Wanderers attirait les foules à cet aréna. Le gardien Joe Aa-



Un trio qui a fait du bruit à l'époque des Castors de la Ligue Provinciale Senior du Québec. Ce trio regroupait Georges Guilbault en compagnie de Réjean Richer et Claude 'Ti-Bi' Cardin.

FÉLICITATIONS À LA TRIBUNE POUR SON 75ième ANNIVERSAIRE

KRUGER INC. **BROMPTONVILLE**

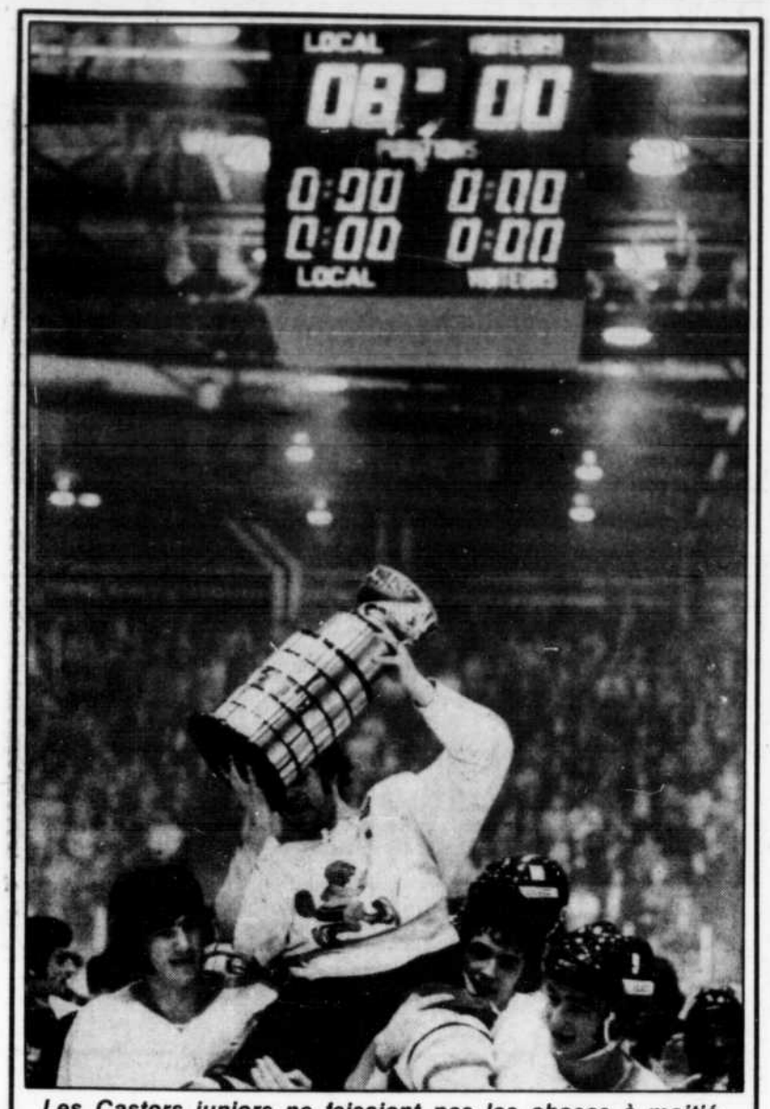
L'unique entreprise de l'Estrie qui se spécialise dans la fabrication de papier journal avec une technologie d'avant-garde.



35 ANS DE VIE INDUSTRIELLE A BROMPTONVILLE est un événement agréable qui nous permet de nous joindre à LA TRIBUNE pour souligner les efforts et le progrès mutuels qui en ont fait des entreprises prospères et grandissantes.

L'équipe Kruger

117239



Les Castors juniors ne faisaient pas les choses à moitié, comme l'indique le pointage au tableau, alors que le capitaine Michel Brisebois et la coupe du Président sont portés en triomphe.

DU SENIOR AU JUNIOR EN MOINS DE 24 HEURES

Quand la Ligue de hockey Provinciale Senior a cessé ses activités en août '69, il n'a fallu que 24 heures à peine pour que Sherbrooke obtienne une franchise dans la Ligue Provinciale Junior A, qui allait devenir la Ligue de hockey Junior Majeure du Québec.

On peut dire que le gérant Réal Veilleux et le président Léon Beaudry ont "patiné vite" à cette occasion. Ils ont rencontré Emile Couture, le président des Canadiens de Thetford Mines et quelques heures plus tard la franchise de l'équipe était transferrée à Sherbrooke. Cette transaction avait causé un remou terrible à Thetford Mines, à l'époque.

Si le transfert s'est effectué à la vitesse de l'éclair, il a fallu beaucoup plus de temps avant que les Sherbrookois n'adoptent leur équipe junior.

Les amateurs de hockey s'ennuyaient du hockey senior. Nombreux sont ceux qui ont déserté le Palais des Sports. L'entraîneur Lou Poliquin n'a jamais pu s'adapter au hockey Junior, lui non plus. Ron Racette a pris la relève au milieu de la deuxième saison.

Quand Ron Racette a été remercié de ses services, c'est Jean Therrien qui lui a succédé... le temps d'un camp d'entraînement.

Entretemps il y a un dénommé Ghislain Delage, entraîneur des Alouettes de St-Jérôme, qui devenait disponible et il était embauché sur le champ par le président Marcel Maheu et le gérant Réal Veilleux tandis que Jean Therrien était laissé sur le carreau.

Il a fallu attendre quelques années avant que le trio Delage-Guilbault-Bureau puisse redresser la situation et c'est en 1974 que les Castors de Sherbrooke devenait l'équipe de l'heure dans la Ligue de hockey Junior Majeure du Québec.

Les faits saillants n'ont pas manqué. Les Castors ont attiré la sympathie quand l'équipe était impliquée dans un tragique accident de la circulation dans le Parc des Laurentides, accident qui avait coûté la vie à Gaétan Paradis.

Le Palais des Sports a vibré à plusieurs reprises par la suite alors qu'on faisait régulièrement salle comble. Plusieurs matchs ont été disputés alors que l'édifice était rempli à pleine capacité. D'ailleurs la moyenne d'assistance était sensiblement la même que le nombre de sièges au Palais des Sports.

Les Castors réussissaient même l'exploit de récolter une médaille d'argent alors qu'ils participaient au championnat mondial de hockey junior en Finlande. Ghislain Delage s'y était rendu avec son équipe régulière, sans demander de renfort aux autres formations.

Les Castors se sont aussi retrouvés au banc des accusés à la suite de l'incident ayant mis fin à la carrière de Benoît Plouffe, un de leur ancien porte-couleurs. Quelques bagarres mémorables ont aussi terni la réputation de l'équipe. L'homme fort Jimmy Mann a maintes fois été mêlées à ce genre d'histoires.

A trois reprises, les Castors ont participé au tournoi de la coupe Memorial, mais jamais ils n'ont réussi à remporter le prestigieux trophée. Sous la tutelle d'André Boisvert, l'équipe a toutefois atteint la finale de cette prestigieuse compétition en mai 1982 mais elle s'est inclinée devant les Rangers de Kitchener. Les fanatiques des Castors ont fini par perdre leurs illusions. Ils ont perdu confiance en leur "chevaliers sans peur et sans reproche".

Même si les Castors présentaient encore une super-équipe en '81-'82 les spectateurs se faisaient tirer l'oreille et les assistances étaient de plus en plus maigres.

Le directeur-général Georges Guilbault et le président Léon Beaudry n'étaient pas au bout de leurs ressources. Ils ont vendu l'équipe junior à un groupe de St-Jean et obtenait une license dans la Ligue Américaine de hockey.

C'était l'euphorie à Sherbrooke, 3,800 spectateurs ont assisté au premier match des Jets de Sherbrooke, mais le roman d'amour n'a pas duré longtemps. Les Jets se sont avérés décevants et les partisans ont perdu leurs illusions une fois de plus. L'an II n'a guère été plus encourageant.

Alors qu'on appréhendait la mort de cette équipe de la Ligue Américaine, Georges Guilbault réussi un nouveau coup de théâtre et il parvient à amener à Sherbrooke le club ferme du Canadien de Montréal.

C'est à nouveau l'euphorie, mais l'équipe de Pierre Creamer connaît des moments difficiles. C'est finalement en séries éliminatoires que les Canadiens de Sherbrooke s'affirment comme l'équipe-Cendrillon et encore une fois c'est le coup de foudre entre les Sherbrookois et leurs porte-couleurs.

Sherbrooke a également été représentée brièvement dans les ligues de hockey Junior "A", Junior "B" du Richelieu et Collégiale "AAA".

DU HOCKEY PROFESSIONNEL À SHERBROOKE DÈS 1940

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a du hockey professionnel à Sherbrooke. Les aînés vous diront combien ils ont vécu d'émotions fortes au milieu des années '40, alors qu'ils encourageaient le St-François de Sherbrooke.

L'équipe sherbrookoise était alors affiliée aux Red Wings de Detroit. Jack Adams avait entrepris personnellement toutes les démarches qui devaient conduire à cette affiliation.

Les Cliff Goupille, les frères Dale et Herbie Carnagie et les frères Fillion, le gardien "Legs" Fraser, Manny McIntyre et "Pop" Leroux étaient alors les vedettes de l'heure, de même que Tony Demers qui soulevait les foules avec son lancer foudroyant.

La Quebec Senior Hockey League était alors présidée par George Slater. Le circuit regroupait entre autres le Royal de Montréal, les As de Québec, ainsi que l'équipe de Valleyfield dirigée par Hector "Toe" Blake.

L'équipe sherbrookoise était alors dirigée par Forest Keene et "Doc" Dupuis. Quand la ligue a abandonné son statut senior pour devenir une ligue professionnelle, la Coupe Alexander est devenue le trophée emblématique du championnat.

Par la suite, Sherbrooke a été représentée dans une ligue intermédiaire durant une quinzaine d'années. Il s'agissait alors d'une ligue régionale.

Le St-François n'a toutefois pas été la "première grosse équipe de hockey" à évoluer à Sherbrooke.

"Auparavant, il y avait eu le Sherbrooke Canadian dirigé par Eugène Lalonde et les Irish Canadians, dirigés par Gordie McGuire et Fred Povey, qui avaient évolué dans l'ancien aréna situé rue Wellington sud, là où se trouve aujourd'hui le magasin Héritage", de rappeler Henry Crochetière.

"Les Povey, O'Keefe, Burns et le gardien Austin Workman qui évoluaient pour cette équipe auraient pu jouer dans la Ligue nationale, s'ils avaient joué à notre époque", d'ajouter Crochetière.

Pour sa part Gerry Mathieu, un autre de nos informateurs, précise que Fred Povey avait été invité à s'entraîner avec le Canadien de Montréal tandis que le gardien Austin Workman avait refusé une invitation des Bruins de Boston. **"Les Irish Canadians avaient remporté le championnat des Cantons de l'Est en 1925, 26, 27 et 28. Le club a cessé ses activités en 1930 après la mort du gérant George Povey. Quelques années plus tard, il y a eu les Maple Leafs de Sherbrooke qui ont pris la relève. Il y avait d'excellentes équipes à East-Angus, Coaticook, Windsor et Richmond"**, de préciser Gerry Mathieu.

Les yeux d'Henry Crochetière brillent de toutes flammes quand il en vient à parler de la Ligue Provinciale Senior, présidée par son bon ami Len O'Donnell.

"Georges Massé, Ivan Dugré, Claude Richer et autres étaient réunis à l'hôtel Lasalle et ils voulaient former une grosse équipe à Sherbrooke. Ils voulaient aller chercher des joueurs de l'équipe de Windsor en Nouvelle-Ecosse. Ils ne pouvaient pas le faire si ces joueurs n'obtenaient pas leur libération de Windsor", de raconter encore Henry Crochetière.

"J'étais vice-président de la Québec Amateur Hockey Association à l'époque et les gars étaient venus me voir pour trouver une solution. Il ne semblait pas y avoir la moindre solution, mais j'ai continué à fouiller le livre des règlements durant toute la nuit. Le soleil commençait à se lever quand j'ai trouvé un règlement qui disait que les équipes devait inscrire tous leurs joueurs avant le 31 août, sinon ceux-ci devenait agent libre. Dès l'ouverture des bureaux de l'Association canadienne, je téléphonais pour vérifier si l'équipe de Windsor avait enregistré ses joueurs. On m'a répondu que ce n'était pas encore fait, mais que c'était officiel que l'équipe serait de retour. Nous avons donc profité de ce détail pour amener l'entraîneur Georges Roy et sa troupe à Sherbrooke. Nous avions pratiquement vidé le club de Windsor. Le président de cette équipe m'en a voulu pour le restant de ses jours", d'affirmer Crochetière.

Du même coup, une ère nouvelle commençait. La Ligue Provinciale Senior du Québec allait devenir une super-puissance du hockey senior au Pays.

En quatre ans, trois équipes du Québec ont remporté la Coupe Allan. Il y a eu les Castors de Sherbrooke en '65, puis les Rockets de Drummondville en '67 et les Tigres de Victoriaville en '68.

Les gagnants de la Coupe Allan représentaient ensuite le Canada au tournoi Bunny Ahearne, en Suède, et les Castors du président Raymond Bergeron s'étaient même offert le luxe de remporter le trophée Ahearne, en 1966.

L'expansion de la Ligue Nationale de hockey, allait créer des ouvertures pour plusieurs joueurs de la Ligue de hockey Junior Majeure du Québec. Les Georges Guilbault, Réjean Richer, Claude Cardin, Serge Aubry, Raymond Fortin et compagnie se voyaient offrir l'occasion de jouer dans les rangs professionnels.



La magie de la nouvelle liaison Sherbrooke-Montréal.

Vous avez à vous rendre souvent à Montréal pour affaires ou par plaisir? Alors, VIA Rail a une bonne nouvelle pour vous! Le 1er juin 1985, un nouveau service de train sera inauguré entre Sherbrooke et Montréal. Vous pourrez bénéficier d'horaires pratiques et de tarifs avantageux. Profitez de ce nouveau service, vous découvrirez la magie des voyages en train.

Faites l'expérience d'un voyage en train et laissez-vous conduire. Vous verrez, le train c'est la façon la plus agréable, la plus relaxante de voyager. Installez-vous confortablement dans votre siège, profitez de l'espace et du temps à votre disposition pour lire, travailler, converser ou tout simplement relaxer. De plus, vous voyagez rapidement et arrivez au centre-ville de Montréal.

À partir du 1er juin, prenez le train pour Montréal! Pour renseignements, communiquez sans frais avec VIA Rail, 24 heures par jour, au **1-800-361-5390.**

Départ	Départ	Arrivée	Tarifs aller et retour
Sherbrooke	**Richmond**	**Montréal**	
6h00	6h40	8h30	
8h15	8h55	10h30	**1 jour**
			20$*
Départ	**Arrivée**	**Arrivée**	
Montréal	**Richmond**	**Sherbrooke**	**2-5 jours**
18h00	19h34	20h15	**25$***
20h45	22h25	23h17	

*Certaines conditions s'appliquent. Renseignez-vous.

VIA

Venez vivre la magie des voyages en train.

DU PUISSANT ST-ROCH JUSQU'AUX HORS-LA-LOI

D'excellentes équipes de baseball ont évolué à Sherbrooke, et dans tout le territoire déservi par La Tribune, au cours des 75 dernières années.

"Je me souviens de la rivalité qui existait entre le Notre-Dame et le St-Roch, deux équipes qui évoluaient à Sherbrooke au cours des années '30. C'était terrible, un peu comme la rivalité qui existe présentement entre le Canadien et les Nordiques", de rappeler Jean-Paul Thibault, qui a suivi l'évolution du baseball sherbrookois au fil des ans.

Le Notre-Dame regroupait les joueurs francophones dont: Tony Pinard, Aimé Morin, Omer Dionne ainsi que les frères Nova et Harry Trottier. Le parc Dufresne était le terrain officiel du Notre-Dame tandis que le St-Roch, qui regroupait surtout des Anglophones, était cantonné sur l'actuel Plateau Parc. Plusieurs Francophones ont aussi joué pour le St-Roch. Qu'il suffise de nommer Antonio "Tony" Pinard ou Roland Dufour. Aimé Morin a également joué pour le St-Roch, qui était la grosse équipe à l'époque.

"Pour payer les joueurs, les organisateurs passaient le chapeau parmi les spectateurs. Si je me souviens bien, le premier joueur américain invité à venir jouer à Sherbrooke a été Henry Tomallen. C'était un baseball bum, mais il était capable de tout faire sur un terrain de balle. Il lançait très bien et couvrait bien le champ extérieur, en plus de frapper comme un déchainé", de raconter encore Jean-Paul Thibault.

Par la suite, il y a eu la création de la Ligue Provincial, qui a duré de 1935 à 1940. C'est alors que Paul Calvert a fait ses débuts avec l'équipe sherbrookoise avant d'aller jouer dans les majeures.

Puis Sherbrooke a été admis dans la Ligue Border. Sherbrooke était le club ferme des Cards de St-Louis. L'équipe appartenait à des Américains, les frères Burns. Lucien Robichaud était le gérant. Cette formation a été éphémère puisqu'elle n'a existé que de 1942 à '44.

"Pendant ce temps, les frères Pasquale avaient fondé une ligue professionnelle au Mexique et, à coups d'argent, ils allaient chercher des joueurs du baseball majeur. Tous ces joueurs avaient été déclarés hors-la-loi et suspendus par le commissaire du baseball majeur", de dire Thibault.

Amédée Roy et Roger Dugré avaient des contacts pour faire venir de ces joueurs au Québec et ils ont recruté des amateurs de baseball prêts à investir 100 $ dans cette aventure.

C'est alors qu'on vit apparaître les Paul Calvert, Roland Gladu, Paul Martin, Adrian Zabbala, Pascal Perez, Lefty Gomez, Sylvio Garcia et bien d'autres.

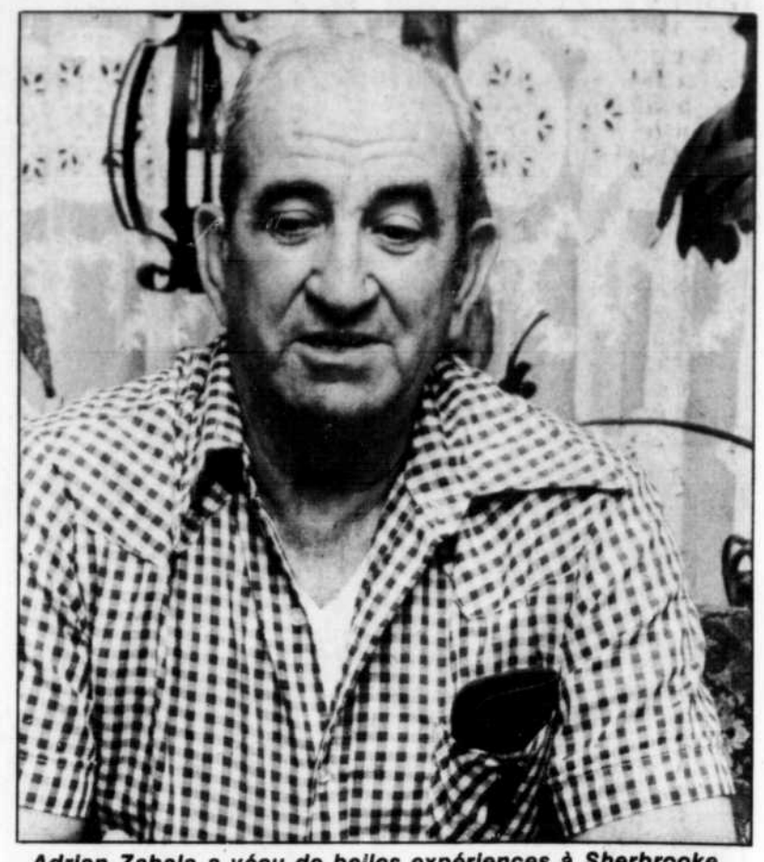
"Dans le temps, c'était pas compliqué d'obtenir un joueur. Je me souviens d'un jour, alors qu'on prenait une bière sous les gradins entre deux matchs d'un programme-double, un directeur a déclaré qu'il nous faudrait un frappeur de puissance. Quelqu'un nous a parlé d'un dénommé Claro Duany, qui possédait cette puissance. Roland Dugré s'est alors mis en quête de recueillir 2,000 $ parmi les spectateurs et quelques jours plus tard Duany arrivait à Sherbrooke", d'expliquer Thibault.

Cette ligue provinciale, que certains appellaient la ligue des "Out Law" a connu de bons moments de 1947 jusqu'au début des années '50. Sherbrooke, Drummondville, St-Jean, Québec et St-Hyacinthe, Granby et Farnham faisaient partie de ce circuit.

Le stade de baseball de Sherbrooke, une construction de bois, devait passer au feu le soir même où l'équipe sherbrookoise éliminait la formation de Québec pour remporter le championnat du circuit. C'était au début des années '50. Il n'y a pas eu de baseball à Sherbrooke en 1952 et on en profitait pour contruire un nouveau stade... en ciment.

Ce fut ensuite l'époque du baseball professionnel, alors que les Indians de Cleveland décidait d'installer leur club-ferme à Sherbrooke. C'était alors une équipe de calibre "D", qui correspondait au calibre des équipes "AA" d'aujourd'hui.

Le gérant de l'équipe de Sherbrooke, "Pinky" May, avait conduit son équipe au championnat et durant quelques années les Indiens ont procuré de bons moments aux Sherbrookois. Mais encore-là, l'aventure n'a duré que quelques saisons.



Adrian Zabala a vécu de belles expériences à Sherbrooke alors qu'il lançait pour l'équipe locale, à l'époque des "hors la loi".



Le Notre Dame a aussi connu son heure de gloire. L'édition 1945 regroupait (1ère rangée) C. Couillard, A. Malfara, N. Malfara, Tony Pinard, "Lefty" Dubé, G. Meunier, G. Bergeron, M. Martel. (Debout) T. Walch, P. Lamontagne, C. Malfara, J. Lamothe, V. Provencher, K. Knight, Gilles Dubé, Normand Dussault et Lucien Robichaud. Assis par terre: Marc-André Dussault.



Ray Bloomquist et Normand Ainslie sont au nombre de ceux qui nous ont permis d'assister à d'excellents matchs de baseball, dans la Ligue de baseball Eastern.



Au cours de ses voyages en République Dominicaine, Yvon Ellyson a créé des liens d'amitié avec plusieurs vedettes du baseball majeur, dont Matty Alou.



Le pharmacien Jean-Paul Thibault s'est dévoué durant de nombreuses années pour la cause du baseball senior et professionnel à Sherbrooke.

LENNOXVILLE

Hommages à La Tribune pour 75 ans de qualité et de progrès

Ville de Lennoxville

Maire: M. C.W. Dougherty
Conseillers:
siège # 1 - F. Duncan Bruce
siège # 2 - Mme Frances M. Noble
siège # 3 - Andrew S. Johnson
siège # 4 - Henri Ruel
siège # 5 - Robert W. Nichol
siège # 6 - Pierre H. Massé

Sec. - trés. Jules Gervais
et le personnel de la ville de Lennoxville

117214

MUNICIPALITE DE FLEURIMONT

CABINET DU MAIRE

75 ans au service de la population... un événement dont il faut être fier!

MUNICIPALITÉ DE FLEURIMONT



Julien Ducharme, Maire

117204

En ce 75e anniversaire

félicitations à notre quotidien

La Tribune

industries fp inc
MANUFACTURIERS DE CHAUDIERES

tout un passé ...pour l'avenir 30 1956 1985

117218

OMNES IN UNUM

Félicitations à La Tribune pour son 75ième anniversaire de fondation, et pour avoir contribué tout au long de ces années au développement économique de notre région.

Ville de Bromptonville

Clément Nault, maire
Conseillers:
siège # 1 - M. Maurice Emond
siège # 2 - M. Bernard Guay
siège # 3 - M. Raoul St-Cyr
siège # 4 - M. Lionel Marchand
siège # 5 - M. André Paradis
siège # 6 - Mme Gisèle Bergeron
Sec.-trés., dir. général
- M. Michel Dupont

117632

L'ÉPOPÉE DE LA LIGUE DE BASEBALL PROVINCIALE

Il y a aussi l'épopée de la "nouvelle" Ligue Provinciale qui a connu son heure de gloire un peu partout au Québec et tout particulièrement dans notre région. Le sportif Yvon Ellyson, ancien gérant des Alouettes de Sherbrooke, a été le président de la Ligue durant plusieurs années.

Ellyson se souvient de l'année 1962, alors que les Alouettes présidés par Lucien Dugré et dirigés par Claude St-Vincent remportaient le championnat. L'équipe réunissait également les Lilas Poole, Jacques Monette, Claude Robichaud, Fernand "Fouine" Dubé, Normand Jacques, Claude Prud'homme et autres.

"Le calibre de jeu était bon, mais les dirigeants d'équipes ne respectaient pas tous les règlements concernant la limite de salaire. Les joueurs gagnaient plus cher avec l'argent versé sous la table que pour leur salaire officiel. C'est ce qui a finalement causé la perte de la ligue", d'affirmer Jean-Paul Thibault.

Léonard Côté, puis Normand Ainslie, ont ensuite pris la relève d'Ellyson. Sous la tutelle de Normand Ainslie, les Alouettes ont connu beaucoup de succès vers la fin des années '60.

Sherbrooke, Trois-Rivières, Québec et Thetford ont ensuite connu l'épopée de la Ligue Eastern et de merveilleux joueurs de baseball ont évolué dans ce circuit. Plusieurs d'entre-eux évoluent encore dans les ligues majeures. Mais l'apathie du public a finalement eu raison des efforts déployés par les Ray Blumquist, Normand Ainslie, Jean-Marc Donahue, Jean-Paul Thibault et compagnie.

"Le public n'était pas prêt à assister à des matchs de baseball durant 10 jours consécutifs. Les frais d'opération étaient également très élevés. C'est dommage que nous n'ayions pas eu les mêmes contacts, dans le temps de l'ancienne ligue provinciale. Nous aurions pu présenter de l'excellent baseball sans que ça nous coûte une fortune et il aurait été possible de présenter un calendrier équilibré sans avoir à jouer au même endroit durant quatre ou cinq jours consécutifs", de dire Thibault, avec une pointe de nostalgie dans la voie.

LA PETITE LIGUE DE BASEBALL ET LES ATHLÉTIQUES DE SHERBROOKE

On ne saurait parler de l'histoire du baseball à Sherbrooke sans relater les exploits des jeunes joueurs qui ont porté les couleurs du Sher-Lenn, l'équipe étoiles de la Petite Ligue de baseball Sherbrooke - Lennoxville. Les Normand Houle, Jean Grenier, Conrad Deschênes et compagnie ont fait passer de bons moments aux Sherbrookois.

Que ce soit sous la conduite d'Amédée Roy, Denis Gosselin et autres stratèges, ces jeunes joueurs ne cessaient d'impressionner le public par leur sens du baseball mais aussi par leur sens du spectacle...

Il n'était pas rare de voir plus de deux ou trois milles spectateurs massés au champ de mars, ou encore au Stade Amédée Roy, pour voir évoluer ces jeunes athlètes qui faisaient de leur mieux, "dans la victoire comme dans la défaite". Qui ne se souvient pas de cette terrible rivalité entre les formations de Valleyfield et de Sherbrooke.

Le coloré Harry Kouri avait succédé à Ted Anderson à la présidence du circuit. Sous la présidence d'Yves Dubreuil la Petite Ligue avait connu une expansion et prenait le nom de Petite Ligue Sherbrooke - Lennoxville - Fleurimont. Mario Chevalier suivait dans la même voie.

Le Sher-Mont après quelques années d'efforts, parvenait à suivre les traces du Sher-Lenn et se rendait lui aussi jusqu'à Williamsport, au championnat mondial des Petites Ligue de baseball. André Boisvert, Normand Labelle, Michel Gaudet et Gaétan Fortier ont été les principaux responsables des succès du Sher-Mont.



Jean Bois, un joueur qui a été l'inspiration du Sher-Lenn, a maintenant orienté sa carrière vers le hockey. Il porte les couleurs des Draveurs de Trois-Rivières, dans la Ligue de hockey Junior Majeur du Québec.



Luis Riuz, un des trouvailles d'Yvon Ellyson et Normand Ainslie en République Dominicaine. Durant une couple d'années, il a travaillé comme mascotte pour les Alouettes de Sherbrooke.

La Ligue Junior Majeure

Les Athlétiques de Sherbrooke, tout comme le Royal de Drummondville, ont également procuré de bons moments aux amateurs de baseball, mais dans un cas comme dans l'autre ces deux équipes ont connu des moments difficiles. Les apôtres du baseball junior ont eu fort à faire pour garder la barque à flots, car les spectateurs n'ont pas à se bousculer pour prendre place dans les gradins. Malgré les succès sur le terrain, le succès aux guichets a toujours tardé à venir. Pourtant d'excellents joueurs ont évolué dans ce circuit.

Quand Coaticook a accueilli les Athlétiques, l'équipe a connu son heure de gloire, mais l'histoire s'est répétée là comme ailleurs et Steve Oleschuk revenait à Sherbrooke avec sa troupe.

Que réserve l'avenir au baseball junior ? Il faudrait plutôt demander que réservent les amateurs de baseball, au baseball junior.



Le Comté de Johnson occupe une place importante dans la région de l'Estrie et nous sommes fiers que nos dossiers fassent souvent la nouvelle dans le quotidien "La Tribune".

Fiers mais aussi conscients de l'apport indispensable d'une nouvelle transmise objectivement; conscients d'une collaboration étroite entre des journalistes professionnels et les besoins d'une population par rapport à son mieux-être; conscients qu'ensemble, nous formons une force qui est à l'avantage de ceux et celles que nous représentons.

En tant que députée de la circonscription électorale de Johnson, je m'unis à vous tous pour célébrer le 75e anniversaire du journal "La Tribune" et vous offrir mes meilleurs voeux d'une continuité d'excellence.

Carmen C. Juneau

CARMEN C. JUNEAU, M.A.N.,
DÉPUTÉE DE JOHNSON ET
ADJOINTE PARLEMENTAIRE AU MINISTRE
DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES CITOYENS.

116077

Nous sommes fiers de participer à cet hommage collectif à La Tribune

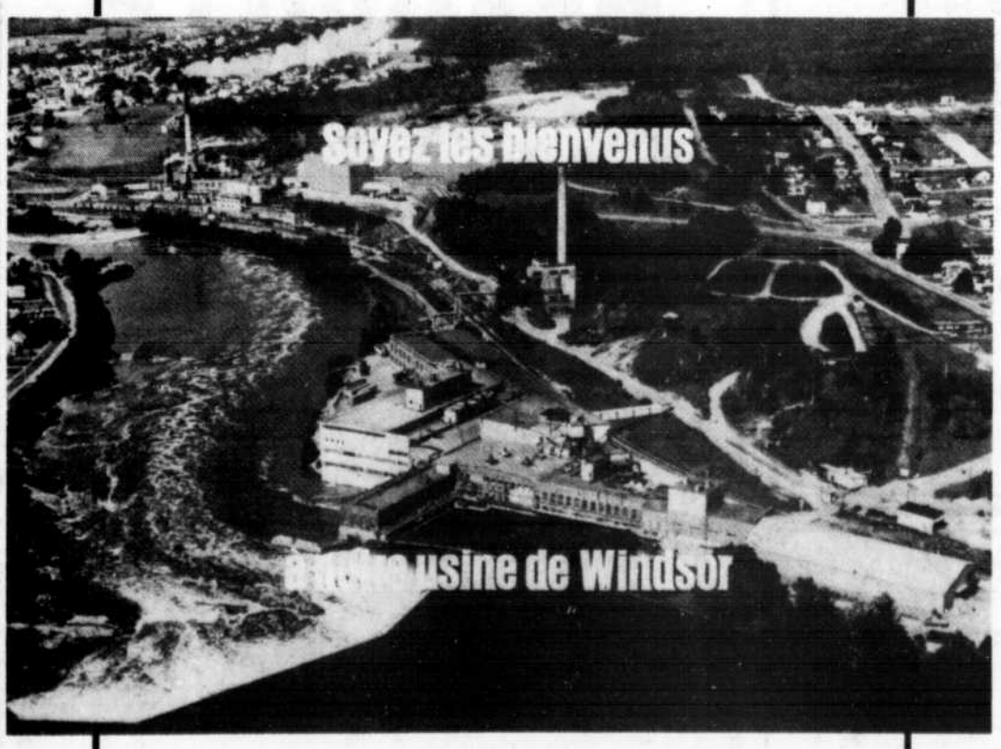
EXCAVATION E.GOYETTE (819) 845-2255 WINDSOR, QUÉ.

ELPHEGE GOYETTE INC.
171 rue Rankin, Windsor, Qué. J1S 1Y6

Travaux d'excavation et de nivellement
Sable et gravier

117201

Hommages à la direction et au personnel de La Tribune



DOMTAR ®

117212

Ville de Windsor

La ville de Windsor vous offre ses plus sincères félicitations pour votre 75ième anniversaire et souhaite longue vie à votre journal.



M. Adrien Péloquin
maire

Les conseillers:

M. Louis St-Laurent
M. Aubert Léveillé
M. Lucien Côté
M. Richard Normandin
M. Guy Milette
M. Marcel Lavoie

117203

LES JEUX OLYMPIQUES NOUS ONT PERMIS DE DÉCOUVRIR DE NOUVEAUX SPORTS

La tenue des Jeux olympiques à Montréal, en 1976, a créé beaucoup d'intérêts pour des sports qui étaient, jusque-là, peu connus des Canadiens.

Dès 1970 on a vu apparaître de "nouveaux" sports et nos athlètes ont fait des progrès rapides. De la création de l'Association de soccer à Sherbrooke, on s'est retrouvé avec de solide formation à Sherbrooke. Les Verts se sont imposés comme une des meilleures organisations au Québec, se dénichant une place dans la ligue senior, Division Excellence. En soccer féminin, les équipes sherbrookoises ont cueilli les championnats canadiens comme d'autres cueillent des fleurs. Elles ont même fait la loi en France contre des équipes de l'endroit.

Le même phénomène s'est produit en volleyball. Mis sur pied par les Pierre Bergeron, Denis Custeau, Reynald Simard et compagnie, ce programme d'excellence gravite aujourd'hui autour de l'entraîneur-chef Gaétan Morin. Cette année, les équipes de ce programme ont récolté trois championnats canadiens sur une possibilité de quatre. Aux Jeux de Los Angeles, on notait la présence de Rachel Béliveau et Caroline Côté au sein de l'équipe olympique canadienne.

En handball, c'est surtout la ville d'East Angus qui s'est avérée le château-fort, au Québec. Pierre Ferdais a été l'âme dirigeante de cette superbe organisation.

Que dire du patinage de vitesse, qui a permis à la ville de Sherbrooke de mieux se faire connaître un peu partout dans le monde. Maryse Perreault et Sylvie Daigle ont tour à tour remporté le championnat du monde en patinage de vitesse intérieur. Leurs succès ont incité plusieurs autres jeunes Sherbrookois à s'initier à ce sport.

L'Université Bishop de Lennoxville s'est surtout fait connaître par l'excellence de ses équipes de football et de basketball féminin qui ont produit d'excellents athlètes.

En ballon sur glace, la formation de l'Hôtel Aubin d'East Angus, connue ensuite comme le Feuill'or-Weedon, vient de remporter trois championnats canadiens consécutifs.

A la luge, Sherbrooke est maintenant dignement représentée au sein de l'équipe canadienne. Les Judith Kerridge, Nil Labrecque, Marie-Claude Doyon et autres n'ont pas fini de faire parler d'eux.

En course automobiles, le Sherbrookois Bertrand Fabi ne cesse de s'affirmer dans son ascension vers la formule Un.

En athlétisme, le Club de Sherbrooke est maintenant reconnu comme le meilleur club au Québec. Les succès sont tellement nombreux qu'il serait vraiment trop long d'énumérer les noms de tous ceux qui se sont distingués. Mais, on a encore frais à la mémoire la participation de Christine Slythe aux Jeux de Los Angeles.

Sherbrooke est aussi reconnue pour ses hommes forts en raison des performances offertes par les membres du Club des Marteaux de Sherbrooke. Mario Leblanc a tracé la voie pour les Gilles Poirier, Jocelyn Normand et Denis Garon entre autres.

Marcel St-Laurent a eu l'occasion de se faire connaître en dynamophilie où il a remporté le championnat du monde chez les vétérans.

En cyclisme, Marcel Roy a vu plusieurs jeunes suivre ses traces. Il y a eu les Serge Lacroix, Danny Deslongchamps, Gervais Rioux et maintenant on parle des frères Georges (Philippe, Alain et André).

Parlant de frères, il y a les frères Villeneuve (Alain, Pierre et Benoît) qui sont engagés sur le même tremplin que Jean Perrault et Dominique Codère en ski nautique.

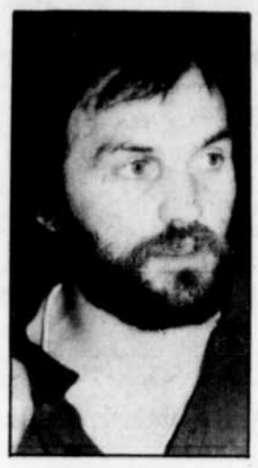
Le tennis de table a aussi contribué au palmarès avec les brillantes performances d'Hélène Bédard et David Jacques en particulier, tandis que les deux Nathalie (Bissonnette et Descôteaux) nous ont fait découvrir le tir à l'arc. En tennis, deux jeunes Sherbrookoises ont été sous les feux de la rampe au cours des dernières années. Ce sont Dominique Dubuc et Julie Labonté.

En natation, les têtes d'affiche ont surtout été Daniel Tapin et Sophie Veilleux.

Au risque de nous répéter, il est impossible de rappeler ici les noms de tous ces merveilleux athlètes qui se sont illustrés en Estrie au cours de ces 75 dernières années. Il y a certainement eu des oublis, et même des oublis de taille.

Qui n'a pas entendu parler d'André Viger, qui a atteint une renommée internationale chez les athlètes en fauteuil roulant. Vainqueur du Marathon de Boston, ainsi qu'au Japon, il a également récolté une médaille de bronze aux Jeux de Los Angeles lors d'une course historique où, pour la première fois, des athlètes handicapés participaient aux Jeux de Los Angeles.

Denis Messier, l'actuel directeur des pages sportives de La Tribune, a résumé assez bien la situation en disant: **"Le sport a connu beaucoup d'expansion dans la région, au cours des dernières années. L'importance que La Tribune accorde au sport amateur illustre bien ce phénomène. Quand je suis arrivé à La Tribune, en 1963, un total de huit colonnes étaient consacrées au sport, chaque jour. Aujourd'hui, La Tribune consacre quatre fois plus d'importance au sport, dans ses pages".**



Pierre Ferdais



Mario Leblanc

DES QUESTIONS SANS RÉPONSE AU GOLF

Le golf dans l'Estrie se pratique depuis belle lurette. On n'arrive pas par contre à faire le point sur les débuts dans notre coin de province de cette discipline sportive. Le SCC a fêté ses 50 ans en '77, mais avant lui il avait eu le Club St-François. Il n'aurait pas été le premier, Bury étant là ainsi que Waterville.

Si on ne parvient pas à s'entendre sur cette question, la discussion se fait aussi vive à savoir qui a marqué le plus cette discipline sportive à travers l'Estrie, et ce depuis sa création.

Le golf a changé au fil des ans et il devient quasi-impossible de se prononcer sur une telle question. N'ayant pas eu l'occasion de voir à l'oeuvre tous les grands noms de ce sport, il ne serait pas juste de faire un choix. Ils sont nombreux ceux qui ont réussi à s'imposer, et sans risque de se tromper on pourrait dire que le secteur de Granby est celui qui a peut-être produit les plus habiles golfeurs du groupe.

A savoir si les golfeurs amateurs de l'époque seraient capables de se défendre aussi bien de nos jours, on semble d'accord pour affirmer que oui. L'équipement utilisé de nos jours est nettement supérieur à celui du passé ce qui porte à croire que les anciens feraient encore plus belle figure...mais ça reste quand même à prouver. Il y a aussi le fait que les parcours sont dans une bien meilleure que par le passé.

Les Bart Holthman, Sherman Peabody, Don Doe et Roland Breault, les deux derniers de Granby, ont marqué d'une façon toute spéciale les années '30 et '40 du golf dans l'Estrie.

Roland Breault, un golfeur de Cowansville et qui fut professionnel en 1951 au Club de golf de St-Hyacinthe, a été le premier canadien français à ravir le championnat amateur du Québec. Il a réalisé l'exploit en 1939 alors qu'il était âgé de 39. Aujourd'hui, Roland demeure à Granby et il possède une collection intéressante de bâtons de golf.

Roland Breault a fait partie de l'équipe de la Coupe Willingdon à trois reprises. Il fut champion des Cantons de l'Est en 1936, 37 et 38. A l'âge de 7 ans, Roland évolua sur les allées du Riverside Golf and Country Club de Moncton réalisant un pointage de 60 coups. A 11 ans, il fut champion des cadets à Watertown, New York. En 1934, Roland Brault devait inscrire un 69 sur les allées de Summerlea pour le record du terrian, Roland Brault, après un stage à St-Hyacinthe, fut professionnel au Granby-Miner de 1957 à 1965. Il devait reprendre sons tatut amateur en '73.

Don Doe, qui a raflé le championnat amateur quatre ans, est lui aussi un autre golfeur de cette région de Granby qui a fait sa marque.

Don Doe a fait partie de l'équipe de la Coupe Willingdon à quatre reprises et il joue en Ecosse dans le cadre d'une ocmpétition du Commonwealth. En 1939, Don Doe a été le champion junior du Québec.

Bill Doe, le frère de Don, les frères Howard et Val Laurie, Dusty Miller, Henry Setlakwe et combien d'autres se sont signalés dans le monde du golf.

Pour les plus jeunes, il ne faut pas ignorer le championnat junior du Québec acquis par Doran "Duke" Doucet Jr et qui devait se coiffer du titre de champion professionnel au Québec par la suite. Max Oxford a tiré lui aussi son épingle du jeu et que dire du championnat amateur remporté par Pierre Lessard d'East Angus. Arnold Baker, pour un, a marqué le pas dans les années '60 à travers la région. La liste pourrait se poursuivre encore longtemps car la région développa de bons golfeurs.

Encore aujourd'hui, un nombre imposant de jeunes jouent du golf de fort calibre et ils parviendront il va s'en dire à "chausser les souliers" des champions dont il fut question.



Depuis sa fondation, le Centre du Québec, dont Drummondville, a tiré ses racines des magnifiques Cantons de l'Est. Quant à lui, le quotidien "La Tribune" a été depuis 1910, un partenaire au développement permettant à l'histoire de se graver en souvenirs.
Beaucoup d'encre a coulé en 75 ans sur notre grande région et je souhaite que "La Tribune" poursuive son action pendant de nombreuses décennies à venir.

Jean-Guy Guilbault,
député fédéral de Drummond

116080

Hommages à notre quotidien pour ses 75 ans!

SERVICES SANITAIRES JARBEC INC.
NETTOYAGE DE FOSSES SEPTIQUES
Commercial • Résidentiel • Industriel
Service de déchets
(819) 846-4636
C.P. 159, St-Denis de Brompton, Qué., JOB 2PO

117222



A l'occasion du 75e anniversaire
de fondation du Journal La Tribune, je désire adresser mes meilleurs voeux à l'équipe actuelle du journal et à tous ceux et celles qui ont contribué à faire un succès de cette entreprise.

YVON VALLIERES, M.A.N.
Député de Richmond
Président de la Commission
de l'Agriculture, des Pêcheries
et de l'Alimentation

117206

Félicitations et merci à La Tribune pour sa collaboration à l'information municipale.

CORPORATION DE LA VILLE D'ASBESTOS

Rock Fréchette, maire et le Conseil municipal

117226

Il nous fait plaisir de rendre hommage à La Tribune en ce 75e anniversaire

ROBERT & ROBERT LTÉE.
ST FRANCOIS XAVIER DE BROMPTON QUE
Robert FENÊTRE DELUX

FABRICANT DES FENÊTRES "ROBERT"
SERVICE DE LIVRAISON
950, Principale, St-François-Xavier-de-Brompton
(Windsor)
845-2731

117216

Municipalité du village de

DEAUVILLE

M. Egide Marcoux,
maire

et les conseillers:

Martin Cyr
Gilles Côté
Gilles Déry
Denis Fréchette
J.-Claude Vallée
Robert Simard

le sec.-trés. Emile Langelier

et l'ass.-sec. Lise Beaulieu

Bernard Lemieux, insp. mun.

Le Conseil municipal et Son Honneur le maire sont fiers de formuler en leur nom et aux noms de leurs concitoyens le meilleur des succès à l'occasion du 75e anniversaire du journal La Tribune.

117292

IL FUT LE MEILLEUR JOUEUR AU CANADA

BOB BÉDARD, M. TENNIS À SHERBROOKE

■ Quand on parle de tennis à Sherbrooke, un nom revient immanquablement à l'esprit des gens: Robert "Bob" Bédard.

Cet athlète a marqué l'histoire de Lennoxville et de Sherbrooke, ayant été le meilleur joueur de tennis au Canada.

François Godbout de Waterloo a également fait sa marque sur la scène locale avant de s'installer à Montréal. Il y a également Guy Durocher qui avait un talent fou en tennis et qui a déjà remporté le championnat canadien chez les juniors. Raymond Royer a également été une des vedettes qui ont foulé les courts de Sherbrooke et de la région.

Plusieurs bonnes raquettes ont évolué à Sherbrooke au cours des dernières décennies. Durant les années 40, le tennis était réservé presque exclusivement à quelques privilégiés. Quelques familles sherbrookoises (les Goyette, Groleau et Lanctôt) possédaient leur court privé et permettaient à leurs amis d'en profiter.

Par la suite, il y a eu un club sélect au Mont Plaisant, situé à l'extrimité du parc Victoria. Quand le chalet du Mont Plaisant a été détruit par un incendie, en 1950, l'Association de tennis de Sherbrooke a établi ses quartiers au club de la rue Fraser, qui était administré par André Renaud.

En 1961, c'est le Séminaire St-Charles qui accueillait l'Association de tennis de Sherbrooke, grâce à ses trois courts de tennis situés rue Peel.

C'est finalement vers 1965 que l'Association pouvait s'installer au chalet du Mont Bellevue.

Pour en revenir à Robert Bédard, il est né à St-Hyacinthe le 13 septembre 1931, mais il résidait à Sherbrooke quand il a commencé à jouer au tennis. Il était alors âgé de 15 ans. Cinq ans plus tard, en 1952, il remporte son premier tournoi d'importance. Il s'agit de la Coupe Montréal, qui était le championnat provincial fermé.

En 1953, Bédard passe six mois en Californie, à l'Université UCLA, où il a l'occasion de se perfectionner. En 1954, il effectue une tournée en Europe pour participer à différents tournois. Avec l'aide de ses amis, il y retourne en 55, 57, et 61.

"Tous ses amis faisaient du porte à porte pour solliciter les marchands afin de recueillir l'argent nécessaire pour aider Robert à défrayer ses dépenses", de rappeler Claude Métras, un des apôtres du tennis à Sherbrooke.

Quand Bob Bédard s'est retiré de la compétition internationale en 1962, aucun joueur canadien n'avait réussi à le vaincre depuis 1954. Bédard avait toujours été classé numéro un au Canada depuis '54.

Ses principales victoires ont été remportées aux dépens des Australiens Roy Emerson, Adrian Quist, Bob Mark et Bob Howe; des Américains Dick Savitt, Straight Clark et Whitney Reed; des Italiens Nicola Pietrangeli et Orlando Sirola; des Suédois Sven Davidson et Ulf Schmidt; des Danois Kurt Nielsen et Torben Ulrich; des Mexicains Rafael Osuna et Mario Llamas; des Français Pierre Darmon et Paul Rémi; de l'Indien Ramanathan Krishnan; du Belge Jacques Brichant et du Brésilien Armando Vieira.

Les autres

Sans jamais atteindre le niveau d'excellence qu'a connu Robert Bédard, plusieurs autres bons joueurs ont évolué dans la région. Au cours des années '40 à '50, les vedettes féminines étaient Marthe Tanguay, Simone Chevalier-Latendresse, Pierrette Emond, Margot Poulin (une joueuse ambidextre), Jeannine Lévesque, Betty Grégoire, Jeannine Côté et Francine Clément.

Chez les hommes, il y avait Roger Roy, Yvan Boisvert, Magella Charest, John Hibbart, Jean-Marie Côté, Amédée Gaudreault, Normand Brault et Jean-Louis de Leseleuc. Ce dernier était journaliste à La Tribune.

"De Leseleuc a beaucoup aidé à développer le tennis dans la région. A La Tribune, nous avons également reçu beaucoup d'aide des Marcel Dupré, Jean Chartier et Yvon Fournier. Le notaire Camille Charron en est un autre qui a beaucoup fait pour le tennis de même que le Montréalais Claude Murray qui était le président de la Ligue Inter-zones", de préciser Métras.

A Drummondville, on parlera de René Verrier et Jacques Boileau; de Paul Boily à Magog, de Marc Dumas et de sa famille à Weedon; de Maurice Jodoin et Denis Dumas à Granby; de Maurice Hamel à Asbestos ou encore de Pierre Lambert à Victoriaville.

L'histoire du tennis sherbrookois se poursuit avec Raymond et Richard Royer, Raymond et Claude Métras, Philippe Bouffard. Il y a eu aussi les Claude Ricard, Gaétan Blais, André Lord, Michael Bryson, Marc-André Soucy, Pat Henri, Roland et François Lamoureux, Jean-Pierre Simard, Michel Boileau, Robert Siméon, Peter Murray, Yves Laberge, Marc-André Bolduc et Michel Rivard.

On mentionne également le nom de Val Harit, un Montréalais qui a passé une année à Sherbrooke (en 1959) et qui était un joueur de fort calibre.

La liste continue avec les "contemporains": Ricky Meek, Robert Francoeur, Jean-Guy Sideleau, Robert Weldon, Richard Adam, Richard Pellerin, Steve Trendfield, Jean-Martin Rodrigue, Diane Henri et les deux jeunes merveilles: Dominique Dubuc et Julie Labonté.



Les sourires de trois champions, il y a de cela plusieurs années. Dans l'ordre habituel, Guy Durocher, Claude Métras et Robert "Bob" Bédard.



Roger Roy, une des légendes du tennis à Sherbrooke, a également marqué la scène locale du tennis. Le regretté sportif pose ici fièrement avec l'une des bonnes raquettes de l'époque sur la scène mondiale, Pancho Seguera.

Bravo à

la tribune

à sa direction et à son personnel!

Nous ne dirons jamais assez notre fierté et notre admiration face à l'exemple de persévérance et de confiance en l'avenir que nous donne La Tribune.

DRUMMOND
FORMULES D'AFFAIRES LTÉE

• Service • Qualité • Satisfaction

Au service des maisons d'affaires québécoises et canadiennes.

DRUMMONDVILLE
(819) 472-1111

TROIS-RIVIERES
(819) 379-6655

SHERBROOKE
(819) 566-1626

BROSSARD
(514) 445-1345

117234

Hommage à La Tribune
pour ses 75 ans de dynamisme, d'innovations et de progrès

de la part de

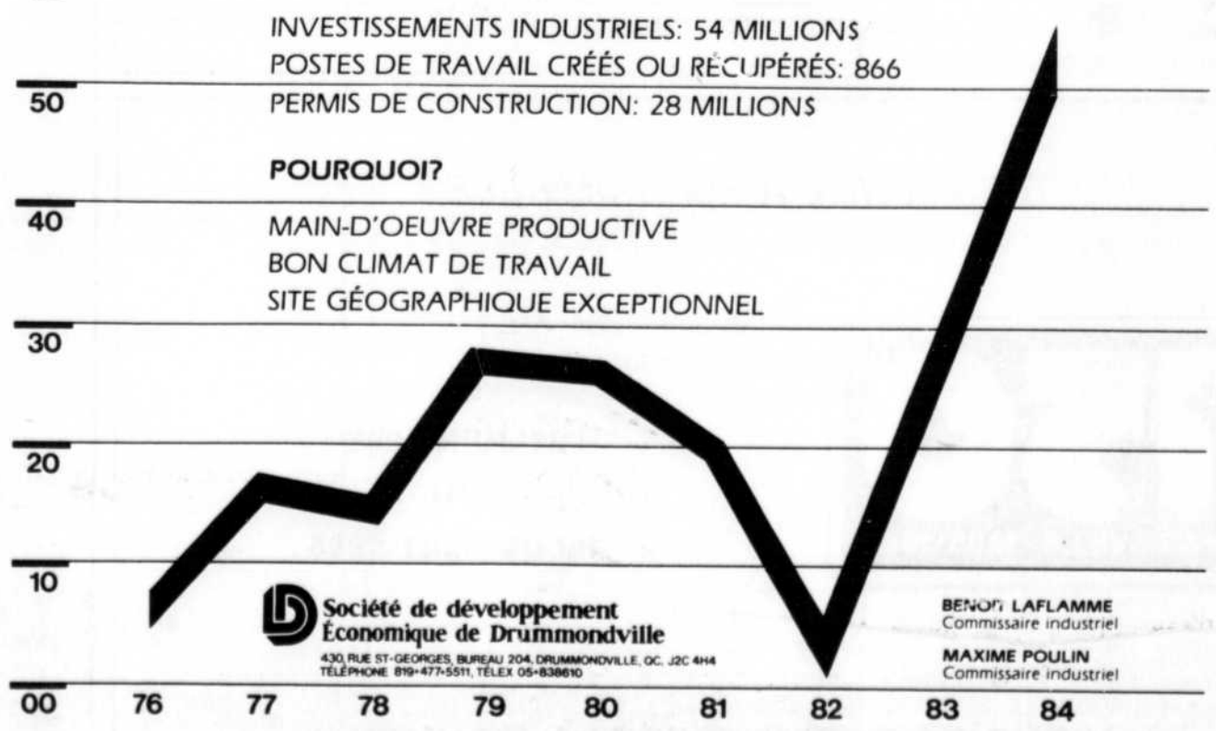
LA VILLE DE
DRUMMONDVILLE,

nouveau fleuron de l'entrepreneurship québécois.



M. Serge Ménard
Maire de Drummondville

PERFORMANCES 1984



Société de développement Économique de Drummondville
430, RUE ST-GEORGES, BUREAU 204, DRUMMONDVILLE, QC. J2C 4H4
TÉLÉPHONE 819-477-5511, TÉLEX 05-838610

BENOÎT LAFLAMME
Commissaire industriel

MAXIME POULIN
Commissaire industriel

A l'image de La Tribune, vers de nouveaux sommets.

117202

SHERBROOKE A TOUJOURS ÉTÉ UNE BONNE VILLE DE BOXE

LA BOXE A FAIT COURIR LES FOULES

"Sherbrooke a toujours été une bonne ville de boxe, mais il faut quand même présenter un bon programme pour attirer du monde."



A sa retraite, Paul Labbé Junior est devenu l'entraineur de Tony "Prince" Provençal.

Celui qui parle de la sorte, sait de quoi il parle puisqu'il s'agit de l'ancien boxeur Tony "Prince" Provençal.

Tony se souvient de l'epoque où la boxe professionnelle attirait des foules supérieures à 2,000 spectateurs, au Manège Militaire de la rue Belvedère ou encore à l'arena de la rue Parc.

Pour sa part Marius "Kid" Aube soutient qu'il n'était pas rare de voir des foules de 4,000 spectateurs aux programmes de boxe amateur présentés au Parc Dufresne ou encore à l'edifice du Syndicat Catholique situee au 29 de la rue Gordon. Il y avait aussi des programmes de boxe amateur au Y.M.C.A.

La boxe a pratiquement disparu de la scène sherbrookoise vers le milieu des années '50, quand les promoteurs Albert Bell et Albert Kouri ont cessé leurs activités dans ce milieu.

Il a fallu attendre une quinzaine d'années avant que Pierre Gagné et un groupe d'amis fondent un club de boxe amateur au Centre de l'Activité Physique du Collège de sherbrooke. Ce club a déjà produit quelques bons boxeurs, dont Marc Fabi et Robert Guimond qui ont déjà remporté la médaille d'or aux championnats canadiens.

Pierre Gagné, Marco Leblanc et François Toulouse ont aussi récolté des médailles de bronze à ces championnats.

Le Club de Drummondville a également produit des champions canadiens, dont le jeune Eric Grenier qui vient tout juste de remporter un troisième titre d'affilée chez les Juniors, de même que Mario Bergeron qui est promis à un brillant avenir. Martin Côté a bien fait lui aussi à ces championnats.

Asbestos, Windsor, Magog, Coaticook et East Angus ont aussi été de bonnes villes de boxe dans la région.

K.O. Boisvert a longtemps été la fierté d'Asbestos, de même que Jean Dubé au cours des dernières années. Si on remonte un peu dans le temps, les aînés nous parlerons d'Eddie Bolduc, "Kid" Morissette, "Lou" Gagné, Léo St-Cyr, Emile Destifano, "Wild Cat" Petit, Clément Bolduc, Willie Bibeau, Noël Ouellette, Réginald Lacroix et bien sûr Marcel Piau ou encore Clermont Bureau.

Du côté de la boxe professionnelle, le nom de Tony Percy reviendra souvent sur le tapis puisqu'il fut l'un de nos plus brillants porte-couleurs, se rendant jusqu'au championnat canadien. Adélard Percy, le frère de Tony, a également fait une belle carrière sous le nom de Rudy Margolynn.

On vous parlera aussi de Jack Dubois, René Loubier, Gérard Lebrun, Raoul Blanchette (peut-être mieux connu sous le nom de K.O. Pétrole), Lou Klein, les Drummondvillois Jerry Vachon, Léo Lamy et Bathling Henair, ou encore de Ray Létourneau et Ben Péloquin à Coaticook.

Encore là, il est impossible de se souvenir de tous les grands noms de la boxe qui sont passés dans la région et il y a certainement de bons boxeurs qui ont été oubliés dans les lignes qui précèdent.

Paul Labbé Junior

Il y a également Paul Labbé Junior qui, même s'il n'est pas natif de Sherbrooke, a été très populaire dans la région.

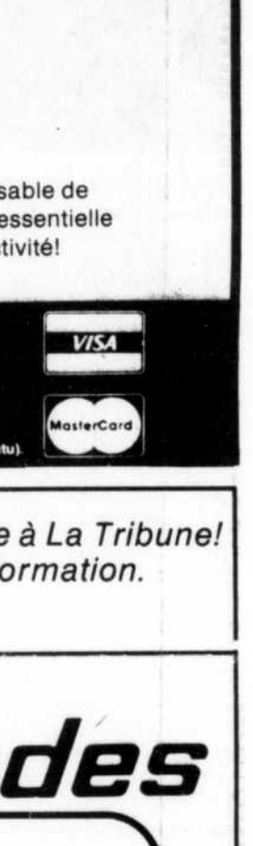
Ce Franco-Américain, a quitté sa Beauce natale pour aller s'établir à Lewiston, Maine, où il est toujours une figure très populaire. Junior Labbé vient d'ailleurs d'être admis au "Temple de la Renommée du sport" des municipalités d'Auburn et Lewiston.

Paul Labbé Junior a disputé plusieurs combats à Sherbrooke et il a bien figuré sur la scène internationale. De 1920 à 1940, il a disputé 489 combats et il les a presque tous gagné. Il n'en a perdu que 13. A trois occasions, il a affronté des champions du monde. Il a remporté le titre de champion de la Nouvelle-Angleterre à 22 reprises et détenait toujours ce titre quand il a pris sa retraite au début des années '40.

Après avoir pris sa retraite, Paul Labbé Junior est devenu l'entraineur de quelques boxeurs dont le jeune Sherbrookois, Richard "Tony" Provençal. Ce sont les Américains qui ont donné le surnom de "Prince" à Provençal, puisqu'ils avaient beaucoup trop de mal à prononcer ce nom...



Marius "Kid" Aubé



Pierre Gagné



Marc Fabi



Robert Guimond

Félicitations pour les 75 ans du quotidien

la tribune

grand responsable de l'information essentielle à toute collectivité!

117237

LIBRAIRIE DU CENTRE DU QUÉBEC Inc.
• DÉPOSITAIRE MECANORMA (LETTRE TRANSFERT)
212 rue Hériot, Drummondville 478-1395 (ancien local de Pharmacie Jean Coutu)

VISA MasterCard

THETFORD-MINES

VILLE DE
THETFORD-MINES

Monsieur le maire Marc Bergeron

ET LES CONSEILLERS

Henri Therrien
Harold Vachon
Ronald Samson
Jean Paré
Fernand Roy
Lucien Labonté
Denis Bouffard
Réginald Lafrance

sont fiers d'offrir leurs plus sincères félicitations à l'occasion du 75e anniversaire de LA TRIBUNE et de remercier tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à sa

REUSSITE

117210

Félicitations et longue vie à La Tribune! Merci pour 75 ans d'information.

MERCURIADES 85 L'ENTREPRISE DE L'ANNÉE

Cascades inc.

C.P. 30, Kingsey-Falls, Qué.
(819) 363-2245, J0A 1B0

117205



Félicitations à tout le personnel actuel et passé de notre journal régional La Tribune, et longue vie à ce média dont on pourrait difficilement se départir.

François Gérin

118028

BIENVENUE A PLESSISVILLE

150 PLESSISVILLE · 1835-1985

DU
22 JUIN 1985
AU
1er JUILLET 1985

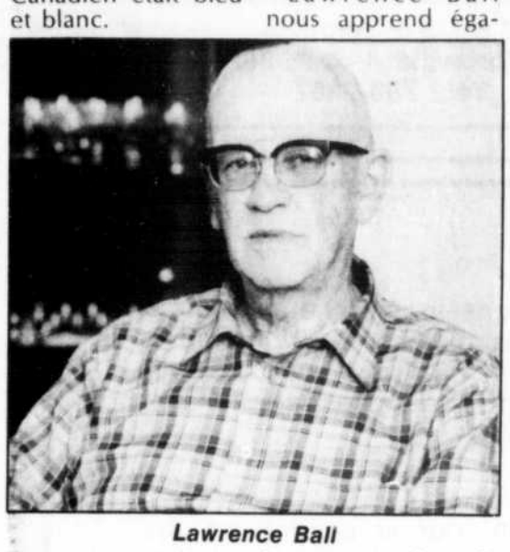
VIENS A LA FETE, C'EST LA TIENNE!

117215

LAWRENCE BALL, VÉRITABLE ENCYCLOPÉDIE VIVANTE...

Lawrence Ball est une véritable encyclopédie de l'histoire du sport à Sherbrooke. Non seulement a-t-il pratiqué plusieurs sports, dont la crosse, le soccer, le baseball et la balle molle, mais il est également un collectionneur averti.

Il possède l'une des plus belles collections de carte d'athlètes, vous savez ces cartes qu'on retrouvait dans les paquets de gomme à mâcher. C'est ce qui lui permet d'affirmer, et de prouver, que l'uniforme du club de hockey le Canadien de Montréal n'a pas toujours été bleu-blanc-rouge. Au début, l'uniforme du Canadien était bleu et blanc.



Lawrence Ball

Lawrence Ball est également un client régulier à la Société d'Histoire des Cantons de l'Est, où il va régulièrement se documenter.

C'est ainsi qu'il nous apprend qu'il y a déjà eu un terrain de baseball au centre de la piste de course, au terrain d'exposition de la rue Parc. Une équipe professionnelle, les Braves, était venue jouer à Sherbrooke et elle avait subi l'humiliation en étant blanchie 1-0 par l'équipe sherbrookoise, qui était une formation semi-professionnelle.

Il vous dira aussi qu'une équipe de hockey de Sherbrooke, comptant dans ses rangs l'excellent George Povey, s'était rendue jusqu'en finale de la coupe Allan en 1910.

Lawrence Ball nous apprend également que d'excellentes équipes de soccer avaient évolué dans la région, au début du siècle.

"Il y avait l'équipe de la Celanese, la mine d'Asbestos, le Québec Central, l'Ingersoll Rand, Magog et Beebe. Les compagnies qui étaient propriétaires de ces équipes faisaient venir des joueurs internationaux de Grande-Bretagne. Avant et après la guerre, il suffisait d'offrir un emploi à ces joueurs", d'expliquer M. Ball.

Le Champ de Mars n'a pas servi qu'aux défilés militaires et aux matchs de la Petite Ligue de baseball. Il y a eu d'excellentes équipes de football qui ont évolué à cet endroit. De bonnes équipes de balle molle aussi. Les équipes de la Kayser, de la Paton, de Lennoxville et celle de la compagnie Crane. C'est également au Champ de Mars qu'évoluaient les équipes de baseball de la Twilight League.

Il y a eu des matches de la crosse aussi, à partir de 1923, au terrain situé à l'angle des rues Queen et Moore. On utilisait alors le terrain à sa pleine grandeur puisque c'étaient les règles du "field la crosse" qui étaient appliquées. La violence qui règnait lors de ces matchs avait été une des causes de la courte existence de cette ligue.

Au début du siècle, il y avait déjà eu une ligue provinciale de crosse . A Sherbrooke, on utilisait un terrain du plateau Parc, à l'emplacement de l'actuel stade de baseball. Quand Sherbrooke affrontait les Indiens de Caughnawaga, le terrain prenait l'allure d'un champ de bataille alors que presque tous les coups étaient permis.

Il y a eu une ligue junior de 1927 à 1930. On y retrouvait entre autres le National, les Black Hawks et les Scouts. Le National s'était même rendu en finale provinciale, contre les Indiens, et les coups de bâton pleuvaient de tous cotés...

"Il y a aussi eu des matchs de Lacrosse, à l'aréna. J'ai joué quelques matchs, mais comme le plancher était recouvert de rippe et d'écorce d'arbre c'était plein de poussière là-dedans. C'était impossible d'y respirer. Je n'ai pas joué longtemps dans cette ligue", de relater Lawrence Ball.



(Photo **La Tribune** par Claude Poulin)

La crosse fait toujours partie intégrante de la scène sportive sherbrookoise. La Ville Reine de l'Estrie est aujourd'hui représentée par les Astérix dans la Ligue Junior de crosse du Québec.

ATTENTION CULTIVATEURS



La ligne de tracteurs aux prix abordables

Hommage à La Tribune et meilleurs voeux pour l'avenir

Consultez-nous et vous verrez que nous avons pris les moyens pour vous faire économiser sur les tracteurs UNIVERSAL à deux et quatre roues motrices de 35 à 110 c.v. à la prise de force. Ces tracteurs, vendus à 92% en version 4x4, continuent d'être assemblés au Canada afin d'économiser sur le transport et pour une plus grande économie, ils sont payables en argent canadien. C'est donc une économie d'environ 35 à 50% vis-à-vis la compétition offrant l'équivalent. En 85, tous ces tracteurs portent une garantie de 24 mois. En outre, la compagnie UNIVERSAL vous offre un département complet de pièces de rechange à Sherbrooke, tout comme dans le passé. Avant d'acheter un nouveau tracteur, venez nous voir et si vous aimez notre tracteur, votre offre de prix nous intéressera.

Pour plus d'informations, s'adresser à:

LES DISTRIBUTIONS A. & R. PAYEUR INC.
5379, rue King est, Ascot Corner
Sherbrooke, Québec, J0B 1A0, (819) 821-2015

114598

Hommage à La Tribune pour sa 75e année de réussite!



M. Jacques Baril
député d'Arthabaska
et adjoint parlementaire au
Ministère de l'agriculture des pêcheries
et de l'alimentation

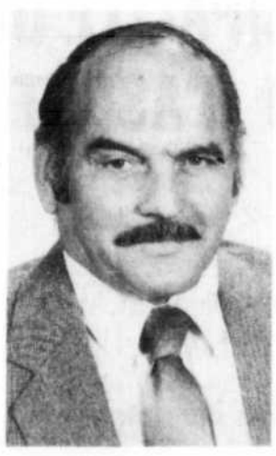
Hôtel du Parlement
Bureau 133, Québec - G1A 1A4
Tél.: (418) 643-1208

ou

16, rue Perrault
Victoriaville - G6P 5C6
(819) 758-7930

116078

CORPORATION MUNICIPALE D'ASCOT CORNER



Le Maire:

Jean Hardy

Les Conseillers:

Bertrand Ash
Monique G. Tremblay
Réjean Nadeau
Gilles Dubuc
Pierre Bérard
Jacques Langlois

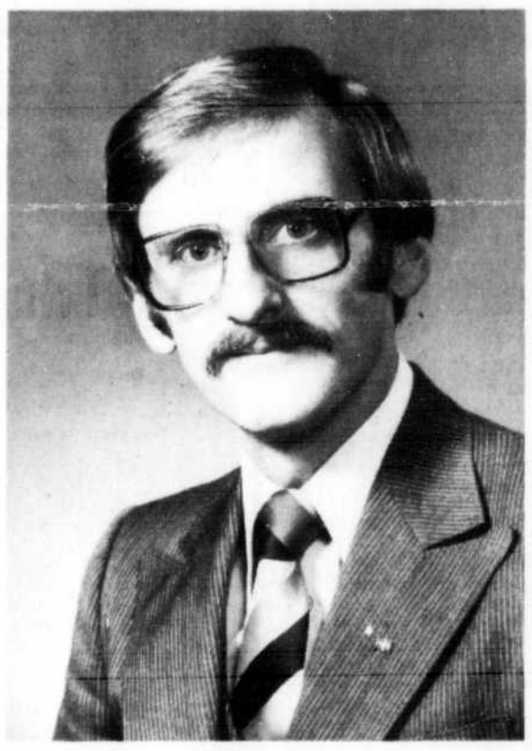
Sec.-trés. Suzanne Jacques
Dir.-gérant voirie Jacques Bresse

sont heureux de rendre hommage aux pionniers et dirigeants du journal LA TRIBUNE à l'occasion du 75e anniversaire de cette entreprise.

MEILLEURS VOEUX ET LONGUE VIE!

117290

MESSAGE DU MINISTRE MICHEL CLAIR
Député de Drummond et
Président du Conseil du trésor



Mon rôle de député étant de rendre compte des activités du gouvernement et d'y représenter mes concitoyens, j'ai pu, tout au long de mon mandat, compter sur l'aide de média d'information comme le journal La Tribune.

Au cours des 75 années consacrées à informer la population du Centre du Québec et de l'Estrie, le journal La Tribune a contribué à faciliter la communication entre le représentant de l'Etat et ses électeurs. Le journal La Tribune a su, en outre, depuis 75 ans, répandre la pensée culturelle, économique et sociale de la région desservie et faire état des réalisations concrètes du gouvernement du Québec à l'intérieur de chacun de ces domaines.

La population aura toujours besoin d'être informée et je souhaite que le journal La Tribune réponde à cette nécessité encore longtemps.

MICHEL CLAIR

117225

CLIN D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE PLESSISVILLE

par Maurice Cloutier

La Ville de Plessisville forme le troisième grand pôle d'attraction de la région des Bois-Francs. A cet égard, il est fort intéressant de revivre quelques uns de ses grands moments depuis 1910.

Grâce à la contribution de Louis J. Gosselin, l'Hôpital Sacré-Coeur est ouvert en 1919. Il sera finalement démoli en 1978 dans le cadre de l'implantation d'un centre local de services communautaires.

Le vieil édifice de l'Hôtel de ville est démoli en 1923 pour faire place à la construction d'une bâtisse plus moderne. Les Producteurs de sucre d'érable du Québec contruisent des usines et des entrepôts en 1928. Aujourd'hui, le siège social de la coopérative est aussi à Plessisville.



(Photo: Archives La Tribune)

L'Hôpital Sacré-Coeur de Plessisville ouvre ses portes en 1919 mais laisser place au CLSC de l'Erable par après.

Toujours en 1928, la manufacture Savoie et Guay, qui bénéficiait pourtant d'une grande renommée à travers tout le pays, fait faillite. La Caisse populaire voit le jour le 8 mai 1934. Plessisville fête son centenaire du 24 juin au 14 août 1935.

Les Tricots La Salle sont fondés en 1937. Après avoir passé aux mains de la Société générale de financement, l'entreprise sera cédée en 1981 au Tricot Domino de Daveluyville. Finalement, Tricot Domino envisage la fermeture de l'usine en juillet. A compter de 1946, Forano est désormais le nom de la Fonderie de Plessisville.

La Filature Plessis est créée en 1947. Cette compagnie fermera ses portes en 1982, à la suite d'un conflit de travail. L'industrie Belleville Woodwork est détruite par le feu le 29 novembre 1947.

Festival de l'érable

A compter du 25 janvier 1955, Plessisville doit maintenant opérer selon les règlements du Code des cités et villes. Le nouveau bureau de postes sera ouvert en 1959 tandis que l'ancienne bâtisse est acquise par la Ville, au coût de 12 500 $. La même année, le premier Festival de l'érable a lieu du 19 au 26 avril. Vingt-sept ans plus tard, le Festival est toujours bien vivant.

Le Collège classique des Pères Ste-Croix est béni en juin 1961. Le Centre des loisirs est inauguré en septembre 1962. La Société générale de financement acquiert 68 pour cent des actions de Forano en juillet 1963 et maintient ainsi l'entreprise aux mains d'intérêts québécois. Agropur s'installe à Plessisville en 1967. Le Collège est agrandi en 1970 et devient l'école polyvalente en 1971. Des travaux de 2,2 millions $ sont requis. En 1971, 2 000 élèves sont admis.

Lock-out

Un lock-out est décrété chez Forano en novembre 1971 suite à la rupture des négociations. Un nouveau contrat sera signé en janvier 1972. D'autres conflits marqueront aussi l'histoire de Forano, notamment en 1980 et 1984.

Un système de pompage et de filtration de l'eau potable est installé en 1974. La facture s'élève à près de 3 000 000 $. L'aréna est inauguré en février 1975, puis le parc industriel au mois d'août 1977. Le Centre des loisirs est détruit par le feu en avril 1979. La cause de l'incendie demeure inconnue. Les dommages sont de l'ordre de 500 000 $. La bâtisse sera reconstruite à la fin 1981 ou au début de 1982.

La Société générale de financement accepte, le 4 août 1984, une offre d'achat de Forano faite par trois hommes d'affaires de l'extérieur de Plessisville. Dès ce moment, ils prennent le contrôle de l'usine et lancent un plan de redressement. En mars 1985, la transaction est officialisée.

Le comité organisateur du 150e de Plessisville obtient une subvention de 480 000 $ pour la construction du Carrefour de l'érable en 1984. Cette année, en 1985, deux grands événements retiennent l'attention. Il s'agit de la célébration des 150 ans de Plessisville et la signature du protocole d'entente pour l'assainissement des eaux usées, un projet de plus de 7 000 000 $.



(Photo: Archives La Tribune)

La Fonderie de Plessiville change de nom en 1946 pour devenir la compagnie Forano. On y poursuit toujours la production.

PLOMBERIE
CHAUFFAGE
ÉLECTRICITÉ, CLIMATISATION

Confiez tout ça à des professionnels!

Félicitations à notre quotidien

la tribune

De plus essentiel, le quotidien est le reflet de la vie dans la région. Meci pour cette présence et longue vie!

116042

L. D. L. Lallier Ltée

**75 St-Jean-Baptiste,
Victoriaville — C.P. 367
Tél.: 758-7262**

75 années de succès bien mérité, grâce à un constant souci d'excellence!

CHLO RADIO 63

LE TEMOIN SONORE DE L'ACTUALITE

118311



Gaston Dumas

Dans la marche du temps, les médias d'information et de publicité ont appuyé notre montée vers le progrès.

Un journal comme La Tribune est éminemment utile pour le développement d'une région.

Nous sommes heureux de féliciter ce journal à l'occasion de ce soixante-quinzième anniversaire.

La direction et le personnel de

WEEDON AUTOMOBILE (1977) INC.

Plymouth
CHRYSLER
Camions Dodge
VENTE SERVICE

**326, 2e Avenue - Weedon
877-2833**
Gaston Dumas

117299

La municipalité de WEEDON Centre

désire rendre hommage à la direction et au personnel de La Tribune pour les efforts déployés durant les 75 dernières années.

Un sincère merci et une longue vie leur est souhaitée afin qu'ils continuent à nous offrir le meilleur des services et l'information la plus choisie.

Heureux 75e anniversaire

Municipalité de Weedon Centre

Maire:
Gaston Dumas

Conseillers:
Daniel Groleau
Hélène Hallée
Pierre Martin
René Boisvert
Jean-Marc Leroux
Clément Lavallière

Sec.-trés.:
Robert Tardif

Sec.-adjointe:
Chantal Filion

117294

En ce 75e anniversaire, il nous fait plaisir de rendre hommage à ce quotidien progressif qu'est LA TRIBUNE

Louson-Desonite Inc.

Equipement pour arts graphiques et accessoires

**220, Lesmill Road,
Don Mills, Ontario**

N-48922

Avec les compliments de

LA MUNICIPALITE DU CANTON D'ASCOT

Robert Y. Pouliot,
maire

Conseillers district:

#1 - Jean-Guy Landry
#2 - Paul Flipot
#3 - Michel Beaulieu
#4 - André Chénard
#5 - Marcel Cyr
#6 - Maurice Guilbault

Arthur Drouin,
sec.-trés.

117291

VICTORIAVILLE-ARTHABASKA: UNE RÉGION OÙ PRÉDOMINE L'INDUSTRIE DU MEUBLE

par Maurice Cloutier

Le coeur de la région des Bois-Francs, Arthabaska et, surtout, Victoriaville, est considéré comme le château-fort de l'industrie du meuble au Québec depuis fort longtemps.

En 75 ans, depuis 1910 plus particulièrement, une foule d'événements heureux ou lugubres ont marqué la vie quotidienne des Arthabaskiens et des Victoriavillois. Surtout au début du siècle, Victoriaville était une ville industrielle et Arthabaska, d'autre part, se voulait davantage une ville de services. Mais le meuble a toujours été la carte d'affaires de ces villes à travers le Québec. Leur histoire est intimement liée à cette industrie.

Le premier fait saillant de cette époque est d'ailleurs l'intégration des différentes industries de meubles par la "Canadian Rattan Chair Co." en 1911. Cette compagnie prend ensuite le nom de Eastern Furniture en 1924, sous la gérance de M. J. D. Gagné.

Les filiales de cette entreprise sont Eastern Lumber, Eastern Woodwork, Gagné et Frères et Gagné Limitée. Déjà, on dit que Victoriaville est le plus grand centre de l'industrie du meuble.

Toujours en 1911, la population d'Arthabaska a suivi la construction d'un important édifice à l'époque, l'hôtel des postes. Il a été construit sur la rue du Palais de justice, disait-on à ce moment.

Le malheur frappe Arthabaska au printemps 1918. Le pont couvert qui enjambe la rivière Nicolet, à la sortie du village, est emporté par les glaces sur plusieurs centaines de pieds. Personne n'a été blessé, mais il s'en est fallu de peu. Deux enfants ont juste eu le temps de sauter sur la terre ferme au moment où le pont a été arraché de ses points d'appui. Une structure en fer sera montée pour remplacer le pont couvert, qui avait été construit en 1882.

En septembre 1918, Victoriaville est l'hôte d'un des plus importants événements religieux de son histoire, soit les grandes cérémonies du Congrès eucharistique. A l'automne de cette même année, la grippe espagnole fait des ravages dans les deux villes, et certains diront que la maladie s'est propagée lors du congrès.

Le 17 février 1919, Arthabaska est en deuil. L'ex-premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier est mort à Ottawa à l'âge de 78 ans. Originaire de St-Lin, il a travaillé pendant plusieurs années à Arthabaska. En 1867, il y a d'ailleurs ouvert un bureau d'avocat. Il a également été député du comté à un certain moment. A son souvenir, le Musée Laurier a été créé, et un monument a été érigé en son honneur.

L'industrie du vêtement a aussi connu des heures de gloire dans ces deux villes. La compagnie Rubin Brothers Clothiers, qui deviendra le plus grand fabricant de complets et de paletots pour hommes au Québec, est fondée en 1922 à Victoriaville.

Un pionnier dans le développement industriel de Victoriaville, M. Paul Tourigny, qui fut maire pendant 20 ans et député provincial de 1900 à 1916, s'est éteint le 31 1926.

L'Hôtel-Dieu d'Arthabaska est l'objet d'un important projet d'agrandissement en 1930. Plusieurs autres améliorations seront réalisées au fil des ans. Cependant, un autre agrandissement majeur sera effectué en 1960, pour porter à 300 le nombre de lits.

L'automne 1934 voit naître deux syndicats à Victoriaville. Le syndicat du vêtement fait son entrée en octobre. Un mois plus tard, le premier syndicat dans le secteur du meuble est formé à la Victoriaville Furniture.

Côté financier, c'est au milieu des années '30 qu'était fondéela Caisse populaire de Victoriaville.

En 1937, Arthabaska perd un autre de ses illustres citoyens. Le peintre Marc-Aurèle Suzor-Côté quitte ce monde le 29 janvier. Il était né en 1869.

Les Frères du Sacré-Coeur célèbrent l'ouverture de leur nouveau collège en 1942. L'institution deviendra par la suite le Cégep de Victoriaville. L'ancien collège avait été cédé en 1941 à l'armée, pour la formation d'une école d'aviation. La création du premier service d'autobus à Victoriaville et la formation du Club de golf de Victoriaville remontent aussi à 1942.



Le 18 mai 1980, Victoriaville vit des heures d'angoisse. Une partie de son centre-ville est dévastée par le feu.

La première grève d'importance est survenue en juillet 1948 dans les usines de Victoriaville et Arthabaska de la compagnie Eastern Furniture. Cette grève, qui se terminera au mois de novembre, restera gravée dans la mémoire de tous. Les usines et les camions de la compagnie avaient alors été sabotés.

Parmi les principaux incendies de l'histoire de Victoriaville, figure celui qui a ravagé un pâté de dix maisons sur la rue St-Paul en 1948. Quelques années plus tard, en 1953, un père de famille et ses quatres enfants périssent dans l'incendie de leur demeure sur la rue Victoria.

En 1952, M. Wilfrid Labbé est nommé ministre sans portefeuille dans le gouvernement québécois de l'époque. Le centre l'Ermitage est ravagé par le feu en 1959. Victoriaville fête son centenaire et procède à l'ouverture de son parc industriel en 1961.

Après de longues démarches entreprises par un groupe d'hommes d'affaires de la région, la ville est à l'heure de moments palpitants avec l'ouverture de l'école du meuble, la seule du genre au Canada. En 1983, elle sera changera de nom, devenant le Centre spécialisé du meuble et du bois ouvré.

L'un des plus importants feux survenu à Arthabaska pendant ces 75 dernières années est celui qui a détruit la grande maison des deux propriétaires de l'épicerie Labbé en 1966. Cette dernière année est aussi marquée de deux autres événements majeurs, soit une grève illégale de 48 heures à l'hôpital d'Arthabaska et le centenaire de l'important hebdomadaire l'Union des Cantons de l'Est.

La crise d'octobre 1970 a des rebondissements à Victoriaville. La police arrête deux étudiants du Cégep de la municipalité dans le cadre de sa lutte contre le Front de libération.

Un nouveau foyer d'hébergement pour personnes âgées, doté de 150 lits, et un hôpital pour malades chroniques de 100 places sont construits à Victoriaville en 1973, en remplacement du vieil Ermitage. Le nouveau Palais de justice d'Arthabaska est érigé en 1973-74.

L'année 1974 a été fertile en réalisations à Victoriaville alors que l'école polyvalente Le Boisé a été ouverte, l'aéroport régional a été construit et que le barrage de la rivière Bulstrode a été érigé, au coût de 2 500 000 $. L'année suivante, le centre commercial Carrefour des Bois-Francs est inauguré.

Un violent conflit de travail éclate en avril 1976 à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska, à la suite d'une journée nationale de manifestation. Pendant les trois mois du conflit, des actes de vandalisme seront posés. par ailleurs, l'Exposition agricole de Victoriaville fête ses 100 ans en 1977, en accueillant 100 000 visiteurs.

L'incendie le plus dévasteur de l'histoire de Victoriaville prend naissance le 18 mai 1980 dans la clinique médicale du centre-ville. Outre la clinique, une lingerie, une boutique de jouets, un magasin de chaussures, un restaurant, un salon de coiffure, une pharmacie et des bureaux d'affaires sont détruits.

Les dommages matériels sont évalués entre 3 et 5 millions de dollars. En outre, douze pompiers sont hospitalisés cette journée-là pour des blessures plus ou moins graves. D'autre part, le Colisée des Bois-Francs est érigé en 1981. Le projet coûte 3 600 000$.

Récemment, est-il besoin de le mentionner, la récession de 1982 a frappé durement à Victoriaville. Tout d'abord, la Rubin ferme ses portes, ce qui laisse 550 travailleurs sans emploi. Aujourd'hui, une usine de bicyclettes s'installe dans la bâtisse. Puis, avant la fin de l'année, Utex annonce qu'elle met la clé dans la porte. Toutefois, les travailleurs relancent l'usine en 1983, sous le nom de Vêtements Victoriaville. Finalement, Jutras ferme aussi ses portes en 1983.

La Ville d'Arthabaska se dote d'un nouvel hôtel de ville en 1984. L'investissement est de 396 200 $. Par ailleurs, l'Hôtel-Dieu célèbre ses 100 ans d'existence. Cette année, Victoriaville, Arthabaska et Ste-Victoire ont donné le coup d'envoi, le 19 avril, au projet d'assainissement des eaux usées de la rivière Nicolet, qui s'élève à 17,9 millions de dollars.

La ville d'East Angus

désire rendre hommage à la direction et au personnel de La Tribune pour les efforts déployés durant les soixante quinze dernières années.

Un sincère merci et une longue vie leur est souhaitée afin qu'ils continuent à nous offrir le meilleur des services et l'information la plus choisie.

Heureux 75e Anniversaire!

MAIRE
Roland Brousseau

CONSEILLERS:
Alain Descoteaux — Clément Bouchard
J.-Claude Bibeau — J.-Paul Lepître
Isabelle Dugal — Laurent Blouin

Sec.-trés.: Michel Roy
Dir. services publics: André Phaneuf
Directeur adjoint: Gaétan J. Poulin
Contremaître: Michel Lagueux
Coordonnateur: Daniel Bernier

117295

Félicitations au journal La Tribune.

Nous voulons profiter de l'occasion pour remercier notre quotidien régional pour son magnifique travail d'information et l'excellente collaboration aux organisations et municipalités comme la nôtre,

depuis 75 ans.

Bon succès dans le futur.

Municipalité de
AYER'S CLIFF

Maire: Jean-Paul Verpaelst

Conseillers:

Lucien Guilbeault — Armel Grenier
Fernand Nadeau — John Dezan
Walter G. Hayward — Russell Quinn

Sec.-trés.:
Ginette Gauvin

118036

CABINET DU MAIRE

VILLE DE LAC-MÉGANTIC

MESSAGE DU MAIRE DE LA VILLE DE LAC-MEGANTIC

C'est avec le plus grand plaisir que je m'associe à toute la population de chez nous pour célébrer avec vous le 75e anniversaire de la fondation du journal La Tribune.

L'année 1985, marque aussi pour notre ville une étape importante car on y célèbre le 100e anniversaire de sa fondation. Le comité organisateur des fêtes propose un programme d'activités pour associer toute la population aux réjouissances pour rendre hommage à tous ses fondateurs et à tous ceux qui ont travaillé à son développement. La période intensive des fêtes prend place à compter du 28 juin et se pousuivra jusqu'au 7 juillet 1985.

Je tiens à souhaiter à toute l'équipe du journal un franc succès pour les années futures.

Le maire,

Jean Lessard

117213

LA PIERRE ANGULAIRE DU DÉVELOPPEMENT DE LA RÉGION THETFORDOISE: L'AMIANTE

par Pierre Sévigny

La région de Thetford-Mines est particulièrement connue en raison de l'exploitation de l'amiante qui, depuis plus d'un siècle, fut toujours au centre de l'évolution de cette agglomération regroupant désormais au-delà de 50,000 personnes.

Mais bien avant la découverte de cette richesse naturelle, en 1876, plusieurs colons cultivaient déjà les terres dans le territoire qui allait devenir par la suite la région de l'Amiante. Bien sûr, cette importante découverte a permis un développement accéléré tout au cours des décennies 1880 et 1890.

En 1910, alors que les premières éditions de **La Tribune** étaient distribuées dans les foyers de l'Estrie, le président d'une compagnie minière d'amiante causait tout un émoi en se portant acquéreur du premier véhicule automobile à circuler dans les rues de Thetford-Mines...

Le secteur de l'amiante

L'histoire de Thetford-Mines et sa région est axée principalement sur le développement minier. Ainsi, au fil des ans, plusieurs compagnies minières d'amiante ont vu le jour, ont abandonné leurs opérations ou se sont fusionnées.

C'est toutefois en 1958 que cette industrie primaire connait véritablement un grand élan par la mise en operation de la compagnie Lac d'Amiante du Québec et ce, suite au projet magistral consistant à vider le lac Noir de ses quelque 30 millions de verges cubes d'eau et de boue.

En 1964, la fusion de l'Asbestos Corporation Ltd avec la Johnson's Company entrainait la mise à pied de 600 travailleurs miniers et causait de lourdes répercussions économiques dans la région. La situation n'était guère plus réjouissante en 1971 avec 90 licenciements à l'Asbestos Corp. en plus de la fermeture définitive de la mine Flintkote le 31 décembre, ce qui laissait 131 autres travailleurs sans emploi.

En octobre 1977, le nouveau gouvernement du Québec annonçait sa politique de l'amiante et faisait part de son intention d'acquérir de gré à gré le contrôle de la Société Asbestos Ltée, alors propriété de la compagnie américaine General Dynamics. Le PQ justifiait son entree dans le "club de l'amiante" par l'absence de transformation au Québec et la salubrité déficiente dans le secteur. Le propriétaire ne l'entendait pas ainsi et il a offert une dure bataille au gouvernement avant d'être obligé, finalement, de céder. Après des pourparlers insatisfaisants, de part et d'autre, concernant le prix de la transaction, suivis de longues procédures judiciaires visant à bloquer le projet d'expropriation, General Dynamics concluait finalement une entente avec Québec en février 1982.

Mais, entre temps, le gouvernement préparait toute une surprise en collaboration avec la multinationale Turner and Newall Ltd de Grande-Bretagne. En effet, le 8 mai 1980, il annonçait l'achat de la compagnie Les Mines d'Amiante Bell Ltée de Thetford-Mines par la Société nationale de l'amiante.

Depuis le début des années 1980, le secteur de l'extraction minière d'amiante a largement souffert de la récession économique mondiale, entrainant une importante baisse des activités et causant des pertes considérables d'emplois. Licenciements, fermetures temporaires, réductions des opérations, travail partagé, voilà autant d'expressions qui sont malheureusement devenues à la mode dans ce secteur qui, aujourd'hui, continue de se détériorer.

Région syndicale

Le syndicalisme fait également partie intégrante de toute l'histoire régionale. Comme le rapporte l'éditeur Jean-Charles Poulin dans son volume intitulé "La cité de l'or blanc", la première grève générale dans le secteur minier s'est déroulée en 1915 et fut à l'origine de la fondation d'une union syndicale. En 1920, un autre arrêt de travail d'une durée de cinq semaines perturbait les opérations minières. Mais, le syndicalisme a pris véritablement de l'ampleur en 1935 par la formation du syndicat national catholique de l'Amiante de Thetford Inc.

Deux conflits majeurs ont particulièrement retenu l'attention, soit ceux de 1949 et de 1975. Le 14 février 1949, les travailleurs miniers de la région de Thetford-Mines emboitaient le pas à ceux d'Asbestos qui avaient débraye une journée plus tôt. Cette grève, qui a duré quatre mois et demi, a pris une ampleur insoupçonnée alors que le premier ministre Duplessis décidait de retirer la certification aux syndicats. Ce conflit régional est devenu une préoccupation provinciale alors que les secours arrivaient de toutes les régions.

Beaucoup plus paisible et moins violente que celle de 1949, la grève de 1975 a néanmoins été plus longue, durant pas moins de sept mois et demi. Les 3,500 travailleurs miniers, syndiqués à la CSN et aux Métallos, avaient formé un front commun et déclenchaient un arrêt de travail le 18 mars. Plusieurs manifestations de solidarité ont marqué cet événement, que ce soit des marches dans les rues de la ville de Thetford-Mines ou l'organisation de collectes d'argent et de biens de consommation à la grandeur du Québec. C'est finalement les nouvelles restrictions salariales imposées en octobre par le gouvernement fédéral qui ont eu raison de la détermination des grévistes de l'amiante qui retournaient graduellement au travail.

D'autres conflits de longue durée ont marqué l'histoire de la région, que ce soit celui de la Métallurgie Lynn MacLeod ou encore des emballages Beaudoin.



(Photo: Studio Jean-Charles Poulin)

La longue grève du secteur minier en 1975 restera gravée dans la mémoire de plusieurs. Des manifestations publiques avaient alors permis aux travailleurs miniers de faire connaitre leur mécontentement.

Ville de

Scotstown

101, RUE VICTORIA OUEST, C.P. 129
SCOTSTOWN, COMTE MEGANTIC-COMPTON, QUE.
J0B 3B0

La VILLE DE SCOTSTOWN est fière de participer aux célébrations, de votre 75e anniversaire de fondation.

Maire:
M. Bertrand Bergeron

Conseillers:
M. Fernand Beauchesne
M. Donald MacAskill
M. Claude Langlois
M. Jean-Claude Robert
M. L. Philippe Boulanger
M. Raynald Brodeur

Directeur général:
M. Armand Charest

118027

La Corporation de la Ville de Cookshire

désire féliciter le journal La Tribune pour ses 75 années d'existence et souhaite longue vie à notre quotidien!

Nous sommes heureux de vous remercier de votre collaboration car un journal quotidien est d'une grande utilité pour notre région.

Maire:
Guy Veilleux

Conseillers:
Lucien Talbot, siège #I
Lucette Mignault, siège #II
Paul Beauchemin, siège #III
Donald MacMillan, siège #IV
Gilles St-Laurent, siège #V
Gaston Roy, siège #VI

Sec.-trés.: André Croisetière

Contremaître: Claude Larivière

Chef pompier: Benoit Busque

118020

La direction et le personnel souhaitent longue vie à

La Tribune

et formulent le voeu que ce journal demeure le miroir de l'activité éducative, culturelle et sportive dè la région.

LES MÉTAUX
R. HINSE LTÉE

1500, boul. Industriel, Magog (Québec),
J1X 4V9 (819) 843-9606
Rés.: 843-4676

117296

Au journal La Tribune

1985 est une année de fête et de fierté pour les collaborateurs de cette entreprise et c'est pour moi un agréable plaisir de souligner ces années de vie d'un journal aussi populaire que "Notre Tribune". Ce quotidien joue un rôle important dans notre grande région puisqu'il transmet quotidiennement des informations nouvelles qui touchent les domaines variés et intéressants de l'actualité locale, régionale et nationale.



Son existence depuis 75 ans a été rendu possible grâce à tous les pionniers et travailleurs et je veux aujourd'hui souligner leur dévouement. Car c'est en grande partie à eux que reviennent les éloges pour cette grande réussite.

En cette année de fête pour le journal La Tribune, je formule ce voeu sincère:

Que ces 75 ans de succès se prolonge encore longtemps, au moins 75 autres belles années.

Et en terminant j'adresse des remerciements à tous les lecteurs de ce quotidien.

Amicalement
Madeleine Bélanger
M.N.A. député de Mégantic-Compton

118025

Félicitation à La Tribune en ce 75e anniversaire!
Merci de l'excellente collaboration d'affaires!



COOKSHIRE AUTO (1979) LTÉE
DÉPOSITAIRE: PONTIAC-BUICK-GMC
505, RUE PRINCIPALE
COOKSHIRE, QUÉ. J0B 1M0
TÉL.: (819) 875-3346

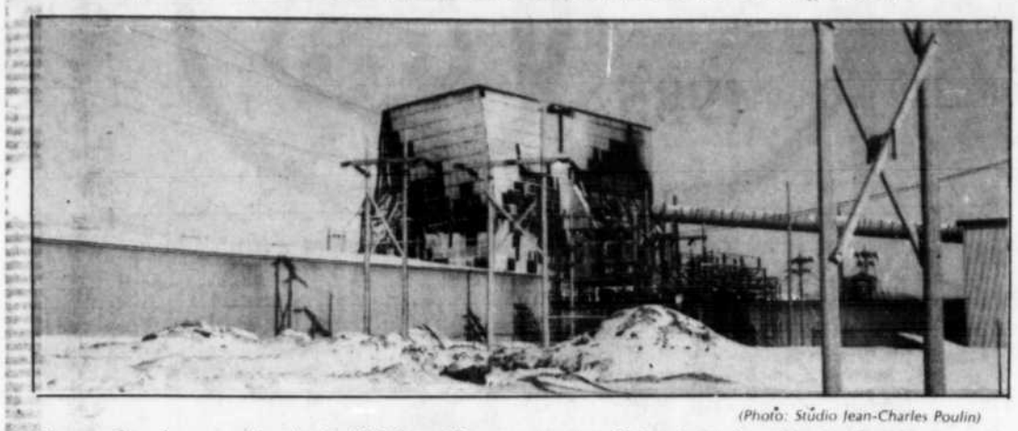
118022

DANS LA RÉGION DE THETFORD-MINES

LES FAITS DIVERS AU FIL DES ANS

par Pierre Sévigny

Même si, curieusement, la devise de la ville de Thetford-Mines fut déjà "Etiam ignis stat" (elle résiste même aux flammes), la région n'a certes pas été épargnée par les incendies majeurs. Ainsi, depuis 1881, on peut dénombrer facilement une trentaine de conflagrations.



(Photo: Studio Jean-Charles Poulin)

L'incendie du moulin de la division King-Beaver, le 8 décembre 1974, fut celui qui a eu l'impact économique le plus grave de toute l'histoire de Thetford-Mines, soit plus de 30 millions $ de dommages et 850 employés sans travail.



(Photo: Studio Jean-Charles Poulin)

La relocalisation de la paroisse St-Maurice de Thetford-Mines figure parmi les événements majeurs qui ont marqué l'histoire de la région.



(Photo: Studio Jean-Charles Poulin)

Vingt-quatre des 90 couples thetfordois qui avaient participé à la "course au mariage" en 1940 ont célébré ensemble leurs noces d'argent.

Tout le centre-ville de Thetford-Mines a été, à des périodes différentes, la proie des flammes, au moins à huit reprises, occasionnant des dommages considérables.

Mais, l'une des pires conflagrations de la région est survenue dans le nuit du dimanche 25 septembre 1977 alors que le feu détruisait six immeubles à Black-Lake, causant la mort de deux jeunes enfants et jetant une trentaine de personnes sur le pavé.

L'incendie du 8 décembre 1974 est aussi mémorable puisqu'il est celui qui a eu l'impact économique le plus grave de toute l'histoire régionale. L'usine de défibrage de la division King-Beaver était complètement détruite, offrant un bilan désastreux avec plus de 30 millions $ en pertes matérielles et 850 travailleurs sans emploi.

Pour les pertes de vie, le plus triste incendie remonte au 29 novembre 1972 alors que M. Roger Gosselin trouvait la mort par asphyxie en compagnie de ses deux fils et d'une autre personne.

Une autre tragédie majeure a marqué l'histoire régionale. Le 7 décembre 1938, sept travailleurs miniers de la compagnie Bell étaient ensevelis par 3,000 tonnes de roc et de terre alors qu'ils s'affairaient à déblayer l'entrée d'un tunnel.

Bien que non spécitique à la région, la fameuse "course au mariage" a trouvé plusieurs adeptes alors que, le 14 juillet 1940, 90 couples unissaient leur destinée dans deux églises de Thetford-Mines.

La relocalisation de tout le quartier St-Maurice à Thetford-Mines, au début de la décennie 1970, ne peut être passée sous silence. Une première expérience avait obtenu un franc succès en 1956 et 1957 avec le déménagement d'environ 100 maisons dans le parc Johnson. En 1970, le transporteur GBL réussissait à déménager 109 maisons dans une courte période de 52 jours. Tout ce réaménagement urbain s'est terminé vers 1973, mais uniquement pour le secteur St-Maurice qui a complètement été relocalisé. Les phases relatives à la relocalisation du quartier Michell et de la rue Smith ont été abandonnées et font encore l'objet de représentations de la part des autorités municipales en vue de leur éventuelle concrétisation, notamment pour le quartier Mitchell.

Le début des années 1980 fut par ailleurs marqué par un événement d'importance dans la région: la tenue de la finale provinciale des Jeux du Québec. Toute la population s'est mobilisée et les centaines de bénévoles en ont fait une réussite sans précédent.



(Photo: Studio Jean-Charles Poulin)

L'incendie du 25 septembre 1977 à Black-Lake fut l'une des pires conflagrations de la région avec un bilan de deux morts, six immeubles détruits jetant une trentaine de personnes sur le pavé.

En ce 75e anniversaire, mes félicitations à ce vaillant défenseur des intérêts de la population!

Georges Vaillancourt

député d'Orford
à l'Assemblée Nationale



BIOGRAPHIE DE M. GEORGES VAILLANCOURT

Né à Coaticook, le 23 avril 1923, Georges Vaillancourt est le quatrième des dix enfants de M. Isidore Vaillancourt, cultivateur et de Dame Alice D'Amours.

Après ses études à Coaticook et au Séminaire Saint-Charles de Sherbrooke, Georges Vaillancourt se spécialise en administration des affaires et devient commerçant-administrateur.

Homme d'affaires averti, il a dirigé avec succès plusieurs entreprises après quelques années passées à travailler sur la ferme paternelle et comme entrepreneur-forestier. Elu maire de Coaticook pour la première fois en novembre 1968, il est réélu en 1971 pour un second mandat.

En politique, Georges Vaillancourt connaît un succès ininterrompu, ayant été élu député libéral du comté d'Orford à sept reprises depuis 1960: le 22 juin 1960, le 14 novembre 1962, le 5 juin 1966, le 29 avril 1970, le 29 octobre 1973, le 15 novembre 1976 et le 13 avril 1981.

En 1961, lors de l'ouverture officielle de la Maison du Québec à Paris, il est délégué par M. Jean Lesage, alors Premier ministre du Québec, pour représenter notre Province.

Le Premier ministre Robert Bourassa le nomme adjoint parlementaire du Ministre de l'Agriculture du Québec le 3 juin 1970.

Le 14 février 1973, il devient Ministre d'Etat aux Affaires municipales. M. Vaillancourt obtient alors la responsabilité, au niveau régional, du développement municipal.

Le 30 juillet 1975, il est nommé Ministre d'Etat à l'Agriculture et obtient certaines responsabilités, dont les travaux mécanisés, la voirie rurale et les négociations de contrats d'aménagement de cours d'eau municipaux, etc.

Marié le 15 juin 1949, à Thérèse Savard, il est père de cinq enfants: Louise, Serge, Lucie, Marie et France. M. Vaillancourt est également Chevalier de Colomb, 4e degré, de même que membre de l'Association des parlementaires du Commonwealth.

118026

Corporation Municipale du Canton de Magog

La Municipalité du Canton de Magog est heureuse de se joindre au Journal La Tribune, à l'occasion de leur 75ème anniversaire de fondation, comme journal, la municipalité aussi a évolué puisque, cette année, c'est son 130ième anniversaire d'existence comme municipalité, depuis 1855.

Etant administrée par les membres d'un conseil conscient de son avenir, elle a été choisie par cinq universités du Québec, sur le points les plus essentiels pour une bonne directive de développement de son territoire par une règlementation de son environnement, tel que les berges des lacs et cours d'eau ainsi que les marécages qui ont une très grande valeur écologique pour la protection de ces eaux. Aussi par sa bonne administration, ce qui a contribué au développement touristique, commercial et de villégiature. Considérant sa situation géographique, il ne reste plus qu'à la développer de la bonne manière, dans la logique de conservation de son potentiel.

Son passé est garant de son avenir.

Roger Renaud, maire

Echevins

Théophane Bélanger
Léonard Côté
Rosaire Fillion
Jean-Pierre Fontaine
Gérard Robert
Serge Thivierge

Jean-Paul Asselin, sec.-trésorier
Gilbert Cyr, sec.-adjoint
Stewart Hopps, inspecteur

R.R. 2, CHEMIN SOUTHIÈRE, MAGOG, QUÉBEC - J1X 3W3
TÉL.: (819) 843-3286

117293

VILLE DE *Coaticook*

Nous présentons les hommages du Conseil et des citoyens de Coaticook au journal La Tribune à l'occasion de son 75ième anniversaire de fondation.

Nous remercions les responsables et les travailleurs du journal pour les services qu'ils nous ont rendus et leur participation à l'essor économique de notre région.

Nous sommes fiers de voir un fils de Coaticook à la présidence de La Tribune et nous sommes également heureux de constater que plusieurs jeunes de la région ont pu faire carrière dans le journalisme grâce à La Tribune.

Nous souhaitons longue vie et prospérité au plus grand quotidien de la rive sud.

Le maire

André Langevin

Robert Baillargeon, conseiller siège No 1
Renald Sage, conseiller siège No 2
Ronald Charland, conseiller, siège No 3
Lorraine Sharpe, conseillère, siège No 4
Antonio Désorcy, conseiller, siège No 5
John Sharpe, conseiller, siège No 6
Marcel Carbonneau, conseiller, siège No 7

117289

MISSISQUOI et ROUVILLE

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE MISSISQUOI ET ROUVILLE FONDÉE EN 1835

Le 25 mai 1985

Chers Amis,

L'année 1985 marque le 150ème Anniversaire de fondation de notre Compagnie.

Au cours des années, le travail et l'effort apportés par les administrateurs, employés et courtiers qui se sont succédé, ont fait de la Missisquoi une compagnie des plus solidement établie et hautement respectée au Canada. Nous voulons aujourd'hui leur rendre un hommage pleinement mérité.

En 1984, les primes nettes souscrites dépassaient les $30 000 000. et l'actif à plus de $50 000 000. Fiers d'une expérience s'étalant sur 150 ans, nous envisageons l'avenir avec confiance et sommes anxieux de relever les défis.

Merci à tous les assurés qui nous font confiance et notre objectif demeure de toujours mieux vous servir.

Jean Courtemanche
Président

La plus ancienne Compagnie d'Assurance contrôlée par des Canadiens

Les personnes suivantes ont servi la Compagnie au poste de président de Missisquoi et Rouville tout au long des 150 ans de son histoire:

Anthony Rhodes 1835-1839
William Willard Smith 1839-1842
James Taylor 1842-1854
Paschal Paoli Russell 1854-1860
J.W. Eaton 1860-1874
Charles R. Cheesman 1874-1875
E.J. Briggs 1875-1876
Charles R. Cheesman 1876-1884
E.E. Spencer 1884-1919
Harvey Beatty 1919-1928
P. Munroe Hayes 1928-1933
Hon. Jacob Nicol 1933-1955
Harvey "Harry" C. Beatty 1955-1959
W.W. Foot 1959-1974
L.R. Boast 1974-1983
Jean P. Courtemanche 1983-

1835 — 1985

Les officiers et les membres du Conseil d'administration de la Compagnie an ce 150e anniversaire au 17 mars 1985:

ADMINISTRATEURS

M. Archer
L.R. Boast
P. Comtois
G.J. Côté
J.P. Courtemanche
J.T. Hill.
J.H. Panabaker
P.H. Sims
J.A. Vila

DIRIGEANTS

P.H. Sims, Président du conseil
J.P. Courtemanche, Président et directeur général
W.B. Enright, Vice-président et secrétaire
M.J. Bédard, Trésorier
J.T. Hill, Secrétaire, comité des investissements

Administration


Jean Courtemanche
PRESIDENT & DIRECTEUR GENERAL


Wayne Enright
VICE-PRESIDENT & SECRETAIRE


Marguerite Bédard
TRESORIERE

Comptabilité


Louise Mailloux
COMPTABILITE


Gaétane Benoit
COMPTABILITE

Service du marketing


Peter Boast
DIRECTEUR


Jacques Bourdeau
REPRESENTANT


Gilles Gauthier
REPRESENTANT

Service à la réception


Johanne Beaudin
SECRETAIRE RECEPTIONNISTE


Lorraine Flamez
SECRETAIRE RECEPTIONNISTE

Service des sinistres (Sherbrooke)


Serge Gagnon
ENQUETEUR REGLEUR


Pauline Pouliot
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE


Hélène Cadieux
SECRETAIRE

Service des biens


Joseph Gnocchini
DIRECTEUR


André Lapointe
RESPONSABLE Div. responsabilités commercial


Lucie Gnocchini
SOUSCRIPTEUR


Yvan Lavoie
SOUSCRIPTEUR


Andrée Brunet
SOUSCRIPTEUR

Service des sinistres


Jacques Larocque
DIRECTEUR


Odile Tremblay
SUPERVISEUR, BIENS


Madeleine Dubois
REVISEUR


Lorainne Lapointe
SUPERVISEUR, AUTOMOBILE


Martin Duguay
REVISEUR

Service automobile


Daniel Duchesneau
DIRECTEUR


Nicole Riel
SOUSCRIPTEUR


Richard Bonneau
SOUSCRIPTEUR


Joyce Burt
SOUSCRIPTEUR


Catherine Bouchard
SOUSCRIPTEUR


Céline Pelletier
SOUSCRIPTEUR

Service des sinistres (siège social)


Dollard Duchesneau
ENQUETEUR REGLEUR


Gisèle Pettigrew
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE


Renée Labrecque
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE


France Lacoste
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE

Service des sinistres (St-Hubert)


René Perrault
ENQUETEUR REGLEUR


Hélène Rémillard
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE

Service des sinistres (Ville St-Laurent)

Jean-François Grenon
ENQUETEUR REGLEUR

Carole Tremblay
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE

Suzanne Thivierge
SECRETAIRE

Service des sinistres (Granby)

Michel Chaput
ENQUETEUR REGLEUR

Suzanne Whitehouse
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE

Service des sinistres (St-Jean)

René Plouffe
ENQUETEUR REGLEUR

Francine Miclette
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE

Danielle Perret
SECRETAIRE

Service des sinistres (Valleyfield)


Pierre Brouillette
ENQUETEUR REGLEUR


Diane Boyer
ENQUETEUR REGLEUR TELEPHONIQUE



21 FEVRIER 75e ANNIVERSAIRE 1910 1985

la tribune

116051



George-Frédéric Heriot (1786-1843), fondateur de Drummondville.

DRUMMONDVILLE CÉLÈBRE SES 170 ANS CETTE ANNÉE

UN POSTE POUR CONTENIR LES ATTAQUES AMÉRICAINES

par Gérald Prince

Drummondville, qui fête ses 170 ans cette année, a été fondée, à quelques jours près, vers le 15 avril 1815, par Georges-Frédéric Hériot au nom du gouvernement du Bas-Canada pour servir de poste avancé de défense le long de la rivière St-François et contrer ainsi une éventuelle attaque des armées américaines.

Hériot, qui combattait durant la guerre canado-américaine de 1812 à 1814 dans le Régiment des Voltigeurs (dirigé par de Salaberry), avait eu pour mission de trouver un site de long de la rivière pour y fonder un village qui serait formé des soldats, des gens sans emploi à la fin de la guerre. Le but était double: encourager les ex-soldats à cultiver la terre et fonder un foyer et, en même temps, protéger la vallée du St-Laurent contre une éventuelle invasion américaine comme il s'en était produit dans la vallée de la Beauce et de la Châteauguay les années précédentes.

Hériot s'est arrêté dans le canton de Grantham, en bordure de la rivière St-François, à l'endroit précis où se jetait la petite rivière Prévost (aujourd'hui la rivière Noire). Il s'y installe et construit plus tard un manoir qu'il nomma Comfort Hall. Ses terres furent en grande partie conservées et font aujourd'hui partie du Club de golf de Drummondville. Comfort Hall s'élevait directement à l'endroit où se trouve aujourd'hui le chalet du club de golf.

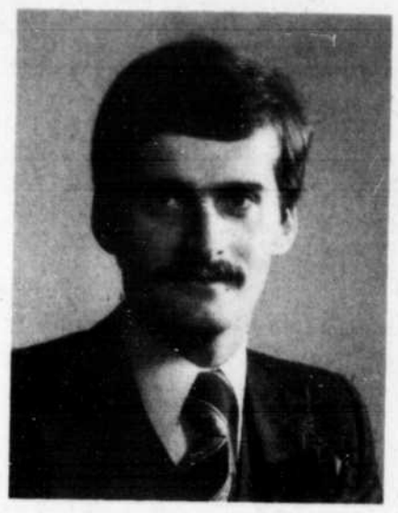
Pendant le premier siècle, soit jusque vers 1915, Drummondville (qui reçut son titre de ville en 1888) n'était qu'un gros village qui disputait son influence au village de l'Avenir. Dans les deux localités, on trouvait notaires, avocats et à l'occasion, députés et ministres.

D'après Mme Ernestine Charland-Rajotte, qui a raconté la petite histoire de Drummondville, on y trouvait, en 1900, environ 2,000 âmes, 250 maisons et... une soixantaine de chevaux. Et à peu près aucun service public: un petit aqueduc privé, pas d'égoûts, des rues en terre, quelques bouts de trottoir en bois, une centrale électrique qui "ne fonctionnait pas la moitié du temps", pas d'école convenable pour les garçons, mais un couvent pour jeunes filles.

Parmi les quelques industries en opération à Drummondville au tournant du siècle, on compte évidemment les forges de la famille McDougall en bordure de la rue du même nom. Le minérai de fer provenait de la rive nord (Chemin emming). On trouvait aussi la fonderie Gosselin de la rue Hébert, la fabrique de voitures fines à traction animale de M. J.E.N. Pepin, le moulin à scie de la famille Mercure (aujourd'hui parc Ste-Thérèse), une fabrique de corsets, une fabrique d'allumettes. Tout Drummondville s'activait à l'intérieur des limites de la rivière St-François, du Chemin du Golf, de la rue Du Moulin et du 3ième rang (aujourd'hui boulevard St-Joseph).



En 1908, le corps des pompiers de Drummondville existait depuis une douzaine d'années. On voit ici le chef des pompiers, M. Jos Cardin, le contremaitre Auguste Cloutier, le chef de police Noël Boisclair, ainsi que Sam Jones, Herman et Sam Parent et les deux chevaux, Kate et Nelly...



A l'occasion du 75e anniversaire d'existence du quotidien "La Tribune", il me fait plaisir de rendre un respectueux hommage aux fondateurs de ce journal.

Souligner le soixante quinzième nous offre l'opportunité d'apprécier ce que nous prenons trop souvent pour acquis et qui n'est réalité que par l'ingéniosité et la persévérance de tout un groupe de direction, de rédaction et de publicité à qui je veux témoigner notre admiration.

Que La Tribune poursuive cette ligne de conduite pour encore longtemps.

Le député de Shefford
Jean C. Lapierre

118021

L'ÉLECTRICITÉ... ÉTINCELLE DE L'EXPANSION RÉGIONALE

par Gérald Prince

Quand La Tribune est fondée en 1910, Drummondville ne forme qu'une petite ville en regard de ses 52,000 citoyens, banlieue comprise, d'aujourd'hui.

Mais, en peu de temps, de quelque 2,000 ou 2,500 personnes qu'elle abritait alors, elle va progresser rapidement. Cela s'est fait surtout à cause de l'électricité qui a attiré usines, gens, services, etc.

Considérant la forte dénivellation de la rivière St-François, les autorités du temps découvrirent vite qu'il était possible d'harnacher le cours d'eau à trois endroits en face de Drummondville et cela, sur une distance d'environ six milles.

Deux barrages sont d'abord élevés à quelques années d'intervalle. Pour l'époque, ils étaient si imposants qu'ils offraient cinq fois plus d'électricité que tout Drummondville pouvait en consommer.

Le premier barrage a été élevé en 1895, comprenant une usine hydroélectrique à l'extrémité de la rue DuPont, à la même place qu'on le retrouve aujourd'hui. Le deuxième, réalisé à environ deux milles en amont du premier,est élevé en 1923 et 1924: c'est le barrage Hemming. Un troisième projet a été lancé par Southern Canada Power (SCP) à la hauteur de St-Bonaventure, plus précisément aux rapides Spicer, dans les années 1950, mais il ne fut jamais réalisé.

Les deux barrages suffisaient amplement à fournir le courant électrique requis, même pour répondre aux besoins des grandes industries. SCP en avait à revendre. Les personnalités du temps, comme M. Napoléon Garceau, qui fut avocat, maire, député et surtout homme de grande ouverture d'esprit, multiplièrent les pressions pour développer Drummondville en se basant sur son potentiel électrique. C'est ainsi que la grande entreprise s'intéressa à une ville où l'énergie alimentait facilement les usines, notamment les filatures.

Des vestiges

La première entreprise de grand calibre, c'est La Poudrière, comme les gens l'appelaient alors, dont la vie est éphémère, mais dont le souvenir persiste encore vivement dans la population. Construite à Drummondville-Sud pendant la guerre de 1914-18, l'entreprise, dont le vrai nom était Aetna Chemicals, fabriquait de la poudre à canon pour les armées alliées, notamment pour l'armée russe.

Construite en vitesse, cette immense usine a employé plus de 2,000 personnes, certains disent jusqu'à 6,000, qui oeuvraient 24 heures par jour dans une quarantaine d'édifices. En partie incendiée et démantelée, l'usine n'aura survécu qu'environ 5 ans. Des ruines comme la gigantesque cheminée et les supports en béton des contenants d'acide témoignent encore de cette époque.

Au lendemain de la première guerre mondiale, Celanese et Dominion Textile implantèrent leurs usines sur de vastes terrains dans le haut de la ville. A certaines époques, Celanese avait près de 6,000 employés et Dominion Textile en comptait environ 2,000. Dès qu'elles commencent à fonctionner, ces deux usines attirent des travailleurs de partout au Québec.

Le mouvement se fait sentir surtout pendant la grande crise économique de 1929 à 1939, alors que le travail, très rare ailleurs, est assez abondant à Drummondville. Ces deux entreprises drainèrent en ville une multitude de travailleurs provenant de tous les coins du Québec et même de l'étranger.

Nouveaux quartiers

Autour des deux usines s'élèvent progressivement les quartiers St-Joseph, Ste-Thérèse, St-Simon, constitués surtout de maisons pour les travailleurs. Commerces et services ont suivis: les magasins et les écoles, les petites usines de vêtements et les garages prolifèrent, provoquant l'agrandissement du périmètre original de la ville vers les quartiers St-Philippe, St-Pierre, Drummondville-Ouest, St-Simon et St-Charles.

De nouvelles municipalités sont alors fondées, municipalités qui se fusionnent plus tard avec Drummondville, comme St-Jean-Baptiste, St-Joseph, Drummondville-Ouest, Drummondville-Sud. Vers 1940, soit 15 après l'apparition des grandes filatures, la population de Drummondville atteint le cap 45,000 personnes.

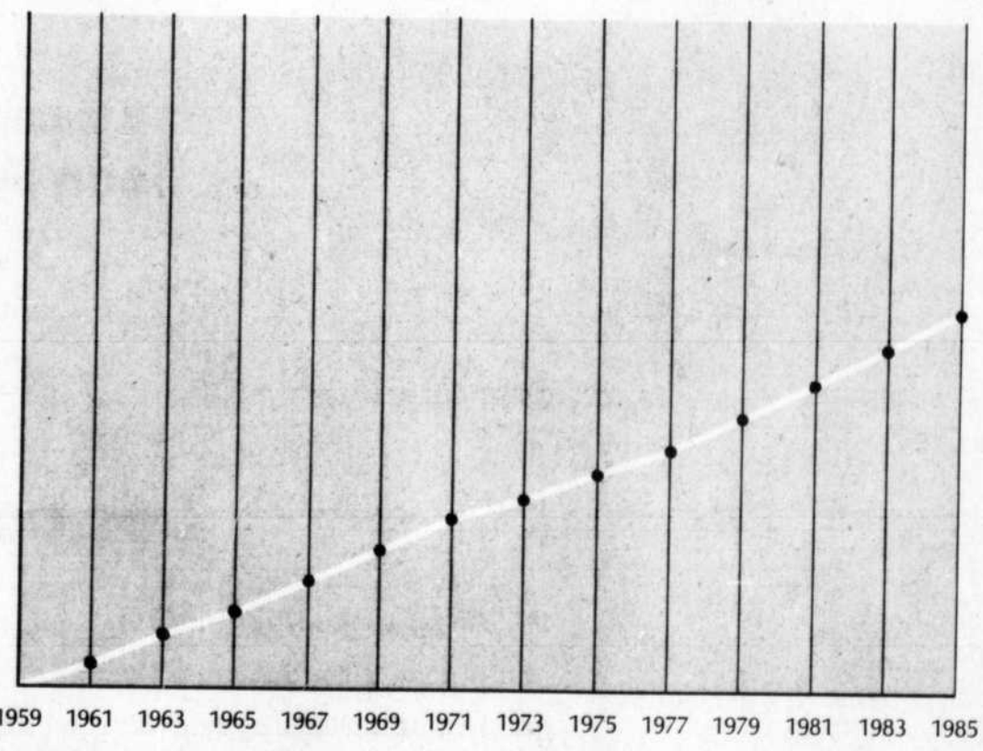
Dans les années '50, l'industrie du textile commence ensuite à s'automatiser et le personnel diminue constamment, réduisant au chômage des gens qui accumulaient plusieurs années d'emploi. Profitant de ce surplus de main-d'oeuvre, s'appuyant sur l'initiative des autorités et des entrepreneurs du milieu, un nombre considérable d'entreprises s'installent, surtout après 1960. Qu'on se rappelle Eagle Pencil, aujourd'hui Bérol, Dennison, American Biltrite, maintenant à Sherbrooke, GTE Sylvania, Prestolite, et des dizaines d'autres qui consacrent la vocation de Drummondville à titre de bercail de la petite et la moyenne entreprise.

Depuis 1945 ou 1950, la population de Drummondville n'a presque pas augmenté: même qu'au centre-ville, elle a diminué au profit des banlieues, comme St-Nicéphore, Grantham-Ouest, St-Charles, dont les quartiers résidentiels sont composés presque exclusivement de gens qui travaillent à Drummondville.

L'activité des résidents s'est diversifiée: les services se sont développés, représentant des fonctions non traditionnelles, le tout avec l'aide et l'appui des dirigeants.

Fondée grâce à son électricité, Drummondville doit maintenant faire venir son courant électrique de la Baie James et du complexe Manic-Outardes pour combler plus de 80 pour cent de la consommation locale. Les deux barrages d'origine sont loin de suffire aux besoins de la ville. On peut même dire que c'est l'inverse: présentement, les deux centrales ne fournissent que le cinquième des besoins locaux.

25/1959·1984



Participant au dynamisme régional depuis plus d'un quart de siècle...

Faucher inc.*
imprimeurs-conseils

36, rue Laurier
Magog (Québec) J1X 2K3
(819) 843-5991

* Imprimerie Louis Faucher inc.

117302

Ville de Sherbrooke

Ville de
Sherbrooke

HOMMAGE DE LA VILLE DE SHERBROOKE A LA TRIBUNE

Jour après jour depuis 1910, une équipe de Sherbrookois et Sherbrookoises maintient bien en vie la presse écrite quotidienne grâce au journal La Tribune au service de la population francophone locale et régionale.

Cette équipe a relevé le défi et mérite nos plus sincères félicitations et nos meilleurs voeux de succès pour l'avenir.



Le maire de Sherbrooke
Jean Paul Pelletier, m.b.a.

Les conseillers

M. Roger Gingues, district #1
M. Antonio Pinard, district #2
M. Hilaire Béliveau, district #3
M. Léonard T. Laflamme, district #4
M. Jean-Yves Laflamme, district #5
M. Robert Dandurand, district #6
M. Alfred Demers, district #7
Me Bernard Tanguay, district #8
M. Roméo Quintal, district #9
Mme Françoise Dunn, district #10
M. Jean Perrault, district #11
M. André Côté, district #12

Sherbrooke plus qu'une ville

Relations publiques

116066